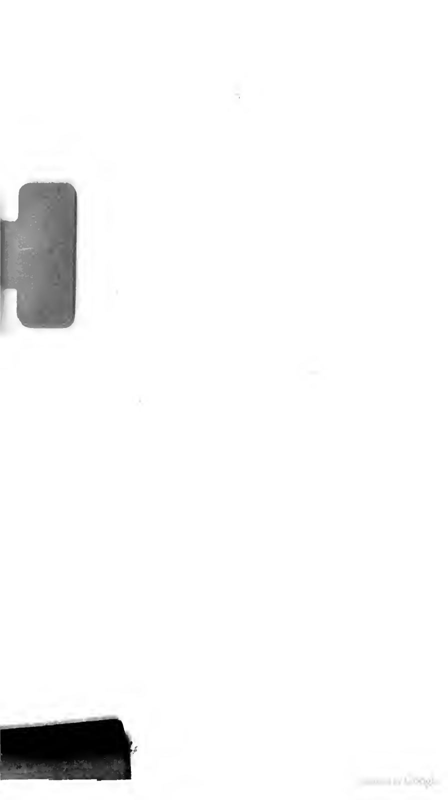






TABLEAU

DE

LA GRANDE-BRETAGNE.

TOME PREMIER.

TABLEAU

DE

LA GRANDE-BRETAGNE,

DE L'IRLANDE,

ET

DES POSSESSIONS ANGLOISES

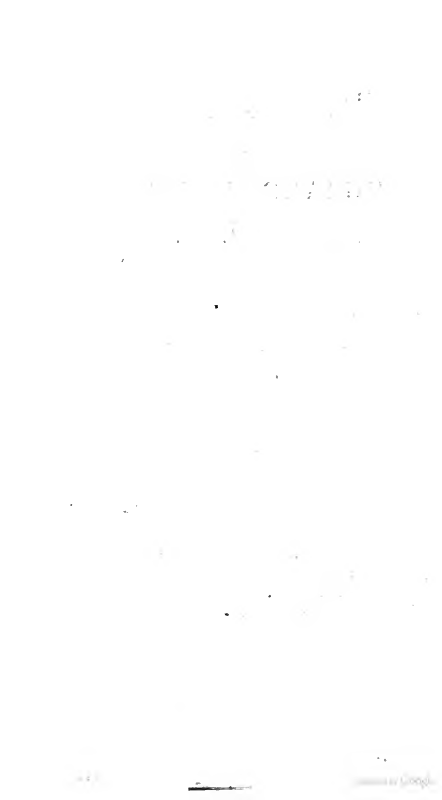
DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

Sine irâ et studio quorum causas procul habeo.
TACIT.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, nº 16.

AN X — 1802.



La partie de cet ouvrage qui regarde l'Ecosse et l'Irlande a été rédigée sur les lieux en 1787, celle qui concerne l'Angleterre et ses colonies l'a été à Londres en 1788, et l'article Gibraltar, à Gibraltar même en 1789: l'appendice a été composée en France à mesure que j'ai pu parvenir, non sans peine, à m'en procurer les matériaux.

C'est sur l'ensemble et non sur le style et les détails qu'un ouvrage de ce genre demande à être jugé, et si cet ensemble donne une idée juste de l'état politique et moral de l'Angleterre, mon objet est rempli.

Je suis loin de penser que j'aie mieux vu qu'un autre, cette nation non moins digne d'être étudiée qu'aucune de celles qui ont figuré sur le globe, et bien plus loin encore de me croire l'étendue et la diversité de talens et de connoissances nécessaires pour traiter avec intérêt et même sans erreurs, la grande variété d'objets qu'embrasse un pareil ouvrage; je ne trace qu'un essai dont l'impartialité fait le plus grand mérite.

En relevant avec une indépendance d'idées

que j'aurois acquise en Angleterre, si je ne l'y avois pas portée, quelques défauts du caractère des Anglois, quelques vices introduits par le tems dans leur organisation politique, je ne m'en sens pas moins vivement porté à faire remarquer leurs qualités estimables, celles même qu'on s'accorde assez généralement à leur refuser, les qualités sociales et hospitalières.

J'aime à dire à mes compatriotes que pendant un séjour de deux ans et un voyage de deux mille lieues dans les trois royaumes, j'ai trouvé par-tout l'hospitalité dont je pouvois avoir besoin, et un bon et facile accueil dû à ma qualité de François autant qu'à de simples lettres de recommandation; que je n'ai pas éprouvé d'un seul individu la plus légère contrariété qui me fut personnelle; que je n'ai pas ouï proférer le moindre propos injurieux à ma nation; qu'établi dans une province voisine de Londres, et n'ayant pour moi que cette sorte d'intérêt qu'excite l'homme qui a beaucoup voyagé, j'y ai été accueilli d'une manière extrêmement flatteuse, dans les maisons les plus distinguées, et que je range au nombre des jours les plus doux de ma vie, les trois mois que j'y ai pas-

sés dans le sein d'une famille respectable, chez M. Bingham, pasteur d'Hemel-Hempsted en Hertfortshire. Je cède au besoin de mon cœur en lui témoignant ici ma reconnoissance.

BAERT.

TABLEAU

DE

LA GRANDE-BRETAGNE.

SOUS le nom de Grande-Bretagne sont comprises, depuis leur réunion en 1707, l'Angleterre et l'Ecosse. Ces deux royaumes forment une île d'environ sept cents milles (1) de long sur trois cents de large, qui s'étend entre le 50e. et le 59e. degré de latitude nord, et est séparée du continent par le Pas de Calais. L'Angleterre est souvent appelée dans les actes du parlement, Bretagne méridionale, *South-Britain*, et l'Ecosse, Bretagne septentrionale, *North-Britain*.

(1) On compte soixante-neuf milles et demi au degré.

DE L'ANGLETERRE.

Etendue. L'ANGLETERRE est bornée au nord par l'Ecosse, au midi par le Pas de Calais et la Manche, à l'est par les mers d'Allemagne et du Nord, à l'ouest par le canal Saint-George et la mer d'Irlande. Sa plus grande longueur, du nord au midi, de Berwick à l'île de Wight, est d'environ quatre cents milles, et sa plus grande largeur, de l'est à l'ouest, de la pointe de l'île de Thanet au *Land's End*, d'environ trois cents. On lui donne de superficie environ, soixante-treize mille milles carrés, et de quarante-six à quarante-sept millions d'acres.

Climat. Son climat est très-doux, les vents de mer y tempèrent les rigueurs de l'hiver et les chaleurs de l'été; mais il est extrêmement humide, très-variable, et souvent sombre et nébuleux: l'air y est épais et il y pleut beaucoup, mais la pluie laisse communément quelqu'intervalle de beau

tems dans la journée : Charles II, dit le chevalier Temple, prétendoit que c'étoit le pays où l'on pouvoit être en plein air, sans souffrir, le plus de jours dans l'année et le plus d'heures dans le jour. Les automnes y sont plus beaux que les printems, et les beaux hivers moins rares que les beaux étés. Il y gêle peu, et l'extrême humidité de l'air et du sol y conserve aux gazons une belle verdure toute l'année. Les vents d'ouest y sont les plus fréquens et passent pour les plus sains.

On trouve en Angleterre, sur-tout dans les campagnes, autant de gens sains et robustes, et autant de vieillards que dans le reste de l'Europe ; mais son climat porte naturellement à la mélancolie, et c'est le lieu du monde où l'on apperçoit le moins de gaieté, où l'on se sent le moins de désirs de se fixer, et que des maladies fréquentes obligent le plus impérieusement de quitter.

L'Angleterre est fortement échancrée de toute part par la mer, qui, dans une étendue d'environ deux mille lieues des côtes, y forme une infinité de rades, de baies, de ports, et semble inviter les habitans à la navigation, base de leur prospérité. Cinquante rivières navigables pour des barques qui portent depuis cinq jusqu'à cent cinquante tonneaux, la traversent Rivières.

dans tous les sens. Les plus considérables sont la Tamise, qui, après avoir parcouru de l'ouest à l'est une partie du midi du royaume, forme à Londres le port le plus fréquenté peut-être de l'univers, et se jette à soixante milles de là dans la mer d'Allemagne; la Severn, qui coule du nord au sud parallelement au pays de Galles, s'élargit considérablement vers Bristol, et s'y jette dans le canal de ce nom; la Trent, qui prend naissance vers le pays de Galles, parcourt l'Angleterre de l'ouest à l'est, et la divise en deux parties à peu près égales: son embouchure, dans la mer d'Allemagne, forme un grand golfe, qui porte le nom d'Humber.

Canaux. Un grand nombre de canaux aboutissent à ces rivières et accroissent la navigation intérieure de l'Angleterre. La Tamise va dans peu se trouver jointe à la Severn, par un canal de trente milles de long, qui passe pendant deux milles et trois *furlongs* (1) sous une montagne près de Cirencester (2). La Severn est jointe à la Trent par un canal de quarante-six milles, auquel aboutit, près de Wolverampton, un autre canal de vingt-deux milles qui vient de

(1) Huit *furlongs* font un mille.

(2) Voyez l'appendice, note A.

Birmingham. La Trent est cotoyée jusqu'à ce qu'elle devienne navigable, par un canal de soixante milles, qui, en remontant le Cheshire pendant une trentaine de milles, doit joindre la Mersey au-dessus de Liverpool. Un canal de trente-cinq milles doit partir de celui qui cotoie la Trent, et venir joindre à Coventry un autre canal de quatre-vingt-un milles, qui est presqu'achevé, et aboutit à la Tamise à Oxford. Un canal de quarante-un milles vient de Chesterfield se jeter dans la Trent, vers son embouchure. Le canal du duc de Bridgwater, commencé en 1758, cotoie la Mersey, qui n'est navigable qu'à marée haute; il a vingt-neuf milles de long, passe sur une rivière et des grands chemins, prend naissance dans des mines fort abondantes de charbon, qu'il porte à Manchester et à Liverpool, et facilite la communication entre deux des principales villes de commerce de l'Angleterre. Un nouveau canal de cent huit milles est commencé entre Liverpool et Leeds, où il joindra l'Aire, qui tombe dans l'Humber; il n'y en a qu'une vingtaine de milles de fait à chaque bout, et la chaîne de montagnes qui séparent le Lancashire du Yorkshire, et qu'il doit traverser, en rendent l'exécution difficile. Ce seroit avec le canal de la Severn à la Tamise, celui de la Severn à la Trent, et ce-

lui de la Trent à la Mersey, le quatrième canal qui joindroit les deux mers de l'est et de l'ouest de l'Angleterre.

Montagnes. L'Angleterre est un pays montueux, parsemé de jolis bouquets de bois, et couvert de superbes pâturages entourés de haies vives : c'est une suite de collines riantes et de belles vallées, qui forment des paysages très-variés et très-agréables. Plusieurs grandes chaînes de montagnes le traversent. Le long de la côte méridionale règnent des montagnes calcaires peu élevées, qu'on appelle *Downs*, et qui, en général, sont nues, arides, et ne produisent qu'une herbe fort courte; elles s'élargissent vers le Wiltshire et le Dorsetshire, et y sont constamment couvertes d'une grande quantité de moutons dont la laine est fort estimée. Le pays de Galles n'est qu'une grande masse de montagnes, dont la partie la plus élevée, le Snowdon, s'avance au milieu de la mer d'Irlande. Au nord de la Trent commence une longue chaîne de montagnes, qui s'étendent entre le Lancashire et l'Yorkshire, et qui, par celles du Cumberland et les *Cheviots-Hills*, communiquent avec les montagnes d'Ecosse : les parties les plus élevées de cette chaîne sont le Peak dans le Derbyshire, et l'Ingleborough dans l'Yorkshire.

Forêts. Il n'y a point de forêts en Angleterre, les

espaces qui conservent ce nom, comme la forêt de Windsor, la forêt de Shirwood en Nottinghamshire, et la *New-Forest* en Hampshire, n'offrent plus aujourd'hui à la vue que quelques arbres épars et beaucoup de bruyères; mais l'île entière est parsemée de bouquets de bois, de haies et d'arbres, qui suffisent au besoin des habitans dont le chauffage ordinaire est le charbon de terre.

Son sol, humecté par des pluies fréquentes et des brouillards continuels, est très-fertile dans un grand nombre de cantons, et cultivé avec soin dans les parties qui sont en culture; mais on rencontre, à chaque instant, des landes immenses, dont le terrain, quelquefois très-bon, reste dans l'état de pure nature, parce que ce sont des communes qui, étant à tout le monde, n'appartiennent à personne, et que personne n'en prend soin. L'Angleterre produit une grande quantité de grains de toute espèce, et nourrit prodigieusement de bestiaux. On y cultive beaucoup de légumes, pommes de terre, choux, navets; mais peu de fruits excepté dans des jardins soignés; le raisin n'y mûrit pas, et les pommes ne réussissent que dans le midi. On fait du cidre dans quelques comtés. Sol et produits

L'Angleterre abonde en mines de charbon, de fer, de plomb, d'étain et de cuivre: elle a Mines.

*

aussi quelques mines de sel et beaucoup d'eaux minérales. Ces mines sont presque toutes dans l'ouest et le nord; il s'en trouve peu dans le reste du royaume. Les principales mines de charbon sont en Yorkshire, dans le comté de Durham, le Northumberland, le Cumberland, le Lancashire, le Staffordshire, le Pays de Galles, le Shropshire et le Somersetshire. Celles de fer sont en Yorkshire, dans le comté de Durham, en Shropshire, en Glocestershire, en Staffordshire, et quelques-unes en Sussex; celles de plomb dans le comté de Durham, le Northumberland, le Cumberland, le Derbyshire et le Pays de Galles; celles de cuivre dans l'île d'Anglesea, dans le Pays de Galles et en Cornouailles; celles d'étain dans le Cornouailles et le Devonshire, et celles de sel en Cheshire.

Eaux minérales.

Les eaux minérales les plus fréquentées sont celles de Bath, de Bristol, de Tunbridge en Kent, de Cheltenham en Glocestershire, de Matlock et Buxton en Derbyshire, de Scarborough et d'Harrowgate en Yorkshire. Les eaux d'Epsom, d'où l'on tire le sel de ce nom, et qui n'est qu'à quinze milles de Londres, sont presqu'entièrement abandonnées.

DIVISION EN COMTÉS.

L'ANGLETERRE est divisée en cinquante-deux comtés ou *shires* (1), indépendamment des villes de Londres, Bristol, York, Chester, Norwich, Worcester, Hull, Newcastle et Berwick, qui font à elles seules des comtés séparés.

Le Cornouailles occupe la pointe d'une longue presqu'île, resserrée entre le canal de Bristol et la Manche, et terminée par le cap Lésard, le point le plus méridional du royaume, et le *Land's End,* le plus occidental. Ce comté, quoiqu'un des moins riches et des moins fertiles, députe quarante-quatre membres au parlement, et c'est celui qui en nomme le plus. Il est montueux, rempli de rochers et de landes, et produit à peine assez de grains pour nourrir ses habitans; mais il abonde en mines de cuivre et d'étain fort riches. Falmouth, d'où partent régulièrement de paquebots pour Lisbonne et l'Amérique, en est la ville la plus impor- CORNOUAILLES. Falmouth.

(1) De ces comtés trois, Chester, Lancastre et Durham, sont palatins et ont des droits régaliens. Les deux premiers ont été depuis long-tems réunis à la couronne. Celui de Lancastre avoit été créé par Edouard III en faveur d'un de ses fils; les autres l'étoient de tems immémorial.

tante : ce n'est guère qu'une longue et vilaine rue, au bout de laquelle on vient de bâtir quelques belles maisons, et qui s'étend au pied d'une colline le long d'une baie très-belle et très-profonde. Sa population ne passe pas six mille ames.

Sorlingues. Les Sorlingues, groupe d'environ cent quarante îles ou rochers, à l'ouest du cap Lésard, sont aussi de ce comté : quelques-unes sont habitées ; la principale, Sainte-Marie, n'a guère que neuf à dix milles de circonférence, et six à sept cents ames. Depuis le prince Noir les princes de Galles ont toujours été ducs de Cornouailles et en ont touché les revenus.

Devonshire. Le Devonshire, situé, comme le Cornouailles, entre la Manche et le canal de Bristol, est, après l'Yorkshire, le plus grand et le plus peuplé des comtés de l'Angleterre, et députe vingt-six membres au parlement. Il est montueux, peu fertile, excepté la partie la plus méridionale, qu'on appelle le Jardin du Devonshire, et abonde en mines de plomb et d'étaim. On y nourrit beaucoup de moutons, et on y fait beaucoup de cidre. Ses principales villes sont Exeter et Plymouth.

Exeter. Exeter est une ville de dix-huit à vingt mille ames, très-ancienne et fort vilaine, à six ou sept milles de la mer, et dans une jolie position. Il y remonte de petits bâtimens.

On y fabrique beaucoup de chalons et de casimirs, et on y fait un très-grand commerce en serges, flanelles et autres étoffes de laine, qui y viennent de différentes villes des environs.

Plymouth, autrefois appelé Sutton, tire son nom moderne de la Plym, rivière dont l'embouchure forme une baie longue et tortueuse nommée Catwater. C'est sur cette baie, qui sert de rade aux bâtimens marchands, et que défendent des vents et de la mer un monticule, *Mount-Ratton*, et un rocher sur lequel est une citadelle, qu'est située la ville. Ce ne fut longtems qu'un petit endroit habité par des pêcheurs; mais un arsenal de marine qu'a fait construire le roi Guillaume à deux milles de là, sur une autre baie formée par l'embouchure de la Tamer, et nommée Hamoaze, baie vaste, pourvue de diverses anses, et garantie des vents par les hauteurs qui la bordent, l'a rendu une ville très-importante, et le second port de la marine royale. Les entrées resserrées de ces deux baies, et la petite île de Saint-Nicolas qui les sépare, occupent le fond d'une rade ouverte au midi, *Plymouth-Sound*, dont un rocher, Edystone (1), couvert à marée haute et sur le- Plymouth.

(1) Edystone est un banc de rochers d'environ cent brasses d'é-

quel est un phare, rend l'entrée difficile. Plymouth est par lui-même assez vilain, mal bâti et mal percé; mais ses environs sont couverts de nombreux et beaux édifices, maisons, magasins, hôpitaux, casernes, assez irrégulièrement dispersés, et parmi lesquels se fait remarquer un superbe hôpital composé de quinze corps de logis isolés, qui contiennent quinze cents lits, et qui communiquent entre eux par une colonnade toscane. La citadelle, qui couvre la ville et défend Catwater et Plymouth-Sound, et dont une partie des fossés sont taillés dans le roc, est assez forte. L'arsenal, *Dock*, est, ainsi qu'un grand parc d'artillerie qui y touche, entouré de murs. Il renferme trois chantiers de construction, cinq bassins dont trois sont doubles et un n'est pas encore achevé, outre un grand nombre d'édifices, magasins, corderies, tonneleries, etc., assez

---

tendue, situé à quatorze milles de Plymouth, au milieu d'une mer très-orageuse. C'est le premier obstacle que rencontrent les lames qui viennent de la haute mer, du côté de la baie de Biscaye. On y bâtit, à la fin du dernier siècle, un fanal qui disparut au milieu d'une tempête, avec son architecte et les gardiens. Peu d'années après, on y reconstruisit une tour en bois, qu'un incendie consuma en 1755; et M. Smeaton y recommença, en 1757, un nouveau phare, qui fut achevé en 1760, et a depuis parfaitement résisté. Dans trois ans deux mois et trois jours, la mer permit à peine d'y travailler trois mois et vingt-deux jours.

simplement et irrégulièrement bâtis. Les vaisseaux sont dispersés dans la baie et les anses. Une ville aussi considérable, mais plus belle que Plymouth, s'est formée autour de cet arsenal, et la communication de ces deux villes, qu'on confond sous le même nom, est si grande, qu'elle occupe vingt-cinq chaises de poste, *post-chaises*, allant et venant continuellement. Les deux pointes de terre qui resserrent l'entrée d'Hamoaze, sont, ainsi que l'île de Saint-Nicolas, couvertes de batteries et ont un pâté à leur sommet. La pointe de l'ouest fait partie du *Mount-Edgecumb*, montagne et parc célèbres par la beauté de la vue qui s'étend sur l'arsenal, les deux villes, les baies, la rade et la mer. Ce beau lieu, qui appartient et donne son nom au lord Mount-Edgecumb, seroit le digne séjour d'un amiral d'Angleterre.

Le Dorsetshire s'étend le long de la Manche: c'est un pays très-montueux, mais ses habitans le regardent comme un des plus beaux comtés d'Angleterre, parce qu'il est assez varié, et que du haut des *Downs* on a de charmantes vues de mer et de quelques vallées très-riches. Ces *Downs* en forment toute la partie méridionale et nourrissent une immense quantité de moutons, dont la laine est très-belle. Le nord est couvert d'excellens pâturages et fort boisé. Ce comté pro- DORSETSHIRE.

duit beaucoup de blé, et abonde en gibier de toute espèce, et sur-tout en faisans. Il nomme vingt députés au parlement. Pool, petite ville située dans une péninsule au milieu d'une grande baie, et qui fait de nombreuses expéditions pour le banc de Terre-Neuve, est, relativement au commerce et à la richesse, la ville la plus importante du Dorsetshire. Près de Weymouth, lieu très-fréquenté pour ses bains de mer, est l'île de Portland, qui a six à sept milles de tour, et d'où l'on tire les belles pierres calcaires dont sont bâtis tous les grands édifices de Londres : elle tient à l'Angleterre par un banc de sable.

Pool.

Ile de Portland.

Somersetshire.

Le Somersetshire s'étend le long du canal de Bristol, au nord du Dorsetshire. C'est un excellent pays, très-varié, mais qui a aussi quelques parties arides et marécageuses. Le nord est montueux et coupé de belles vallées remplies de superbes prairies, et parsemées de bois. L'est et le midi sont plus plats et offrent une culture moins uniforme, mêlée de pâturages et de terres à labour. Une partie des côtes sont basses et marécageuses ; mais on y nourrit beaucoup de bestiaux. Le milieu du comté est coupé par les *Mendips-Hills*, chaîne de montagnes remplies de rochers. On cultive beaucoup de grains dans le Somersetshire, on y fait beaucoup de fromages qui sont estimés, et il s'y fabrique

une grande quantité de draps et autres étoffes de laine, sur-tout vers le Wiltshire. Ce comté a des mines de charbon, de fer, de plomb et de cuivre. Il députe dix-huit membres: Bristol et Bath en sont les villes les plus considérables.

Bristol est une ville très-ancienne, qui par l'étendue de son commerce, sa grandeur et sa population, passe pour la seconde ville d'Angleterre. On lui donne de six à sept milles de tour, et on en porte la population à cent mille ames. Elle est située au confluent de deux petites rivières qui se jettent, à sept milles de là, dans la Severn, et il y remonte à marée haute, des bâtimens de quatre à cinq cents tonneaux. Ses rues sont vilaines, étroites, sales, mais ses quais sont beaux, larges et commodes, et il y a quelques places modernes fort belles et fort régulièrement bâties, une, entre autres, ornée d'une assez belle statue équestre de bronze du roi Guillaume. Le bâtiment le plus remarquable de Bristol est la Bourse, construite en 1743: c'est un portique en colonnes corinthiennes qui entoure une cour carrée; derrière est un beau marché avec des galeries couvertes sur les côtés. Bristol a quinze raffineries de sucre, trois verreries pour des bouteilles et une pour des verres blancs, une grande distillerie, et un grand nombre de fonderies, le charbon qui

Bristol.

abonde dans ses environs étant très-bon marché. On y fait aussi beaucoup de chapeaux, de bas et quelques étoffes de laine. Quinze à dix-huit cents bâtimens appartiennent, dit-on, à cette place qui a prodigieusement perdu par la révolution d'Amérique. Il y a cependant encore des maisons fort riches. Son plus grand commerce (1) est avec Londres, l'Amérique, Terre-Neuve, l'Espagne et la Baltique. Elle envoie dans les trois premiers endroits beaucoup de fer, d'ustensiles de cuivre, de chapeaux, de bas, de fromages, et en tire beaucoup de sucre et de poisson : la laine qu'elle fait venir d'Espagne pour les manufactures du Glocestershire, est payée par Londres : elle tire beaucoup de vins, du Portugal; de l'huile et des fruits secs, de la Méditerranée; des toiles et du suif, d'Irlande, etc. A une demi-lieue de cette ville, dont tous les habitans sont négocians ou manufacturiers, se trouvent des eaux minérales tièdes fort fréquentées en été.

Bath. Bath, à treize milles de Bristol, est une ville extrêmement ancienne. Plusieurs antiquités qu'on y a découvertes, prouvent que les eaux minérales chaudes, auxquelles elle doit sa cé-

(1) Voyez l'appendice, note B.

lébrité, étoient connues des Romains. Ces eaux sont renfermées avec soin dans des reservoirs couverts de plomb, au milieu de la vieille ville, qui est mal bâtie et percée de petites rues étroites où les voitures ne passent qu'avec peine; la nouvelle ville, au contraire, est une des plus jolies qui existent: c'est un mélange de belles rues, de places carrées ou circulaires, de croissans (*crescents*) parfaitement bien bâtis et ornés d'architecture plus ou moins bonne, et, en général, assez sage. Il y a à Bath une salle de spectacle, et des salles de bal, de concert, de jeu, qu'on distingue en salles hautes et salles basses, d'après leur situation dans différentes parties de la ville. Les salles basses ont été bâties en 1759; les salles hautes, beaucoup plus belles, l'ont été dix ans après, et ont coûté plus de 20,000 livres sterlings. La salle de bal a cent cinq pieds sur quarante-deux, et est ornée de colonnes corinthiennes engagées; celle où l'on prend le thé a soixante pieds sur quarante-deux; celle de jeu soixante-dix sur vingt-sept: quelquefois ces salles sont entièrement remplies, tant est grande l'affluence du monde, qui se renouvelle continuellement à Bath, dans la saison des eaux, de novembre en mars (1). La

(1) Il part tous les jours quinze voitures publiques à quatre et à

vie qu'on y mène alors est extrêmement douce et variée : spectacles, concerts, bals superbes et très-décens, dont un maître de cérémonie, payé par les abonnés, fait les honneurs et maintient la police ; coteries très-multipliées plus ou moins restreintes, plus ou moins gaies et bruyantes ; promenades charmantes dans une belle vallée couverte de riches pâturages, ou sur de jolies collines parsemées de bouquets de bois, de maisons, et offrant à chaque instant de beaux points de vue. Tous les prix des logemens, pensions, chaises à porteur, bals, concerts, etc., sont fixés et très-modiques. Jamais on n'entend parler de querelles, excepté quelques disputes sans conséquence, pour la prééminence au bal, où chacun danse à son rang, chose ridicule autant que gênante. Peu d'endroits rassemblent de plus belles personnes ; les femmes se rendent très-parées dans les lieux publics, et les demoiselles surtout y déploient, quoiqu'avec retenue, tous leurs moyens de plaire. Les élégans de Londres s'y portent en foule lorsque quelque riche héritière y paroît. Les étrangers trouvent beaucoup d'agrément à Bath ; ils y peuvent plus aisément qu'à Londres, pénétrer dans l'intérieur des fa-

six places de Bath pour Londres, et dix-huit à vingt pour d'autres villes, outre un grand nombre de gros fourgons.

milles, et y faire des connoissances utiles pour le reste de leur séjour en Angleterre; ils y voient se succéder un grand nombre de personnes distinguées par leur naissance, leur fortune, leurs talens; et par la diversité des sociétés qu'il leur est possible de fréquenter, ils y sont peut-être plus à portée qu'ailleurs de se former une idée juste des mœurs et de l'esprit des Anglois. La grande disproportion qu'il y a entre le nombre d'hommes et le nombre de femmes qui viennent à Bath n'est peut-être pas une des moindres raisons du bon accueil qu'ils y reçoivent.

Les eaux étant par-tout affaire de mode, il est à craindre que cette jolie ville, qui dans ce siècle s'est accrue de plus du double, ne finisse un jour par être abandonnée.

A l'est des deux comtés précédens est le Wiltshire. Des *Downs* nues et désertes, mais continuellement couvertes de moutons, en occupent toute la partie méridionale. Le nord et l'est, moins montueux, sont très-fertiles et ont d'excellens pâturages clos de haies vives; il s'y fait beaucoup de fromages; on y élève un grand nombre de cochons, et on cultive dans quelques endroits beaucoup d'orge dont on fait de la drêche qui s'exporte à Londres par la Tamise. Ce comté nomme trente-quatre membres au parlement. WILTSHIRE.

On y fabrique beaucoup d'étoffes de laine, des demi-draps, des casimirs, des serges, des flanelles. Salisbury, la seule ville remarquable du Wiltshire, est assez bien percée, mais ses maisons sont basses et vilaines, et sa population n'est guère que de six mille ames. Ce qui la rend célèbre, ce sont sa cathédrale, un des plus beaux monumens gothiques du royaume, et ses nombreuses manufactures de laine où se font les plus beaux draps mélangés de l'Angleterre. Elle a aussi une fabrique de coutellerie très-florissante.

Salisbury.

Stone-Henge.

Au milieu du pays montueux, aride et désert qui environne Salisbury, à environ six milles de cette ville, se voit un des monumens antiques les plus remarquables de l'Angleterre, et peut-être de l'Europe, *Stone-Henge.* Il est composé de plusieurs cercles concentriques formés de pierres de dix-huit à vingt pieds de hauteur, cinq à six de largeur, et deux à trois d'épaisseur, la plupart debout, et quelques-unes couvertes d'un entablement de pierres pareilles, qui paroît avoir régné tout autour. Plusieurs de ces pierres sont renversées, et il s'en trouve de plus de trente pieds de long. Ce monument rude et sauvage, qui n'a rien de pittoresque, en impose par sa masse, son isolement, et l'idée des siècles reculés auxquels il doit son exis-

tence, et des efforts prodigieux qu'il a dû couter. On croit assez généralement que c'étoit un temple des Druides, et que des monticules factices qui l'entourent à quelque distance, et où l'on a trouvé des ossemens, sont des tombeaux.

Le Hampshire qui touche à l'ouest au Wiltshire, et dont le sud est baigné par la mer, a vingt-six représentans au parlement. Tout le nord en est occupé par les *Downs*, mais le midi est assez plat et fertile; on y cultive beaucoup de houblon, et on y engraisse beaucoup de cochons dont les jambons passent pour les meilleurs d'Angleterre. La *New-Forest* qui couvre une immense étendue de terrain, au sud-ouest, est entièrement dégradée. Le blé et la laine sont les produits les plus considérables de ce comté, où l'on fait quelques grossières étoffes de laine. HAMPSHIRE.

Winchester, au centre du Hampshire, et l'une des villes les plus anciennes d'Angleterre, n'est remarquable que par sa cathédrale, grand édifice gothique dont l'intérieur est beau. Au haut de la ville se trouve une grande salle gothique où se tiennent les assises du comté, et contre les murs de laquelle on a attaché une vieille table ronde, faite de petites planches qui aboutissent au centre, en forme Winchester.

de rayons : on la donne pour la table du roi Arthur qui habitoit ces cantons, et des chevaliers de la table ronde, mais on peut se dispenser d'y croire. A côté est un vaste palais commencé par Charles II ; il n'a jamais été achevé et tombe en ruine. Dans la dernière guerre on y logeoit les prisonniers françois.

Southampton. Southampton, autre ville fort ancienne du Hampshire, et où l'on dit que Canut le Grand, pour montrer à ses courtisans le ridicule de leurs flatteries, commanda à la mer de ne point toucher ses pieds, est située dans une superbe position, à l'embouchure de deux larges rivières, et au fond du golfe qui porte son nom. Il s'y fait quelque commerce avec la France et l'Espagne, et elle est très-fréquentée l'été pour ses bains de mer.

Portsmouth. Mais l'endroit le plus intéressant de ce comté est Portsmouth, le premier arsenal de la marine du royaume. Cette ville est située dans l'île de Portsea, qui n'a guère que quatorze à quinze milles de tour, et n'est séparée du reste de l'Angleterre que par une espèce de fossé presqu'à sec à marée basse, et qu'on traverse sur un pont défendu par quelques fortifications en terre. Portsmouth est à l'ouest de cette île, à l'entrée d'une baie de quatre à cinq milles de profondeur, sur environ deux dans sa plus grande lar-

geur, mais dont le fond a très-peu d'eau à marée basse. Cette entrée, qui n'a pas un demi-mille de large, est défendue par plusieurs batteries rasantes, dont une de vingt-quatre pièces de canon est couverte, et par une tour du côté de Portsmouth, et un fort sur la pointe opposée. Ses approches le sont par deux autres vieux forts, *South-Sea-Castle* et *Worth-Castle* (1), situés à un mille de la baie, aux pointes les plus avancées dans la mer. Portsmouth, qui est assez petit et vilain, renferme quelques magasins et quelques casernes. On découvre de la tour de sa grand église l'arsenal, la baie, la rade et Gosport. La ville est précédée par un long faubourg assez bien bâti, et est entourée d'une ligne magistrale et de quelques demi-lunes avec un chemin couvert : ces fortifications sont à demi-revêtement et fort bien entretenues. Un beau quai conduit à ce qu'on nomme la Commune, endroit plus grand que Portsmouth, et qu'on travaille à couvrir d'une ligne de fortification pareille à celle de cette ville. Il entoure l'arsenal et n'en est séparé que par un mur de briques fort élevé et d'environ un mille de long. Une partie de cet arsenal fut consumée par un

(1) On reconstruit en belles pierres de taille *Worth-Castle*, qui défend la rade de *Spit-Head*.

incendie, en 1760; et un Ecossois tenta d'y mettre le feu en 1777, et fut pendu. La plupart de ses bâtimens sont en briques, et quelques-uns, construits depuis la paix, sont très-beaux. La fontaine où les vaisseaux viennent prendre leur eau est sur une grande et belle plate-forme qui donne sur la rade, ainsi que trois grands bassins de construction dont quelques-uns ont trois formes. Cet arsenal renfermant peu de canaux, les transports s'y font par des chariots; il est loin d'avoir la beauté et l'aspect majestueux de celui de Brest. Tous les vaisseaux sont dans la baie. En face de Portsmouth est Gosport, petite ville habitée par des matelots, près de laquelle sont, au nord, une grande brasserie et un vaste magasin à poudre couvert par un ouvrage en terre; et au midi un superbe hôpital pour la marine, dont les salles isolées, bien aérées et parfaitement tenues, se communiquent par des portiques: il y a eu jusqu'à deux mille trois cents malades.

ILE DE WIGHT.

L'île de Wight, qui est presqu'en face de Portsmouth, fait partie du Hampshire et n'en est séparée que par un canal de sept à huit milles de large, rétréci à l'ouest par quelques pointes de terre, et dont des rochers, nommés les Aiguilles (*Needles*), rendent, de ce côté, l'en-

trée difficile, quoique possible, pour de gros bâtimens. Cette île a vingt-quatre à vingt-cinq milles de long, sur dix à douze de large. Elle est montueuse, mais très-fertile et très-bien cultivée, produit beaucoup de grains, et nourrit beaucoup de bestiaux. Il y a plusieurs petites villes qui députent au parlement. Newport, la plus considérable, est au centre. Des ruisseaux réunis y forment une charmante rivière qui coupe presqu'en deux parties égales la partie septentrionale de l'île, et y serpente dans le pays le plus riant: c'est un jardin anglois formé par la nature sans le secours de l'art. Près de Newport est un vieux château ruiné, *Caresbrook-Castle*, où le malheureux Charles Ier. fut emprisonné pendant huit mois.

Le Sussex, qui s'étend le long de la Manche, a peu de largeur. Les *Downs* le traversent dans toute sa longueur, mais y sont un peu plus cultivées que dans les comtés précédens, et coupées par quelques belles vallées. Il y a des bois et des forges considérables à l'est, vers Hastings, lieu célèbre par la bataille qui valut l'Angleterre à Guillaume le Conquérant. Les environs de Brightelmstone, qui, depuis quelques années, est extrêmement fréquenté pour ses bains de mer, sont nus et arides; ceux d'Arundel sont montueux et couverts de bois; et le sud de Chi- SUSSEX.

chester est très-fertile. Le Sussex nomme vingt-huit membres au parlement.

Chichester. Chichester est une ville fort ancienne, et la plus considérable du comté: on y a trouvé des monumens romains. Elle est toute ronde et percée de deux rues qui se coupent dans le centre à angles droits; sa cathédrale est un grand et beau bâtiment gothique: il s'y fait un assez grand commerce en grains.

Surrey. Le comté de Surrey borde le Sussex au nord, et n'est séparé de celui de Middlessex que par la Tamise. Il députe quatorze membres au parlement. Le milieu et l'ouest sont couverts de bruyères, où le voisinage de Londres a fait former quelques beaux parcs; les bords de la Tamise sont très-rians, et il y a un charmant vallon rempli de vergers de Darkind à Riegate et Westerham, mais le sud est nu et aride. Ce comté a quelques bois, quelques fonderies d'ouvrages en fer, et on y fait, ainsi qu'en Sussex, beaucoup de poudre à canon. Les environs de Southwark, grand faubourg de Londres qui fait partie du Surrey, sont couverts de jardins, de prairies et de maisons de campagne.

Kent. Le comté de Kent s'avance dans la mer entre le Pas de Calais et l'embouchure de la Tamise. Le long de ses côtes, à l'ouest, sont d'immenses prairies marécageuses et malsaines qui nour-

rissent une grande quantité de bestiaux. Les *Downs*, qui viennent finir vers Douvres, y sont arides, mais coupées de jolies vallées. Vers Sandwich le pays est agréable et varié; et l'île de Thanet, qui forme la pointe de ce comté, est peut-être la partie la mieux cultivée de l'Angleterre et la plus fertile en grains, mais il n'y a pas un arbre. Vers Cantorbery et Rochester il est montueux, mais riche et parsemé de beaucoup d'habitations, et on y cultive une grande quantité de houblon. Passé Rochester il est moins bon; on y trouve des bois, des marais et d'immenses carrières de marne. Aux approches de Londres, il est couvert de maisons de campagne, de parcs, de jardins. Ce comté nomme dix-huit membres au parlement.

Cantorbery, sa capitale, est une des villes les plus anciennes de l'Angleterre, et le siège du primat du royaume. Elle est assez grande et pas mal percée; mais la plupart de ses maisons sont de bois. Sa cathédrale, vaste bâtiment gothique, n'a rien de remarquable à l'extérieur que sa grandeur; mais l'intérieur est d'une belle proportion et a beaucoup de légéreté. Derrière le chœur est la chapelle où reposoit la chasse de Saint-Thomas de Cantorbery; sa forme est marquée sur le pavé usé par les genoux des nombreux pélérins qui venoient la visiter. C'est là Cantorbery.

que Henri II, pour expier un crime qui n'étoit pas le sien, et appaiser un pape orgueilleux et que les préjugés du tems rendoit redoutable, se fit donner la discipline par les chanoines de cette église. Il y a peu de commerce dans cette ville où des François réfugiés avoient établi des manufactures d'étoffes de soie qui sont fort déchues.

Douvres. Douvres est une petite ville remplie d'auberges, à sept lieues de Calais, et où le passage continuel de gens qui s'embarquent pour la France ou qui en arrivent, occasionne quelque commerce. Rochester. Rochester, ville extrêmement ancienne, sur la Medway, à trente milles de Londres, ne consiste guère que dans une très-longue rue, et touche à Chatham, Chatham. autre rue longue, sale, étroite, située le long de la rivière, et qui n'en est, pour ainsi dire, que le faubourg; il y a quelques magasins et quelques hôpitaux, dépendans d'un bel arsenal de marine, qui a près d'un mille de long, et s'étend sur le penchant d'une colline voisine: les magasins, corderies, casernes, s'y élèvent en amphithéâtre, et offrent un aspect majestueux; les casernes sur-tout sont fort belles. Il y a quatre grands bassins de construction. Les vaisseaux se tiennent dispersés sur la rivière et remontent jusqu'au pont de Rochester, qui est à

dix-sept milles par terre de son embouchure, et beaucoup plus par eau, à cause des grands détours qu'elle fait. Woolwich et Deptford, deux assez vilains petits endroits sur la Tamise, le premier à huit, le second à quatre milles de Londres, ont aussi des arsenaux de marine.

Greenwich, petit bourg devenu célèbre par le vaste hôpital qu'on y a construit pour la marine au commencement de ce siècle, touche à Deptford. Cet hôpital est situé sur le bord de la rivière, au pied de quelques collines renfermées dans un grand parc, et consiste en quatre corps de bâtimens isolés, qui entourent chacun une petite cour : leur architecture est lourde et fort chargée d'ornemens, mais l'ensemble, vu de la rivière et couronné par les arbres du parc, fait un bel effet. Derrière deux dômes qui s'élèvent aux angles intérieurs des corps de bâtimens les plus éloignés de la rivière, se prolongent deux colonnades qui servent de promenades. Les invalides sont logés dans de longues salles, le long desquelles, du côté opposé aux fenêtres, règne une boiserie qui leur forme de petites chambres où sont leurs lits. L'hôpital, qui est sous la direction de vingt-quatre directeurs, a un gouverneur, dont les appointemens sont de 1000 liv. st., un lieutenant-gouverneur qui a 500 liv. st., quatre capitaines qui ont 260 liv. st., Greenwich.

huit lieutenant qui ont 115 liv. st., outre le logement et le chauffage; et deux mille trois cent cinquante invalides à qui on donne habit, veste et culotte, quatre paires de bas et trois paires de souliers tous les deux ans; une livre de viande cinq fois la semaine, et les autres jours des légumes et du beurre; seize onces de pain et deux pintes de bierre par jour; deux livres et demie de fromage et un sheling en argent par semaine, et les contre-maîtres 2 sh. 6 d. On leur sert leur nourriture dans leurs réfectoires; mais ils l'enferment dans de petites armoires, et mangent quand ils veulent. Leur uniforme est bleu; les ivrognes ont des manches rouges et ne sortent pas de l'hôpital, et on fait porter un habit jaune à ceux qu'on veut punir. Cent quarante-deux femmes, veuves ou femmes de matelots, employées au service de cette vaste maison, la tiennent très-proprement. Les malades, transportés dans un bâtiment isolé, n'y sont que quatre dans une chambre. Cent cinquante enfans, de onze à quatorze ans, sont élevés dans une maison voisine, dont cinq femmes font le service, et n'en sortent que pour s'embarquer: ils couchent dans des hamacs et sans draps, comme les matelots quand ils sont à bord. Il règne dans cet établissement un ordre et un air de décence et de contentement très-

remarquable. On calcule qu'il y meurt cent invalides par an; il n'y reste plus que deux hommes de l'équipage qui a fait le tour du monde avec l'amiral Anson. Les revenus et les dépenses de cet hôpital étoient en 1786:

Revenus.

Retenue de 6 d. par homme et par mois, sur la paie de dix-huit mille matelots, votés dans

	liv. st.	sh.
les dépenses extraordinaires pour le service de la marine, déduisant dix-huit cent vingt-neuf hommes à terre (1)...................	5,255	11
Idem sur la paie de quatre mille cent trente-six hommes votés dans les dépenses ordinaires..........	1,344	
Idem sur la paie des matelots des bâtimens marchands........	11,055	15
Phares (*north and south-lights*)	4,050	11
Loyer de maisons à Greenwich et à Londres.................	121	16
	21,827	13

(1) En tems de guerre le nombre des matelots étant plus grand cette somme est plus forte.

	liv. st.	sh.
De l'autre part............	21,827	13
Biens du comte Derventwater et mine de plomb..............	20,800	
Demi-paie des officiers de l'hôpital........................	1,030	10
Traitemens des chapellenies de Deptfort et Woolwich..........	178	10
Intérêt de 505,000 liv. st. dans les 3 pour 100 consolidés........	15,150	
Idem de 1,885 liv. st..........	56	11
TOTAL................	59,043	4
En caisse....................	19,920	7
	78,963	11

DÉPENSE.

Habillement et nourriture pour deux mille trois cent cinquante invalides, les gardes, etc., et salaires des domestiques............	52,422	9
Pensions des externes (1)......	7,149	2
	59,571	11

(1) Il y en a environ neuf cent quarante, et leurs pensions sont de 7 liv, st. 12 sh. 6 d.

	liv. st.	sh.
Ci-contre..................	59,571	11
Salaires à divers officiers......	5,572	
Réparations. } Infirmerie.. } Brasserie ... }...............	5,022	
Dépense de bureau et gens de loi.	928	12
Entretien des biens du comte de Derventwater...............	4,108	19
TOTAL.................	75,203	2

Le comté de Middlessex, qui comprend Londres et que borde au midi la Tamise, n'a que huit membres au parlement, et est fort petit; mais le voisinage de cette ville immense le rend très-riche et très-peuplé. Ses approches sont couvertes de maisons de campagne, de parcs, de jardins, que fertilisent ses engrais, et les bords de la Tamise sont très-rians et variés. Ce comté est, en général, très-plat à quelques collines près, vers Harrow, Hemsted et Barnet; vers l'ouest, il y a des bruyères et des prairies marécageuses, coupées par quelques terrains bien cultivés. Il produit beaucoup de foin, de légumes et de blé. MIDDLESSEX

Londres, la plus grande, la plus peuplée peut-être des villes de l'Europe, et la plus im- Londres.

portante sans contredit par son commerce et ses richesses, est située au 51e degré 32 minutes de latitude, sur le bord septentrional de la Tamise, à soixante milles environ de son embouchure. Elle paroît avoir dû son origine à une colonie romaine. Ruinée à plusieurs reprises par les Bretons et les Danois, elle fut de nouveau rebâtie par Alfred en 885, et devint le siège du gouvernement. La peste y étendit souvent ses ravages, et en enleva en 1665 plus de quatre-vingt-dix mille ames. Un incendie l'ayant presqu'entièrement consumée l'année suivante, elle fut rebâtie de brique; ses rues, autrefois étroites, tortueuses et obscurcies par les étages supérieurs et saillans de maisons presque toutes de bois, furent élargies et redressées; l'air y circula plus aisément, et les épidémies, si fréquentes auparavant, ne reparurent plus.

La longueur de Londres, de *Tyburn Turnpike*, la plus occidentale de ses barrières, jusqu'à *Mile-End*, la plus orientale, est d'environ six milles; sa largeur au centre ne passe guère un mille; mais elle en a plus de deux aux extrémités, vers la Tour et Westminster, à cause du coude que forme la rivière, et même de trois en y comprenant Southwark, grand faubourg au-delà des ponts. La ville s'agrandit continuellement à l'ouest, et des files non-in-

terrompues de maisons la joignent à des villages qui sont à un et deux milles des barrières.

Londres est divisée en deux villes, Londres communément appelée la Cité, qui nomme quatre membres au parlement, et Westminter qui en nomme deux, ainsi que Southwark. Des portes séparoient ces deux villes, il n'en reste plus qu'une, *Temple-Bar*, qu'il est question de démolir. Une ancienne cérémonie l'a fait subsister jusqu'à présent: on la fermoit quand un hérault d'armes venoit annoncer l'avenement d'un nouveau roi à la couronne, et on ne l'ouvroit que lorsqu'il en avoit dit le nom.

Des rues avec de petits trottoirs et fort étroites, excepté celles qui mènent à Saint-Paul et de là à la Bourse; des rues larges et bien alignées avec de beaux trottoirs, et un grand nombre de jolies places carrées, *squares*, et qui presque toutes ont dans le centre un beau gazon, des allées d'arbres, et même des bosquets entourés de grilles de fer avec quelques mauvaises statues au milieu; voilà ce qui distingue Westminster de la Cité. Les maisons, comme par toute l'Angleterre, y sont de brique, à deux étages, bâties très-légérement, et distribuées avec la plus grande uniformité : une allée étroite en face de la porte, une chambre sur la rue, une derrière sur la cour,

et quelquefois un cabinet qui y forme une petite aîle; les cuisines sont souterraines. Ces maisons, plus ou moins grandes selon les différens quartiers, ne varient guère que dans leurs dimensions. Les écuries et remises, rassemblées en grand nombre dans des lieux nommés *mews*, sont cachées au milieu de quelques corps de bâtimens. Il existe bien quelques maisons qu'ailleurs on appeleroit des hôtels, mais la quantité en est extrêmement bornée, et peut-être n'en compteroit-on pas trente.

Les rues modernes de Londres et des autres villes d'Angleterre, sont d'une construction particulière à ce royaume. Des deux côtés s'élèvent des voûtes solides, à la hauteur de dix à douze pieds de terre. L'intervalle qui forme le milieu de la rue est rempli de déblais, et contient des égoûts qui rassemblent les immondices, et des tuyaux de bois qui conduisent de l'eau dans toutes les maisons. Les voûtes portent des trottoirs de quatre à cinq pieds de large, et servent en même tems de cave pour le charbon, qu'on décharge par des trous faits dans le trottoir même, et couverts de grilles de fer. Dans les belles rues ces trottoirs sont séparés de l'étage souterrain par une petite cour de même largeur, et sont bordés d'une belle grille de fer. Ils sont pavés de larges dalles, et les rues le

sont de pierres qu'on tire des environs d'Edimbourg et d'Aberdeen. Depuis quelque tems la plupart des maisons se bâtissent par entreprise. On abandonne son terrain pour trente ou quarante ans à un architecte qui y bâtit, et après ce tems le terrain et le bâtiment retournent au propriétaire. Un acte du parlement de 1774 divise tous les édifices de Londres en sept classes, églises, manufactures, magasins, maisons, etc., et fixe l'épaisseur que doivent avoir les différens murs.

Londres, relativement à son ancienneté et à ses richesses, a peu de monumens remarquables. On rencontre ceux qui le sont le plus, à peu près dans l'ordre suivant, en traversant la ville dans sa longueur, de la Tour au palais de Saint-James.

La Tour de Londres est une ancienne forteresse, formée d'un mur à créneaux avec quelques tourrelles et un fossé; elle est sur la Tamise et renferme plusieurs rues, différens bureaux, des magasins, des arsenaux, la monnoie, et le trésor qu'on montre derrière une grille, de crainte qu'on ne le vole, et à la lumière, parce que le lieu est obscur. C'est en même tems une prison d'état, et l'on y fait voir la chambre où ont été enfermés Anne de Boulen et le comte d'Essex, et la hache qu'on dit

avoir servi à leur supplice. Près de la Tour est une ménagerie où sont deux beaux tigres royaux et un superbe lion, qui a pris en belle amitié un petit chien dont il ne peut se passer, et qui a dévoré tous ceux qu'on a voulu mettre à sa place.

La Bourse construite sous Elisabeth aux dépens de sir Thomas Gresham, et rebâtie depuis l'incendie, est un édifice dont la principale façade est fort noble quoique peu remarquée faute de place, et qui contient une cour entourée d'un large portique de colonnes doriques.

La Banque n'en est séparée que par une rue. C'est un vaste bâtiment moderne, qui, excepté un avant-corps, n'a qu'un seul étage. Au milieu est une belle rotonde, dont la voûte est ornée de caissons, ceux du centre servant de cadres aux vitrages par où vient le jour; de chaque côté sont des salles dont une, fort grande et éclairée par une multitude de petits dômes, sert aux écrivains. A la rotonde près, tout est colifichet, et l'architecte semble n'avoir eu pour objet que de dépenser beaucoup d'argent. Quatre à cinq cents personnes sont employées dans cet établissement, qui, la nuit, est gardé par un officier et trente soldats aux gardes, et par vingt gardes de nuit, *watchmen*.

Près de là est *Mansion-House*, la maison du lord-maire, tellement enfoncée dans un coin, qu'on n'en apperçoit que la façade, ornée d'un grand portique corinthien. Ce bâtiment, fort riche en architecture, est le plus lourd de tous les édifices de Londres.

Un peu plus loin est Saint-Paul, le plus vaste et le plus beau des temples qui existe, après Saint-Pierre de Rome. C'est une croix latine de cinq cents pieds de long, deux cent cinquante de large aux bras de la croix, cent dix de hauteur dans l'intérieur, et qui porte, au centre, un dôme de cent quarante pieds de diamètre. L'élévation totale de ce superbe édifice, depuis le sol jusqu'au haut de la croix qui couronne le dôme, est de trois cent quarante pieds. L'architecte, Christophe Wren, qui y a sa sépulture, fut trente-cinq ans à le construire et le finit en 1710. Il a coûté 810,380 liv. st., provenant d'un droit sur le charbon et de souscriptions.

Le plan de ce temple pourroit être plus beau; les bras sont trop courts pour la longueur de la nef qu'ils coupent dans le milieu, et n'ont point de proportion avec elle, et la nef prise dans son ensemble est trop étroite pour sa longueur; mais chaque partie considérée séparément de dessous le dôme est d'une très-belle

proportion, et le dôme est lui-même très-majestueux. Des pilliers séparent la nef des bas-côtés, et des pilastres corinthiens canelés portant un bel entablement surmonté d'un attique au-dessus duquel s'élèvent des voûtes hémisphériques avec de petites coupoles dans le milieu, sont les seuls ornemens qui décorent ce temple. On n'y trouve aucun morceau de sculpture ni de peinture, à la fresque du dôme près; tout y est d'un gris sale, et rien n'y repose la vue, n'y fixe les regards.

L'extérieur est plus beau, quoique l'égalité des deux étages qui le partagent, le fasse paroître un peu lourd, l'ordre supérieur écrasant l'inférieur. Ces étages sont ornés de pilastres corinthiens et composites, portant un bel entablement couronné par une balustrade. Le portail a la même division, et est formé de deux grandes loges ou portiques qui s'élèvent majestueusement sur de nombreux degrés. Ces loges ont huit grandes colonnes et sont fermées par deux corps de bâtimens fort lourds et surmontés de vilaines petites tours très-contournées, qui contrastent singulièrement avec la beauté de l'architecture du reste de l'édifice. Deux jolis portiques circulaires servent de portails aux bras de la croix, et se marient mal avec le grandiose de ce temple. Le dôme est en-

touré d'une belle colonnade corinthienne qui porte un entablement couronné par une balustrade, du milieu de laquelle s'élève la lanterne.

Malgré ses défauts, Saint-Paul est un superbe monument, noble, hardi, sagement décoré. Son dôme, qui domine la ville entière, attire de toute part les regards, par sa grandeur et sa majesté; peut-être attache-t-il trop exclusivement la vue, et nuit-il au temple qu'il écrase un peu? car cet édifice n'est pas, comme Saint-Pierre, le miracle des belles proportions; mais les bâtimens qui le resserrent de tous côtés, excepté en face du portique, empêchent de bien juger de son ensemble.

Dans une rue qui aboutit à celle qui conduit à Saint-Paul, est une prison (*New-Gate*), nouvellement bâtie et d'un genre d'architecture qui convient parfaitement à ces sortes d'édifices et annonce leur destination: ce sont de grands murs rustiques avec des avant-corps et des niches, le tout d'une belle proportion et faisant un excellent effet. Mais la grande façade est coupée dans le milieu d'une manière désagréable par la maison des géoliers, beaucoup trop élevée et trop percée de fenêtres. L'intérieur de la prison est fort irrégulier, et renferme plusieurs cours entourées de divers corps de logis pour les débiteurs, les prévenus

et les condamnés. Il y a eu jusqu'à huit cents prisonniers; j'y en ai vu quatre cent deux gardés par sept géoliers sans armes, et une seule sentinelle à la porte.

Dans une grande rue qui conduit de la Cité au parc de Saint-James, et qu'on nomme le *Strand*, parce qu'elle cotoie la rivière, est *Sommerset-House*, grand bâtiment moderne qui coute des sommes énormes, et n'est pas entièrement achevé (1). Il entoure une grande cour et contient différens bureaux d'administrations publiques, et des salles pour diverses académies. Une de ses façades donne sur le *Strand* et l'autre sur la Tamise. L'architecture en est belle et riche, trop peut-être pour un semblable édifice, sur-tout la partie qui donne sur la rivière, et dont la colonnade annonce plutôt l'entrée du palais d'un souverain, que celle des bureaux de ses agens.

Au milieu d'une place triangulaire, ou plutôt d'un carrefour, *Charing-Cross*, où aboutit le *Strand*, est une statue équestre de bronze, de Charles Ier., qui de là semble regarder le lieu de son supplice; elle est froide, mais le cheval est assez beau. Lors de la révolution, elle

---

(1) Il a déja couté 306,134 liv. st., et en aura couté près de 500,000 quand il sera achevé.

fut, dit-on, achetée par un coutelier, qui l'enterra soigneusement et la rendit à Charles II, après avoit fait fortune, en vendant des couteaux à manches de bronze qu'on avoit cru venir de cette statue.

Saint-Martin *in the Fields*, qui n'est pas loin de *Charing-Cross*, est, après Saint-Paul, la plus belle église moderne de Londres. Des colonnes corinthiennes la séparent en trois nefs, et un superbe portique élevé sur un grand nombre de degrés, lui sert d'entrée; il lui manque une place.

Dans la rue qui est en face de la statue de Charles Ier. est *Whitehall*, d'où sortit ce malheureux prince pour porter sa tête sur l'échafaud. Ce n'est qu'une partie d'un palais que devoit rebâtir en entier Inigo Jones, célèbre architecte. Il a deux étages, le premier élevé sur un soubassement rustique, est orné de pilastres, et l'avant-corps, de colonnes engagées ioniques, le second de pilastres et de colonnes corinthiennes, portant un bel entablement couronné par une balustrade. La façade de derrière est pareille. Ce palais, un peu étroit pour sa hauteur, est un des plus beaux morceaux d'architecture qu'il y ait à Londres. Il renferme une chapelle dont le plafond a été peint par Rubens; les figures, à un bel Apollon et un bel Hercule près,

en sont lourdes et d'une vilaine nature; mais le coloris en est beau. Ce local n'étoit pas destiné à un usage religieux. Dans la cour est une assez belle statue pédestre de Jacques II; on a effacé l'inscription du piédestal, son nom seul y est resté.

Au bout de cette même rue se trouve Westminster, grande église gothique dont l'extérieur est lourd, mais l'intérieur assez beau et léger. Les rois y sont couronnés et enterrés, et beaucoup d'hommes d'état, de guerriers et de gens de lettres célèbres y partagent leur sépulture; on obtient même assez facilement pour de l'argent, la permission d'y faire enterrer ses parens, et de leur élever des monumens funèbres, usage respectable, plus commun en Angleterre que dans le reste de l'Europe. L'église est remplie de mausolées anciens et modernes, et de toutes les formes. Quelques-uns, tel que celui que le parlement a érigé au lord Chattam, sont immenses; mais il n'en est pas un seul digne de l'admiration des artistes (1).

(1) J'ai vu la grande nef de cette église arrangée pour un concert. Une montagne couverte de sept cent quarante-un musiciens en occupoit le fond, et deux mille six cents auditeurs, qui avoient payé chacun une guinée, le milieu et des loges en amphithéâtre, qui s'élevoient de tous les côtés. Les trois quarts de ces auditeurs



Le Parlement, ancien palais des rois, touche à cette église. C'est un bâtiment fort irrégulier. Au milieu de l'espèce de labyrinthe que forme sa distribution intérieure, est une salle de trois cents pieds de long sur soixante-dix de large, remarquable par sa grandeur et la beauté de sa charpente; elle sert d'entrée aux tribunaux, et conduit aux chambres des Pairs et des Communes. La première, triste et vilaine, et dont un trône, fort vieux et fort laid, occupe un des bouts, est tapissée d'une vieille haute-lice qui représente l'invincible *Armada*. Celle des Communes étoit une chapelle dédiée à Saint-Etienne, et quelquefois on lui donne encore ce nom. Elle est longue, entourée de gradins couverts de serge verte, et n'a qu'une seule porte qui est en face du siège de l'orateur. Sur les côtés sont deux galeries portées par des pilliers de fer, avec des chapiteaux de cuivre, et qui sont à l'usage des membres. Au-dessus de la porte est une autre galerie destinée au public, où se tiennent les journalis-

---

étoient des femmes, et leur empressement avoit été tel qu'à neuf heures et demie tout étoit plein, quoique la porte ne se fut ouverte qu'à neuf heures, et que le concert ne dut commencer qu'à midi. Le coup-d'œil valoit mieux que la musique d'Handel qu'on y exécuta. Il y eut cette année quatre concerts pareils, dont le bénéfice étoit pour les vieux musiciens.

tes. On y entre par l'intérieur de la salle avec un billet d'un membre des Communes, ou en donnant quelque chose au concierge, et elle est toujours pleine long-tems avant le commencement de la séance. Cette salle a de la propreté, sans être ni riche ni majestueuse.

Le parc de Saint-James n'est pas loin de Westminster. C'est un assez vaste terrain dans milieu duquel est un gazon coupé par un long canal, et entouré de plusieurs allées d'arbres. Le palais de ce nom, demeure des rois bâtie par Henri VIII, touche à ce parc. C'est un petit bâtiment de brique, fort irrégulier et fort laid, où le roi tient sa cour dans un très-vilain appartement. Il habite une maison au bout du parc, *Buckingham-House*, qui a conservé le nom de l'ancien propriétaire; ce n'est qu'un joli hôtel, fort simplement meublé; mais il y a quelques beaux tableaux de Rubens, de Van Dyck, du Guide, d'André del Sarto, d'Annibal Carache, et une fort belle bibliothèque.

Londres communique avec Southwark par trois beaux ponts placés à des distances presqu'égales. Le pont de Londres, le plus ancien, et que ne passent pas les vaisseaux, a dix-neuf arches de différentes grandeurs, et est assez vilain. La rivière y a neuf cent quinze pieds de large, et y offre à la vue une forêt de mâts.

C'est près de-là qu'est ce qu'on appelle le Monument, grande colonne canelée dorique, élevée sur un piédestal, et portant un entablement surmonté d'un vase doré d'où sortent des flammes (1). Elle fut érigée en 1666 à l'endroit même où commença l'incendie qui consuma la majeure partie de la ville; elle est très-belle et feroit beaucoup d'effet, si elle n'étoit dans un lieu fort bas et fort resserré. Dans l'intérieur est un escalier. La partie qui s'élève au-dessus de l'entablement et sert de socle au vase, est lourde, disproportionnée et la dépare.

Le pont de *Black-Friars*, situé au milieu des deux autres, fut commencé en 1760, et fini en 1763. On lui donna, dans les médailles qu'on plaça sous la première pierre, le nom de M. Pitt, nom qu'il n'a cependant jamais porté. Il a neuf grandes arches, dont celle du milieu a cent pieds de large. Les piles sont ornées de colonnes accouplées ioniques qui portent un entablement couronné par une balustrade. Sa longueur est de neuf cent quatre-vingt-seize pieds; il est noble et léger, mais un peu survoûté.

---

(1) Le monument a d'élévation deux cent deux pieds anglois. Voyez, pour le rapport entre les mesures angloises, dont on s'est toujours servi dans cet ouvrage, et les mesures françoises, l'article *Poids et Mesures*.

Celui de Westminster, commencé en 1733 et terminé en 1750, est le plus grand et le plus beau des trois. Peut-être a-t-il moins d'élégance que le pont de *Black-Friars;* mais il est moins survoûté, et a plus de simplicité, plus de noblesse, et plus de sollidité apparente, sans être lourd. Sa balustrade, fort haute, cache presque entièrement la vue de la rivière. Il a douze cent vingt-trois pieds de long, treize grandes arches et deux petites, et a couté 389,500 liv. st., dont la moitié fut un don du parlement, et le reste le produit d'une loterie.

Londres a un grand nombre d'hôpitaux où les malades, les infirmes, les orphelins, les enfans trouvés, les insensés, sont soignés avec beaucoup d'humanité, et, en général, proprement entretenus; plusieurs sont modernes, et il y en a très-peu de remarquables par leur architecture, quoique quelques-uns le soient par leur masse et leur ensemble. Tels sont l'hôpital de Londres qui est au-delà de la Tour, et qui, construit en 1740, par des souscriptions volontaires, pour contenir quatre à cinq cents malades, ne peut en entretenir que cent cinquante; Bedlam, célèbre hôpital de fous, fondé par Henri VIII, où sept domestiques soignent et contiennent deux cent soixante-quatorze insensés, en se faisant aider par les plus rai-

sonnables, et rendent l'existence de ces malheureux aussi douce que le comporte leur situation. Le revenu de cette maison est de 5000 liv. st.; ses dépenses vont à 6000 liv. st.; l'excédant provient de charités.

Saint-Bartholomé, fondé par le même prince, et le plus beau des hôpitaux de Londres, est composé de quatre corps de logis bien bâtis, d'une belle proportion, sans ornemens qu'une belle balustrade, et qui entourent une grande cour. Il faut y entrer pour découvrir ces bâtimens que cachent les maisons voisines. Quatre à cinq mille malades sont entretenus dans ce vaste établissement ou en reçoivent des secours. *Christ-Hospital*, qui y touche, entretient huit cents enfans.

La crainte d'encourager le libertinage a retardé long-tems en Angleterre l'établissement de secours pour les enfans trouvés. L'hôpital qui leur est destiné à Londres ne date que de 1728, et contient trois à quatre cents enfans de cinq à quatorze ans, qu'on donne aux personnes qui en demandent pour en faire des apprentifs ou des domestiques; il entretient, en outre, cent cinquante enfans en nourrice. Les charités qui se font dans sa chapelle rapportent de 7 à 800 liv. st. par an.

Le *Lock-Hospital* fondé, en 1746, pour les ma-

ladies vénériennes, contient environ soixante-dix malades qui y sont tenus dans la plus grande malpropreté. On n'y reçoit qu'une seule fois les filles, et l'on entretient dans une maison voisine, pendant six mois ou un an, celles qui, voulant se corriger, cherchent à se placer pour travailler.

Saint-Thomas, à Soutwark, entoure trois belles cours en portiques, et contient près de cinq cents malades ou infirmes qui y sont parfaitement bien soignés. A côté est un autre hôpital (*Guy-Hospital*), fondé au commencement de ce siècle par un libraire de ce nom qui y employa plus de 400,000 liv. st.

Les théâtres de Londres ne méritent aucune attention; et le seul édifice remarquable destiné à des fêtes, est le Panthéon, vaste salle oblongue, décorée de deux étages de colonnes, séparées par une galerie, et qui portent un grand dôme orné de caissons. L'architecture en est beaucoup trop contournée.

La Tamise n'a point de quais et ne se voit guère que des ponts. Ses bords, au-dessous du pont de Londres, sont couverts d'une immense quantité de chantiers, magasins, vaisseaux de toutes grandeurs, presque sans interruption jusqu'à Deptfort, et ses eaux élevées par des moulins, ou par des machines à feu, se répandent dans

toute la ville, où sont également conduites, par un canal appelé *New-River*, des eaux rassemblées dans le Hertfortshire.

Londres renferme une énorme multitude de manufactures et d'atteliers de toute espèce. Parmi les établissemens de ce genre quelques-uns sont immenses. L'*Albion-Mill*, moulin qu'on vient de construire près de *Black-Friars-Bridge*, a suffi à lui seul pour faire baisser le prix de la mouture à Londres. Il enlève le grain des bateaux qui l'apportent, le nettoie, le sèche, le moud, tamise la farine, et la recharge sur les chariots qui la transportent dans la ville. Il moud trois cents sacs de blé par jour, et est mu par une machine à feu simplifiée par M. Watts, et qui fait tourner huit meules. Quand il sera fini, et aura les trois machines à feu qu'il est destiné à contenir, il moudra le tiers de la consommation de Londres (1).

La brasserie de M. Whithbread, membre du parlement, emploie quatre-vingt chevaux, soixante-dix hommes et une machine à feu. Des pompes y conduisent l'eau de *New-River*, et

(1) C'est, assure-t-on, pour le faire manquer que les meuniers avoient baissé le prix de leur mouture, et l'on croit qu'au prix où ils l'avoient réduit il n'auroit pas pu soutenir leur concurrence. Voyez l'appendice, note C.

pompent la bierre dans les cuves pour la mettre en barils. Il y a cinq cuves dont une contient douze cent cinquante barils, et deux citernes qui en contiennent chacune quatre mille. Il s'y est brassé l'année dernière cent cinquante mille barils de *porter*, seule espèce de bierre qu'on y fasse, et qui se vend 1 liv. st. 10 sh. le baril. M. Whithbread veut la vendre 500,000 liv. st.

On compte à Londres cent quarante-six paroisses, soixante-quatorze chapelles et un nombre à peu près égal d'églises ou de temples destinés à des sectes particulières, trois synagogues, trois collèges, Sion, Gresham et *Doctors-Commons*, quinze *inns of courts*, collèges auxquels appartiennent les gens de loix, vingt-six hôpitaux ou lieux où l'on distribue des remèdes, cent quarante à cent cinquante *charity-schools*, écoles fondées ou entretenues par des contributions volontaires, ou par les paroisses, et dans lesquelles un grand nombre d'enfans sont instruits et beaucoup sont vêtus, huit compagnies d'assurance contre les incendies et une pour les objets viagers; quatre-vingt-onze corps de métier parmi lesquels sont les douze grandes compagnies, merciers, épiciers, drapiers, poissonniers, orfèvres, pelletiers, tailleurs, chapelliers, sauniers, marchands de fer, tisserands et cabaretiers; mille fiacres et quatre cents chai-

ses à porteur y sont autorisés par un acte du parlement, et la population portée par plusieurs écrivains à un million d'ames, restreinte par le docteur Price à cinq cent cinquante mille, paroît pouvoir être évaluée aujourd'hui à environ huit cents mille ames (1).

La Cité est divisée en vingt-six *wards* ou quartiers qu'administrent un pareil nombre d'*aldermen* élus ainsi que les députés des *wards* (*common-council-men*), par les *freemen*, bourgeois payant 30 sh. d'imposition et 10 liv. st. de loyer, et par les *livery-men*, bourgeois inscrits dans quelque corps de métier. Le lord-maire élu tous les ans par les *livery-men*, et choisi parmi les *aldermen* ou les anciens shérifs, préside le *common-council* composé des *aldermen* et *common-council-men*, qui fait les règlemens de police pour la cité; le magistrat composé des *aldermen*, qui fait exécuter ces réglemens; la cour des *hustings* et la cour de conscience, tribu-

(1) Bestiaux entrés à Smithfield, marché de Londres:

En 1732,	76,210 têtes de gros bétail,	514,700 moutons.
En 1787,	94,946	668,578

Cette augmentation et celle bien plus grande encore du poids des bestiaux, qui vient de la manière perfectionnée de les élever, ne peuvent laisser aucun doute sur l'accroissement de la population de Londres.

naux formés par quelques *aldermen*, où se jugent des causes de peu d'importance; et les sessions du comté de Middlessex, qui se tiennent à *Old-Bailey*, près de *New-Gate*. Sa place, qui ne dure qu'un an, lui vaut beaucoup d'argent, mais lui coute beaucoup plus.

Westminster est administré par la cour de ce nom, composée du doyen de Westminster, d'un grand - maître et de son substitut nommés à vie par le chapitre, et de seize bourgeois et d'un grand-constable (1), élus par les bourgeois dans leurs *courtleets*(2). Le chapitre nomme de plus pour trois ans, un grand-bailly qui préside aux élections des membres du parlement pour cette ville.

La Cité a six régimens de milice qui forment un corps de neuf à dix mille hommes (3), et une compagnie d'artillerie dont le prince de Galles est capitaine-général : la Tour de Londres (*Tower's-Hamlet*) a deux régimens d'infanterie qui font environ quatre mille hommes; Westminster un régiment d'infanterie de quatre mille hommes et un de cavalerie de trois cents, et Southwark un régiment d'infanterie de deux mille trois cents hommes.

---

(1) Voyez *magistrats inférieurs*.

(2) Voyez *tribunaux*.

(3) Voyez l'appendice, note D.

La police de Londres se fait, la nuit, par un très-grand nombre de gardes de nuit (*watchmen*), presque tous vieillards, qui se tiennent dans de petites guérites, ou se promènent dans l'espace qui leur est assigné, criant l'heure, veillant au feu, avertissant les personnes dont les maisons sont restées ouvertes, et arrêtant les gens qui troublent le repos public. Ils ont en main un grand bâton, une lanterne et une crécelle au bruit de laquelle viennent se réunir ceux qu'ils appellent à leur secours, quand ils ont besoin de renfort. Ils s'étendent à une assez grande distance de la ville.

L'égalité et l'uniformité des maisons qui annoncent une aisance généralement répandue, la propreté et la décence de la foule de monde dont sont couverts les trottoirs, le grand nombre et la beauté des chevaux et des équipages, l'immense quantité et la variété des boutiques toutes artistement arrangées, l'air de langueur et de mélancolie des habitans, cette épaisse vapeur de charbon qui noircit tout et semble tout attrister, voilà ce qui frappe le plus un étranger qui arrive à Londres. Chacun y paroît exclusivement occupé de ses affaires; on ne s'y rassemble que dans des clubs, dans des lieux publics, ou dans des dîners ou des assemblées d'apparat, et presque jamais dans des sociétés particulières; les

gens riches ne s'y regardent que comme campés; c'est à la campagne qu'est leur établissement, et ce n'est que là qu'ils sont censés tenir un état de maison. Dans cette ville immense et qui engloutit tant de richesses, un grand dîner, une assemblée (*rout*) tenue par un ministre étranger, sont des choses assez marquantes pour que tous les papiers publics en fassent mention.

L'été et l'automne, Westminster est tout à fait désert. Les grands spectacles, *Drury-Lane* et *Covent-Garden*, où l'on joue des pièces angloises, et le grand Opéra Italien cessent alors, et un petit théâtre anglois réunit des acteurs des deux premiers spectacles. Dans les fauxbourgs sont quelques farceurs, et dans les environs de la ville, deux beaux et grands établissemens, le Vaux-Hall et le Ranelagh, où l'on donne des bals, des feux d'artifice et des illuminations. Il y a l'hiver quelques grands concerts dans d'immenses salles, et quelques bals au Panthéon.

Londres fait, à lui seul, les trois cinquièmes du commerce de l'Angleterre; ses importations vont de dix à onze millions sterlings, et ses exportations de onze à douze (1). Ce commerce est alimenté par cinquante-trois banques

(1) Voyez l'appendice, note E.

particulières, outre la banque d'Angleterre. Les négoçians habitent la Cité, ou du moins y ont leurs bureaux; car plusieurs d'entre eux, pour se donner un air de cour, demeurent à Westminster. Londres est le centre des affaires du royaume et des colonies, le centre des richesses immenses que procurent des spéculations hardies, mais bien combinées et fondées sur de grands capitaux et une industrie soutenue et toujours alimentée; c'est le centre d'un grand luxe, surtout en chevaux, équipages et en fraicheur de parures, et celui d'un grand libertinage caché sous un air de décence qui trompe les yeux peu clairvoyans, et contraste fortement avec la régularité qui règne dans l'intérieur des familles.

Un grand parc, *Hyde-Park*, traversé par un canal, borde Londres au couchant, et conduit à Kensington, palais bâti de brique et fort simple, qu'habitoit le roi Guillaume III, près d'un grand et beau village à deux milles de Londres. Ses vastes jardins servent de but de promenade aux gens à cheval ou en voiture, et pendant les beaux jours le parc en est couvert. **Kensington.**

A la même distance de Londres, sur les bords de la Tamise, est Chelsea, autre grand et beau village au milieu duquel se trouve l'hôpital des invalides des troupes de terre, fondé par Charles II, agrandi par Jacques II, et terminé par Guillau- **Chelsea.**

me et Marie. C'est un vaste bâtiment de brique avec deux grandes aîles et quatre petits corps de logis sur les côtés, pour l'apothicairerie, les bureaux et les employés. Seize salles, qui contiennent chacune vingt-six lits rangés le long d'un des côtés, et renfermés par une boiserie, servent de logement aux invalides, et chacune d'elles est soignée par une femme ou veuve de soldat ; ces salles fort mal tenues sentoient très-mauvais quand je les ai vues. Quatre cents seize vétérans qui ont au moins vingt ans de service ou sont estropiés, y sont logés et reçoivent une redingote bleue tous les trois ans; un habit rouge, une veste et culotte bleue tous les deux ans; une paire de souliers, une paire de bas et deux chemises tous les ans; cinq livres de viande par semaine et deux fois des légumes et du fromage. Le soldat a de plus 8 d., le caporal 10 d., le sergent 2 sh. par semaine, et l'officier 6 d. par jour. Leur nourriture est distribuée dans un réfectoire très-propre, mais souvent ils l'emportent pour la manger ailleurs. Cet établissement, à la tête duquel est un gouverneur qui a de 500 liv. st. d'appointemens, un lieutenant-gouverneur qui a 400 liv. st., et un major 250 liv. st., est sous la direction de dix commissaires qui sont, le président du conseil, le premier lord de la tré-

sorerie, les deux secrétaires d'état, le payeur-général de l'armée, le secrétaire d'état de la guerre, deux contrôleurs des comptes de l'armée, le gouverneur et le lieutenant-gouverneur de l'hôtel. Il a couté en 1787, avec les sept à huit mille pensionnaires externes dispersés dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, et qui ont les uns 5 d., d'autres 9 d., et quelqu'autres 1 sh. par jour, 172,525 liv. st. (1), outre la retenue faite aux officiers de l'armée (2).

Le Ranelagh touche à Chelsea, ainsi qu'un beau jardin de botanique donné aux apothicaires de Londres par sir Hans Sloane.

A l'ouest du Middlessex s'étend le Berkshire le long de la rive droite de la Tamise dont les bords sont beaux et couverts de pâturages. C'est un pays très-riant, coupé par de jolies vallées et fort boisé sur-tout au couchant. Sans être extrêmement fertile, il ne laisse pas de nourrir un grand nombre de bestiaux et de produire beaucoup de blé et d'orge. Il exporte à Londres de la farine, de la drèche et du bois, et on y fait quelques chalons. La principale ville de ce comté, BERKSHIRE.

(1) Lors du rapport fait en 1785 aux Communes, sur les dépenses de l'armée, le dernier compte arrêté de ces pensionnaires étoit de 1775, et en portoit le nombre, dans cette année, à quinze mille neuf cents environ, et la dépense à 112,440 liv. st.

(2) Voyez *armée*.

qui député neuf membres au parlement, est Reading. C'est une ville du troisième ordre, bien bâtie, dans une position charmante sur la Kennet, petite rivière qui traverse le Berkshire, et se jette près de-là dans la Tamise. Il y a quelques fabriques de soiries communes, quelques tanneries, et il s'y tient de fort grands marchés.

Reading.

Windsor.

Windsor, célèbre palais des rois d'Angleterre, à vingt-trois milles de Londres, est dans ce comté, et tire son nom, abréviation de *Winding-Shore*, des sinuosités qu'y forme la Tamise. Il fut bâti par Guillaume le Conquérant, qui chassoit souvent dans les forêts voisines. Edouard III, qui y étoit né, fit abattre cette ancienne demeure, et construire le château qu'on y voit aujourd'hui : il souffrit beaucoup dans le tems des guerres civiles, mais fut entièrement réparé par Charles II. C'est un vaste bâtiment, fort irrégulier, qui renferme deux cours séparées par un monticule factice sur lequel est une grosse tour à crenaux, où furent prisonniers le roi Jean, et David, roi d'Ecosse, dont on y conserve encore les cuirasses dans une salle d'armes. On a du donjon de cette tour une vue superbe qui s'étend sur douze comtés. Dans la première des cours est une chapelle gothique, fort légère et fort hardie, les voûtes

en sont presque plates, mais un peu basses peut-être pour la largeur de l'église; plusieurs rois y sont enterrés.

La seconde cour est assez belle, quoiqu'un peu triste par rapport à la couleur grise des bâtimens qui l'environnent, et aux tours carrées et crenelées qui les coupent et leur donnent l'air d'une forteresse. Au milieu est une statue équestre de bronze de Charles II, dont le cheval est assez beau. La partie du château qui donne sur la terrasse contient de vastes appartemens où le roi donne quelquefois des fêtes à des princes étrangers (1). Les meubles en sont très-anciens, et les seuls remarquables sont un trône et un lit richement brodés en soie et d'une grande beauté. Il y a quelques tableaux, plusieurs portraits de Van Dyck, plusieurs Teniers, quelques têtes d'Holbein, un superbe portrait d'une comtesse de Desmond, morte à près de cent cinquante ans, par Rembrandt, des portraits du Titien, deux Avares de Quentin Metsys; dans un cabinet sont quatorze portraits des plus belles femmes de la cour de Charles II, peints par sir Petro Lely; dans la salle du trône, des tableaux historiques de West,

(1) Il vient, en dernier lieu, d'y donner à souper à l'archiduc Ferdinand.

d'une belle composition, mais qui ne sont qu'ébauchés; et dans un appartement nouvellement arrangé, les fameux cartons en détrempe de Raphaël, qui ont servi à des tapisseries, Jésus et les Pêcheurs, le Boîteux guéri par Saint-Jean, Saint-Paul prêchant à un sacrifice, Sergius converti par Saint-Paul, Ananias tombant mort aux pieds des apôtres, Jésus donnant les clefs à Saint-Pierre, et Saint-Paul prêchant. La sagesse de la composition, la force et la hardiesse du dessin, la beauté des têtes et des draperies, font admirer ces célèbres cartons, qui d'ailleurs manquent d'harmonie et d'effet, la couleur en étant entièrement passée.

Une des aîles du château est occupée par la chapelle de Saint-George, et une grande salle où se fait la cérémonie de la réception des chevaliers de la Jarretière. Cette salle a été peinte à fresque par Verrio: on y voit le roi Jean vêtu d'une robe semée de fleurs de lys, et David, roi d'Ecosse, présentés, les mains enchaînées de chaînes d'or, à Edouard III par le prince Noir.

Autour du château, qui est situé sur une éminence dont la Tamise baigne le pied, règne une superbe terrasse dont l'accès est ouvert à tout le monde, et d'où la vue s'étend sur un très-beau pays qu'embellit le cours de la rivière. On cherche de là la forêt, qu'on ne distingue pas du

reste de la campagne. La ville est peu considérable.

Le roi qui aime beaucoup Windsor, y passe une partie de l'année dans une maison qu'il a fait bâtir près le château, et qui a l'air du logement du concierge; on l'appelle la loge de la reine. Ce seroit une fort belle maison pour un particulier.

Le Gloucestershire, qui touche au sud-est, par un point, au Berkshire, est traversé par la Severn, et ne nomme que huit membres au parlement. Il est montueux et nud, on y nourrit beaucoup de moutons, et ceux de Coteswolds, *Downs* qui occupent une grande partie de ce comté, et qu'on commence à enclore et à défricher, passent pour donner la meilleure laine d'Angleterre. Vers la Severn le pays est superbe et couvert d'excellens pâturages où l'on fait des fromages très-renommés. A l'ouest de cette rivière est la forêt de Dean, qu'un grand nombre de forges ont entièrement dégradée. Les manufactures de draps fins du Gloucestershire prospèrent beaucoup. Gloucester, sa capitale, située sur la Severn, est une ancienne colonie romaine. GLOUCESTERSHIRE.

L'Oxfordshire joint le Gloucestershire à l'ouest, et est borné au midi par l'Isis, qui se jette à Dorchester dans la Tame, et prend le OXFORDSHIRE.

nom de Tamise. C'est un pays peu boisé, le nord et l'ouest n'en sont pas très-bons et il y a au nord-ouest des landes étendues; mais le centre et les bords de la Tamise sont excellens, bien cultivés, et parsemés de bouquets de bois, quoique moins enclos que le reste de l'Angleterre. Il croît beaucoup de grains dans ce comté, qui a des manufactures de couvertes, et députe neuf membres au parlement.

Oxford. Oxford, capitale de l'Oxfordshire, est situé au confluent de l'Isis et de la Charwell, qui y arrivent à travers de charmantes prairies bordées d'arbres. C'est une ville extrêmement ancienne, puisqu'elle date au moins de son université dont on prétend qu'Alfred n'a été que le restaurateur; et c'est à cette université qu'elle doit toute son importance; car elle n'a ni commerce, ni manufactures, et sa population ne passe guère dix mille ames, parmi lesquelles environ deux mille personnes sont attachées à l'université (1). Ses maisons sont basses et assez mal

(1) Voici à peu près l'état de l'université:

25 principaux de collège;
500 *fellows*, chanoines, etc.;
100 lecteurs, chantres, etc.;
500 écoliers entretenus par les collèges, etc.;
1000 étudians.

bâties ; aucune de ses rues n'est régulièrement percée; mais les édifices publics qui la décorent en font une ville superbe, et dont quelques parties où ces monumens sont accumulés donnent une idée des beaux tems de Rome et d'Athènes. Elle a un bel hôtel de ville moderne, un hôpital nouvellement bâti avec des fonds légués par le docteur Radclife, une maison de force, plusieurs écoles et quatorze paroisses, entre lesquelles on distingue *All-Saints*, église d'un très-bon style d'architecture.

Parmi les vingt collèges d'Oxford, plusieurs sont remarquables par leur grandeur et leur beauté. *All-Souls* a deux cours entourées de bâtimens d'une belle architecture gothique, et une superbe bibliothèque au milieu de laquelle est une statue de marbre de son fondateur, le colonel Codrington: dans la *hall* ou réfectoire, qui vient d'être nouvellement décoré, est une grande statue de Blackstone, célèbre commentateur des loix angloises; il étoit un des quarante *fellows* de ce collège, qui se choisissent ordinairement dans des familles distinguées : à l'autel de la chapelle est un tableau de Mengs, la Madelaine aux pieds du Christ, ouvrage pur de dessin et peint avec beaucoup de soin, mais froid et sans effet.

New-College, qui est fort grand, a dans sa

chapelle des peintures qui méritent d'être remarquées. A l'autel est une Adoration des Bergers, attribuée à Annibal Carache, tableau qui a poussé au noir, mais dont la composition, le dessin, les draperies, les caractères de têtes, à la Vierge près qui est commune, le contraste de la noblesse et de la légéreté des anges avec la mâle rusticité des bergers, sont d'une grande beauté. La fenêtre, peinte il y a sept à huit ans par M. Jervis, d'après des dessins de sir Johsua Reynolds, est le plus beau morceau moderne de peinture sur verre. C'est une très-grande composition divisée en trois parties; au bas sont les vertus cardinales, figures isolées, fort belles, bien dessinées, très-variées dans leurs attitudes, et ayant, en général, de beaux caractères de têtes : au milieu est une Nativité peut-être un peu confuse, et dont les groupes ne sont pas assez distincts; la principale lumière vient de l'enfant Jésus, un des côtés est éclairé par un flambeau, et l'autre par la lune, imitation du Saint-Pierre dans la prison, de Raphaël; au-dessus est un ange dans une gloire. Ces peintures, qu'on est censé voir à travers une grille formée par les plombs qui tiennent les vitraux, sont dessinées avec beaucoup de légéreté, la couleur en est claire et transparente, et l'effet agréable.

Queen's-College est le plus beau collège moderne d'Oxford. Sa première cour est fermée par un portique en arcades dont l'entrée est surmontée d'une coupole dans le genre de celle du Luxembourg. Le fond de cette cour est d'une architecture fort riche et contient la chapelle et la *hall*. Dans la seconde est une belle bibliothèque. Le prince Noir et Henri V ont logé dans ce collège.

Magdelaine's-College est un des plus vastes et des plus riches de l'université; il a trois cours, et dans la dernière un grand corps de logis moderne, beau par sa masse, et d'une architecture fort simple; les deux autres côtés de la cour doivent être bâtis de même. Ce collège donne sur une belle prairie entourée d'arbres et traversée par la rivière.

Corpus-Christi-College a une jolie petite cour entourée de bâtimens gothiques, et une seconde longue et étroite, avec un assez beau corps de bâtiment moderne qui donne sur la prairie.

Mais le plus riche, le plus grand et le plus beau de tous ces collèges, est *Christ-Church*. Il renferme quatre cours; la première, gothique, a son entrée surmontée d'une belle tour octogone. Dans cette partie se trouve la *hall*, une des plus grandes salles d'Angleterre, remar-

quable sur-tout par la beauté et la légéreté de la charpente qui porte le toit; de cette cour on entre par un angle dans une autre entourée de quatre corps de bâtimens modernes, dont trois ont leurs avant-corps ornés de colonnes engagées doriques,et sont couronnés par des balustrades : le quatrième, orné de grandes colonnes engagées corinthiennes, qui portent un bel entablement, est isolé et beau dans son ensemble, quoique d'une architecture un peu lourde. Il contient dans le bas une assez mauvaise collection de peintures, et dans le haut une belle bibliothèque, sur l'escalier de laquelle est une statue de Locke qui a été élevé dans ce collège : on vient nouvellement d'y construire, avec des fonds donnés à cet effet par le primat d'Irlande, une belle porte en forme d'arc de triomphe. L'église de *Christ-Church*, bâtiment gothique fort lourd, est la cathédrale d'Oxford : elle a un doyen et huit chanoines dont les prébendes passent pour valoir 500 liv. st. et le logement.

Oxford a de plus une imprimerie bâtie, en 1711,du profit de la vente de l'histoire du chancelier Clarendon, assez beau bâtiment isolé, mais un peu lourd, avec un grand portique en colonnes doriques; un muséum bâti à la fin du dernier siècle, peu remarquable en lui-même

et par les objets qu'il contient, et un théâtre où l'université confère ses degrés, et se font les cérémonies publiques, édifice lourd et mauvais, dont l'intérieur a une forme antique.

Près de ce théâtre sont les écoles où les professeurs font leurs lectures; c'est un vaste bâtiment gothique qui entoure une grande cour. Dans le dessus règne une galerie remplie de mauvais tableaux, au milieu de laquelle est une belle statue en bronze d'une comtesse de Pembrocke. Dans une des salles de ce bâtiment se trouve une assez mauvaise collection de statues antiques, et dans une autre sont les fameux marbres d'Arundel, maçonnés dans un mur : ils contiennent une chronique d'Athènes, et tirent leur nom d'un comte d'Arundel qui les fit venir de Grèce. *La Bodleian-Library*, bibliothèque fondée par sir Thomas Bodley, fait aussi partie de cet édifice; elle a la forme d'un H. Le grand nombre de livres et de manuscrits qu'elle contient la mettent au rang des plus célèbres bibliothèques de l'Europe.

Tout à côté est une autre bibliothèque remarquable seulement par le bâtiment, la bibliothèque de Radclife, fondée par un médecin de ce nom. C'est une belle rotonde isolée dont le bas en arcades rustiques sert de soubassement à des colonnes accouplées corinthiennes qui por-

tent un entablement couronné par une balustrade, et surmonté par un beau dôme. Un bel escalier mène à la bibliothèque; elle règne derrière des piliers ornés de pilastres corinthiens et qui portent le dôme, et est coupée dans sa hauteur par un plancher bordé par une balustrade. Le dôme est beau et bien décoré, le reste est lourd. On cherche où est la bibliothèque quand on entre dans cette salle, et on cherche où sont les livres quand on est dans la bibliothèque. Ce bel édifice fut terminé en 1749.

On vient de bâtir un observatoire. C'est une tour octogone, copiée d'après la tour des Vents d'Athènes, et élevée sur un assez long corps de bâtiment qui renferme des salles pour les instrumens, les livres, les professeurs. L'architecture n'en est pas belle.

Outre ces collèges et ces écoles, il y a encore cinq autres collèges non fondés, nommés *Halls*, où logent des professeurs et des étudians, et où sont entretenus quelques écoliers des bénéfices que ces étudians procurent.

L'université d'Oxford est composée d'un chancelier, le lord North; d'un grand-chambellan, le lord Darmouth; d'un vice-chancelier qui est toujours un des chefs ou principaux de quelque collège, et qui se nomme quatre substituts; de deux procurateurs (*proctors*), choisis annuellement

parmi les *fellows*, et qui surveillent la conduite des étudians, de deux professeurs de théologie, un d'hébreu, un de grec, deux professeurs en droit, deux en médecine, un d'histoire, un d'histoire moderne, un d'astronomie, un de géométrie, un de philosophie morale, un de philosophie naturelle, un d'anatomie, un de botanique, un de chymie, deux d'arabe, un de poésie, un de musique, un orateur qui harangue au nom de l'université, deux bibliothécaires, un garde des archives, un garde du muséum, des sergens, etc.

Ces professeurs, tous *fellows* de quelques collèges, donnent, pour la forme, des leçons publiques et gratis aux écoles; mais c'est dans les collèges qu'on suit leurs cours qu'ils se font payer en raison des collèges et du rang des personnes qui les suivent, nobles, indépendans, *commoners*. Le moindre prix paroît être de trois guinées. Il faut avoir suivi pendant quatre ans et quatre termes par an (1) les cours de l'université pour obtenir, après un examen qui n'a lieu que pour la forme, le grade de bachelier ès arts; sept ans, pour avoir celui de maître ès arts;

---

(1) Les termes sont du 15 janvier au 31 mars, du 18 avril au 24 mai, du 16 juin au 14 juillet, et du 10 octobre au 17 décembre.

quatorze ans pour celui de bachelier, et dix-huit pour celui de docteur en théologie; sept ans pour être bachelier, et douze pour être docteur ès loix, en médecine ou en musique.

Les *fellows* sont censés être les administrateurs des collèges, et tous y ont des charges plus ou moins importantes qu'exercent ceux qui sont présens, car il en est qui sont toujours absens. Ils remplissent eux-mêmes les places vacantes parmi eux; ils ont la table, un très-beau logement, depuis 30 jusqu'à 250 liv. st. de traitement, et font des cours quand ils veulent. Ils conservent ces places jusqu'à ce qu'ils se marient ou qu'ils obtiennent des bénéfices d'une certaine valeur, et dans plusieurs collèges il y en a qu'ils sont sûrs d'avoir à leur tour. En général, le bien-être dont ils jouissent ou qui leur est assuré pour l'avenir, amortit leur zèle, et nuit aux efforts qu'ils devroient faire pour soutenir la réputation de cette célèbre université. La médecine y est fort peu suivie, et les grades dans le droit civil se prennent dans les collèges de Londres.

Outre ces nombreux *fellows*, plusieurs collèges ont des (*scholars*) écoliers pensionnés pour y faire leurs études; dans d'autres on prend des jeunes gens (*servitors*) qui y servent, sont nourris et suivent les cours gratis. Les étudians

paient leur logement, leur nourriture et leurs maîtres : ils mangent dans les *halls*, à des tables séparées en raison du prix. Toutes les personnes qui tiennent à l'université sont constamment en robes noires, assez semblables à celles en usage dans le barreau : leur forme désigne les grades ; une houppe d'or sur le bonnet distingue les nobles, et des ornemens en soie sur la robe les indépendans des *commoners*. Les supérieurs des collèges et les chanoines peuvent seuls être mariés.

On ne souffre ni spectacles, ni filles publiques à Oxford, et cette ville est extrêmement tranquille, excepté quand les jeunes gens s'enivrent et font tapage, ce qui arrive quelquefois. On y boit beaucoup, on y monte beaucoup à cheval, et on s'arrange pour y passer le moins de tems possible ; en général, le goût du plaisir et de la dépense y prédomine sur celui de l'étude. Il est, dit-on, difficile qu'un jeune homme s'y maintienne décemment à moins de 100 liv. st. par an.

A huit milles d'Oxford est Woodstock, pe- Bleinheim.
tite ville où l'on fait de beaux gands et de beaux ouvrages en acier, et qui touche à un lieu devenu célèbre par la victoire que son nom rappelle. C'est un immense parc de dix à douze milles de tour, anciennement habité par les

rois d'Angleterre, où Alfred traduisit, dit-on, l'ouvrage de Boëce de *Consolatione Philosophiae*, et où Henri II bâtit un labyrinthe pour sa maîtresse, la belle Rosamonde, que sa femme trouva le moyen d'y faire empoisonner. La reine Anne le donna, en 1705, au duc de Malbourough, et le parlement y fit bâtir une immense maison qu'il appela Bleinheim en reconnoissance du gain de la bataille de ce nom, plus connue en France sous celui d'Hochsted. Rien de plus lourd, de plus contourné, de plus ridiculement surchargé de colonnes et d'ornemens que ce château ; aussi mérita-t-il au chevalier Vanbrugh, qui en fut l'architecte, cette épitaphe : *O terre pèse bien sur lui, car il a bien pesé sur toi.* La célèbre duchesse de Malbourough érigea depuis, à la mémoire de son mari, un arc de triomphe qui sert d'entrée au parc, et une colonne de marbre de cent trente pieds de haut, qui porte une statue du duc, et sur les piédestaux de laquelle sont gravés les actes du parlement passés en sa faveur. Un terrain varié et traversé par une petite rivière dont on a formé une très-grande pièce d'eau, de beaux bois en opposition avec des gazons parsemés d'arbres et de bosquets, des points de vue très-diversifiés, un *pleasure's-ground* de deux cents acres, disposé avec tout l'art imaginable et entretenu par

soixante jardiniers, une grande cascade et quelques beaux monumens, tels qu'un grand pont, une fontaine imitée de celle de la place Navonne, etc., forment de Bleinheim le plus beau et le plus majestueux des parcs d'Angleterre.

Le Buckinghamshire, à l'est de l'Oxforshire, et bordé au midi par la Tamise, est un pays montueux, dont le centre est occupé par une superbe vallée remplie d'excellens pâturages continuellement couverts de bestiaux, et qui tire son nom de *Vale of Ailesbury*, de la ville la plus considérable du comté : le sud-est est très-riant, bien cultivé, et produit beaucoup de grains ; on y fait des dentelles. Le Buckinghamshire nomme quatorze membres au parlement. BUCKINGHAMSHIRE.

Près de Buckingham, sa capitale, est Stowe, maison de campagne du lord Temple, qui par sa grandeur, sa noblesse, ses décorations, ses colonnades, ses portiques, a l'air d'un palais, et qui touche à un parc, long-tems le plus renommé d'Angleterre, mais qu'on trouve, depuis que le goût s'est simplifié, beaucoup trop coupé de petites parties, trop surchargé d'objets divers, où tout paroît forcé, et où la nature semble contrainte et mal à l'aise ; il y a dans les détails de très-jolies parties, mais il manque d'ensemble. Stowe

Hertfortshire. L'Hertfortshire, qui touche à l'est au Buckinghamshire, et au midi au comté de Middlesex, est un pays montueux, mais très-riant; les collines y sont parsemées de bouquets de bois, et toutes les terres entourées de haies : le sol en est assez généralement pierreux, ce qui ne l'empêche pas de produire une grande quantité de grains, et il s'y trouve beaucoup de landes susceptibles d'être cultivées. Ce comté ne nomme que six membres au parlement et n'a point de manufactures. Sa capitale, Hertfort, est une ville peu importante. Saint-Albans. Saint-Albans est plus considérable et n'est pas mal bâtie; c'est une ville très-ancienne qui doit son origine à un monastère dont il ne reste plus qu'une église, grand monument gothique situé sur une élévation, et qui de loin a beaucoup d'apparence.

Essex. L'Essex, qui touche à l'Hertfortshire, est borné au levant par la mer, et au nord par la Tamise, dont les bords sont bas et remplis de marécages où l'on engraisse beaucoup de bestiaux pour Londres; le reste est montueux, bien boisé et produit beaucoup de grains; on cultive beaucoup de safran vers les confins du Cambridgeshire. Il y a dans ce comté des manufactures de bayètes et d'étoffes légères de laine. Colchester, sa capitale, est une ancienne colonie romaine; et Harwich. Harwich, petite ville située au bout d'une langue

de terre formée par l'embouchure de la Stour, et d'où partent les paquebots pour la Hollande, fait quelque commerce maritime. L'Essex a huit membres au parlement.

Le Suffolk s'étend le long de la mer au nord de l'Essex. C'est un pays très-varié, sablonneux et rempli de landes le long de la côte, montueux et bien cultivé dans l'intérieur, et terminé à l'ouest par d'autres landes immenses. Les environs de Bury-Saint-Edmund, jolie petite ville, sont agréables sans être cependant très-boisés, et vers le Nortfolk sont beaucoup de pâturages où on élève un grand nombre de bestiaux. L'agriculture a fait de grands progrès dans ce comté, et a forcé le sol, quoique assez généralement mauvais, à produire des récoltes abondantes. On y cultive beaucoup de navets (*turneps*) dont on engraisse les bestiaux et les moutons, et on en exporte des grains, du beurre et du fromage. Il députe seize membres au parlement. Ipswich, ville assez considérable près de l'embouchure de la rivière de ce nom, fait quelque commerce; on y construit beaucoup de bâtimens marchands. SUFFOLK. Ipswich.

Le Norfolk, au nord du Suffolk, est environné à l'est et à l'ouest par la mer. Son sol est d'une qualité fort inégale; les environs d'Yarmouth, ceux de Lynn et la frontière de l'ouest, NORFOLK.

sont bas, marécageux et nourrissent beaucoup de bestiaux qui pour la plupart viennent d'Ecosse; vers l'est sont des sables et des bruyères, et le reste du comté est mêlé de quelques terres assez fortes, de terres très-légères, et de landes dont on défriche journellement des portions considérables. L'agriculture, qui a fait dans cette partie de l'Angleterre des progrès étonnans, tire de superbes moissons de ces diverses sortes de terrain. Les enclos s'y multiplient beaucoup, et les terres ont été tellement divisées à force de culture et d'engrais, qu'elles se travaillent avec la plus grande facilité. Les navets qu'on y cultive en abondance, réussissent parfaitement, et la culture alterne s'y établit presque par-tout : on a essayé avec succès d'y planter le blé; des fermiers très-riches en vendent pour 1000 à 1200 liv. st. par an, et il s'en exporte par Lynn et Yarmouth. La laine des nombreux troupeaux de moutons qui paissent sur ses landes, est estimée, et passe dans les manufactures du Yorkshire, n'étant pas propre aux étoffes qui se font à Norwich. Ce comté a six cent soixante paroisses, plus qu'aucune autre province d'Angleterre, et nomme douze membres au parlement.

Norwich. Norwich, sa capitale, est une ville fort ancienne, fort grande, fort vilaine, bâtie sur le

penchant d'une colline dont la Wenson, petite rivière navigable, baigne le pied. On lui donne cinq à six milles de tour, mais dans cette étendue sont renfermés plusieurs jardins et prairies très-vastes ; et on y compte de trente à trente-cinq mille ames. Ce qui la rend fort importante sont ses nombreuses manufactures de camelots, droguets, damas et crèpes, établies sous Edouard III, par des Flamands, et accrues sous Elisabeth, par d'autres Flamands chassés des Pays-Bas par les persécutions du duc d'Albe; mais depuis une dixaine d'années, ces manufactures diminuent beaucoup, les Espagnols qui en tiroient une grande quantité d'étoffes pour leurs colonies ayant cessé leurs demandes.

Yarmouth, petite ville à vingt-deux milles de Norwich, et où remontent des vaisseaux à deux mâts, fait un assez grand commerce, et emploie beaucoup de bâtimens à la pêche : elle est sur une côte qui n'est pas très-sûre et où périssent souvent des vaisseaux. Lynn, autre petite ville sur l'Ouse, qui y est fort large, à dix milles de son embouchure dans le golfe de Boston, emploie environ deux cents bâtimens dans un assez grand commerce, particulièrement en vins qui se répandent dans l'intérieur par différentes rivières et un grand nombre de canaux. Il n'y

Yarmouth.

Lynn.

remonte également que des vaisseaux à deux mâts.

CAMBRIDGESHIRE. Le Cambridgeshire, au nord-ouest du Norfolk, est fort nu et fort plat; une petite chaîne de montagnes, les *Gog-Magog's-Hills*, le traversent vers Cambridge et communiquent avec des landes immenses au milieu desquelles est Newmarket, lieu célèbre par ses courses de chevaux; le midi, qui est parsemé de bruyères, produit beaucoup d'orge et de safran; et le nord est couvert de marais formés par la stagnation des eaux de plusieurs rivières qui manquent d'écoulement, et le rendent extrêmement mal sain : on a cherché à les saigner par un grand nombre de canaux, et à en défricher quelques parties, où l'on cultive du chanvre: on y prend une immense quantité de canards. L'île d'Ely, qui est au milieu de ces marais, et qui tire son nom d'une petite ville du centre de laquelle s'élève une grande cathédrale gothique, produit beaucoup de légumes. Il y a dans ce comté, qui députe six membres au parlement, plus de deux cents mille acres absolument incultes.

Cambridge. Cambridge, qui lui donne son nom, est situé sur la Cam, rivière navigable dont elle tire le sien. C'est une ville fort ancienne et fort vilaine, qu'on dit avoir été fondée par les Ro-

mains, et dont la population n'est guère que de cinq à six mille ames. Elle n'a ni commerce ni manufactures, et n'est connue que par son université dont on fait remonter la fondation avant l'ère vulgaire, et qui, lors de la conquête, avoit tant de célébrité que Guillaume le Conquérant y fit élever son fils Henri Ier., surnommé Beauclerc.

Cette université est composée d'un chancelier, le duc de Grafton ; d'un grand-chambellan, le lord Hardwick; d'un vice-chancelier élu annuellement parmi les chefs des collèges; de deux procurateurs (*proctors*) élus annuellement parmi les maîtres ès arts, pour surveiller les étudians; de deux taxateurs (*taxors*) élus de même, qui autrefois fixoient le prix des logemens des étudians, et qui surveillent aujourd'hui ce qui concerne les poids et mesures ; de deux modérateurs nommés par les procurateurs pour présider aux thèses, aux exercices publics, et examiner les étudians qui se présentent pour être bacheliers ès arts; de deux scrutateurs qui lisent les prières et reçoivent les votes aux élections ; d'un commissaire ou assistant du vice-chancelier; d'un orateur qui harangue au nom de l'université; de seize chefs de collèges; de vingt professeurs de théologie, de droit, de médecine, d'hébreu, de grec, d'arabe, de mathé-

matiques, de philosophie, d'histoire naturelle, d'histoire moderne, d'anatomie, d'astronomie, de chymie, de botanique, et de musique; de deux bibliothécaires, etc. Tous sont choisis parmi les quatre cent six *fellows*, attachés aux différens collèges, et qui, outre le logement, la nourriture et les cours qu'ils se font payer, ont depuis 10 jusqu'à 200 liv. st. d'émolumens; ils quittent leurs places dès qu'ils se marient. Il y a de plus six cent soixante boursiers (*scholars*) et deux cent trente-six employés subalternes entretenus aux dépens de diverses fondations.

On porte le nombre des étudians entre six à sept cents, et on les distingue en grands et petits pensionnaires, selon les pensions qu'ils paient dans les collèges; les premiers dînent avec les *fellows*, et les seconds avec les *scholars*: il y a de plus des *sizers*, écoliers pauvres, qui servent les étudians et tâchent de gagner ainsi de quoi achever leurs études. Les étudians logent dans les collèges, ou en ville lorsque les collèges sont pleins. Ils vont pour la forme aux leçons que donnent les professeurs aux écoles de l'université; mais suivent les cours de ceux de leurs collèges. Ils jouissent de beaucoup de liberté et se font même servir dans leurs chambres, en payant l'augmentation de dépense qu'ils occasionnent. En général, ils boivent

beaucoup et paroissent très-désœuvrés. Les professeurs, peu connus par leurs ouvrages, ne cherchent guère à exciter l'émulation de leurs élèves, et le tems suffit seul pour obtenir les degrés que confère l'université; encore les nobles et les baronnets sont-ils exempts de suivre tous les termes auxquels sont astreints les autres étudians. Ils en sont distingués par une houpe d'or sur le bonnet et un galon d'or à la robe noire que portent toutes les personnes attachées à l'université.

Il y a trois termes à Cambridge, du 13 janvier au 30 mars, du 18 avril au 6 juillet, et du 10 octobre au 16 décembre : il faut avoir suivi ces termes pendant quatre ans et avoir subi un examen pour la forme, pour obtenir le degré de bachelier ès arts; trois ans de plus pour celui de maître ès arts; sept ans de plus pour celui de bachelier en théologie, et sept ans de plus encore pour celui de docteur en théologie; mais pour être bachelier en droit et en médecine il ne faut que cinq ans, et cinq ans de plus pour être docteur dans ces deux facultés. Le *caput*, composé du vice-chancelier, d'un docteur en théologie, un docteur en loix, un docteur en médecine, un régent et un maître ès arts, propose à l'université les degrés à conférer.

Ces degrés sont conférés dans la salle du sé-

nat : elle tire son nom de celui que porte le corps des docteurs et maîtres ès arts qui s'y rassemble pour les élections ou les affaires de l'université. C'est un beau bâtiment moderne, d'une très-belle architecture, orné de colonnes et de pilastres corinthiens portant un entablement surmonté d'une balustrade : il est isolé sur une petite place vers le centre de la ville, et ne contient qu'une seule salle de cent un pieds de long sur quarante-deux de large et trente-deux de haut, avec une galerie autour. A côté de cette salle sont les écoles où l'on conserve une belle collection de fossiles ; et la bibliothèque qui entoure une petite cour et contient, dit-on, trente mille volumes : on y voit, parmi un grand nombre de manuscrits, une superbe copie de l'Alcoran, et un traité persan, sur l'astronomie, écrit en 1388, et rempli de figures dont la conservation et l'exécution sont également remarquables. Les maîtres ès arts peuvent seuls faire usage de cette bibliothèque, et les étudians qui veulent en avoir des livres, sont obligés de les emprunter d'eux.

Cambridge a seize collèges ; quelques-uns sont vastes, beaux et dans une charmante position, sur les bords d'une jolie rivière qui coule au milieu de prairies et de jardins parsemés d'arbres.

Queen's-College, vieux bâtiment assez con-

sidérable, renferme deux cours; on a commencé à rebâtir la façade qui donne sur la rivière, et la partie achevée est d'une architecture simple et assez sage. Ses jardins sont vastes et fort agréables.

Catherine-Hall, autre beau-bâtiment moderne avec deux grandes aîles, est aussi d'une architecture fort simple.

King's-College, fondé par Henri VI, forme à lui seul une université. Ses étudians y prennent le degré de bachelier, sans être tenus à suivre les écoles publiques. Il est divisé en deux parties, l'une fort vieille, et l'autre tout à fait moderne consistant dans un très-beau corps de bâtiment à trois étages et surmonté d'une balustrade qui donne sur une belle pelouse le long de la rivière, et communique par un pont de pierre à un beau jardin. La chapelle de ce collège est peut-être le plus hardi et le plus léger de tous les monumens gothiques qui sont parvenus jusqu'à nous : elle est presque tout à jour, de grandes croisées en occupant toute la hauteur, et la voûte n'ayant pour support que les minces contreforts qui les séparent; sa longueur est de trois cent seize pieds, sa largeur de quatre-vingt-quatre, et sa hauteur de quatre-vingt-dix. Peut-être est-elle un peu trop longue, et n'offre-t-elle pas assez de repos à la vue; elle

fait presque l'effet d'une cage : ses vitraux sont peints, et il y a de belles choses. Sa voûte, très-plate, est ornée d'un grand nombre de pierres sculptées en rosettes et en herses. Parmi les différens morceaux de sculpture qui décorent cette chapelle, sont les armes d'Anne de Boulen et de son barbare époux, qui en fit faire les stalles. Dans le chœur est un fort beau tableau peint sur bois, attribué ou à Raphaël ou à Daniël de Volterre: c'est une Descente de croix fort sagement composée, purement dessinée, et dont les caractères de tête sont nobles et les draperies très-belles ; le coloris ne répond pas au mérite de la composition et du dessin ; il a d'ailleurs beaucoup souffert.

Clare-Hall, agréablement situé sur des jardins que baignent la rivière, entoure une belle cour : la partie qui donne sur la campagne est moderne, mais trop chargée de pilastres et d'ornemens : la chapelle, toute nouvellement rebâtie, est belle et d'une architecture fort sage, orné de pilastres corinthiens qui portent un bel entablement couronné par une balustrade.

Trinity-College passe pour le plus beau de Cambridge. Sa première cour, très-vaste, est environnée de bâtimens irréguliers dont quelques-uns sont gothiques, et sa porte d'entrée est surmontée d'une tour où étoit l'observatoire de

Newton, qui fut élevé dans ce collège, et dont on voit une assez belle statue en marbre dans la chapelle. La seconde cour, beaucoup plus petite et qui tire son nom de Nevill, d'un doyen de Cantorbery qui l'a fait bâtir, est moderne et très-belle. La bibliothèque en occupe le fond; c'est un très-beau bâtiment décoré de deux rangs de colonnes toscanes et ioniques surmontées d'une balustrade : elles forment dans le bas une galerie ouverte et dans le haut séparent de grandes fenêtres arrondies qui donnent un peu l'air lanterne à cet étage. L'intérieur, qui a cent quatre-vingt-dix pieds de long, quarante de large, et trente-huit de hauteur, forme un très-beau vaisseau, et est orné de beaucoup de bustes et de portraits. Les jardins de ce collège sont remplis de beaux arbres, et très-étendus.

Saint-John, qui touche à *Trinity-College*, a aussi de très-beaux jardins sur la rivière; c'est le plus grand collège de Cambridge; ses bâtimens sont gothiques et renferment trois belles cours.

Emmanuel-College, situé dans la partie opposée de la ville, a une vue très-étendue sur la campagne; le bâtiment qui est sur la rue et qui n'a d'ornemens que des colonnes ioniques engagées portant un fronton, est moderne, fort beau, et d'une architecture très-sage.

Tous ces collèges sont très-proprement tenus, et il paroît y régner beaucoup d'ordre: leurs cours sont des passages publics qui conduisent à leurs jardins. Ce mélange de prairies, d'arbres, de jardins et d'édifices gothiques ou modernes, dispersés le long de la rivière, fait un effet très-agréable, et a quelque chose de romantique et qui semble porter à la méditation, à l'étude. Rien ne pourroit la troubler à Cambridge, tout y jouit d'une tranquillité parfaite, et l'on n'y souffre, ni spectacles, ni femmes publiques, qui pourroient en distraire les écoliers.

BEDFORDSHIRE. Le Bedfordshire confine à l'ouest du Cambridgeshire. Les bords de l'Ouse, qui le traverse, et sur laquelle est située Bedford, jolie petite ville, capitale de ce comté, sont couverts de pâturages: le nord est fertile en grains et assez boisé; le midi est moins bon. On cultive en Bedfordshire beaucoup de pastel, et on y fait beaucoup de drèche pour Londres. Il a quatre membres au parlement.

HUNDINGTONSHIRE. L'Hundingtonshire, l'un des plus petits comtés d'Angleterre, est au nord des deux précédens, et ne nomme aussi que quatre membres au parlement: l'Ouse en arrose le midi et traverse Hundington, longue ville, la plus considérable de cette province. Les bords de cette rivière

sont couverts d'excellens pâturages; le nord est marécageux, coupé par des lacs et des canaux; le midi, assez montueux, est bien cultivé et produit beaucoup de grains. On fait à Stilton d'excellens fromages.

Le Northamptonshire, à l'ouest de l'Huntingtonshire, est un des comtés d'Angleterre où il y a le plus de parcs. C'est un pays assez varié. La vallée de Northampton à Petersborough, arrosée par la Nine, qui a été rendue navigable, est bordée de collines riantes. Les environs de Petersborough, où fut enterrée la malheureuse Marie-Stuard, dans une vaste et lourde cathédrale, sont marécageux; le reste du comté, quoique parsemé de grandes communes, produit une assez grande quantité de grains, et nourrit beaucoup de bestiaux. Il nomme neuf membres au parlement. NORTHAMPTONSHIRE.

Le Warwickshire, à l'ouest, est un pays montueux, mais riant, fertile et bien cultivé; il a dans le nord beaucoup d'enclos et de pâturages; le midi est plus généralement en culture. Les environs de Birmingham, de Warwick, et toute la vallée de l'Avon sont très-beaux et fort riches. Ce comté a cependant aussi ses bruyères qu'on commence à défricher; il nomme six membres au parlement. Warwick, sa capitale, est une jolie petite ville nouvellement WARWICKSHIRE. Warwick.

rebâtie, ayant été presqu'entièrement consumée par un incendie, en 1694 : il y a une très-belle église. Stratford sur l'Avon est célèbre pour avoir donné naissance à Shakespear, et posséder les restes de ce poëte, l'idole des Anglois et le père de leur monstrueux théâtre. Coventry, grande, longue et vilaine ville, située presqu'au centre de ce comté et de l'Angleterre, fabrique beaucoup de rubans et de soieries.

Stratford.

Coventry.

Birmingham.

Birmingham, sur les frontières du Warwickshire et du Staffordshire, est devenu depuis un siècle, par ses manufactures, une des villes les plus importantes de l'Angleterre. En 1700 elle n'avoit que quinze mille ames, on y en compte soixante mille aujourd'hui, et sa population s'accroît tous les jours avec l'industrie de ses habitans. Elle est bâtie sur une élévation, sans aucune espèce de régularité, et, à l'église de Saint-Philippe près, assez bel édifice moderne, elle n'a pas un seul bâtiment remarquable. Une petite rivière coule au bas de la ville, et un canal fait en 1769 par une compagnie, y conduit de Wednesbury, qui en est à huit milles, le charbon dont ses manufactures font une énorme consommation. Ce canal, fort étroit, passe sur une hauteur, par le moyen de douze petites écluses, et est, ainsi qu'un embranche-

ment porté en 1772 jusqu'au canal du Staffordshire, rempli par les eaux d'épuisement des nombreuses mines de charbon près desquelles il passe.

Voici l'état que l'almanach de cette année donne des manufactures de Birmingham. Cinq faiseurs d'alênes (*awl-blade*), six de soufflets, treize de brosses, soixante-quatre de boucles, cent quatre-vingt-huit de boutons, dix de chandelles, treize de chappes, quatorze de limes, seize de vrilles et de forets, vingt-sept de fusils et pistolets, seize de serrures, six de lunettes, quatre-vingt-huit de plaqué (*plated*), six de porte-feuilles, sept de bagues, dix de scies et instrumens tranchans, huit de balances, huit de mouchettes, onze de cuillers, six d'éperons, quatre de dez à coudre, douze des mêches (*thread and wick yarn*), cent vingt-trois de chaînes de montres, breloques, ouvrages en écaille, en ivoire, etc., cinquante-six fondeurs de robinets et autres objets de métal, soixante-un graveurs, ciseleurs, dix-sept couteliers, vingt-cinq vernisseurs (*japanners*), vingt-neuf jouailliers, neuf fondeurs en fer, vingt-trois tourneurs. Ces manufactures emploient un nombre plus ou moins grand d'ouvriers, et font depuis les objets de luxe et de fantaisie les plus

chers et les plus finis, jusqu'aux objets les plus communs et les plus grossiers. On s'y sert de beaucoup de machines et de procédés qu'on cache avec grand soin aux étrangers à qui l'abord de certains ateliers est extrêmement difficile, et celui de quelques autres absolument impossible. La seule manufacture qui mérite d'être vue pour son ensemble et le grand nombre d'ouvriers qu'elle emploie sur les lieux mêmes, et qu'on y assure être de cinq cents, est Soho à deux milles de la ville : M. Bolton l'établit il y a une vingtaine d'années, et passe pour y avoir prodigué beaucoup trop de capitaux en bâtimens ; et M. Watts, célèbre mécanicien, son associé, la remplit journellement de machines propres à simplifier la main-d'œuvre du nombre infini d'objets qu'on y fabrique, et que la mode fait varier à chaque instant. Il s'y fait beaucoup de plaqué (*plated*), beaucoup de boutons et beaucoup d'ouvrages en acier ; j'y ai vu travailler à des épées de sept shelings et de trente guinées.

Birmingham, n'ayant point de chartre de corporation, ne nomme point de membres au parlement, et n'est gouverné que par des baillis et de *constables*. La liberté qu'on a de venir s'y établir et d'y exercer une profession quelconque, sans crainte d'être inquiété, ne con-

tribue pas peu à son agrandissement et à sa prospérité. Beaucoup de personnes y viennent tenter fortune. Il y a, comme dans toutes les villes de manufactures, une populace nombreuse, et l'on se plaint assez généralement du défaut de police, qui laisse commettre beaucoup de vols. C'est une des villes d'Angleterre où l'on fait le plus de recrues.

Le Worcestershire, à l'ouest du Warwickshire, est très-montueux et se ressent des approches du pays de Galles: la Severn, sur laquelle est situé Worcester, grande ville, la capitale de ce comté, le traverse en entier; il abonde en excellens pâturages, et les pommiers et poiriers dont il est couvert le parent beaucoup. On y fait une grande quantité de cidre et de fromages, de bas et de chapeaux, et différentes étoffes de laine. La vallée d'Evesham, où coule l'Avon, produit beaucoup de blé. Il y a à Droitwich des sources d'eau salée; et vers Stourbridge beaucoup de verreries et de forges: il s'y fabrique d'excellens creusets. Le Worcestershire nomme neuf membres au parlement. WORCESTERSHIRE.

L'Herefordshire, qui est entre ce comté et le Pays de Galles, et que traversent un grand nombre de rivières, est aussi très-montueux; ses vallées sont couvertes de superbes pâtura- HEREFORDSHIRE.

ges et d'une grande quantité d'arbres et de pommiers : les environs de Leominster (1), petite ville où il y a un grand nombre de tanneries, produisent beaucoup de blé; et ceux de Weobly beaucoup d'orge. Hereford, la capitale de ce comté, qui députe neuf membres au parlement, prépare aussi beaucoup de peaux et fait une grande quantité de gants. Le cidre de l'Herefortshire est fort estimé; on y fait quelques étoffes de laine.

MONMOUTHSHIRE.

Le Monmouthshire est un petit comté au sud du précédent, et faisoit autrefois partie du Pays de Galles; il s'étend au nord de la Severn, et Monmouth, sa capitale, fait par la Wye, rivière sur laquelle elle est située, quelque commerce avec Bristol. Ce comté, qui ne nomme que trois membres au parlement, est rempli de montagnes, qui nourrissent une grande quantité de moutons; il y a quelques vallées assez fertiles en grains, et beaucoup de bois et de mines de charbon. On y fait des flanelles.

---

(1) On voit dans cette ville sur la porte d'une petite maison de charité fondée par la veuve d'un homme qui avoit donné tout son bien de son vivant, la statue de cette fondatrice, tenant en main une hache, aujourd'hui tombée par vétusté, et au-dessous ces vers :

Let he that gives his goods before's dead,
Take this hatched, and cut off his head.

Le Pays de Galles occupe le milieu de l'ouest de l'Angleterre, et y forme une longue presqu'île, entre les embouchures de la Severn et de la Dee. Sa plus grande longueur, de Cardiff à Chester, est d'environ cent trente milles, sa largeur, dans le nord, de Chester à Holy-Head, où l'on s'embarque communément pour Dublin, est de près de quatre-vingt-dix, et dans le sud, de Cardiff à la pointe de Saint-David, qui forme le canal de Saint-George, d'une centaine de milles. On divise ce pays en *South-Wales* et *North-Wales;* c'est une suite de montagnes qui s'élèvent beaucoup vers le nord, et se terminent en une masse énorme, le Snowdon, qui domine toute cette partie ; et dont le Menai, petit bras de mer qui sépare le Pays de Galles d'Anglesea, baigne le pied. LE PAYS DE GALLES.

Anglesea est une île de quatre-vingt milles de tour, qui dépend du pays de Galles; c'est la Mona des anciens, où les Druides avoient leur principal établissement; elle est fort nue et peu fertile; mais elle a une mine de cuivre extrêmement riche et abondante : la route d'Irlande la traverse. Anglesea.

Le nord du Pays de Galles, dont beaucoup de parties sont arides et incultes, abonde en mines de plomb, d'étain et de charbon : on y North-Wales.

élève beaucoup de bestiaux qui passent en Angleterre, et on en exporte aussi du tan, mais cette exportation diminue tous les jours avec les bois dont quelques cantons étoient couverts. Saint-Asoph, Aberconway, Bangor et Carnavon, les villes les plus considérables qu'on y rencontre, sont situées près de la mer, et annoncent peu d'opulence.

South-Wales. Le sud, moins coupé de hautes montagnes, est un charmant et excellent pays. Un grand nombre de rivières et de ruisseaux y forment des vallées délicieuses, couvertes de beaux pâturages, où l'on nourrit une grande quantité de bestiaux, et parsemées de bois et d'habitations; le paysan y est à l'aise et très-industrieux. La pointe de l'ouest est très-cultivée, et la chaux qui y abonde forme un excellent engrais dont on fait grand usage. L'inclinaison du South-Wales au midi, et le voisinage de la mer en rendent le climat doux : ses villes sont habitées par des gens peu riches, mais que le bas prix des denrées de première nécessité fait vivre dans l'abondance. Caermarthen et Brecon sont les plus considérables : la première où naquit, dit-on, en 480, l'enchanteur Merlin, ne laisse pas d'être assez grande; elle est située sur les bords charmans d'une rivière où remontent de petits bâtimens qui en exportent du

beurre et des fromages. La seconde plus jolie et dans une position toute aussi agréable, a quelques manufactures de serges et de flanelles. Les bestiaux, le beurre et le fromage ne laissent pas de former, pour le *South-Wales*, des objets d'exportations considérables.

Le Pays de Galles, dont l'héritier présomptif de la couronne porte le nom, depuis qu'Edouard Ier. en fit la conquête, en 1282, est divisé en douze comtés, et nomme vingt-quatre membres au parlement. Les Gallois sont braves, industrieux, hospitaliers, et parlent une langue qui leur est propre, et qu'on regarde comme un dialecte de l'ancien celte.

Le Shropshire ou comté de Salop est au pied des montagnes du Pays de Galles; la partie qui y touche est très-montueuse, mais remplie de superbes vallées bordées de collines couvertes de bois, et nourrit un grand nombre de bestiaux: le reste, plus plat et fort enclos, produit beaucoup de grains. Ce comté, qui nomme douze membres au parlement, abonde en mines de charbon et de fer, sur-tout vers le Staffordshire, à Cole-Brook-Dale, endroit devenu célèbre par l'immense quantité de fonderies qui y sont établies, et par le fameux pont de fer coulé qu'on y a jeté, en 1779, sur la Severn, sans en gêner un seul instant la naviga- SHROPSHIRE. Cole-Brook-Dale.

tion. Cette rivière traverse tout le Shropshire, et entoure presqu'entièrement Shrewsbury, sa capitale, une des grandes villes d'Angleterre et des plus anciennes; elle est assez vilaine, quoique parsemée d'un certain nombre de belles maisons, et a une des plus belles promenades du royaume, tant pour l'étendue que pour la situation. Parmi plusieurs établissemens publics, on y distingue une maison de travail pour les pauvres, nouvellement bâtie, et qu'on dit y avoir fait déja tomber la taxe des pauvres de sept à trois shelings. Shrewsbury a un marché fort considérable de bestiaux, beurre, fromage, grains, laines et flanelles du Pays de Galles: il s'y fait différentes étoffes de laine. La Severn y est navigable: on vient d'y construire un superbe pont qui communique à un grand faubourg, et d'où l'on a une belle vue de la ville et de ses environs.

Shrewsbury.

Stafford-shire.

Le Staffordshire touche au Shropshire; le nord en est montueux et stérile, et donne naissance à la Trent et à plusieurs autres rivières, dont les bords sont couverts de beaux pâturages où l'on nourrit beaucoup de bestiaux et où il se fait beaucoup de beurre et de fromage. Le sud, plus plat et fort enclos, produit beaucoup de grains. Ce comté nomme dix membres au parlement: on y trouve des mines de charbon, de

fer, de plomb et de cuivre; on y fait dans le nord beaucoup de poteries, dont l'exportation est très-considérable; et dans le midi beaucoup d'ouvrages en fer, de verreries et de creusets.

Le Leicestershire est situé presqu'au centre de l'Angleterre; le nord en est montueux et stérile, mais nourrit des moutons, et a des mines de charbon, et du bois dont manque entièrement le sud-ouest: tout le reste est très-fertile en grains et parsemé d'excellens pâturages; il s'y cultive beaucoup de pois et on y élève beaucoup de forts chevaux. On fait une grande quantité de bas dans ce comté, qui ne nomme que quatre membres au parlement. LEICESTERSHIRE.

Le Rutlandshire, le plus petit comté du royaume, ne nomme que deux membres au parlement; il n'a guère que quarante-cinq milles de circonférence, est très-boisé, rempli d'excellens pâturages, et produit beaucoup de grains de toute espèce; il est riche en bestiaux. RUTLANDSHIRE.

Le Lincolnshire, un des plus grands comtés d'Angleterre, s'étend le long de la mer d'Allemagne, entre le golfe de Boston et l'Humber: sa partie méridionale est basse, marécageuse, coupée de canaux, et sa ressemblance avec la Hollande lui en a fait donner le nom; le reste est montueux. Le nord a beaucoup de landes et nourrit une grande quantité de moutons, LINCOLNSHIRE.

dont la laine longue s'emploie dans les manufactures de Norwich; la vallée de Belvoir, dans le sud-ouest, est très-riche et très-riante. Le Lincolnshire nomme douze membres au parlement, et produit beaucoup de grains, de chanvre et de lin. Lincoln, sa capitale, ville très-ancienne, fort grande; autrefois remplie de couvens, et dont la cathédrale passe pour une des plus vastes églises du royaume, a quelques restes d'antiquités romaines. Boston fait quelque peu de commerce maritime.

Lincoln.

NOTTINGHAMSHIRE.

Le Nottinghamshire, que traverse la Trent dans toute sa longueur, s'étend à l'ouest de ce comté: le sud est fertile, riant et bien cultivé, quoique très-peu enclos; le nord est stérile et rempli de landes, dans lesquelles on a fait beaucoup de parcs; et l'ouest est occupé par les restes clair-semés de la forêt de Shirwood. Ce comté nomme huit membres au parlement: il a des mines de charbon. Nottingham, sa capitale, est malheureusement célèbre dans les fastes d'Angleterre; c'est là que l'infortuné Charles Ier. leva l'étendard de la guerre civile qui le conduisit à l'échafaud. Cette ville, qui ne laisse pas d'être assez considérable, est dans une charmante situation, sur une élévation baignée par une jolie rivière qui serpente entre des prairies et des collines parsemées de bouquets de

Nottingham.

bois et d'habitations; elle est bien bâtie, fort peuplée et fort commerçante : on y fait beaucoup d'étoffes soie et coton, beaucoup de poteries grossières, beaucoup de drèche et de bierre, qui s'exportent dans les provinces voisines, et il y a plusieurs moulins à coton. Ses manufactures prospèrent et la ville s'agrandit journellement.

Le Derbyshire touche au levant le comté précédent; le sud est montueux, mais gras, fertile, couvert d'enclos et produit beaucoup de grains; le nord est couvert de montagnes fort élevées et coupées de vallées profondes et pittoresques. Ces montagnes, en général fort nues, ne sont propres qu'à nourrir des bestiaux : on y trouve des eaux minérales fort fréquentées, Buxton et Matlock; des mines de plomb et de charbon, et un spath connu sous le nom de spath du Derbyshire, qui ressemble à l'améthiste, et dont on fait de beaux ornemens de cheminée. Chastworth, au duc de Devonshire, et Keddleston, au lord Scardale, sont deux des plus belles habitations et des plus beaux parcs d'Angleterre. Ce comté n'a que quatre membres au parlement. Derby, sa capitale, située sur la Derwent, est une assez grande et belle ville, parfaitement bien habitée : on y a établi beaucoup de moulins pour dévider de la soie qu'on

DERBYSHIRE

Derby.

envoie presque toute à Londres : on y fait une assez grande quantité de bas de soie au métier, et il y a une manufacture de porcelaine assez commune.

CHESHIRE. Le Cheshire borde le Derbyshire à l'ouest et s'étend jusqu'au pied des montagnes du Pays de Galles. C'est un pays plat, fort gras, fort arrosé, couvert de pâturages, et qui nourrit une immense quantité de bestiaux. On y fait prodigieusement de fromages, qui ont de la réputation et passent en grande partie à Londres. Il y a du bois dans l'est, et dans plusieurs endroits des landes assez vastes. Norwich, Namptwich et Middlewich, petites villes de ce comté, abondent en mines de sel gemme et en puits d'eaux salées; presque tout le sel qu'on en tire passe à Londres ou en Irlande par Liverpool. Il y a vers le Lancashire quelques manufactures de toiles rayées et de toiles de coton. Le Cheshire est un comté palatin, et nomme quatre membres au parlement. Chester. Chester, sa capitale, doit son origine à une colonie romaine : c'est une ville de quinze à vingt mille ames, assez laide, et entourée de grandes murailles, dont le haut forme une belle promenade; ses rues sont bordées d'assez vilaines galeries. Elle est sur la Dee, dont la large embouchure se remplit de sables, ce qui a obligé de creuser un canal pour

gagner la mer. Un autre canal, taillé dans le roc, il y a peu d'années, lui ouvre une communication avec Northwich; l'herbe dont il est rempli prouve le peu d'usage qu'on en fait. Il n'y a presque point de commerce à Chester, Liverpool, qui en est très-près, absorbant celui qu'il pourroit faire. On vient d'y établir une grande manufacture de toiles de coton; il y a beaucoup de tanneries, et il s'y tient quelques foires où l'on trouve beaucoup de toiles d'Irlande, de bestiaux et de houblon.

LANCASHIRE

Le Lancashire, que la Mersey sépare du Cheshire, est borné à l'est, dans sa longueur, par l'Yorkshire, et à l'ouest par la mer d'Irlande qui l'échancre fortement, et y forme plusieurs baies profondes. C'est, en général, un très-beau pays, très-fertile, couvert d'enclos et de pâturages, bien boisé et bien arrosé; mais on y rencontre des landes très-étendues, le *Chat-Moss*, entre autres, entre Manchester et Warringhton, sur les frontières du Cheshire; et les montagnes de l'est sont nues et stériles, quoique coupées de jolies vallées. Ce comté nourrit de superbes bestiaux, produit beaucoup de grains, de chanvre et de pommes de terre dont on exporte une assez grande quantité, et on y fait beaucoup de fromages qui passent pour être aussi bons que ceux du Cheshire.

L'abondance du charbon y fait établir un grand nombre de fonderies et de verreries; mais ce sont ses nombreuses manufactures de toiles, et d'étoffes de coton, qui font sa grande prospérité et causent sa grande population.

Le Lancashire est un comté palatin qui appartint long-tems à une branche de la famille royale, et que Henri IV réunit à la couronne en parvenant au trône, en 1399. Il a une juridiction particulière que préside son chancellier, et est régie par des coutumes qui lui sont propres. Depuis sa réunion, il nomme quatorze membres au parlement. Lancastre, sa capitale, bâtie sur le penchant d'une colline, à trois milles de la mer, est une des plus jolies villes d'Angleterre; sa population, qu'on porte à dix mille ames, s'est doublée depuis cinquante ans, et s'accroît encore tous les jours : un pont superbe sur la Lune, qui est navigable à marée haute pour des bâtimens de deux à trois cents tonneaux, la joint à un grand village. L'aspect de cette ville est très-beau. Il paroît y avoir plus d'aisance que d'opulence. On y fait des toiles à voiles, beaucoup de chandelles et de marquetterie, et quelque commerce maritime. Lancastre envoya, en 1787, trente-sept bâtimens aux îles, et en reçut trente-trois.

Lancastre.

Preston, siège de la juridiction du duché de

Preston.

Lancastre, est une assez jolie petite ville presqu'au centre de cette province : on y fait beaucoup de toiles rayées (*checks*) pour la côte de Guinée. Bolton, autre petite ville qui s'accroît journellement, est remplie de manufactures d'étoffes de coton et de mousselines; Warrington l'est de fabriques de toiles à voiles et d'épingles, et de raffineries de sucre; on y fait beaucoup de drèche. Bolton. Warrington.

Manchester est devenu, par ses manufactures d'étoffes de coton, une des villes les plus célèbres et les plus importantes d'Angleterre; elle doit son origine à un camp des Romains, et paroît s'être accrue plus que du double depuis le commencement de ce siècle. Sa population, qu'on porte à près de cinquante mille ames, augmente rapidement. Deux grands ruisseaux viennent s'y jeter dans l'Irwell, où remontent des barques de Liverpool. L'ancienne partie de la ville qui borde la rivière est fort vilaine; la nouvelle est bien bâtie, et si l'on continue à remplir les intervalles que laissent entre elles de grandes et belles rues toutes neuves, elle deviendra immense. Manchester, qui ne renferme d'ailleurs aucun édifice remarquable, doit son agrandissement à l'accroissement prodigieux de ses manufactures, de celles d'étoffes de coton sur-tout, qui prospèrent au point de manquer souvent de matières pre- Manchester.

mières ; on y fait en outre une immense quantité de *checks*, beaucoup de soieries, de chapeaux, de rubans, de lacets et quelque peu d'étoffes de laine; on y tanne beaucoup de cuirs, la plupart venant d'Amérique; et il y a deux grandes fonderies d'ustensiles en fer.

Les objets qui sortent de ses manufactures de coton sont infiniment nombreux et varient à chaque instant; les principaux articles sont des velours unis, rayés, croisés, simples; des mousselines unies et rayées; des basins, toiles de coton, étoffes de fantaisie pour robes et gilets, mélangées de soie, peintes ou dorées; des courtepointes qui sont d'un usage général en Angleterre; des toiles de coton imprimées pour meubles; des mouchoirs rayés dans le genre de ceux de l'Inde, etc. Les *checks* se divisent en toiles pour la côte de Guinée et pour les chemises de matelots, toiles pour meubles et mouchoirs. Les soieries sont principalement des mouchoirs de cou, cramoisis et échiquetés de différentes couleurs, ou des étoffes noires pour robes. On emploie beaucoup de machines dans ces diverses manufactures, qu'on cache avec un soin extrême aux étrangers, et où les gens du pays ne pénètrent même qu'avec la plus grande difficulté : la méfiance n'est nulle part poussée aussi loin.

C'est à la perfection des moulins à coton, qui ont infiniment diminué le prix de la main-d'œuvre, que les manufactures d'étoffes de coton de Manchester ont dû leur rapide accroissement. Les premières tentatives furent faites, il y a une vingtaine d'années, par un simple ouvrier qui parvint à filer plusieurs fils à la fois: Arkwright, alors perruquier, attrapa quelque chose de cette découverte, et travailla insensiblement à lui donner un degré de perfection, qu'il n'atteignit qu'en 1780. Il fit alors construire de ses grands moulins avec les fonds que ses essais quoiqu'imfaits lui avoient fait gagner, et obtint une patente qu'il ne put conserver, la première invention n'étant pas de lui. Ses succès, utiles à la prospérité de son pays, lui ont fait faire une fortune immense et bien méritée. Ces moulins se sont depuis fort multipliés à Manchester et dans les environs, et se sont répandus dans les trois royames.

Manchester doit une partie de ses manufactures à la qualité de ses eaux également bonnes pour la teinture et le blanchiment; à l'abondance du charbon, dont un canal que vient de faire faire le duc de Bridgwater, a encore diminué le prix; et à ce que n'étant que simple *market-town*, et n'ayant ni corporation, ni corps de métier, chacun peut y venir exercer

celui qui lui convient et se livrer à toutes ses spéculations. Elle ne nomme pas de membres au parlement, et évite ainsi les embarras et la corruption des élections.

Liverpool. Liverpool, situé sur la Mersey près de son embouchure dans la mer d'Irlande, n'étoit au commencement de ce siècle qu'une très-petite ville, et s'est depuis accrue au point d'être devenue la rivale de Bristol, et de le surpasser peut-être par l'étendue de son commerce. Quoique située dans un terrain uni, et presqu'entièrement neuve, elle n'est pas belle, on n'a suivi aucun plan dans sa construction, ses rues sont étroites et mal percées, et il n'y a pas un endroit qui mérite le nom de place : on travaille à élargir quelques rues anciennes, et quelques nouveaux quartiers sont beaux et bien bâtis. La Bourse, édifice moderne qui renferme un beau portique autour d'une cour carrée, et Saint-Paul, belle église surmontée d'un dôme, sont les seuls édifices remarquables de Liverpool. Son port, formé par la rivière, est bordé d'un grand nombre de bassins dont un avance presqu'au centre de la ville; les uns sont ouverts, d'autres sont fermés par des écluses, et d'autres servent à construire ou carener les vaisseaux : on en creuse encore de nouveaux dans ce moment. Les espaces vides entre ces

bassins et les bords de la Mersey, sont remplis de chantiers de construction. Cette ville doit au bas prix du charbon une grande fonderie de cuivre, deux fonderies de fer, deux verreries, des raffineries de sucre, des raffineries de sel, un très-grand nombre de brasseries, et une manufacture de poteries grossières. Il y a en outre beaucoup de corderies, et différentes fabriques d'outils d'horlogerie.

Le principal commerce de Liverpool est celui de la côte de Guinée et des îles; c'est la place de l'Europe qui entend le mieux la traite des Nègres, et combine le mieux ses armemens pour ce commerce barbare. Elle y emploie de très-gros bâtimens, et y envoie beaucoup de *checks* et cotonnades de Manchester ou des Indes, beaucoup d'ustensiles et d'armes de Birmingham, et particulièrement de fusils, qu'un des principaux négocians de Liverpool m'a dit acheter 6 sh. tout montés, et à dix-huit mois de crédit, et dont il m'a assuré qu'il n'oseroit pas se servir; ce qui se conçoit aisément et prouve à quel point les speculations commerciales, qui dans ce moment semblent mériter presqu'exclusivement l'attention et la protection des gouvernemens d'Europe, se jouent de la vie des hommes. Ce commerce, dans lequel elle a employé, en 1787, quatre-vingt-huit vaisseaux

montés par trois mille cent soixante-dix hommes, lui donne des retours avantageux en denrées des îles, sucre, coton, indigo, cochenille, bois de teinture, etc. Elle tire de plus beaucoup de tabac de l'Amérique septentrionale, beaucoup de bois de construction de la Baltique et de la Norwège, du fer et du chanvre de Russie, et des grains de Dantzig où elle fait passer beaucoup de sel et de poteries. Son commerce avec le nord de l'Irlande, avec l'ouest de l'Ecosse, avec Londres, la Flandre et la Hollande, ne laisse pas aussi d'être considérable. Elle a envoyé cette année vingt-trois bâtimens au Groenland à la pêche de la baleine, et quelques-uns à celle de la morue et du hareng. Ses rues, ses quais fourmillent de monde, l'activité y est prodigieuse, et son port est rempli de vaisseaux de toutes grandeurs. La rivière, qui y a deux milles de large, est fort belle, mais l'entrée en est très-difficile; on y a placé beaucoup de balises, et on a bâti sur la côte plusieurs phares. La population de cette ville, qui s'accroît avec une étonnante rapidité, est de près de cinquante mille ames (1).

(1) Dans la dernière guerre, les négocians de Liverpool armèrent, du 26 août 1778 au 17 avril 1779, cent vingt corsaires, portant trente mille sept cent quatre-vingt-sept tonneaux, mille

L'Yorkshire, qui occupe tous les derrières du Lancashire, est borné à l'est par la mer d'Allemagne, au nord par l'embouchure de la Tee, et au midi par l'Humber : c'est le plus grand comté d'Angleterre. On le divise en *ridings*. L'ouest *riding*, qui touche au Lancashire, se termine de ce côté en une masse de montagnes fort élevées et coupées de vallées remplies d'excellens pâturages ; sa partie méridionale, montueuse et fort boisée, est parsemée d'enclos cultivés avec soin, quoique le terrain n'en soit pas très-bon ; on y rencontre des landes assez étendues. YORKSHIRE.

C'est dans cette partie qu'est Sheffield, où le voisinage de deux rivières, de nombreuses mines de fer et de charbon, des carrières d'excellentes pierres à repasser, ont fait établir un nombre infini de manufactures d'ouvrages en fer. Cette ville est vilaine, mal percée, mal bâtie, excepté les parties tout à fait modernes ; car elle s'agrandit beaucoup, et la fumée épaisse des forges dont elle est remplie, y noircit toutes les maisons. On y compte, y compris quel- Sheffield.

---

neuf cent quatre-vingt-six canons, et huit mille sept cent cinquante-quatre hommes.

Chalmers dit que Liverpool a doublé sa population tous les vingt-cinq ans dans ce siècle. Voyez l'appendice, note B.

ques endroits voisins qui en dépendent, de trente à trente-cinq mille ames, et sa population passe pour être doublée depuis trente ans; elle n'a d'intéressant que ses manufactures. D'après l'almanach de cette année, il y a à Sheffield cinq fabricans d'enclumes et de marteaux, treize de boutons de corne et cinq dans les environs, quatre de mors ou étriers plaqués ou non plaqués, dix de boutons de métail ou plaqués, trois gainiers pour couteaux et rasoirs, trois fabricans de cadenats ou colliers de chien, cinq de peignes, douze taillandiers et six dans les environs, trois fabricans de *fenders*, grilles qu'on met devant le feu pour retenir les cendres, trente de limes et dix-huit dans les environs, cinq fonderies, huit fabricans de manches de couteaux et de rasoirs, six d'encriers de cuivre et de cuir, onze de lancettes et de flammes, trois de lanternes, quatre de clous, deux opticiens, quatre-vingt-onze couteliers fabriquant des canifs ou couteaux de poche et six dans les environs, trente des couteaux communs et cent dix-huit dans les environs, quarante des rasoirs et dix dans les environs, neuf fabricans de cuirs de rasoirs, dix de scies, dix-sept d'ouvrages d'argent ou plaqués, trente-sept couteliers fabriquant des ciseaux fins et deux dans les environs, vingt-quatre des ciseaux communs et

autant dans les environs, vingt-quatre fabricans de faulx, trente-un de faucilles, treize de forces et deux dans les environs, huit fabricans d'encriers de papier, vingt-deux de manches de couteaux de métail, vingt fabricans ou rafineurs d'acier, neuf couteliers fabriquant des couteaux (*spotted knives*) et soixante-seize dans les environs, seize des couteaux de table d'argent ou plaqués, cinquante-quatre des couteaux de table en général, onze des couteaux de table communs et six dans les environs: tous ces fabricans ont leurs marques, et plusieurs de leurs ouvrages portent les noms de France et de Paris. On se sert beaucoup dans ces manufactures du balancier et d'autres machines mues par l'eau et par le feu. Presque rien ne s'y vend en détail, tout s'expédie en gros pour Londres ou pour l'étranger. Ce sont les manufactures d'objets communs qui y sont les plus nombreuses et qui prospèrent le plus, particulièrement la coutellerie, la seule corporation de Sheffield. Cette ville n'est qu'un *market town*, et ne députe point au parlement; il y a dans ses environs plusieurs forges, un moulin à coton et une fonderie de plomb.

C'est aussi dans cette partie du Yorkshire que sont les principales manufactures d'étoffes de laine du nord de l'Angleterre. Wakefield fa-

brique beaucoup d'étamines; et Halifax beaucoup de chalons et de grosses étoffes, dont une grande partie passe en Hollande et en Allemagne pour l'habillement de l'armée.

Leeds. Leeds apprête une immense quantité de draps qui se font dans ses environs. Cette ville, située sur l'Air, petite rivière rendue navigable jusqu'à l'Humber où elle se jette, est depuis très-long-tems célèbre par ses manufactures: elle ne consistoit guère dans le principe qu'en une longue et large rue; mais elle s'est successivement agrandie, et s'accroît encore tous les jours. La partie vieille est fort vilaine, la nouvelle est belle, bien bâtie et a une grande et belle place: on porte sa population à quinze à seize mille ames, et c'est beaucoup pour son étendue. Ce qu'elle offre de plus remarquable sont ses deux marchés de draps: celui pour les draps teints consiste en un grand corps de bâtiment simple avec deux aîles doubles; le tout formant une vaste salle, éclairée par cent soixante-dix-neuf grandes fenêtres, et remplie d'étaux sur lesquels les fabricans étalent leurs draps: chaque place a sa largeur marquée, il y en a quinze cent cinquante-sept, et quelquefois plusieurs fabricans sont forcés de rester dehors faute de place; ceux qui n'en ont point de fixes achetées lors de la construction du marché, paient

six den. par chaque deux pièces de drap qu'ils exposent : ces draps faits et teints à la campagne ou dans les fauxbourgs n'ont point encore reçu leur apprêt. Le marché des draps blancs est un bâtiment carré qui entoure une cour, et qui, quoique plus grand que l'autre, ne contient que onze cent soixante-seize places, étant simple. Les marchés se tiennent deux fois la semaine et le même jour; ils ne durent qu'une heure, et au son d'une cloche tout le monde est obligé de sortir dans un quart d'heure sous peine d'amende. On laisse pour le marché suivant les pièces qu'on n'a pas vendues. La laine qu'on emploie dans les draps qui s'apprêtent à Leeds, et qui, pour la plupart, sont communs, vient du Yorkshire, du Suffolk, du Norfolk et très-peu d'Espagne. Beaucoup de ces draps passent à Londres ou s'expédient par Hull en Hollande, en Russie, en Italie; il en alloit autrefois en Espagne, mais les demandes de ce royaume sont fort diminuées. On fait aussi à Leeds des ratines et des tapis. Ses environs abondent en mines de charbon : on y a établi des usines, des verreries, une très-grande manufacture de poteries angloises et des moulins mus par des machines à feu, pour fouler et carder la laine. Cette ville ne nomme point de députés au parlement.

L'*Est-Riding* forme une longue pointe entre l'Humber et la mer; c'est le plus petit et le plus mauvais des trois : des collines sablonneuses et incultes le traversent; il y a des parties fertiles et de beaux pâturages vers Beverley, jolie petite ville où l'on fait beaucoup de drèche et tanne beaucoup de cuirs, et vers *Kingston upon Hull.*

Hull. Cette ville, communément appelée Hull, tire ce nom de la rivière sur laquelle elle est située à son embouchure même, dans l'Humber. Elle est assez jolie, mais fort petite relativement à sa population, qu'on porte à vingt-cinq mille ames. Elle n'avoit pour port que la rivière, dont une citadelle triangulaire en terre défend l'entrée; son commerce s'agrandissant beaucoup, une compagnie y a fait creuser un vaste et superbe bassin, et l'on est sur le point d'en ouvrir un autre. Trois cents bâtimens appartiennent à cette place, et exportent en Russie, en Suède, en Allemagne, en Flandre, en Portugal, en Espagne, en Italie, en Amérique, des étoffes de Leeds, Halifax et Manchester, des marchandises de Sheffield et de Birmingham, et beaucoup de plomb. Son plus grand commerce est avec la Russie et l'Italie, où elle envoie des bâtimens à des époques fixes; ce qui fait que, malgré l'éloignement, les négocians de Manchester aiment mieux expédier leurs

marchandises par ce port, que par Liverpool. Hull emploie une trentaine de bâtimens à la pêche de la baleine (1).

Le *North-Riding*, le meilleur des trois, est très-montueux ; sa partie méridionale vers York est couverte de pâturages rians, coupés de haies et parsemés d'arbres : vers la mer il est en beaucoup d'endroits aride et rempli de rochers et de terrains tourbeux qu'on commence à enclore et à défricher ; et ses montagnes, fort élevées au nord-ouest, sont coupées par de superbes vallées remplies d'excellentes prairies. On nourrit beaucoup de bestiaux dans ce *Riding*, et on en tire les plus beaux chevaux d'Angleterre.

L'Yorkshire, qui nomme trente membres au parlement, est arrosé par un grand nombre de rivières et de ruisseaux qui fertilisent ses vallées, et ses montagnes sont parsemées d'habitations et peuplées de gens industrieux. Le peuple des campagnes y paroît dans une honnête aisance, et l'agriculture s'y perfectionne de jour en jour. Ses productions les plus importantes sont des chevaux, des bestiaux, des grains. On y trouve beaucoup de mines de fer et de char-

(1) Voyez l'appendice, note B.

bon, et quelques-uns des plus beaux parcs du royaume; *Wentworth-House*, agrandi et embelli par le feu marquis de Rockingham, offre dans sa partie moderne une des plus belles maisons de campagne du royaume; son étendue, la beauté et la noblesse de son architecture annoncent la demeure d'un souverain. *Wentworth-Castle*, moins remarquable par les bâtimens, l'est beaucoup par la beauté et la variété de son parc. M. Lascelles a une très-belle maison moderne, à Harewood, au milieu de vastes et beaux jardins qui se marient avec un charmant paysage, et forment un des endroits les plus agréables du Yorkshire. *Studley-Park* contient plus de onze cents acres, et les jardins en occupent plus de trois cents; la beauté et la variété des sites, l'abondance des eaux, et sur-tout la superbe ruine de *Fontaine-Abbey*, donnent à ce lieu une réputation méritée.

York. York, capitale de ce comté, est l'ancien *Eboracum* des Romains : Constantin y naquit et Sévère y mourut; on y a trouvé beaucoup d'antiquités romaines, inscriptions, monnoies, urnes funéraires. C'est une grande ville que traverse l'Ouse, rivière navigable, et qui renferme dans sa vaste enceinte beaucoup de jardins et d'espaces vides; le centre n'est pas

vilain, et la grande quantité de ses églises que domine sa métropole, lui donnent une très-belle apparence. Cette métropole, vaste et bel édifice gothique dont le portail est surmonté de deux grosses tours carrées, et le centre de la croix d'une autre tour plus grosse encore qui lui sert de dôme, fait la renommée d'York; les proportions en sont belles; mais, sans être lourde, elle n'a ni la légéreté de la cathédrale de Salisbury, ni l'élégance et la belle forme de celle d'Amiens. A côté est une salle octogone d'une belle proportion, et dont la voûte platte et sans soutien est infiniment hardie. Cette ville, qui n'a ni commerce ni manufactures, est assez triste et peu peuplée. On vient d'y construire de superbes prisons, et une belle salle de bal de cent vingt-trois pieds de long sur quarante de largeur et de hauteur, décorée de deux étages de colonnes corinthiennes; on y donne des fêtes dans le tems des courses.

Comté de Durham.

Le comté de Durham, qui touche au Yorkshire, est montueux et peu fertile; à l'ouest sont des montagnes élevées et arides, au centre et vers la mer des landes mêlées d'enclos, de prairies et de bois. Il est fort peuplé et rempli de mines de charbon, sur-tout vers Newcastle, et il en a de fer et de plomb dans ses montagnes. C'est un comté palatin, il ne députe au parle-

ment que depuis 1672, et y nomme quatre membres. On fait beaucoup de sel le long de ses côtes, et l'on fabrique beaucoup de petites étoffes de laine à Durham, sa capitale, petite et vilaine ville, dans une situation très-singulière, sur une rivière qui l'entoure presqu'en entier, et au pied d'une hauteur que couronne une grande et lourde cathédrale gothique. L'évêque, autrefois souverain de ce comté, est prince temporel et a sa cour de justice.

Durham.

NORTHUMBERLAND.

Le Northumberland, où le duc de ce nom a d'immenses possessions, et qui nomme huit membres au parlement, s'étend le long de la mer au nord du comté de Durham, et touche à l'Ecosse. C'est un pays très-montueux, fort nu et fort aride, excepté vers la Tyne, rivière qui en arrose la partie méridionale : on y rencontre un grand nombre de landes; mais l'agriculture s'y est tellement perfectionnée depuis quelques années, qu'on en exporte à présent beaucoup de blé. Il y a quelques mines de plomb, et beaucoup de charbon de terre, dont il se transporte une énorme quantité par Newcastle, ville située sur la Tyne, qui y est fort large et qu'on y traverse sur un beau pont. Presque tout ce charbon passe à Londres, et ce combustible occupe plus de bâtimens que le reste du commerce intérieur de l'Angleterre. Son extrê-

Newcastle.

me abondance a fait établir à Newcastle beaucoup de forges, de fonderies, de verreries, et fait faire beaucoup de sel dans le voisinage de la mer, dont cette ville, fort vilaine et mal bâtie, se trouve à huit à dix milles; elle est extrêmement peuplée pour sa grandeur, et passe pour avoir près de quarante mille ames. On y construit beaucoup de vaisseaux. Berwick, située sur la Tweed, près de la mer et tout près de l'Ecosse, exporte dans ce royaume une assez grande quantité d'orge et d'avoine. Berwick.

Au revers des comtés précédens sont ceux de Westmorland et de Cumberland, qui, par leurs montagnes élevées et le grand nombre de leurs lacs, ressemblent beaucoup à la Suisse, et qui sont remplis de tableaux moins pittoresques et sévères, mais plus agréables peut-être et plus doux que ceux qu'offrent les Alpes; c'est la Suisse en miniature. WESTMORLAND.

Le Westmorland touche au midi le Lancashire, et a peu d'étendue. Le lac de Windermere, le plus grand du royaume, appartient à ces deux comtés; c'est moins un lac qu'une superbe rivière de dix milles de long et rarement plus d'un quart de lieue de large, parsemée, vers le milieu de son cours, d'îles de diverses grandeurs, très-variée dans ses contours, et bordée tantôt de collines riantes,

tantôt de hautes montagnes couvertes de bois et de verdure, qui vont se joindre aux masses élevées et majestueuses de celles du Cumberland. La plupart des montagnes du Westmorland sont arides, mais ses collines sont parsemées de bouquets de bois et d'habitations, et ses vallées sont remplies de beaux et gras pâturages. Sa principale production est la laine de ses nombreux troupeaux, qui se travaille presque toute

Kendal. à Kendal, ville remplie de manufactures de grosses étoffes de laine et de tanneries, et la plus considérable de ce comté. Il n'a que quatre membres au parlement.

CUMBERLAND. Le Cumberland, plus au nord, s'étend le long de la mer d'Irlande et du *Solway-Firth*, qui le sépare de l'Ecosse; ses montagnes à l'est sont assez nues et assez tristes, quoique variées dans leurs formes et coupées de jolies vallées; mais celles de l'ouest, remplies de lacs charmans, offrent les scènes les plus aimables et les plus animées. Le lac d'Ulswater, qui, dans sa forme et sa grandeur, a beaucoup de ressemblance avec celui de Windermere, et dont les aspects variés à l'infini par les différens contours de ses bords, rendent la promenade extrêmement agréable, présente une longue suite de tableaux qui passent successivement du joli au majestueux, du riant au sévère; des collines

parsemées de pâturages, de bois et d'habitations; des rocs nus et hideux de formes sauvages et pittoresques, et coupés par de belles et bruyantes cascades; des amphithéâtres de montagnes couvertes de verdure jusqu'au sommet et sillonnées par une foule de ruisseaux.

Mais le plus joli des lacs de cette partie de l'Angleterre est celui de Derwentwater, qui offre, dans sa petite circonférence, tous les genres de beauté qu'on peut trouver dans les montagnes. Il est presque ovale, mais ses bords, profondement échancrés, en varient la vue; du sein de ses eaux limpides s'élèvent de petites îles parsemées d'arbres, de prairies et d'habitations; une charmante rivière y arrive en serpentant à travers des prairies; et des collines cultivées et coupées de haies vives, des monticules isolés et couverts de bois servent de bases à des montagnes de roc nu et très-élevées, de formes sévères et majestueuses qui ne semblent placées au fond de ce tableau que pour faire ressortir ce qu'il a de riant et d'aimable.

Une multitude d'autres lacs plus ou moins grands, plus ou moins remarquables, de vallées charmantes, de gorges pittoresques, de montagnes entassées les unes sur les autres, et qui, comme le dit un auteur anglois, ressem-

blent à une mer de montagnes, s'apperçoivent à la fois du long sommet du Skiddow, auquel on donne de deux mille trois à deux mille quatre cents pieds d'élévation, et d'où la vue s'étend sur la grande et belle plaine qui règne le long de la côte et du *Solway-Firth*, et se perd au nord et à l'est dans les montagnes d'Ecosse et du Northumberland. Peu de lieux offrent un séjour plus paisible et plus agréable, des promenades plus variées et plus intéressantes, que la petite bourgade de Keswick qui est au pied de cette montagne; aussi depuis vingt ans que le voyage des lacs est devenu à la mode s'est-elle remplie d'auberges, qui, dans la belle saison, peuvent à peine contenir le grand nombre de voyageurs qu'on y rencontre.

Le Cumberland nourrit beaucoup de bestiaux, dont la laine fait une branche importante de commerce; on y fait beaucoup de beurre et de fromage, et l'abondance des objets de première nécessité y rend la vie peu chère. Il y a plusieurs carrières d'ardoises, plusieurs mines de plomb, et une mine de plomb noir dont on fait des crayons, qui n'est ouverte que tous le sept ou huit ans pendant deux ou trois mois, et qu'on rebouche ensuite soigneusement: elle appartient à une compagnie qui en tira, il y a huit ans, pour 36,000 liv. st. de minérai,

qu'on vend communément 25 sh. la livre : j'en ai ramassé d'assez gros morceaux dans les déblais. Mais ce qui fait la grande richesse du Cumberland sont ses nombreuses mines de charbon près Whitehaven. Il s'en exporte une immense quantité, en Irlande, par cette place, qui, pour le nombre de bâtimens qu'elle emploie dans ce transport, est en rivalité avec Newcastle. Whitehaven et Carlisle sont les villes les plus considérables de ce comté, qui ne nomme que six membres au parlement. Cette dernière ville, bâtie par les Romains près du mur que fit construire Sévère, entre le *Solway-Firth* et Newcastle, est située sur l'Eden à six milles de son embouchure, et à dix milles des frontières de l'Ecosse : il y a une manufacture de toiles de coton et de toiles peintes ; elle est peu grande ; ses environs sont jolis.

Whitehaven.

Carlisle.

DES ILES DE MAN,

JERSEY, GUERNESEY ET ORIGNI.

Ces îles dépendent de la Grande-Bretagne; mais ne font partie d'aucun comté et ne nomment point de membres au parlement.

Ile de Man. L'île de Man est située au milieu de la mer d'Irlande, à quarante milles environ des côtes du Cumberland : elle a trente milles de long, sa largeur varie depuis cinq jusqu'à neuf, et sa population passe pour être d'une vingtaine de mille ames. Elle formoit autrefois un royaume soumis d'abord au Danemarc, ensuite à l'Ecosse et finalement à l'Angleterre : Henri IV la réclamant par droit de conquête, la donna au comte de Northumberland, et en 1406, après la forfaiture de ce comte, à Henri Stanley. Elle passa par succession, en 1735, au duc

d'Athold; mais l'espèce d'indépendance dont elle étoit du gouvernement, favorisant à un point extrême la contrebande, le parlement se détermina, en 1765, à la racheter pour la couronne, 70,000 liv. st.; et le duc d'Athold n'y a conservé que ses propriétés particulières, et la nomination à l'évêché et à quelques autres bénéfices. Son fils prétend qu'il a fait un mauvais marché, et se flatte d'obtenir du parlement un supplément de prix; le revenu en étoit évalué 7,000 liv. st., et provenoit en grande partie d'un droit de cinq pour cent sur les denrées ou marchandises qui y étoient importées, et d'un penny par livre de thé. La plupart de ces marchandises venoient de l'Inde, et entroient clandestinement en Angleterre. Hanway, dans son voyage de huit jours, assure que de 1740 à 1745, il y passa, année commune, pour 60 à 70,000 liv. st. de batiste. La France tiroit d'Angleterre par l'île de Man des mousselines des Indes, du tabac, des chevaux, de la laine, du plomb, de l'étain.

Le milieu de l'île est très-montueux; le reste est fertile et bien arrosé: on y cultive un peu de blé, beaucoup d'orge, de seigle et de pommes de terre, et il y a de beaux pâturages où l'on élève un grand nombre de bestiaux d'une assez petite espèce. On a fait un nouveau tarif

pour prévenir la contrebande, et encourager la pêche du hareng et la manufacture de toiles qui n'y est guère considérable. On y fabrique quelques étoffes de laine. Douglas, sa principale ville, a un bon port et fait un peu de commerce.

Les douanes angloises et l'excise sont établies dans l'île de Man; mais elle a conservé ses loix et ses coutumes, celle-ci, entre autres, qui est encore en usage: si un homme est convaincu de rapt, on donne à la fille qui se plaint une corde, un sabre et une bague; lui laissant ainsi l'option de le faire pendre, de lui trancher la tête ou de l'épouser.

Les îles de Jersey, Guernesey, Origni et Serke, situées sur les côtes de la Normandie, sont les seuls restes des possessions de l'Angleterre sur le continent.

JERSEY. Jersey, la plus méridionale et la plus grande, quoiqu'elle n'ait guère qu'une douzaine de milles de long sur sept à huit de large, est à une vingtaine de milles des côtes. Le nord en est assez élevé, mais elle s'abaisse vers le sud jusqu'au niveau de la mer. Ses collines et ses vallées sont couvertes de vergers et d'excellens pâturages: on y cultive différentes espèces de grains, on y fait beaucoup de cidre, et il s'y fabrique quelques étoffes de laine et beaucoup

de bas. Sa population est d'une vingtaine de mille ames. Deux petites villes, Saint-Helier et Saint-Aubin, font quelque peu de commerce maritime.

Guernesey, à vingt-cinq à trente milles au nord-ouest de Jersey, et un peu moins grande, est, comme elle, montueuse et s'élève beaucoup vers le nord; ses excellens pâturages sont couverts d'une grande quantité de bestiaux, particulièrement de moutons d'une race fort petite, et qui forment un de ses objets d'exportation; on y fait aussi beaucoup de cidre. Sa population ne passe guère douze mille ames, dont trois à quatre mille demeurent dans la petite ville de Saint-Pierre, qui a un assez bon port. GUERNESEY.

Serke, à sept à huit milles de Guernesey, n'a que cinq à six milles de tour; elle est fort élevée au-dessus de la mer, et n'est guère abordable que dans un point. Ses habitans, qui ne passent pas quatre à cinq cents, cultivent une assez grande quantité de grains et élèvent beaucoup de bétail. SERKE.

Origni (*Alderney*), à six à sept milles du cap la Hogue, s'élève également à une assez grande hauteur au-dessus de la mer; sa circonférence est d'environ neuf milles, et sa population de mille à douze cents ames. Elle est ORIGNI.

très-fertile, nourrit beaucoup de bestiaux, et a une race de vaches fort petites, dont on fait cas en Angleterre, et qui porte son nom *Alderney cows.*

Toutes ces îles, où l'on parle françois, sont régies par des loix et coutumes qui leur sont propres, et qui sont rassemblées dans un ouvrage intitulé le *Grand Coutumier;* elles font un grand commerce interlope avec la Normandie. On y fabrique beaucoup de tabac, qui passe en contrebande dans cette province, et pour empêcher celle de la laine, il leur étoit défendu d'en tirer d'Angleterre par un autre port que Southampton; et la quantité en étoit bornée à quatre mille ballots pour Jersey, deux mille pour Guernesey, quatre cents pour Origni et deux cents pour Serke. Les négocians de Normandie, dans leur *Mémoire contre le traité de commerce,* se plaignent de ce qu'on vient de supprimer cette exportation, qui, disent-ils, donnoit lieu à une contrebande de plus du double. On peut douter que la possession de ces îles soit bien avantageuse à l'Angleterre (1).

(1) Voyez pour le commerce avec l'Angleterre les états d'importations et d'exportations de ce royaume.

DE L'ÉCOSSE.

L'Écosse, qui dans sa plus grande longueur, du Mull de Galloway à la pointe du Caithness, a environ trois cents milles, et dans sa plus grande largeur, de la pointe d'Archnamuchan près de l'île de Mull, jusqu'à Buchan-Ness, environ deux cents, forme avec les Hébrides, les Orcades et les îles de Schetland, une partie fort considérable de la Grande-Bretagne. D'après la nature du pays et sa pauvreté elle ne pouvoit faire, à elle seule, qu'un royaume peu important; rien ne donne lieu de croire qu'elle ait jamais été plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui; si quelques villes frontières ont souffert des fréquentes incursions des Anglois, d'autres comme Edinbourg, Glasgow, Perth, Aberdeen, Dundee, se sont considérablement accrues. Les gens du pays qui portent sa population le plus haut ne la font monter qu'à

quinze cents mille ames; mais d'autres personnes très-instruites la réduisent à un million. On ne s'éloigneroit peut-être pas beaucoup de la vérité, en la portant à douze cents mille ames, dont un quart environ habitent les îles et les *Highlands*. Elle est certainement susceptible d'augmentation, mais non au point où un grand nombre de personnes l'imaginent (1).

L'Écosse resserrée à sa sépartion de l'Angleterre par le golfe de Solway (*Solway-Firth*), n'y a guère que cinquante milles de large. D'autres bras de mer très-profonds, appelés *firths* ou golfes quand ils sont larges, et *lochs* ou lacs quand ils sont étroits, l'échancrent fortement dans toute sa longueur. Les *firths* de Forth et de Clyde, sont joints par un canal déja navigable, quoiqu'il n'ait pas encore atteint toute sa perfection, et qui établit une communication très-utile entre Edinbourg et Glasgow, entre la mer de l'est et celle de l'ouest (2). Un canal de deux à trois milles, en joignant au *Murray-Firth* et au *Loch-Linnhe*, une longue suite de lacs qui coupent la grande-masse des *Highlands*, réuniroit également les deux mers. Plus loin le *Loch-Shinn*, qui se jette dans le *firth* de

(1) Voyez l'appendice, note F.

(2) Voyez l'appendice, note G.

Dornock, touche presque la côte opposée. L'Écosse est d'ailleurs arrosée par beaucoup de rivières, qui la plupart ne sont navigables que près de leur embouchure; le nord est couvert de lacs. Elle est divisée en trente-trois comtés, dix-huit au sud du *firth* de Forth, et quinze au nord.

On divise plus communément l'Écosse en *Highlands* ou montagnes, et *Lowlands* ou pays bas. Les *Highlands* comprennent tout le nord et l'ouest, et commencent aux Grampians, la plus élevée de toutes ses chaînes de montagnes et qui s'étendent des environs de Dumbarton sur le *firth* de Clyde jusque vers Perth et Aberdeen, laissant quelque peu de plaine le long de la côte de l'est. Les Hébrides, les Orcades et les îles de Schetland, sont aussi comprises dans les *Highlands*.

Les *Lowlands* sont tout ce qui est au midi et à l'est des Grampians, et toute la côte depuis Inverness et le *firth* de Murray. Cette division est encore plus marquée par la langue et l'habillement des habitans. On appelle *Highlands* tout le pays où l'on parle erse, et où l'on porte l'ancien habit montagnard, et *Lowlands* tout celui où l'on parle anglois ou écossois qui n'est qu'un dialecte ou une corruption de l'anglois.

DES HIGHLANDS.

Les *Highlands* forment un très-grand groupe de montagnes qui ne sont cependant pas très-élevées, si on les compare aux Alpes ou aux Pyrénées. La plus haute, le *Ben-Nevis*, n'a que quatre mille deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer; le *Ben-More* n'en a que trois mille neuf cents, et le *Ben-Lomond* trois mille deux cents. Elles sont, en général, fort nues, sans être cependant entièrement dépouillées de bois, sur-tout à l'ouest. Les bords des beaux lacs Awe et Lomond sont bien boisés : des forges, établies à Bunaw, à Inverrary, sont entretenues par les bois des environs; il y a une grande forêt au bout du *Loch-Eil.* D'immenses plantations ont été faites, depuis un siècle, dans la partie de l'est, à Dunkeld, à Blair (1), vers *Tay-Mouth*, vers le Strathspey, etc. Il existe aussi quelques bois anciens sur la Dee. Cependant on est obligé d'importer par mer, à Inverness, les bois de charpente dont on peut avoir besoin. Plusieurs taillis sont en coupe réglée pour le tan.

(1) Le duc d'Athol m'a dit y avoir planté plusieurs millions de sapins.

Les gorges et vallées de ces montagnes sont généralement marécageuses, et remplies de tourbes et d'eaux stagnantes. Cette tourbe, dans laquelle on trouve beaucoup de morceaux de bois et même quelquefois des arbres tout entiers, ce qui prouve qu'autrefois ce pays étoit boisé, est extrêmement abondante dans toute l'Écosse; elle a peu d'odeur et forme le seul chauffage des *Highlanders*, qui jamais ne se donnent même la peine de la chercher à une grande profondeur. Les gorges (*glens*) sont très-peu cultivées; les vallées (*straths*) le sont davantage. Il y en a de fort belles où l'on cultive du lin qui se file dans le pays, des pommes de terre et de l'avoine, nourriture ordinaire des habitans, et de l'orge dont on fait une eau-de-vie très-forte qu'on nomme *wiski*. Les lacs, qui sont en grand nombre, abondent en truites, en anguilles, en brochets et en saumons.

La partie méridionale des *Highlands* est traversée par d'excellentes routes militaires commencées, en 1724, par le général Vade, et qui sont fort bien entretenues. On y trouve des auberges passables. Ces routes cessent à Inverness, et gagnent la côte de l'ouest, le long des lacs qui coupent les *Highlands* dans toute leur largeur. Les montagnes qui recommencent au nord, plus sauvages et moins habitées, sont difficiles à

parcourir faute de routes et d'auberges. Elles se terminent au Caithness, pays plat, couvert de de marais, mais parsemé de portions de terrain assez fertiles en orge et en avoine, pour qu'on en exporte souvent. Il forme la pointe nord de l'Ecosse, entre le 58ᵉ et le 59ᵉ degré de latitude.

Villes. On ne trouve aucune ville dans ces montagnes : Dunkeld et Inverrary, qui sont à l'entrée, Thurso à la pointe du Caithness, ne sont que de petits bourgs. Inverness, située au fond du *Murray-Firth*, et dont la population est de sept à huit mille ames, en est regardée comme la capitale, quoiqu'on y soit habillé à l'angloise, et qu'on y parle habituellement et très-purement anglois, ce qu'on attribue aux soldats de Cromwell qui s'y sont fixés ; mais elle est presqu'au au centre des *Highlands ;* c'est le seul marché des habitans de la partie qui avoisine la côte de l'est, et le seul endroit où ceux qui ont un peu d'aisance puissent faire donner quelqu'éducation à leurs enfans.

Sol et climat. Ces montagnes ne sont guère peuplées, ni susceptibles de l'être mieux, leur sol se prêtant peu à l'amélioration de l'agriculture. Quand on parviendroit à dessécher, à grands frais, les meilleures de leurs vallées, le climat excessivement pluvieux s'opposeroit encore à ce qu'on en tirât un grand avantage. Il est extrêmement

rare qu'on puisse serrer les récoltes sèches. Le duc d'Argyle a été obligé de faire construire, à Inverrary, d'immenses greniers percés à jour dans le bas, et armés d'un grand nombre de chevilles de bois pour y attacher les gerbes et les faire sécher. Quelques riches propriétaires l'ont imité; mais ces dépenses, dont l'objet n'est pas toujours rempli, sont au-dessus des moyens du commun des habitans d'un pays pauvre. Les pluies sont, au contraire, favorables à l'herbe, qui, par-tout où elle n'est pas étouffée par la bruyère, croît jusqu'au sommet des plus hautes montagnes. Le pays n'est donc propre qu'à nourrir des bestiaux, aussi y en élève-t-on une grande quantité; la plupart passent de là en Angleterre et vont s'engraisser dans les pâturages du Norfolk. Depuis quelques années le nombre des moutons et des chèvres s'est beaucoup accru, parce qu'on s'est apperçu que, pénétrant dans des lieux de l'accès le plus difficile et se perdant moins, ils donnoient plus de profit que le bétail rouge. Le défaut presqu'absolu de marché, la difficulté des chemins, sont encore des obstacles à la culture des terres. Le paysan ne sauroit où aller vendre ses grains et comment les transporter; les bestiaux se transportent eux-mêmes. D'ailleurs, le grand besoin qu'en a l'Angleterre engage des marchands à parcourir sans cesse

ces montagnes, et les habitans s'y défont aisément des leurs, il n'en seroit pas de même des grains.

Plantations.

Planter beaucoup est sans contredit un très-grand avantage pour l'état et pour les races futures; mais cela exige des avances que peu de personnes sont en état de faire pour un bénéfice éloigné; c'est d'ailleurs une perte de terrain en pâturage, dont souffre le pauvre montagnard qui n'a que son bétail pour subsister; et comme le vrai bien est celui qui se fait sans secousses et sans qu'on s'en apperçoive, il seroit peut-être de l'intérêt public qu'on ne plantât que peu à peu, jusqu'à ce qu'on ait pu regagner dans les forêts en exploitation ce qu'on perd dans les nouvelles plantations.

Ce qu'ont planté les grands propriétaires depuis une vingtaine d'années est prodigieux. C'est moins cependant à ces plantations faites pour la plupart dans de mauvais terrains, qu'il faut attribuer les émigrations considérables, en Amérique, qui ont eu lieu parmi les *Highlanders*, il y a quinze à vingt ans, qu'à l'accroissement subit et effrayant du loyer des terres, non pas doublé, mais quadruplé, quintuplé. L'aubergiste du *Glen-Morisson* dit à Johnson qu'il louoit 20 liv. st. une ferme qui, vingt ans auparavant, n'étoit louée que 5 liv. st. Une fer-

me de l'île de South-Wist, dit ce même voyageur, a été portée de 30 liv. st. à 180 liv. st. Cette augmentation fut l'effet de la culture des pommes de terre qui venoit de s'introduire dans les montagnes et donnoit au paysan une nourriture saine, abondante et peu chère; de la cherté des bestiaux et de l'accroissement des moutons et des chèvres; du *kelp*, algue marine qu'on commençoit à ramasser sur les côtes de la mer et dans les îles de l'ouest (1), et de la concurrence de quelques étrangers qui vinrent prendre des fermes dans ces montagnes. La nécessité a contraint la plupart des malheureux *Highlanders* à se soumettre aux loix sévères que leur imposoit l'extrême avidité de leurs maîtres; mais les ducs d'Argyle, d'Athol, de Gordon, le lord Breadalbane et quelques autres grands propriétaires, n'abusant pas de ces circonstances, se sont sagement ménagés l'estime et l'attachement de leurs nombreux ténanciers.

Des peuples pasteurs, et les *Highlanders* sont destinés par la nature à l'être éternellement, ne peuvent jamais devenir ni nombreux, ni bien riches. Ceux-ci sont pauvres et rien au monde n'annonce plus la misère que leurs habitations: Habitations.

(1) Voyez article *kelp*.

elles dégradent presque l'humanité ; mais sont encore plus l'effet de l'habitude, de l'apathie et de l'existence précaire de ces malheureux dans leurs demeures, que du découragement que donne la pauvreté ; car elles sont les mêmes dans les cantons aisés, tels que les environs de Taymouth. Ce sont de misérables huttes très-basses, faites dans quelques endroits de pierres sans choix, avec un lit de gazon entre deux ; dans d'autres, de morceaux de gazons posés à plat les uns sur les autres ; ailleurs, sur-tout vers l'ouest, des gazons attachés par des chevilles de bois, ou des liens, à une espèce de claie : quelques branches d'arbres portent le toit qui est aussi de gazon, quelquefois recouvert de bruyères ou de paille, et dessus lequel on pose, pour empêcher le vent de l'enlever, de fortes cordes de bruyères où sont attachées de grosses pierres. Ces chétives demeures, construites avec le moins de soin et de solidité possible, sont souvent percées tout à jour : des trous, ou bien la porte, leur servent de fenêtres : l'intérieur est communément divisé en deux par un mauvais mur ; un des côtés sert d'étable, l'autre est l'habitation du *Highlander* et de sa famille. Quelques pierres posées négligemment forment la cheminée ; souvent elle est au milieu de la chambre qui constam-

ment est remplie de fumée; ces peuples l'aiment, elle les tient chaud et ne les incommode pas, parce qu'ils y sont accoutumés; elle sort par un trou percé dans le toit, mais non au-dessus de l'âtre, elle s'en iroit trop vîte et la pluie éteindroit le feu.

Quelques mauvais bouts de bancs, une mauvaise armoire, ou un mauvais coffre, une mauvaise couverture étendue dans un coin sur de la paille ou de la bruyère que retiennent des bouts de planches ou des pierres plates, quelques vases de terre, un chaudron de fer, une plaque de fer pour cuire les *cakes*, une pierre pour moudre l'avoine, une table et quelquefois un rouet, voilà tous les meubles qu'on peut trouver dans les mieux fournies de ces tristes demeures, où la fumée noircit tout, et où règne la plus dégoûtante mal-propreté. On y brûle pour s'éclairer, dans les longues nuits d'hiver, des racines qu'on trouve dans la tourbe.

Cinq ou six de ces huttes, avec quelques granges, forment ce qu'on appelle un village; souvent elles sont parsemées sur les montagnes, et comme elles sont de la couleur de la terre, on ne les apperçoit que lorsqu'on y touche. Les habitans qui l'été quittent les vallées pour suivre leurs bestiaux dans les montagnes, les laissent tomber en ruine, et ceux qui les abandonnent

tout à fait n'en retirent que les branches d'arbres qui portent le toit. Les *Highlanders*, qui passent les trois quarts de leur vie à ne rien faire, pourroient aisément, en choisissant les pierres et les arrangeant avec soin, se bâtir des habitations plus saines et plus commodes; à la vérité, le terrain sur lequel ils bâtissent n'est pas à eux, ils le louent et la plupart n'ont de baux que pour un an. Leurs étables sont peu considérables relativement à leurs nombreux bestiaux; ils les laissent constamment dehors, même pendant l'hiver: cette saison est communément douce en Écosse; mais quand la neige et le froid durent long-tems, il en périt beaucoup. Le peu de culture se fait tout à la bêche ou à la houe. Je n'ai apperçu pour charettes dans les montagnes que des pièces de bois jointes par une simple traverse et sans roues. Enfin, l'incurie et la paresse des habitans sont au point que, pour éviter la peine de battre leurs grains, ils en brûlent la paille. Cette opération qui, dégageant le grain de sa balle, le sèche et le rend plus aisé à moudre, les prive de fourage et d'engrais, et par conséquent de moyens de reproduction.

Habillement. On est surpris de voir sortir de ces sales et misérables habitations, des gens d'assez bonne mine, très-polis et proprement habillés. On leur

a permis, il y a peu d'années de reprendre leur ancien habillement : ils l'avoient conservé depuis les tems les plus réculés et y tenoient beaucoup. Il a quelque chose de l'ancien habillement romain. Des bas d'étoffes rayées en lozanges et liés au-dessous du genou, un jupon court nommé *philiberg* ou *kelt* qui leur tient lieu de culottes, une ou deux petites vestes assez serrées, et un manteau nommé *brechan* ou *plaid*, de cinq à six aulnes de long, qu'ils portent lié en écharpe quand il fait beau. Le *plaid* et le *philiberg* sont toujours de *tartan*, étoffe de laine, rayée de couleurs foncées et tranchantes : ils portoient autrefois un poignard nommé *durck* et un couteau, dans des gaines attachées à leur ceinture, près d'une large poche de cuir qui leur servoit de bourse. L'habillement des femmes ne diffère point de celui des Angloises; elles y ajoutent seulement de longs manteaux d'étoffes de laine, rouges, brunes, ou bleues, ou des voiles de *tartan*. Les filles n'ont sur la tête qu'un ruban ou un grand peigne courbe.

Nourriture.

La nourriture la plus commune des *Highlanders* est la pomme de terre, dont la culture est établie chez eux depuis une vingtaine d'années, et c'est peut-être le plus grand des biens qu'on ait pu leur procurer; elles croissent même dans

la tourbe. Ils y joignent des *cakes* ou gâteaux d'avoine. On la moud d'abord grossièrement sur des pierres, et on en fait ensuite une pâte non fermentée, qu'on applatit sur une table avec la paume de la main, et qu'on fait cuire sur une plaque de fer; on en mange habituellement au lieu de pain dans toute l'Écosse et dans les provinces du nord de l'Angleterre. C'est une nourriture pâteuse, mal cuite, remplie de paille et d'ordures, et à laquelle les étrangers ont peine à s'habituer. Dans les *Highlands* elle est presqu'un luxe pour le peuple, qui est loin d'en avoir pour toute l'année. On n'y trouve de pain que dans les bonnes auberges et chez les gens riches. Avant l'usage des pommes de terre, les *Highlanders* saignoient leurs bestiaux au printems, et faisoient, avec le sang, des espèces de gâteaux qu'ils conservoient pour les manger au besoin. Ils mangent aussi du laitage dans lequel ils démêlent de la farine, des choux et du fromage.

Le peuple de ces montagnes n'est pas beau, et le docteur Smith remarque, avec raison, que la farine d'avoine, qu'on dit une nourriture très-saine, ce dont il doute, ne donne ni autant de force, ni autant de beauté que les pommes de terre et le blé. Il y naît beaucoup d'enfans, les femmes en font communément jusqu'à vingt;

mais, ajoute Smith, à peine sur ce nombre peuvent-elles en élever deux; ce qu'il faut attribuer à la misère, à l'apathie et à la mal-propreté qui engendre la gale, et en fait presqu'un état habituel dans les *Highlands*. Le *wiski*, dont ces montagnards boivent avec excès, attaque aussi fortement leur santé et peut influer sur la mauvaise constitution de leurs enfans.

Ces peuples avoient conservé l'espèce de gouvernement patriarchal, qui se rapproche le plus de l'enfance des sociétés. Divisés par clans, chaque clan formoit une grande famille dont tous les individus portoient le nom, et dont l'aîné de la branche aînée étoit chef. Dans l'Argyleshire tous étoient Campbells, Macleans, Camerons, etc.; dans l'Inverneshire, Macdonalds, Macleods, Macphersons, Frasers, Mackintoschs, etc.; dans le Cromarthieshire, Mackenzies, Mouroes, etc.; dans le Caithness, Sinclairs, etc. etc. Les chefs ou *chieftains*, quoique sous la domination d'un roi, exerçoient sur leurs clans un pouvoir presqu'absolu, qu'ils conservèrent même sur des *lairds*, ou seigneurs de leur nom et de leurs clans, devenus infiniment plus puissans qu'eux par leurs richesses et leurs droits seigneuriaux, lorsque la féodalité fut venue se mêler parmi leurs institutions, et donner à des clans ou à des individus des droits de su- Ancien gouvernement.

zeraineté sur d'autres clans. Le docteur Smith, dont l'ouvrage est si justement estimé en Ecosse, comme par-tout où il est connu, cite un exemple très-moderne de ce pouvoir des chefs. « Il n'y a pas trente ans, dit-il, qu'un M. Ca-« meron du *Loch-Eil*, dans le *Lochaber*, sans « aucun titre légal quelconque, n'étant ni ce « qu'on appeloit alors *a lord of regality* (sei-« gneur ayant des droits régaliens), ni tenan-« cier en chef, mais simple vassal du duc d'Ar-« gyle, n'étant même pas juge de paix, exerçoit « dans son clan la plus haute juridiction criminel-« le, et avec la plus grande équité, quoique sans « observer aucune des formalités de la justice. » Ce fut dans ses environs qu'éclata la rebellion de 1745; et « quoique ses revenus, dit Smith, « n'aient jamais excédé 500 liv. st., il condui-« sit huit cents hommes de son clan au préten-« dant (1). »

L'attachement des *Highlanders* à leurs chefs étoit si grand, et l'obéissance leur étoit si naturelle, que dans la guerre de 1715, le lord Lovat, chef des Frasers, détenu en prison pour rapt, ayant été mis en liberté et s'étant déclaré

(1) Ses biens avoient été confisqués, ainsi que ceux des chefs des rebellions de 1715 et 1745. On vient de les rendre à leurs familles.

pour la cour, tout son clan abandonna, pour le venir joindre, le parti du prétendant auquel il s'étoit d'abord attaché.

Le signal d'une expédition militaire étoit un bâton brûlé à un des bouts et teint de sang à l'autre. Un homme le portoit en courant et le remettoit au premier homme qu'il rencontroit, et ce signe, transmis rapidement de main en main, avertissoit les membres d'un clan de se rendre sur-le-champ au rendez-vous désigné, et menaçoit de mettre à feu et à sang ceux qui y manqueroient.

Robustes et courageux, habitués à souffrir la faim, la fatigue et l'intempérie des saisons, leur manière de faire la guerre étoit redoutable. Armés de fusils, de pistolets, d'une longue épée, d'un poignard et d'un bouclier, ils surprenoient souvent l'ennemi par des marches forcées, déchargeoient leurs fusils, les jetoient alors à terre, et s'avançant à la course, tiroient leurs coups de pistolets et combattoient ensuite corps à corps avec leur épée ou leur poignard. Rangés par clans et par familles, l'émulation ajoutoit encore à leur valeur; mais faute de provisions et d'artillerie, ils n'étoient à craindre que pour des coups de mains.

On s'est plu à confondre le gouvernement des clans avec le gouvernement féodal, malgré leur

extrême différence. Dans la féodalité, tout tenoit à la conquête; le droit étoit inhérent à la terre et se transmettoit avec elle, et les devoirs de vassalité s'exigeoient d'autant plus impérieusement, que la propriété du vassal en répondoit, et qu'une ligne de démarcation, injurieuse à l'humanité, séparoit le seigneur de l'homme attaché à la glèbe, le noble du rôturier, et sembloit en faire deux espèces d'êtres différens. Dans le gouvernement des clans, au contraire, tout étoit fondé sur l'autorité paternelle que conservoit le chef d'une famille sur tous les individus qui la composoient: de-là l'attachement mutuel des chefs pour leurs clans et des clans pour leurs chefs; leurs égards réciproques, et cette espèce de dignité et de politesse qui se remarque encore chez tous les *Highlanders*, au milieu même de la plus excessive pauvreté. Le système féodal en s'introduisant dans leurs montagnes avoit altéré leur gouvernement sans en changer l'essence. Le propriétaire d'un fief, en acquérant des droits sur ses vassaux et pouvant devenir lui-même vassal d'un étranger, n'en reconnoissoit pas moins la supériorité de son chef, du chef de son nom et de son clan.

Ce n'est que par des traditions ou par quelques débris encore subsistans, qu'on peut connoître

les anciennes institutions d'un peuple long-tems privé, à ce qu'il paroît, de l'art d'écrire, et qui n'a eu que très-peu de relations avec ses voisins. Le respect qu'il montre encore aujourd'hui pour ses chefs, indépendamment de leur fortune ou de leur rang, est un des plus précieux restes de leurs mœurs anciennes. On rencontre à chaque pas en parcourant les *Highlands*, des marques frappantes de cette espèce de sentiment religieux ; et Johnson et Boswell ont ramassé, dans leurs voyages aux Hébrides, des preuves de l'importance que les chefs attachent encore à cette qualité.

Les *lairds* de Munk et de Coll (1), deux îles des Hébrides, reconnoissent pour chef sir Allan Maclean d'Inchkennet, petite île qu'il habite et qu'il tient à loyer. Ce *chieftain* accompagna ces deux voyageurs à Icolmkill, autre petite île habitée par des Macleans et devenue propriété du duc d'Argyle. Sur ce qu'on lui avoit rapporté qu'un des habitans lui avoit refusé du rhum, « Ne savez-vous pas, lui dit-il, « que si je vous ordonnois de couper la gorge à « quelqu'un, vous devriez le faire? — Oui, ré- « pondit le *Highlander*, et même la mienne, et

(1) Les *lairds* portent le nom de leurs possessions ; il paroît que ce titre est resté aux propriétaires des anciennes seigneuries.

« même me pendre. — Je crois, ajouta le chef, « que vous êtes un Campbell. » Ce même homme dit un instant après à Boswell, qu'il n'étoit pas vrai qu'on fut venu lui demander du rhum. « Si sir Allan m'avoit envoyé son chien pour en « avoir, je lui en aurois donné; je me casserois « les os pour lui. »

Johnson avoit dit, dans son ouvrage, « Que « les Macleods de Raazay reconnoissoient pour « chef Macleod de Dunwegan, quoique ses « ancêtres eussent disputé long-tems la préé- « minence. » Macleod de Raazay s'en plaignit, en 1775, à Boswell. « Je n'ai jamais « été à même, lui écrivit-il, d'entrer à ce su- « jet dans une discussion sérieuse avec le pré- « sent *laird* de Dunwegan, ni avec son grand- « père, et jamais ils n'ont tenté de me faire « renoncer à cette dignité. Je sais que l'avan- « tage d'être chef d'un clan est à présent peu « de chose, et qu'il seroit assez difficile de re- « monter jusqu'au premier chef d'une maison « ancienne par lequel cet honneur nous a été « transmis. La maison de Macleod consiste ac- « tuellement en deux branches, les Macleods « de Lewis, dont je descends, et les Macleods « de Harris; et quoique les premiers aient per- « du des biens très-considérables par des confis- « cations sous Jacques VI, il en existe encore

« différentes familles respectables qui me blâ-
« meroient, avec raison, pour une renonciation aussi insignifiante, lorsqu'ils me regardent comme chef de leur maison ; ce qui n'est « pas sans quelqu'importance dans nos contrées, « quoique dans le fait ce ne soit qu'un point « d'honneur idéal. »

Pour faire entièrement disparoître un pouvoir rival qui l'inquiétoit sans cesse, le gouvernement, qui, en 1715, avoit désarmé toutes les personnes non qualifiées pour les élections de membres du parlement, a pris, en 1748, le parti fort sage d'abolir toute espèce de juridictions particulières, de services personnels, de droits quelconques, et de racheter même ceux des seigneurs, qui antérieurement avoient été convertis en argent. Depuis lors les clans se sont beaucoup mêlés, et la considération pour leurs chefs diminue insensiblement ; mais l'orgueil de leur appartenir par les liens du sang, comme par l'identité de nom, leur conserve encore beaucoup d'égards. On les regards toujours comme les chefs de la famille.

La fierté dans la misère, la paresse effet de la vanité, et la curiosité enfant de l'oisiveté, voilà les traits qui caractérisent les *Highlanders*, qui d'ailleurs sont bons, honnêtes, hospitaliers, peu intéressés, mais sensibles à l'ex- Mœurs.

cès aux injures, au mépris. Durs à eux-mêmes, et couchant souvent en plein air sur leurs bruyères, enveloppés dans leurs manteaux, ils aiment la guerre et en bravent avec courage les fatigues et les dangers. Ils pouvoient être voleurs et être protégés dans leurs rapines par leurs chefs, avant l'abolition du genre de gouvernement établi chez eux; mais ils ne le sont plus à présent. On est parfaitement en sûreté dans leurs montagnes, et il n'est pas de peuple à qui je me confiasse avec plus de sécurité. Que de gens il faudroit fuir, si, comme le dit Johnson, ils devoient être voleurs parce qu'ils sont pauvres et n'ont pas d'autres moyens de s'enrichir. Il paroît même, d'après le caractère hospitalier qu'on s'est toujours accordé à donner à ces montagnards, que jamais les étrangers n'ont eu de danger à courir parmi eux. S'ils ne pilloient leurs voisins que parce qu'ils étoient leurs ennemis, ils n'étoient guère plus blâmables que les voleurs autorisés par l'usage sous le nom de corsaires. Les clans étoient sans cesse en guerre entre eux, comme les seigneurs et leurs vassaux l'étoient avec leurs voisins, lorsque le systême féodal existoit dans toute sa force; et la réciprocité une fois établie, semble rendre légaux tous les excès qui se commettent dans cette terrible maladie des corps politiques. On ne peut

nier cependant qu'ils n'aient conservé long-tems un caractère sauvage, un penchant au pillage qui les rendoient dangereux à des voisins plus industrieux qu'eux, et qu'ils s'étoient habitués à regarder comme leurs ennemis. Le *Lochaber*, dit Pennant, étoit une caverne de voleurs; ses habitans faisoient des excursions pour piller et venoient ensuite se retrancher derrière leurs lacs et leurs marais : des chefs levoient des contributions, nommées *black-meal*, sur une grande étendue de terrain pour en assurer le bétail contre le pillage; et le vol de bestiaux à force ouverte n'étoit pas déshonorant dans ces montagnes; comme il donnoit lieu à des combats, on y attachoit même une sorte de gloire.

En 1602, Jacques VI fit des réglemens pour tâcher de civiliser ces peuples et faire cesser leurs excès; en 1715, pour prévenir leurs incursions dans les *Lowlands*, on leur défendit d'y descendre armés; et en 1752, un acte du parlement autorisa le roi à employer à leur civilisation les revenus des biens confisqués sur les chefs des rebelles de 1715 et 1745 (1).

(1) Dalrymple en prenant quelques traits des *Highlanders* a fait, dans ses mémoires, un tableau bien colorié, bien harmonieux des clans, mais non pas un portrait. C'est une *Utopie* qu'il a placé dans les montagnes d'Écosse.

Tout est plein de leurs rivalités, de leurs querelles, de leurs vengeances barbares. On montre encore, dit Johnson, la caverne où un Campbell, retiré avec une partie de son clan et s'obstinant à ne pas livrer un agresseur, fut étouffé par des Macdonalds. Le clan des Mac-Gregors, qui s'étoit rendu infâme par des excès de tout genre, dit Pennant, et sur-tout par l'horrible massacre des Cahouns, en 1602, fut proscrit et chassé, comme on chasse des bêtes sauvages, de la vallée qu'il habitoit au nord du lac Lomond, et son nom même fut supprimé par un acte du conseil. Le duc d'Argyle me montrant de superbes hêtres dans son parc, me dit que l'allée entière seroit pareille, si le reste n'avoit été coupé par les Murrays qui, en 1685, ayant eu ordre du roi de faire une incursion dans les terres des Campbells, les surprirent à Inverrary, y pillèrent tout ce qu'ils purent emporter, dévastèrent et brûlèrent le reste, et pendirent, sans forme de procès, neuf des plus distingués des habitans (1). Nos familles sont unies à pré-

(1) Archibald Campbell, comte d'Argyle, condamné à mort pour avoir refusé de prêter le serment du *test*, qui gênoit les presbytériens rigides, se sauva en Hollande, et y ayant engagé le duc de Monmouth à faire une invasion en Angleterre, vint lui-même, en 1635, descendre en Écosse, où il fut joint par deux à trois mille de ses vassaux. C'est alors que le marquis d'Athol s'em-

sent, m'ajouta le duc, mais lorsqu'un Murray, ancêtre du duc d'Athol, vint, il y a une cinquantaine d'années, visiter un des miens, les habitans n'attendoient qu'un geste de leur chef pour massacrer celui des Murrays. Au commencement de ce siècle même, des combats se livrèrent encore dans les environs d'Inverness, entre des Mackintoshs et un petit clan de Macdonalds dont le chef refusoit de payer quelques droits de suzéraineté à celui des Mackintoshs, et qui préférèrent le sort des armes à l'intervention de la justice.

Souvent les rois profitoient de ces rivalités pour réduire des clans rebelles, et ajoutoient même un aliment de plus à leur haine, l'espoir de partager les dépouilles des chefs. C'est par de fréquentes confiscations que sont déchues des familles autrefois très-puissantes et que d'autres ont acquis d'immenses propriétés, tels que les ducs d'Argyle, qui possèdent aujourd'hui les grands biens qu'avoient les Macleans dans les Hébrides,

Les rois ne bornoient pas toujours là leurs

---

para d'Inverrary ; la troupe du comte d'Argyle fut dispersée ; il fut fait prisonnier et fut décapité, ainsi que l'avoit été son père, vingt-quatre ans auparavant, sous le spécieux prétexte de son opposition au rétablissement de la royauté.

vengeances ; sir John Dalrymple en cite un exemple pris dans des tems qui se rapprochent de nous, mais qui rappelle les siècles les plus barbares et les mœurs les plus féroces.

Massacre de Glenco.

Le lord Breadalbane avoit proposé au roi Guillaume, en 1691, de faire un traité avec les chefs des clans, et de leur partager 12,000 liv. st. et quelques pensions, à condition qu'ils entretiendroient un corps de quatre mille hommes à la disposition du gouvernement. Quelques intrigues du duc d'Hamilton retardèrent la conclusion de ce traité, et les chefs écrivirent en même tems au roi Jacques, pour lui demander son consentement, s'engageant à rompre dès que son intérêt l'exigeroit, et à Guillaume, pour lui dire que cette démarche avoit été concertée avec le lord Breadalbane, et lui inspirer ainsi de la défiance contre ses plus fidèles adhérens. Ce manque de foi irrita Breadalbane et le porta à faire proposer au roi, par sir John Dalrymple, secrétaire d'état, de détruire les clans rebelles qui n'auroient pas prêté le serment de fidélité dans le tems prescrit, en employant contre eux le fer et le feu (1), et les

(1) *The mode of execution was intended to be by what was called in Scotland, Letters of fire and sword; an inhuman, but a legal weapon, in the law of that country, against attainted rebels.* Sir John Dalrympl's Memoirs.

lords Tarbet, d'Argyle et d'Athol, mus, la plupart, par l'espoir de partager les biens des proscrits, s'engagèrent à favoriser l'exécution de cet atroce projet.

Les chefs des clans, avertis probablement par quelques membres du conseil privé, prêtèrent leur serment à tems, il ne restoit que Macdonald de Glenco, dont le clan avoit eu de fréquentes guerres avec la famille du lord Breadalbane, et qui, ayant conservé l'habitude de venir piller les *Lowlands*, avoit, peu de tems avant, lié à un arbre un de ses complices par lequel il avoit été découvert, et l'y avoit poignardé, donnant lui-même le premier coup et chacun individu du clan suivant son exemple. Se voyant seul, il se décida à imiter les autres chefs et vint au fort Guillaume pour prêter son serment entre les mains du commandant qui, n'étant point officier civil, ne se crut pas compétent pour le recevoir. Il partit alors pour Inverrary, le chef-lieu du comté, et retenu sur les lacs par le mauvais tems, n'y arriva qu'après le délai fixé. Le shérif se décida cependant à recevoir son serment, mais on prit le prétexte de ce retard pour faire sur son clan un exemple qui par la suite put contenir tous les autres.

Guillaume signa, le 8 janvier 1692, de sa

propre main, au haut et au bas, l'ordre d'exterminer ce clan. Pour mieux en assurer l'exécution, on choisit deux compagnies d'*Highlanders* du régiment d'Argyle, commandées par le capitaine Campbell de Glenyon, oncle d'une des belles-filles de Glenco. Elles vinrent en février prendre leur quartier dans la vallée qu'habitoit ces Macdonalds qui les reçurent en amis, ne soupçonnant pas l'objet de leur séjour. Un soir leur commandant sortant de souper chez Glenco, donne l'ordre à ses satellites d'égorger leurs hôtes pendant la nuit. Le lieutenant Lindsay frappe chez leur chef; il ouvre et reçoit à l'instant un coup de pistolet derrière le dos : hommes, femmes, enfans, tout ce qui tombe sous la main du soldat est impitoyablement massacré; trente-huit personnes périrent dans cet horrible carnage; les autres, sauvées par un des fils de Glenco, qui, ayant entendu un soldat dire qu'il combattroit volontiers les Macdonalds en pleine campagne, mais ne pouvoit se décider à les tuer endormis, leur avoit donné l'alarme, ne durent leur salut qu'au mauvais tems qui avoit empêché le lieutenant-colonel Hamilton de s'emparer des passages de la vallée. Il y entra le lendemain, et après avoir partagé, entre ses officiers et ses soldats, les bestiaux et les dépouilles de ce malheureux clan, réduisit tout en cendres.

Pauvreté du pays.

Rien dans ces montagnes, si ce n'est un infiniment petit nombre d'habitations modernes de personnes titrées et fort riches, n'annonce l'opulence ou n'en rappelle le souvenir. Les vieux châteaux qu'on y rencontre sont tous très-petits, et les maisons des propriétaires aisés sont au-dessous de la médiocreté. D'ailleurs, cette classe est peu nombreuse; les immenses propriétés des ducs d'Argyle, de Gordon, d'Athol, des lords Breadalbane et Macdonald, d'un M. Drummond, à qui on vient de rendre les biens des comtes de Perth, ses ayeux, etc., couvrent presque tous les *Highlands*. Pour être riche dans ces contrées, il faut souvent avoir des milliers d'acres de terre, ou plutôt de rochers. Johnson dit que le propriétaire d'un terrain de dix-huit milles de long sur trois de large, entre le fort Auguste et l'île de Sky, en vendant souvent ses bois pour se faire de gros revenus, et courant ainsi risque de dégrader ses biens, ne put jamais en tirer plus de 400 liv. st. par an, ce qui revient à 3 *half-penny* par acre; et Pennant cite une ferme de quatorze milles de long, près du *Loch-Levin*, qui, en 1769, n'étoit louée que 35 liv. st.

Presque toutes les terres sont louées à des fermiers (*taskmen*), souvent parens des propriétaires, et qui les sous-louent communément pour

un an, ou bien les font cultiver par des *cottagers*. Ceux-ci, qui sont obligés de travailler pour leurs maîtres toutes les fois qu'ils en sont requis, en reçoivent un peu de terrain pour bâtir leur hutte, cultiver des pommes de terre et nourrir une vache, un acre ou deux de mauvaises terres arables, et un demi-boisseau d'avoine par semaine de travail. Il y a aussi quelque peu de métayers à qui on fournit bestiaux et semences et dont on partage les récoltes. Quoique ces *taskmen* vexent souvent les malheureux qu'ils tiennent dans leur dépendance, ils n'en sont guère plus riches. Je fus dans l'île de Mull réclamer l'hospitalité d'un fermier du duc d'Argyle : il avoit, s'empressa-t-il à me dire, un frère colonel, un autre capitaine, et il n'eut à m'offrir que des *cakes* et du jambon cru, ce qu'il fit avec une cordialité qui assaisonne un mauvais repas. On conçoit difficilement que, dans un pays aussi pauvre et sans aucune manufacture, les journées d'ouvriers soient de 9 *pence*, d'un *penny* plus cher que dans les *Lowlands*. Les bras y sont rares et les habitans excessivement paresseux : ils sont fiers et n'ont pas de besoins factices.

Superstition. Qu'il y ait beaucoup d'ignorance et de superstition parmi les *Highlanders*, est chose très-naturelle : les habitans des campagnes ne peu-

vent recevoir un peu d'instruction que dans les villes, et il n'y en a pas dans leurs montagnes, ou des ministres de leur culte, et ils y sont fort rares; les églises sont souvent isolées et toujours à de grandes distances les unes des autres: qu'ils croient aux revenans, aux devins, aux charmes, c'est encore une chose fort commune aux peuples pasteurs, aux pays de montagnes, et qui a eu lieu de tout tems, témoin les Idylles de Théocrite, les églogues de Virgile. Jamais un *Highlander*, dit Pennant, ne commence quelque chose d'important le jour de la semaine où tombe le 3 mai, et le 1er. de ce même mois, les pâtres font sur les montagnes, une espèce de sacrifice de gâteaux, lait, *wiski*, etc., aux animaux malfaisans: cette cérémonie s'appelle *bel-tein;* les assistans jettent par-dessus leurs épaules des portions pour le renard, pour l'aigle, etc. On met sur la poitrine des morts une assiette avec de la terre et du sel; on les pleure à grands cris; on leur reproche leur départ.

On trouve dans les *Highlands* une sorte de visionnaires qui se croient doués de la faculté de pressentir les événemens. Cette faculté s'appelle *taisch*, en erse, les Anglois la nomment *second sight.* « C'est, dit Johnson, une impres-
« sion faite ou par les yeux sur l'esprit, ou par

« l'esprit sur les yeux, et qui montre les choses « futures ou éloignées, comme si elles étoient « présentes : elle agit involontairement sur les « personnes qui en sont atteintes, sans qu'elles « puissent s'en distraire, et presque toujours « d'une manière pénible, quoique les événemens « prévus ne soient pas toujours malheureux; car « elles pressentent également un mariage, un « enterrement ou une chose indifférente (1): « presque toutes sont pauvres et ignorantes. « Cette faculté ne leur attire aucune considé« ration particulière, et elles ne cherchent pas « à en profiter pour avoir de l'argent. » Tout

(1) M. Macquary d'Ulva assura à Johnson et à Boswell, qu'ayant été absent depuis quelque tems, une vieille femme prédit le moment de son retour, et qu'il rameneroit avec lui deux personnes suivies d'un domestique vêtu de rouge et vert, et qu'effectivement il arriva à l'heure annoncée, avec deux de ses amis et un domestique qui avoit une livrée rouge et verte, que le hasard lui avoit fait acheter à Edinbourg. Pennant dit qu'un habitant du Caithness, qui d'abord avoit cru se rendre recommandable en se prétendant doué de la faculté de prévoir les événemens, s'écria, pendant une nuit orageuse, que les gens d'un bateau qu'il avoit en mer étoient noyés, qu'il le voyoit à leurs habits mouillés : l'événement ayant justifié ce pressentiment, il fut tourmenté le reste de ses jours par des sentimens semblables. Mais un des exemples de *second sight* les plus cités, est celui du président Duncan Forbes, qui, peu de tems après la bataille de Prestonpans, discutant chez lui, à Culloden, sur les suites que pourroit avoir cette affaire, ouvrit soudain la fenêtre, et s'écria, en montrant la campagne : *Soyez sûr que tous ces troubles seront terminés là.*

jusque-là s'accorde avec les renseignemens que j'ai pu obtenir sur les lieux; mais je suis loin d'y avoir apperçu, comme Johnson, « Que les « habitans de toutes les classes croient à cette « *second sight*, excepté les ministres, qu'on « soupçonne la nier moins par conviction que « par systême. » Cette assertion, beaucoup trop générale, et l'explication qu'il cherche à donner de cette chimère, qui n'est qu'un rêve d'hypocondres éveillés, le conduit à former des vœux assez étranges dans la bouche d'un homme éclairé. « Ma curiosité, dit-il, ne put jamais parve« nir à la conviction; enfin, je partis, désirant « seulement d'y croire. » *Y never could advance my curiosity to conviction, but came away at last only wishing to believe.*

Les *Highlanders*, à quelques catholiques près, sont presbytériens comme tous les Ecossois. Leurs pasteurs ne manquent pas d'instruction, de l'aveu même de Johnson, qui n'en a jamais rencontré sans avoir regret qu'ils fussent de cette secte. Aussi relativement à la religion se regardoit-il en Ecosse comme en Turquie. On rencontre à chaque pas dans ces montagnes des églises renversées par la violence des réformateurs, et des tombeaux brisés et cachés sous la bruyère. Religion.

La langue qu'on parle dans les *Highlands* est Langue erse, et Ossian.

un mélange de l'ancien celte et de la langue punique qu'on y appelle *galic*, et que nous nommons erse, ainsi que les Anglois. C'est la même que l'irlandois (1), et c'est dans cette langue qu'ont été composées les poésies d'Ossian, qui, depuis les siècles les plus reculés, se sont conservées par tradition jusqu'à nos jours. Il paroît que ce barde célèbre vivoit vers la fin du troisième siècle, entre la chûte des Druides, dont il fut un des derniers disciples, et l'établissement du christianisme. On doit, à M. Macpherson, une éloquente traduction des œuvres de ce poëte. Nier leur authenticité, en dépit d'une infinité d'autorités, les seules de ce genre qu'on puisse avoir, les témoignages d'un grand nombre de gens instruits qui les ont entendu réciter par les *Highlanders* long-tems avant que cette traduction ne parut; et ne la nier que parce que ce peuple est ignare, non lettré, et n'a aucun manuscrit ancien dans cette langue, me paroît, dans Johnson, une des preuves les plus convaincantes de cette orgueilleuse jalousie qui le dominoit. On sait que les œuvres d'Homère, les anciennes loix grecques, celles de Sparte, ont été conservées par tradition à travers une infinité d'événemens intéressans qui pouvoient aisément

(1) Voyez *Irlande*.

les faire oublier; que les monumens historiques des Germains l'ont été par des chansons; et que les Druides transmettoient leur doctrine, à leurs disciples, dans des poëmes qu'il n'étoit pas permis d'écrire : la crainte que de pareilles poésies en rappelant aux Gallois le souvenir de leurs ancêtres, ne les poussât à la révolte, ne porta-t-elle pas le farouche Edouard I[er]. à faire égorger tous les bardes du Pays de Galles, pour mieux s'en assurer la conquête. Plus ces montagnards étoient ignorans, moins ils avoient de communication avec leurs voisins, et plus facilement d'anciennes traditions ont pu se conserver chez eux, sur-tout par le moyen de leurs bardes qui, composant peu de choses eux-mêmes, n'avoient rien de mieux à faire que d'apprendre et réciter des poésies qu'aimoit la nation et que l'on chante encore aujourd'hui parmi les classes les plus inférieures du peuple. Tout en elles annonce la plus haute antiquité, des mœurs excessivement simples, des comparaisons toujours prises dans la nature, et dans la nature brute et sauvage du pays, rien n'y a le moindre rapport aux arts, au commerce, à l'agriculture même; il seroit impossible qu'en les composant dans ce siècle, on eut pu oublier à ce point toutes les connoissances acquises par une longue civilisation, tous les objets qui frap-

pent sans cesse les yeux. C'est d'ailleurs dans l'ouvrage même qu'un littérateur distingué, comme Johnson, auroit dû chercher les preuves de l'imposture dont il se plaint. Que le traducteur, après avoir colligé ces poëmes dans les *Highlands*, en ait cousu quelques parties, ait rempli quelques lacunes, ce n'est pas assez pour attacher à son nom la gloire d'être l'auteur de ces beaux ouvrages, en le livrant au public comme un imposteur. Le docteur Blair, dont la réputation littéraire n'est pas inférieure à celle de Johnson, a, dans une dissertation savante, rendu un hommage mérité au chantre antique des *Highlands*; et, rassemblant une foule de témoignages respectables, a mis hors de doute, aux yeux des gens impartiaux, l'authenticité de ce précieux monument des mœurs d'un âge reculé et d'un pays privé de tout ce qui rend la nature aimable.

Bardes, senachies.

C'est également par tradition que se sont conservés les généalogies des principales familles de chaque clan, et les événemens intéressans qui se passoient dans leurs montagnes; car on ne connoît pas, dit Johnson, de manuscrit erse antérieur à cent cinquante ans, et en cela il ne paroît guère avoir été contredit. Outre les bardes qui étoient attachés à chaque chef et leur servoient d'ambassadeurs, il y avoit

dans chaqué clan des *senachies* ou historiens qui en racontoient l'histoire et récitoient les éloges des chefs et de leurs ancêtres (1), que chantoient les bardes. Ils y mêloient sans doute tout ce qui pouvoit flatter leur vanité, et tout en faisant remonter leurs maisons à la plus haute antiquité, ils pouvoient aisement, d'après l'identité de nom, donner lieu à des branches éloignées de s'enter sur celle du chef. Aussi plusieurs familles ignorent-elles les relations qu'elles ont entre elles, et y a-t-il quelquefois du doute sur les chefs. Tous les individus d'un clan se disant de la même famille, il ne pouvoit y avoir de mésalliances, et l'orgueil attache encore aujourd'hui moins d'importance à ces sortes d'unions, dans ces montagnes que dans le reste de l'Europe. J'ai connu un ancien charpentier qui avoit épousé une proche parente d'un des lords les plus riches et les plus distingués des *Highlands*, et qui vivoit dans la plus grande intimité avec la famille de sa femme.

Changement de mœurs.

Les mœurs changent à présent très-rapidement; les bestiaux commencent à cesser d'ê-

(1) La même personne occupoit quelquefois les deux fonctions: les Macdonalds ont dans l'île de Sky une pièce de terre qui porte les deux noms, et paroît avoir été l'appanage des bardes et *senachies* de leur famille. Ces emplois étoient héréditaires.

tre, comme ils l'étoient autrefois, la dot unique des filles, même les plus riches. Les chefs et les *lairds* se sont soustraits aux énormes dépenses que leur occasionnoient certaines cérémonies. A l'enterrement d'un *laird* de Coll, mort il y a une centaine d'années, on tua trente vaches et environ cinquante moutons pour régaler les assistans. Les métiers ne sont plus héréditaires : il n'y a plus de bardes depuis longtems, plus de harpes, les joueurs de musettes diminuent de jour en jour, et le goût des *Highlanders* pour la musique disparoît avec les anciens usages : ils chantent cependant encore beaucoup, et, en général, leurs chants m'ont parus plus mélancoliques que gais. Ils se rappellent fréquemment leurs anciennes relations avec la France ; et même dans certaines parties des Hébrides, ils ne connoissent pas d'autre nation étrangère : pour eux, tout ce qui n'est pas Ecossois ou Anglois est François. Ils n'aiment par les *Lowlanders*. « Les clans les plus sauva« ges, disoit un pasteur à Johnson, sont les « plus voisins des *Lowlands*. »

Calédoniens, Pictes.

Ces peuples formoient autrefois deux nations différentes, les Pictes et les Calédoniens : ceux-ci repoussés un moment dans leurs montagnes par Agricola, en 81, et par Théodosius, en 367, forcèrent bientôt le premier de bâtir et le se-

cond de réparer les fameuses murailles entre les *firths* de Forth et de Clyde, pour prévenir leurs fréquentes incursions. Des restes s'en voient encore, et s'appellent aujourd'hui *Graham's-Dike*, du nom du guerrier qui passe pour les avoir franchi le premier. Après de nombreuses guerres, les Pictes furent entièrement conquis vers 840 par les *Highlanders*, sous la conduite de Kennet II, qui se prétendoit le plus proche héritier de leur dernier roi, et réunit dans une seule monarchie, tout le pays au nord du mur qu'Adrien avoit fait bâtir entre Carlisle et New-castle. Depuis les deux nations furent confondues sous le nom d'Ecossois (1), que portoient alors

(1) C'est ce qui a fait croire à quelques historiens que la race entière des Pictes avoit été exterminée lors de la conquête. Rien n'est d'ailleurs plus obscur que l'ancienne histoire d'Ecosse. Innes prétend que les Calédonieus et les Pictes sont le même peuple, et que ce dernier nom ne fut donné aux Calédoniens du midi par les Romains, que vers le quatrième siécle. Fordun, le plus ancien des historiens de ce royaume, et qui, dans le quatorzième siècle, a ramassé les vieilles chroniques des Culdées ou premiers moines d'Ecosse, fait venir les Ecossois d'Irlande, trois cents ans avant Jésus-Christ, et leur donne pour roi Fergus I[er]. D'autres auteurs, et c'est le sentiment d'Innes, ne les font venir d'Irlande que vers le troisième siècle, sous la conduite de Fergus II, et regardent la liste des rois antérieurs comme fabuleuse. Cette opinion est la plus probable. Les nobles, dans une lettre qu'ils écrivirent au pape en 1320, prétendirent que leurs ancêtres étoient venus directement d'Espagne sans passer par l'Irlande. Un nouveau système s'est in-

les habitans des montagnes, et qu'ils tiroient, dit-on, d'une peuplade d'Irlande qui s'étoit établie dans les Hébrides et sur la côte de l'ouest, sous la conduite de Fergus, qu'on regarde communément comme le premier roi d'Ecosse.

Forts vitrifiés. C'est sans doute à des siècles bien reculés qu'il faut faire remonter les forts vitrifiés (*vitrifyed forts*) dont les restes couronnent plusieurs montagnes, et dont on ne retrouve de traces dans aucune partie du globe. Le plus considérable de ceux que j'ai vu, est Craig-Phadrick, près d'Inverness. Il dominoit tout le golfe. Son enceinte intérieure est d'environ trois cents pieds de long sur cent de large: deux murs de pierres de différente nature, agglomerées par la fusion, et dont il reste d'assez grandes masses, formoient sa défense. La construction de ces murailles a beaucoup exercé les savans d'Ecosse. Quel procédé a-t-on employé pour mettre ces pierres en état de fusion, sur-tout dans un pays si anciennement dépouillé de bois? Quelques

---

troduit en Ecosse depuis quelques années, c'est celui des Macphersons qui veulent que les Calédoniens, les Pictes et les Ecossois soient le même peuple. La ressemblance marquée de l'erse et de l'irlandois, et l'opinion si anciennement et si généralement reçue de l'origine commune des deux nations, semble contredire fortement ce dernier système.

personnes croient qu'il existoit de grandes forêts dans ces montagnes, lorsqu'on fit ces fortifications et qu'on se contenta de couvrir ces murs d'une immense quantité de bois et d'y mettre le feu : d'autres pensent qu'elles furent faites de fortes caisses de bois remplies de pierres, et que ces caisses incendiées par les ennemis, fondirent les pierres et les mirent dans l'état où elles sont. Cette opinion n'est guère probable. Les membres les plus distingués de l'université d'Edinbourg, qui m'ont indiqué ces forts, paroissent n'avoir aucune idée arrêtée sur leur formation.

Antiquités.

On trouve aussi dans ces montagnes des monticules factices, qui paroissent avoir été des tombeaux, et beaucoup de ces temples de Druides fort communs en Angleterre : ce sont des pierres plates élevées sur un de leurs côtés, et formant un cercle plus ou moins grand. Il y a aussi vers les côtes de l'est quelques tours danoises, restes des incursions qu'y ont fait ces peuples (1).

(1) Voyez *Irlande*, *antiquités*.

DES HÉBRIDES.

Les Hébrides, anciennement nommées Ebudes, et que les Anglois appellent communément Iles de l'Ouest, *Western-Islands*, forment un long archipel à l'ouest de l'Ecosse et au nord de l'Irlande. Nul doute qu'elles ne doivent leur existence à quelques grandes convulsions de la nature qui les a séparées de ces deux terres. Les eaux et le feu se sont réunis pour leur donner naissance. La violence des flots est terrible et constante dans ces parages; et Staffa, des pointes de l'île de Mull, sur la côte d'Ecosse; la Chaussée des Géans, l'île de Raghery, sur celle d'Irlande, sont peut-être les restes les plus grands et les plus majestueux de volcans dont on ait connoissance. Qui parcourroit cet archipel d'un œil observateur et exercé en trouveroit peut-être par-tout des traces. Ses îles sont nombreuses, on en compte plus de trois cents; beaucoup sont très-petites, mais environ quarante sont habitées.

Bute. Les plus considérables sont Bute et Arran à l'embouchure du Clyde; on y compte une douzaine de mille ames. La première est assez petite, mais fertile et bien cultivée; la seconde

l'est moins, quoique beaucoup plus grande : le voisinage de Glasgow les fait un peu participer à sa prospérité, et la presqu'île de Cantyre les sépare du reste des Hébrides. A l'ouest de cette presqu'île sont Ilay, qui est assez grande, passablement fertile, et passe pour contenir six à sept mille ames; et Jura, qui y touche, qui est très-montueuse et n'a guère que douze cents ames. On en donne autant à Lismore, petite île très-fertile à l'entrée du Loch-Finn. Mull, qui la couvre à l'ouest, a près de quarante milles de long, sur trente de large; c'est un amas de montagnes nues, couvertes en grande partie de bruyères, mais entre lesquelles il y a quelques bons pâturages où l'on nourrit beaucoup de bestiaux. Sa population ne va guère qu'à six à sept mille ames. Mull.

Jona ou Icolmkill touche à Mull; c'est la plus célèbre des Hébrides. Saint-Colombe, qui prêcha l'évangile dans ces îles, vers 560, y fonda un collège qui devint le centre du savoir du nord de l'Europe, et la sépulture de plusieurs rois d'Ecosse, d'Irlande et de Norwège. Icolmkill.

Carried to Colmes-Kill
The sacred store-house of his predecessor
And guardian of his bones.

dit Shakespear, en parlant du corps de Dun-

can tué par Macbeth, en 1046. On y voit encore des restes assez considérables d'églises, de couvens et de tombeaux. Cette île n'a que quatre milles de long, sur deux de large : elle est très-fertile; on y compte environ deux cents habitans.

Staffa. Staffa, qui n'est habitée que par une seule famille, et que l'on est quelquefois plusieurs mois sans pouvoir aborder, tant est grande la violence des vagues qui viennent s'y briser, est peut-être la production volcanique la plus singulière et la plus intéressante qui existe. Des prismes basaltiques les plus variés dans leurs formes et leur combinaison l'enveloppent de toute part. Tantôt ce sont d'immenses colonnes posées sur leurs bases, et surmontées de leur entablement; tantôt ces colonnes, portées par d'énormes rochers, paroissent couronner l'île; quelquefois elles ornent des corps saillans arrondis, ou de grandes ouvertures carrées qui ressemblent aux portes d'un palais, et dans le fond desquelles la mer vient se rompre avec un bruit pareil aux coups souvent répétés du canon; plus loin ces prismes, courbés en quart de cercle sur la plage, semblent la moitié intérieure de la carcasse d'un vaisseau échoué et à demi rongé par les eaux.

Mais l'objet le plus frappant est la grotte de

Fingal. La nature n'offre rien de plus parfait dans ce genre. Des colonnes basaltiques décroissantes en ornent les côtés, et le long de leurs bases règnent de nombreux degrés, restes d'autres prismes brisés par les flots et dont le sommet forme une belle voûte que des stalactites jaunes semblent décorer de caissons et de rosaces dorées : la mer est le pavé de cet auguste temple, dont l'aspect, tantôt riant, tantôt sévère et terrible, varie au gré du plus inconstant des élémens. Tout l'art et tout l'effort des hommes n'en sauroient élever ni d'aussi durables, ni d'aussi majestueux, et, ce qui est plus admirable, ajouteroient à peine à sa régularité (1).

Staffa n'a guère qu'un mille de long, sur un demi-mille de large, et n'étoit connu, il y a vingt ans, que du propriétaire, M. Macquary, que j'y rencontrai, et qui n'avoit jamais pu dé-

(1) Voici les dimensions de cette grotte d'après le chevalier Banks.

Longueur	371 pieds.
Largeur à l'entrée	53
Largeur au fond	20
Hauteur à l'entrée	117
Hauteur au fond	70
Profondeur de l'eau à l'entrée	18
Profondeur de l'eau au fond	9

cider à la venir visiter, qu'un M. Leach (1). Celui-ci y conduisit, en 1772, le chevalier Banks, qui voyageoit dans les Hébrides, et c'est la description qu'en publia ce naturaliste qui en fit la réputation. M. Macquary est le chef d'un petit clan qui habite Ulva, petite île proche de Mull; il vient de la vendre, ainsi que Staffa, 10,000 liv. st. à un M. Macdonald, qui espère en tirer 600 liv. st. de revenu. Le principal produit est le *kelp*.

A l'ouest de Staffa, qui est à vingt-un milles de Mull, sont deux îles fort longues et paroissant se toucher : Tyrey, qui est très-fertile, d'où l'on tire un beau marbre rougeâtre tacheté de blanc et de noir, et où l'on compte de quinze à dix-huit cents ames; et Coll, qui n'en a guère que mille. Plus au nord est Sky, la plus peuplée des Hébrides; elle est peu éloignée de l'Ecosse, et nourrit beaucoup de bestiaux. Il y a quelque culture, quoiqu'il y pleuve neuf mois de l'année. Sa population passe pour être de

Sky.

(1) Ce M. Leach, personnage fort singulier, parlant bien différentes langues, fort instruit, dessinant bien, fort bien habillé, vint passer deux ans, vers 1772, dans l'île de Mull, chez différentes personnes, sans en être connu, sans lettres de recommandation, sans motif apparent, et envoyant chercher mystérieusement ses lettres à la poste par son domestique. Il a disparu tout d'un coup, sans que depuis on en ait ouï parler.

quinze mille ames, et celle de Raazay, qui en est voisine, de neuf cents. Barra, South-Uist, North-Uist, Harris et Lewis, chaîne d'îles plus à l'ouest d'environ cent cinquante milles de long, n'ont guère plus de quinze à dix-huit mille habitans.

Deux voyageurs, en publiant des descriptions de Saint-Kilda, la plus occidentale des Hébrides, ont donné une sorte de célébrité à ce rocher; Martin, qui l'a visité en 1696, et Macaulai, en 1759. Il est situé à une soixantaine de milles de North-Uist, et on lui donne trois milles de long sur deux de large. Sa population, qui étoit de cent quatre-vingt personnes au commencement du siècle, a été réduite à moins de la moitié en 1720, par la petite vérole. Dix chevaux, quarante vaches, quatorze cents moutons faisoient, en 1759, toutes leurs richesses; mais les objets les plus précieux pour eux étoient un bateau et une corde enveloppée de cuir, dont ils se servoient pour aller avec une légéreté et une intrépidité étonnantes, recueillir sur les rochers voisins une immense quantité d'œufs d'oies sauvages, que Brisson, dans son *Ornithologie*, appelle fou de Bass: c'est leur principale nourriture. Cette île appartient, depuis plus de deux cents ans, aux Macleods de Dunwegan; le propriétaire la louoit 11 liv. st. Saint-Kilda.

à un de ses parens, qui tous les ans alloit y chercher ses revenus, consistans en plumes, laines et grains, car on y en cultive un peu. Il y régnoit en despote, les habitans ne pouvant sortir de leurs rochers que dans sa barque. On n'y aborde qu'en été, et très-difficilement. Ces voyageurs s'accordent à dire qu'aussitôt après l'arrivée d'un étranger tous les habitans sont enrhumés : *credat judeus apella.*

Les Hébrides peuvent contenir une population d'environ soixante mille ames. Comme les *Highlands*, elles sont fort montueuses et fort nues, et leur climat, excessivement pluvieux, ne les rend guère propres qu'à nourrir des bestiaux; mais depuis une vingtaine d'années on y fait beaucoup de *kelp*. C'est le résidu du varech, sorte d'algue marine, qui croit en abondance sur les rochers que baigne la mer. On la coupe à la faucile tous les trois ans, on l'entoure d'une corde, et quand le reflux la fait flotter, on la tire doucement à terre, où on la fait sécher et brûler. Cet alkali marin, fort recherché pour les manufactures de savon et les verreries de l'Angleterre et du midi de l'Ecosse, s'achète sur les lieux mêmes de cinq à six guinées la tonne, pesant environ deux mille livres. Il s'en vend annuellement dans les Hébrides et sur les côtes de l'ouest, pour plus de 35,000 liv. st.

Kelp.

C'est une richesse réelle qui n'exige ni avances, ni soins.

Pêcheries.

Ce n'est pas le seul bienfait par lequel la mer semble vouloir réparer envers les habitans de ces climats nébuleux, les torts du reste de la nature; elle leur offre de plus une immense quantité de poissons de toute espèce, et sur-tout de celles dont la pêche est la plus avantageuse, des harengs et des morues. Les harengs arrivent par bandes excessivement nombreuses, vers le milieu de l'été, aux îles de Schetland et aux Orcades, où les Hollandois viennent en faire la pêche, se répandent de là sur les côtes de l'Ecosse et particulièrement sur celles de l'ouest, et pénètrent jusqu'au fond des golfes et des lacs qui y communiquent. Des baleines les y suivent souvent, et y nagent tranquillement entre les bateaux pêcheurs. Les morues couvrent la mer de l'ouest vers le même tems : j'en ai vu des quantités vraiment prodigieuses jouer à la surface de l'eau, entre Staffa et Icolmkill, dans une belle nuit d'été, à une latitude où alors il n'y a presque pas de nuit.

Le grand avantage que produiroient des pêcheries établies sur ces côtes, est trop frappant pour qu'on ne s'en soit pas souvent occupé. Elles procurroient des moyens de subsistance à un pays très-pauvre, en augmen-

teroient la population, la rendroient industrieuse, et fourniroient des matelots à l'état. On a tenté plusieurs fois d'en établir; mais soit qu'on ait adopté un mauvais plan, soit défaut de capitaux ou de suite dans l'entreprise, elles n'ont jamais réussi, et les Hollandois sont restés en possession de cette branche de commerce, regardée long-tems par eux comme tellement avantageuse qu'ils ont élevé une statue à celui qui leur a donné les moyens de la suivre avec succès (1).

Ce n'est pas faute d'efforts de la part du gouvernement; on a même peine à concevoir jusqu'où il a pu les porter. Le docteur Smith assure que, de 1771 à 1781, chaque baril de harengs, dont le prix moyen étoit d'une guinée, coutoit à la nation, s'il étoit salé avec du sel d'Ecosse et importé pour la consommation intérieure, 14 sh. $3\frac{3}{4}$ d., et 17 sh. $11\frac{3}{4}$ d. s'il étoit exporté à l'étranger; s'il étoit salé avec du sel étranger et importé, 1 liv. st. 3 sh. $9\frac{3}{4}$ d., et 1 liv. st. 7 sh. $5\frac{3}{4}$ d. s'il étoit exporté.

J'ai ouï dire à mylord Marchemont, garde des sceaux d'Ecosse, qui a été long-tems une

(1) Guillaume Beukeling qui leur apprit à encaquer les harengs.

des têtes les plus actives du parlement, que lorsqu'à différentes reprises on avoit donné des bateaux aux *Highlanders* pour les encourager à la pêche, ils ne s'en étoient jamais servi que pour faire la contrebande sur les côtes de Suède et de Norwège. M. Pitt, en baissant les droits sur le thé, a paré, en partie, à cet inconvénient; il en reste encore un grand dans la misère, l'apathie et la paresse extrême des habitans.

On s'occupe beaucoup de cet objet depuis quelques années. Les efforts mal dirigés dans le commencement ont été infructueux; des négocians de Perth et de Glasgow en ont tenté de nouveaux avec plus d'intelligence et d'économie, et non sans quelque succès; enfin, une société patriotique vient de se former avec l'intention d'établir des pêcheries en grand, les actions sont de 50 liv. st., et chaque actionnaire n'en peut avoir que dix; déja leurs fonds montent à 25,000 liv. st. Leurs commissaires parcouroient les Hébrides quand j'y étois, et cherchoient le lieu le plus convenable pour former le principal établissement; ils penchoient, m'a-t-on dit, pour *Tobir-Mori* sur la côte orientale de l'île de Mull. La compagnie fournira aux pêcheurs, des bateaux avec des filets pour les harengs et des hameçons pour les morues, objets qu'on évalue à 30 liv. st. Les harengs ne

sont pas sûrs et manquent quelquefois, les morues très-rarement (1).

Il faut pour faire réussir cette entreprise, beaucoup de prudence, d'économie et de suite, ce qu'on obtient difficilement d'une compagnie riche et nombreuse. Des fonds prodigués inconsidéremment la feroient manquer; les pêcheurs, comptant sur de gros gains, se décourageroient dès qu'ils les verroient diminuer. On compte sur le succès à l'ouest de l'Ecosse, qui y est particulièrement intéressé, on en doute à Edinbourg. Le docteur Smith et ses amis paroissent persuadés que de semblables spéculations ne peuvent réussir que faites en petit, par des particuliers dont la vigilance et l'économie tiennent à un intérêt direct, et que d'ailleurs la pêche du hareng est loin de donner le même profit qu'en retiroient autrefois les Hollandois, qui ne la continuent que parce qu'ils ne savent ou mieux employer leurs nombreux capitaux.

Il est aussi question dans ce moment, tant pour favoriser l'établissement des pêcheries que pour la commodité du commerce de Glasgow,

(1) Le lord Sheffield dit, dans son ouvrage sur l'Irlande, que les pêcheurs écossois se servent de trop grands filets, qui souvent sont si chargés d'harengs qu'ils ne peuvent les retirer que le lendemain.

d'ouvrir un canal de six à sept milles de long; du *Loch-Finn* à la mer de l'ouest; il éviteroit une navigation de plus de cent milles autour de la presqu'île du Cantire, et le passage d'un détroit orageux.

DES ORCADES
ET
DES ILES DE SCHETLAND.

C'EST aux îles de Schetland et aux Orcades que commence la pêche du hareng. Ces îles forment deux petits archipels au nord de l'Ecosse. Le *Pentland-Firth*, détroit fort orageux, d'environ vingt-quatre milles de long sur douze de large, sépare les Orcades de la pointe du Caithness. Ce sont une trentaine d'îles fort nues et montueuses, qui peuvent contenir une vingtaine de mille ames; quelques-unes sont passablement fertiles; il y a des mines de plomb; on fait beaucoup de bas à Kirkswald, leur capitale; et les Hollandois y répandent quelqu'argent dans le tems de la pêche. Les îles de Schetland sont plus au nord; on en compte une quarantaine également nues, montueuses, et

qui ne sont propres qu'à nourrir des bestiaux : leur population diffère peu de celle des Orcades. Learwick, leur capitale, commerce avec les Hollandois, et n'est pas pauvre ; on y tricote des bas de laine du prix d'une guinée et même plus. Ces îles s'étendent jusqu'au soixante-unième degré de latitude, et forment un comté avec les Orcades. On y parle par-tout anglois. Les longues nuits, les brouillards et les tempêtes les rendent d'un difficile abord pendant l'hiver.

DES LOWLANDS.

Les *Lowlands*, qui forment la partie méridionale de l'Ecosse, sont loin d'être un pays bas et plat, comme leur nom sembleroit l'indiquer ; aussi ne lui est-il donné que par opposition aux *Highlands*. C'est un pays montueux dans lequel on auroit peine à trouver une plaine de quelques milles de circonférence ; il est même traversé par une grande chaîne de montagnes, *the Pentland's-Hills*, qui s'étendent depuis la côte de l'ouest, dans le Galloway, jusque vers celle de l'est, à peu de distance d'Edinbourg, et qui forment avec les Grampians une large vallée remplie de collines et de monticu-

les, qui comprend les environs des *firths* de Forth et de Clyde. Il y a quelques montagnes assez élevées dans cette chaîne; le *Lead-Hill*, qui a quinze cent soixante pieds de hauteur; l'Hartfeld, deux mille deux cent quatre-vingt, et les *Three-Brethren*, dix-neuf cent soixante-dix.

Les montagnes des *Lowlands* sont, en général, comme celles des *Highlands*, totalement dépouillées de bois, couvertes d'herbes et de bruyères jusqu'au sommet, et propres seulement à nourrir des bestiaux et sur-tour des moutons. Il y a à *Lead-Hill* des mines de plomb considérables qui appartiennent à mylord Hopetown, et le long du *firth* de Forth et de toute la côte de l'ouest une immense quantité de charbon de terre et de fer. Leur extrême abondance a fait former à Carron près du Forth la plus grande fonderie (1) de fer qui existe; et le bas prix du charbon fait faire le long de la côte beaucoup de sel; mais pas en assez grande quantité cependant pour la consommation de l'Ecosse, et d'une qualité bien

---

(1) Elle consomme, dit-on, dix à onze mille tonnes de charbon par jour, et emploie de douze à quinze cents ouvriers, tant dans l'établissement même que dans les mines de fer et de charbon des environs.

inférieure à celui qu'on tire des pays méridionaux : le lord Dundonald a formé à Culross sur le Forth un établissement assez considérable, pour extraire du goudron du charbon de terre, d'après un procédé de son invention ; et l'on établit journellement des verreries et des manufactures de savon à Leith, Paisley et Dumbarton.

Le long de la Tweed sont des montagnes arides qu'on traverse en sortant de Berwick, et dont l'aspect ne dispose pas plus favorablement en faveur de l'Ecosse les étrangers qui y entrent de ce côté, que les landes et les marais des environs d'Annan ne le font ceux qui y arrivent par Carlisle. Vers Kelso et Jedburg, c'est-à-dire, vers le milieu de la partie méridionale de ce royaume, est une étendue assez considérable de pays riant et bien cultivé; et un peu plus loin, vers Harvic, sont des montagnes passablement boisées. Les trois Lothians, qui du Berwickshire s'étendent jusqu'au *firth* de Forth, le long de la mer, sont de très-belles provinces, dont la culture tend rapidement vers un grand degré de perfection; c'est une suite de collines, qui commencent à se bien boiser et à se couvrir d'enclos, chose très-avantageuse dans un pays où on laboure périodiquement les prairies, et où on laisse toute l'année les bestiaux en plein

air. Quelques parties du *West-Lothian*, vers Falkirk et la grande vallée sous Sterling, sont extrêmement agréables et d'une grande fertilité.

Edinbourg, capitale de l'Ecosse, ville très-ancienne, située près le *firth* de Forth, au cinquante-sixième degré de latitude, est dans le *Mid-Lothian*. Sa position singulière, sur la crête d'une colline, qui, par une pente douce, mène à un rocher élevé et escarpé de tout autre côté, prouve qu'elle doit son origine à un fort bâti au haut de ce roc, et sur le chemin duquel elle s'est insensiblement formée. Edinbourg ne consistoit guère, il y a quarante ans, que dans une rue d'un mille de long, assez large, bordée de maisons fort élevées, et de laquelle on descendoit par de ruelles étroites et obscures dans les vallées voisines. Entre 1740 et 1750, il s'est étendu considérablement et d'une manière assez irrégulière au sud, sur une colline qu'on joint dans ce moment à la vieille ville, par un pont de mille soixante-quinze pieds de long et cinquante-cinq de large, qui passe sur une rue. Ce pont, commencé en 1785, et qui touche au moment d'être fini, a vingt-deux arches, dont une de trente-un pieds d'élévation, et trente de large. Les emplacemens voisins, sur lesquels on bâtit des maisons, furent vendus sur le pied de 90,000 à 100,000 Edinbourg.

liv. st. l'acre. Le pont du Nord qui se trouve sur le même alignement, dans la partie opposée de la ville, commencé en 1763, sur un marais qu'on avoit desseché, avoit été terminé en 1769; mais une partie s'étant écroulée la même année, les travaux qu'on fit pour réparer ce dommage ne furent achevés qu'en 1774. Il est formé d'une chaussée d'onze cent trente-quatre pieds de long et de trois belles arches de soixante-douze pieds de large et soixante-huit d'élévation. Il conduit à la nouvelle ville qui, commencée depuis la paix, s'achève dans ce moment, et ne laisse pas d'être assez considérable. Elle est très-bien et très-régulièrement bâtie, dans une charmante position, au haut d'une colline entre la ville vieille et une petite rivière qui se jette dans le *firth*.

La population d'Edinbourg, qui s'accroît en raison de son agrandissement (1), passe pour être de soixante-dix à quatre-vingt mille ames. Son université, devenue célèbre par le mérite distingué de ses professeurs, y attire beaucoup d'écoliers et d'étrangers. Aucun monument ancien n'y rappelle le séjour des souverains, et les édifices modernes(2), qui commencent à s'y mul-

(1) Voyez l'appendice, note H.

(2) L'*Harriot's-Hospital*, bâti en 1628, édifice gothique et l'un

tiplier, y contrastent d'une manière frappante avec les anciennes demeures des plus grands seigneurs, habitées aujourd'hui par des artisans (1). La Bourse, grand et beau bâtiment construit en 1761; un dépôt des archives à peine terminé, d'une belle et riche architecture, et qui se présente majestueusement en face du pont du Nord, une belle église décorée d'un beau portique, au milieu de la nouvelle ville, sont les plus remarquables. Le château, qui occupe le haut du rocher, renferme des cazernes, des magazins et des arsenaux; les ornemens royaux des rois d'Ecosse y ont été déposés, en 1707, dans une chambre dont on a fermé les fenêtres avec des planches, pour prévenir, dit-on, les regrets que leur vue pourroit faire naître dans le cœur des Ecossois. Les derniers de ces rois habitoient *Holyrood-House*, ancienne abbaye, à l'extrémité opposée de la ville; Charles II l'a fait rebâtir; c'est un édifice peu vaste et peu remarquable, qui entoure une cour carrée et dont le rez-de-chaussée a de ce côté un portique en arcades. Deux montagnes assez élevées le dominent, et offrent à leur sommet une

---

des plus beaux d'Edinbourg, n'appartient à aucune de ces époques.

(1) Un faiseur de chaises vient, dit-on, de quitter l'ancien hôtel des lords Drummore, parce qu'il s'y trouvoit mal logé.

superbe vue de tout le golfe et qui a quelque ressemblance avec celle de Naples.

Leith. Leith, le port d'Edinbourg, en est éloigné d'un mille et demi. C'est une ville d'environ dix mille ames, et qui, dit-on, a cent bâtimens en mer. Il y a une verrerie, une manufacture de savon et une fabrique de toiles à voiles. Cinq à six voitures partent de demi-heure en demi-heure pour ces deux villes; et quinze diligences par semaine partent d'Edinbourg pour Londres, qui en est à trois cent soixante-dix-neuf milles, et y vont en quatre jours.

La partie du Fifeshire, qui borde la rive nord du *firth* de Forth, est parsemée de bois et fort riante : l'ouest est montueux et aride : en descendant au nord, on trouve deux grandes et superbes vallées, le Shatherne et le Shathtay, qu'une pointe des Grampians sépare ; elles sont bien cultivées, et la plupart des montagnes qui les bordent sont couvertes de nouvelles plantations qui croissent très-vîte. Il se fait dans toute cette partie et sur-tout à Perth, ville d'une douzaine de mille ames, une immense quantité de fil et de toile, et beaucoup de tartan. Les environs de Dundee, ville de douze à quinze mille ames, où se fait un grand commerce en grains, et particulièrement la plaine nommée *the Carfe of Gowrie*, qui s'étend le long du *firth* de Tay,

passent pour un des pays les plus fertiles de l'Europe. Cette plaine contient, dit-on, vingt-deux mille acres, loués l'un portant l'autre 40 sh. L'Aberdeenshire n'est pas si bon, mais il est très-peuplé; il y a des bois sur la Dee, qui se jette dans la mer près d'Aberdeen: cette ville, dont on porte la population à une vingtaine de mille ames, fait un grand commerce, exporte beaucoup de fil, et, selon Boswell, pour 100,000 liv. st. en tems de paix, et 170 à 180,000 liv. st. en tems de guerre, de bas qui se font dans ses environs. Le Murrayshire, les bords de la Spey, les environs d'Inverness, sont aussi assez bien cultivés: j'y ai vu des très-beaux champs de blé dont le grain étoit tout formé le 1er. juillet, quoique près du 58e degré de latitude nord.

L'ouest des *Lowlands*, excepté les bords rians du Clyde et quelques cantons de l'Airshire et du Dumfrieshire assez fertiles en grains pour qu'on en exporte, n'est ni aussi bon ni aussi aussi peuplé que la partie orientale; mais Glasgow, situé sur le Clyde, l'emporte par son commerce et ses richesses sur tout le reste de l'Ecosse. Cette ville, qui s'accroît et s'embellit tous les jours (1) et dont la population passe cinquante mille ames, est remplie de manufactures de toiles Glasgow.

(1) Voyez l'appendice, note F.

peintes, de mousselines, de rubans; de fabriques de cordes, de chandelles et de toute espèce d'ouvrages en cuirs; de rafineries de sucre, de verreries et de poteries. Son université, et sur-tout sa chaire de philosophie morale à laquelle le docteur Hutcheson et le docteur Smith ont donné un grand lustre, attirent beaucoup d'écoliers, et l'imprimerie des Foulis, qui y est attachée, rivalise celles des Baskerville et des Didot. Cette place fait en outre un grand commerce maritime par Port-Glasgow, qui en est à dix-neuf milles, près de l'embouchure du Clyde, et qui a expédié cette année vingt-trois bâtimens aux îles, et par Greenock qui y en a expédié quarante-un, et qui n'est qu'à deux milles de Port-Glasgow.

Paysley, à six milles de Glasgow, ville qui depuis trente ans s'est accrue de plus d'un tiers, et dont la population réunie à celle de quelques gros villages qui y touchent, passe pour être de quatorze à quinze mille ames, fabrique pour environ 400,000 liv. st. par an de gazes, qui toutes les semaines s'envoient par terre à Londres. Cette manufacture, qui occupe plus de cinq mille tisserands et autant de femmes ou d'enfans, peut à peine suffire dans ce moment aux demandes qu'on lui fait.

DE L'UNION DE L'ÉCOSSE AVEC L'ANGLETERRE,

ET DE SON ÉTAT D'AMÉLIORATION.

Des guerres presque perpétuelles avec ses voisins, et des discordes civiles, ravageoient depuis près de quatre siècles ce malheureux pays, lorsque l'extinction de l'ancienne race de ses rois y appela, en 1283, Edouard Ier., que deux prétendans à la couronne, Bruce et Bailleul, avoient choisis pour arbitre. Ce prince ambitieux saisit cette occasion pour forcer les Ecossois de se faire reconnoître vassaux de l'Angleterre; et bientôt après il renverse Bailleul du trône où lui-même l'avoit élevé, ravage l'Ecosse, brûle ses archives, et emporte cette fameuse pierre de Scone regardée comme le palladium de la monarchie, et sur laquelle ses rois étoient couronnés (1). Robert Bruce, petit-fils Histoire.

(1) Fergus passoit pour avoir apporté cette pierre d'Irlande lorsqu'il vint fonder la monarchie écossoise, et Kennet II, après sa

du compétiteur de Bailleul, rassemble les nobles, se fait déclarer roi, chasse les Anglois et transmet à sa postérité le trône que sa valeur a relevé. Sa petite-fille le fit passer, en 1371, dans la maison de Stuart. Des guerres continuelles avec l'Angleterre, des alliances avec la France (1), les troubles de six longues minorités, voilà ce qui signale le règne des princes de cette maison. Cinq rois de suite périssent de mort violente : des nobles ambitieux et turbulens à la tête desquels on voit des Douglas rivaliser avec leurs souverains, cherchent à affoiblir le pouvoir de la couronne pour se le partager : Jacques V les rassemble en vain pour repousser les incursions des Anglois; il voit dix mille hommes mettre bas les armes devant cinq cents hommes plutôt que de servir leur roi et de

---

conquête, l'avoit transportée de la côte de l'ouest à Scone près de Perth. On y lisoit anciennement ces deux vers :

Ni fallat fatum, Scoti quocumque locatum
Invenient lapidem, regnare tenentur ibidem.

Edouard la fit placer à Westminster, où elle se voit encore enchassée dans une vieille chaise de bois.

(1) Un édit de Louis XIV, du 9 septembre 1646, qui maintient aux Ecossois leur naturalisation en France, et quelques autres privilèges, rappelle l'alliance contractée entre Charlemagne et Achaius, roi d'Ecosse, et renouvellée depuis sans interruption. L'union leur a fait perdre ces privilèges.

défendre leur patrie, il en meurt de chagrin, et ne laisse pour réparer tant de maux qu'un enfant de quelques jours, l'infortunée Marie : des réformateurs fougueux viennent accroître les désordres, une guerre civile et religieuse (1) s'allume, Elisabeth l'entretient avec adresse, et s'en sert pour attirer Marie dans ses mains, et dresser l'échafaud sur lequel sa jalouse fureur fit périr sa rivale.

Sa fuite avoit fait couronner son fils à un an. Cinq régens se succèdent pendant sa longue et orageuse minorité. Le premier périt par le fer d'un assassin, le second est tué dans un combat, le quatrième porte sa tête sur un échafaud. Jacques VI, en but à mille conjurations, deux fois prisonnier de ses sujets, ménage tour à tour et mécontente tous les partis, nobles, catholiques, protestans : trop foible pour venger la mort de sa mère, trop prudent pour compromettre la riche succession d'Elisabeth, il tourne toutes ses vues et ses espérances vers le trône où la mort de cette princesse le fait monter en 1603. Le pouvoir qu'il acquit alors joint aux fa-

(1) « En Ecosse, dit Smith, où le gouvernement étoit foible, « sans popularité, et point solidement établi, la réformation fut « assez forte pour renverser non-seulement l'église, mais le gou- « vernement qui tenta de la défendre. »

veurs qu'il eut à répandre adoucit enfin l'esprit indompté des nobles et détruisit l'anarchie féodale, sans détruire toutefois leur oppression sur leurs vassaux, qui s'accrut, au contraire, avec l'augmentation de dépenses occasionnée par l'introduction du luxe et des mœurs angloises. « Depuis la réunion, dit Robertson, jusqu'à la ré« volution de 1688, l'Ecosse, soumise à la vo« lonté absolue d'un monarque et à la juridic« tion oppressive de l'aristocratie, souffrit des « vices de ces deux formes de gouvernement. « Ses rois étoient despotes, ses nobles esclaves « et tyrans. »

Union. L'union des deux royaumes, en mai 1707, a fait disparoître entièrement les maux qui opprimoient l'Ecosse, et les communes si long-tems négligées par les rois, et méprisées par les nobles, ont depuis acquis l'importance qu'avoient celles d'Angleterre. Ce furent moins cependant des motifs favorables à l'Ecosse, que l'envie d'assurer la succession de la maison d'Hanovre au trône, qui la firent presser par les ministres de la reine Anne; et il ne leur a pas fallu peu d'adresse pour amener à y consentir la pairie écossoise, qui par-là perdoit la plus belle de ses prérogatives, en cessant de faire collectivement partie de la puissance législative et ne conservant qu'un droit limité d'élection, et qui par

l'inévitable influence du ministère dans les choix, tomboit entièrement dans sa dépendance.

L'Ecosse, par l'acte d'union, perdit son parlement. Il ne formoit qu'une seule chambre dont les pairs étoient membres héréditaires, et où les affaires étoient présentées par *the lords of articles*, commission qui exerçoit ainsi un *veto* avant les débats, et qui étoit élue entre le clergé, la noblesse, les députés des comtés, ceux des villes (1) et les grands-officiers de la couronne.

Elle conserva sa religion, le presbytérianisme; ses loix municipales, *common laws;* les principales charges de la couronne (2); ses qua-

(1) Il y a en Ecosse trois sortes de villes (*burghs*) : les villes royales, corporations qui seules nomment des membres aux parlement; elles sont sous l'inspection d'une cour appelée *convention of burrows*, qui s'assemble tous les ans à Edinbourg; quatre ou cinq de ces corporations se réunissent pour nommer un membre au parlement; Edinbourg en nomme un à lui seul : les villes régaliennes (*of regalities*), fiefs ayant des droits régaliens aujourd'hui abolis : et les villes de baronies, qui sont de simples seigneuries. Voyez l'appendice du II[e] volume, *Représentation nationale.*

(2) Ses grands-officiers sont le lord Marchmont, garde des sceaux, qui a de traitement 3000 liv. st.

Stewart Makenzie, garde du sceau privé, 3000 liv. st.

Le lord Frederick Campbell, *lord-register*, 2000 liv. st.

Le lord Will. Gordon, vice-amiral, 1000 liv. st.

Le lord Stormont, grand-justicier, 2000 liv. st.

tre universités d'Edinbourg, Glasgow, Saint-Andrew et Aberdeen; son amirauté (1) et ses tribunaux, la cour de session composée d'un président et de quatorze membre, *lords of session* (2), qui jugent en dernier ressort toutes les affaires, sauf l'appel à la chambre des pairs; la cour de justice composée d'un grand-justicier et de cinq commissaires (3), qui jugent les les affaires criminelles par le moyen d'un *jury* de quinze personnes récusables par l'accusé, et dont la majorité suffit pour condamner ou absoudre; la cour de l'échiquier composée d'un lord-chef-baron et de quatre barons (4), qui jugent toutes les matières fiscales; et la cour des monnoies (5). Des juges de paix ayant la même autorité que ceux d'Angleterre y ont été établis en 1708.

M. R. Dundas, président de la session, 2200 liv. st.

M. Montgommery, chef-baron de l'échiquier, 2000 liv. st.

M. Hay Campbell, *lord-avocat*, 1500 liv. st.

(1) Voyez l'appendice, note I.

(2) Les lords de la session ont chacun 1100 liv. st.

(3) Les juges-commissaires de la cour de justice ont 200 liv. st.

(4) Les barons de l'échiquier ont le premier 1500 liv. st., les trois autres 1000 liv. st.

(5) L'ordre du Chardon, institué en 1540, et rétabli en 1703, a aussi été conservé. Il n'y a que douze chevaliers et le roi. Ils portent un cordon vert et une plaque dans laquelle est brodé un chardon. Tous les chevaliers sont pairs écossois.

Elle reçut toutes les loix angloises relatives aux douanes, aux accises et au commerce; quant à l'impôt territorial, il fut réglé que lorsque celui d'Angleterre monteroit à deux millons sterlings, elle payeroit 48,000 liv. st.; et elle eut pour équivalent de la partie des taxes affectée au paiement de l'intérêt de la dette nationale d'Angleterre 398,085 liv. st., applicables à son avantage particulier. Les Anglois se plaignirent de ce que l'Ecosse, qui par la représentation de ses seize pairs et de quarante-cinq membres des communes, obtenoit au parlement le huitième du pouvoir, n'étoit taxé qu'à la quarantième partie de ce que payoit l'Angleterre.

Quoiqu'en disent les personnes qui prétendent que l'Ecosse en perdant son parlement a perdu sa liberté et s'est assujettie aux taxes d'une nation opulente chez laquelle ses grands propriétaires vont manger leurs revenus, ce n'en est pas moins à l'union qu'elle doit l'état de prospérité où depuis elle n'a cessé de tendre. Trop pauvre pour soutenir seule le poids de son administration et fournir aux entreprises nécessaires pour la tirer de l'état de langueur où elle étoit, elle s'est étayée, par-là, de la puissance et de la richesse de l'Angleterre, qui de son côté voyoit alors avec peine, dans cette association, l'obligation de soutenir une

nation pauvre et dont elle ne connoissoit pas les ressources.

Banques. C'est depuis cette époque que l'industrie a fait en Ecosse de rapides progrès, et que l'émulation pour le commerce, les arts et l'agriculture, s'est successivement propagée à un degré étonnant. Une seule banque existoit alors, d'autres se sont établies depuis et ont suppléé par les billets qu'elles ont émis à l'insuffisance des capitaux en circulation; insuffisance qui avoit déja porté Law à tenter de faire adopter par le parlement le funeste système qui depuis a causé tant de maux à la France. Le docteur Smith croit que l'argent circulant en Ecosse, avant l'union, n'excédoit pas un million sterling, dont la moitié remplacée par des billets de banque a passé en Angleterre ou chez l'étranger, et il porte à deux millions sterlings, dont le quart seulement en numéraire, les fonds qui y circulent aujourd'hui. Le commerce de l'Ecosse passe pour avoir plus que quadruplé depuis l'établissement des deux banques publiques, la banque d'Ecosse, créé en 1695, et la banque royale, créé en 1727. Celui de Glasgow a, dit-on, doublé dans les quinze années qui ont suivi la formation des siennes. Il s'en est établi dans presque toutes les villes, quelques-unes ont mal fait leurs affaires, en multipliant et divisant trop leurs opé-

rations, et l'envie de répandre un plus grand nombre de leurs billets en avoit porté à en émettre de 10 et même de 5 shellings; mais ceux au-dessous de 20 shellings ont été défendus, en 1775, par un acte du parlement.

Ces banques donnent, en général, dit Smith, quatre pour cent d'intérêt de leurs billets même payables à vue; tandis que les banquiers de Londres n'en paient aucun pour l'argent déposé dans leurs caisses. Elles accordent aussi des crédits ouverts en comptes courans, jusqu'à la valeur d'une somme cautionnée par deux propriétaires de biens-fonds, et reçoivent, par petites parties, auxquelles est joint l'intérêt échu, le paiement des sommes qu'elles ont prêtées. Ces facilités données au commerce et à l'agriculture les attache au sort de ces établissemens.

Outre ces banques, des chambres de commerce, des sociétés d'encouragement de toute espèce, où les principaux propriétaires ont pris part, se sont établies dans différentes parties de l'Ecosse, et s'occupent avec succès de tout ce qui tient à la prospérité du pays; et, malgré quelques impôts dont se sont plaint amèrement les fabricans, parce qu'ils se plaignent toujours, les quatre principales branches de manufactures, les toiles, les gazes, les mousselines et les fonderies y fleurissent au point

de ne pouvoir suffire aux demandes. Si l'Ecosse ne prospéroit pas, Glasgow ne s'accroîtroit pas aussi considérablement qu'il le fait, l'enceinte d'Edinbourg ne se seroit pas augmentée du double depuis trente ans, et on n'y bâtiroit pas dans ce moment une ville toute nouvelle dont la construction occupe près de dix mille ouvriers étrangers.

Agriculture. L'agriculture a, en Ecosse, un grand avantage sur celle de l'Angleterre, en ce qu'il n'y a ni dîmes ni taxes des pauvres; mais malgré ses progrès rapides dans les *Lowlands*, et malgré le grand usage qu'on y fait de pommes de terre, il paroît que cette partie ne produit pas encore assez de grains pour sa consommation et qu'on y en importe d'Angleterre et d'Irlande. Les grains y sont plus chers qu'en Angleterre. L'Ecosse y exporte en échange de ceux qu'elle en tire, une immense quantité de bestiaux maigres, et ce débouché qui lui fut ouvert par l'union, compensa la perte qu'elle fit alors sur les laines dont l'exportation à l'étranger devint prohibée et qui se trouvant bornées aux marchés de l'Angleterre, baissèrent de prix. De tous les avantages commerciaux que l'union procura à l'Ecosse, dit Smith, l'augmentation du prix des bestiaux est peut-être le plus grand; elle excita l'industrie du paysan, multiplia les en-

clos, et améliora sensiblement l'agriculture. Auparavant le quart d'une ferme étoit au plus fumé, le reste restoit en friche et se labouroit successivement par partie. Il y a bien encore dans ce moment des terres incultes, même dans les bons cantons des *Lowlands*, mais moins peut-être que dans les bons cantons d'Angleterre.

Commerce.

Le bétail rouge que les Anglois appellent noir (*black-cattle*) et qui vient presque tout des *Highlands*, et les moutons qui viennent plus particulièrement des *Lowlands*, forment les objets d'exportation les plus considérables de l'Ecosse. Il s'en exporte, en outre, des toiles (1) dont la majeure partie vient de Perth, des mousselines (2) et toiles peintes de Glasgow, des gazes de Paisley, du plomb, du savon, des verreries, des canons et autres ouvrages en fer coulé, du kelp, des bas de fil et de laine, et du poisson, sur-tout beaucoup de saumon. Mais elle tire du dehors une bien plus grande quantité d'objets

(1) Le lord Sheffield dit qu'en 1783 il fut timbré en Ecosse, pour la vente, dix-sept millions soixante-quatorze mille sept cent soixante-dix-sept aulnes de toile, valant 866,983 liv. st., ce qui faisoit 91,885 liv. st. de plus que l'année précédente, et 103,312 liv. st. de plus qu'en 1727.

(2) Il y avoit déja, dit cet écrivain, cinq moulins à coton établis en Ecosse en 1785.

pour ses manufactures et sa consommation, des grains, des vins, des sucres, du café, du thé, des tabacs, des cotons, des chanvres, des soies écrues, des draps, des soieries, etc., etc., et beaucoup de bois de construction depuis qu'on bâtit la nouvelle ville d'Edinbourg, dans laquelle, dit Smith, il n'y a peut-être pas un seul morceau de bois d'Ecosse. Ce dernier objet pourroit peut-être à lui seul faire pencher la balance du commerce de l'Ecosse à son désavantage; mais il ne peut être de durée, et si l'industrie continue de croître comme elle l'a fait depuis quelque tems, elle fera bientôt tourner cette balance en faveur de ce royaume.

Voici un état des exportations et importations de l'Ecosse en 1782, tiré de l'ouvrage du lord Sheffield :

Exportations.

	liv. st.	sh.
Amérique	73,311	4
Iles........................	231,762	17
Danemarc et Norwège.......	34,575	11
Flandre....................	65,559	8
Allemagne..................	19,417	17
	424,626 ,	17

	liv. st.	sh.
Ci-contre............	424,626	17
Guernesey................	1,782	
Irlande (1)................	201,182	
Ile de Man	172	19
Italie....................	975	
Pologne..................	43	11
Portugal..................	2,800	15
Russie....................	11,165	8
Prusse....................	3,325	2
Suède....................	7,629	18
TOTAL.............	653,703	10

(1) Il y a cinquante à soixante ans, dit le lord Scheffield dans ses *Observations sur l'Irlande*, que ce royaume n'exportoit en Ecosse que pour 11,900 liv. st. de denrées, dont la moitié étoit de la farine d'avoine; et en retiroit pour 31,700 liv. st. d'objets divers, dont un tiers en charbon, 7 à 8000 liv. st. en tabacs, et 3500 liv. st. en toiles. Depuis la guerre d'Amérique la balance du commerce a cessé d'être aussi avantageuse pour l'Ecosse, l'Irlande n'en tirant plus ou presque plus de tabac.

Année commune prise sur dix ans finissant en janvier 1778, l'importation d'Ecosse en Irlande a été de................................ 307,115 liv. st.

Et l'exportation à........................ 148,235

Balance en faveur de l'Ecosse.......... 158,880 liv. st.

De mars 1782 en mars 1783, l'exportation

IMPORTATIONS.

	liv. st.	sh.
Amérique................	110,637	10
Iles......................	132,791	18
Danemarc et Norwège.......	31,640	10
Flandre..................	92,300	4
Allemagne................	13,636	15
Groenland................	1,420	16
Guernesey................	5,940	14
Hollande.................	6,522	6
Islande..................	37	10
Jersey...................	1,230	6
Irlande..................	149,889	19
	546,048	8

d'Ecosse en Irlande a été à.................. 171,670 liv. st.
Et l'importation à...................... 123,897

Balance en faveur de l'Ecosse......... 47,773 liv. st.

Les objets d'exportation d'Ecosse les plus considérables ont été du charbon, pour 15,785 liv. st.; des sucres, pour 22,758 liv. st.; des toiles dites *kenting*, pour 11,175 liv. st.; des tabacs, pour 28,812 liv. st.: et ceux d'importation, des toiles, pour 66,017 liv. st.; du fil, pour 10,793 liv. st.; des bœufs, pour 14,425 liv. st.; du beurre, pour 10,315 liv. st.

Depuis quelques années l'Ecosse tire peu de grains d'Irlande.

	liv. st.	sh.
Ci-contre.............	546,048	8
Ile de Man.................	253	4
Pologne....................	12,695	13
Portugal..................	8,657	13
Prusse.....................	14,863	5
Russie.....................	203,814	14
Suède......................	22,698	12
TOTAL des importations...	809,031	9
TOTAL des exportations...	653,708	13
Balance contre l'Ecosse....	155,312	16

Avant l'union l'Ecosse avoit onze cent vingt-trois bâtimens, portant cinquante mille deux cent trente-deux tonneaux; en 1784 elle avoit six cent quarante-trois bâtimens employés dans le commerce extérieur, et portant cinquante mille trois cent quatre-vingt-six tonneaux; sept cent neuf, portant trente-un mille cinq cent quarante-deux tonneaux, employés au cabotage; et deux cent quatre-vingt-dix-sept bateaux pêcheurs, portant dix mille quatre cent vingt-un tonneaux; en tout seize cent quarante-six bâtimens, portant quatre-vingt-douze mille trois cent quarante-neuf tonneaux.

Revenus et dépenses.

Les revenus de l'Ecosse lors de l'union étoient:

	liv. st.
Rentes dues à la couronne........	5,500
Droits féodaux.................	3,000
Douanes......................	30,000
Excise.........................	33,500
Postes.........................	1,194
Monnoyage	1,500
Land-tax....................	36,000
TOTAL.................	110,694

REVENUS ET DÉPENSES EN 1787.

Revenus de la couronne.

	liv. st.
Rentes......................	7,055
Revenus des évêchés supprimés..	4,200
Douanes et saisies, etc.........	25,275
Excise, saisies, etc	23,812
	60,342

Revenus publics.

Douanes	243,849
Sel.........................	18,043
	322,234

	liv. st.
Ci-contre	322,234
Excise (1)	340,056
Malt duty	58,116
Land-tax	52,000
Timbre	73,877
Postes	55,836
Maisons, chevaux, etc.	61,688
6 d. sur les pensions	2,079
1 sh. sur les salaires	3,266
Douanes et excise payés en Angleterre pour objets consommés en Ecosse	130,000
TOTAL	1,099,152

Dépenses de la couronne.

	liv. st.
Régie des biens, donnations aux universités, réparations d'églises et salaires des ministres, traitement des grands-officiers de la couronne, pensions, gratifications, etc.	60,342
	60,342

(1) Voyez l'appendice, note K.

	liv. st.
De l'autre part.........	60,342

Dépenses publiques.

Frais de perception des revenus..	174,961
Prîmes et rabats..............	127,629
Argent remis à l'échiquier......	628,081
Dépenses ordonnées par le parlement, telles que les frais de justice, salaires des juges, prîmes d'encouragement pour les manufactures, etc..........................	64,867
TOTAL...............	1,055,880

Amélioration. Quoiqu'elle tende à une certaine prospérité, l'Ecosse, prise en général, n'est pas et ne sera jamais un pays riche. Les trois quarts de ce royaume sont et resteront pauvres par leur nature. Dans les meilleurs cantons même, le peuple est loin de paroître à l'aise; mais la malpropreté, qui tient peut-être autant à l'habitude qu'à la misère, et l'usage général des femmes, même des servantes des meilleures maisons, et des enfans des deux sexes d'aller pieds nus, peuvent le faire paroître plus pauvre qu'il ne l'est. Jamais il n'y a eu de richesses dans ces

contrées : aucun monument public, à quelques églises près, n'indique ni ancienne opulence, ni anciens progrès dans les arts : les demeures des souverains étoient très-resserrées, et l'on ne voit nulle part de traces d'un palais qui ait jamais approché de la maison moderne d'un simple pair, *Hopeton-House* : on a même peine à concevoir où pouvoit loger à Edinbourg la noblesse attachée à la cour, ou qui venoit siéger au parlement. La face de cette ville change, à la vérité, et quoique ce soit encore à Londres que se mangent les plus grandes fortunes de l'Ecosse, depuis l'agrandissement de sa capitale des familles riches commencent à s'y fixer, d'autres y rapportent des fortunes faites aux Indes ou en Amérique, son université attire des étrangers, des artistes et des objets de luxe arrivent à leur suite ; mais ces signes de l'opulence ne s'apperçoivent guère au-delà d'Edinbourg et de Glasgow la ville la plus florissante du royaume, et le reste de l'Ecosse porte les marques de la médiocrité quand il ne porte pas l'empreinte de la misère.

La religion des Ecossois est le presbytérianisme qui n'est que le calvinisme avec quelques modifications. Leur juridiction ecclésiastique a quatre degrés: les ministres et des anciens choisis dans chaque paroisse forment le premier, Religion.

appelé *kirk-session ;* ils distribuent les fonds destinés aux pauvres, et veillent sur la morale des paroissiens en réprimandant ceux qui la blessent et les excommuniant même s'ils le jugent nécessaire. On appelle de leurs jugemens aux presbytéries composées des ministres d'un district et d'un ancien par paroisse, qui jugent ces appels, examinent les candidats pour le ministère, leur donnent la permission de prêcher, et déposent les ministres quand elles le jugent convenable ; il y en a environ soixante-dix et elles s'assemblent tous les mois. Les synodes provinciaux, composés de plusieurs presbytéries réunies, et qui s'assemblent deux fois par an, surveillent les presbytéries, et jugent leurs causes d'appel. L'assemblée générale, composée de ministres et d'anciens choisis dans chaque presbytérie, et que préside un commissaire du roi, s'assemble tous les ans à Edinbourg, juge en dernier ressort tous les appels, les contestations sur les élections, les qualités des ministres, et fait les réglemens nécessaires pour tout ce qui tient à la religion et aux mœurs (1).

(1) Un mariage pour être valide en Ecosse, n'a besoin que du consentement des parties exprimé devant deux témoins : pour l'être en Angleterre, il faut qu'il ait été fait par un prêtre, dans

Le royaume est partagé en neuf cent cinquante paroisses. Le roi nomme à plus de cinq cents, des particuliers et les magistrats de quelques villes nomment aux autres. Les cures ou bénéfices valent de 60 à 120 liv. st. Il paroît, d'après un état très-exact, dit Smith, qu'en 1756, le revenu de tout le clergé presbytérien d'Ecosse, y compris le loyer des maisons, n'alloit qu'à 68,514 liv. st., ce qui suffisoit pour faire subsister décemment neuf cent quarante-quatre ministres. La dépense entière, y compris l'entretien des bâtimens et des églises, ne peut être évaluée à plus de 80 à 85,000 liv. st. par an, et le produit des dîmes vendues dans le dernier siècle la paie presqu'en entier.

Un grand nombre d'Ecossois se sont distingués dans les sciences et dans les lettres. John Napier inventa les logarithmes au commence- Sciences et belles-lettres.

une église, après la publication des bancs, et avec le consentement de leurs parens, si les contractans sont mineurs. C'est cette différence dans les loix qui attire d'Angleterre en Ecosse tous les jeunes gens qui veulent se marier sans l'aveu de leurs parens, toutes les jeunes personnes qui se font enlever, et le nombre en est grand. Gratney-Green, le village d'Ecosse le plus voisin de Londres, à un mille des frontières, et treize de Carlisle, est fort célèbre pour ces sortes de mariages. On m'y a assuré qu'il s'en faisoit de deux à trois par semaine, l'une portant l'autre; c'est communément dans la maison isolée d'un homme connu sous lo nom de maréchal (*black-smith*), quoiqu'il n'ait jamais exercé cette profession, que se pratique cette cérémonie.

ment du siècle dernier : Buchanan, précepteur de Jacques VI, a écrit, dans un latin très-pur et un style élevé, une volumineuse histoire d'Ecosse qui manque d'ordre et passe pour manquer aussi d'exactitude : Maclaurin fut l'ami et l'émule de Newton : Arbuthnot, mort en 1734, l'ami de Pope, a publié sur la médecine, la politique et les monnoies, des ouvrages qui ont de la réputation : Burnet, mort en 1740, a laissé des mémoires, appelés *Histoire de son tems*, écrits avec facilité, et plein de portraits fortement tracés : Thomson, mort en 1743, a composé l'un des plus beaux poëmes de la langue angloise, ses *Saisons*, ouvrage de l'imagination la plus brillante, d'un esprit profondement rempli des beautés de la nature, et d'un pinceau hardi qui sut faire passer les vives impressions de son ame dans celle de ses lecteurs : Hutcheson, mort aussi en 1743 (1), a fait un systême de philosophie morale qui établit la bienfaisance naturelle au cœur de l'homme, comme le principe de la vertu, et qui a commencé la réputation de la chaire qu'il occupoit à l'université de Glasgow : Monro, mort en 1751, et Cullen, qui

(1) Il étoit né en Irlande, mais de parens écossois ; il a été élevé, a vécu et est mort à Glasgow, et paroît appartenir à l'Ecosse plus qu'à l'Irlande.

vit encore, ont fondé la célébrité de l'université d'Edinbourg, le premier par ses leçons d'anatomie, et le second par ses leçons de médecine pratique : Simpson, mort en 1765, a publié des ouvrages qui placent son nom à côté de ceux des plus grands géomètres : Ferguson, mort en 1776, s'est élevé au rang des premiers astronomes de son tems : Hume, mort en 1776, a écrit l'histoire avec sagesse, majesté et impartialité puisqu'il a déplu à tous les partis ; ses *Essais littéraires et politiques* sont pleins de sagacité et de philosophie (1).

L'Ecosse s'honore de posséder encore quatre hommes également célèbres dans des genres différens. Le docteur Smith, auteur d'une intéressante théorie des sentimens moraux, et du meilleur ouvrage d'économie politique que nous ayons, ses *Recherches sur les richesses des nations*, souvent citées au parlement : le docteur Robertson, qui, par son *Histoire d'Ecosse* et son *Histoire de Charles V*, s'est fait une des plus brillantes réputations dont un homme de lettres ait joui de son vivant : le docteur Blair,

---

(1) Il vendit 200 liv. st. la première partie de son histoire, et 5000 liv. st. la seconde. Robertson a vendu 600 liv. st. son *Histoire d'Ecosse*, et 4500 liv. st. celle de Charles V, et le docteur Blair a 200 liv. st. de pension viagère de ses sermons.

que des sermons d'une morale douce et sage, d'un style pur et éloquent, et d'excellens ouvrages de littérature ont justement placé à côté des écrivains les plus distingués de ce siècle; et le docteur Black, que différentes découvertes en chymie et sur les gaz ont mis au rang des meilleurs chymistes. C'est un devoir pour moi, d'ajouter à l'hommage que je rends ici aux talens, des marques de reconnoissance pour l'accueil plein de bonté que j'ai reçu de ces savans illustres.

Caractère. Les Anglois reprochent communément aux Ecossois d'être pauvres et fiers. Je ne sais si ce reproche, qui, à bien des égards, peut paroître fondé, ne leur fait pas honneur. Il est rare que la pauvreté ne soit accompagnée d'un des deux excès, de la bassesse ou de la fierté; l'une est un vice méprisable qui tient à une ame avilie; l'autre, sous un certain aspect, peut paroître un défaut ridicule, mais, sous un autre, est une qualité honorable qui part d'une ame élevée. Ce reproche de la part des Anglois, est presqu'une preuve manifeste que les Ecossois, qui ont excité leur jalousie par les postes importans qu'ils ont occupé, les ont dû à leurs talens et à leur mérite (1). Elevés dans une des meilleures

(1) Il est assez curieux d'entendre Johnson à ce sujet. « Les

universités de l'Europe, excités à la méditation, à l'étude, par une émulation générale, par la médiocrité de leurs fortunes, par l'exemple des succès brillans de plusieurs de leurs compatriotes, aidés par eux dans la poursuite des emplois qu'ils ambitionnent, est-il étonnant qu'ils y parviennent? Les Ecossois sont fiers, courageux, entreprenans, appliqués, et, aux *Higlanders* près, qui sont presqu'entièrement perdus dans leurs montagnes, mieux et plus généralement instruits qu'aucune autre nation. Ils sont ouverts, hospitaliers, religieux, et fortement attachés à leur presbytérianisme, quoiqu'éloignés du fanatisme aveugle avec lequel il s'est établi parmi leurs ancêtres: ils rougissent aujourd'hui des excès où les a porté un réformateur fougueux, un zèle trop aveugle, et de quelques troubles occasionnés, en 1780,

---

« Ecossois, dit-il, élevés dans les universités d'Ecosse, ne doi« vent pas avoir une grande érudition, mais ils y acquièrent une « médiocreté de connoissances très-répandues parmi eux, qui tient « le milieu entre le savoir et l'ignorance, et qui est très-convena« ble pour la vie privée. Ces connoissances, le sentiment de l'en« vie et un esprit entreprenant que leurs ennemis même sont « forcés de louer, leur ouvrent le chemin aux emplois, aux ri« chesses et aux honneurs. » Il avoit dit ailleurs : « Un Ecossois « doit être un moraliste bien obstiné s'il ne préfère l'Ecosse à la « vérité. »

par un évêque catholique imprudent. J'ai entendu les plus éclairés de leurs pasteurs parler de son successeur avec beaucoup d'égards, malgré leur aversion marquée pour le papisme, et l'un d'eux, à qui j'étois recommandé, membre distingué de l'université d'Edinbourg, crut devoir me conduire lui-même chez cet évêque. Les catholiques exercent leur culte en paix (1); les universités n'enseignent que la tolérance; les jacobites ont entièrement disparu; et les rebellions de 1715 et 1745 n'eurent aucunement la religion pour motifs.

Prétendant. Voilà d'ailleurs cette malheureuse maison de Stuart éteinte. Le prétendant qui fut pendant quelque tems un fantôme plus ou moins redouté, n'est plus aujourd'hui qu'un objet de pitié. On se rappelle à peine qu'aidé seulement, dans le principe, de quelques clans peu puissans, il parvint rapidement à accroître ses forces, et s'avança jusqu'à cent milles de Londres, dont il se fut probablement emparé, sans le tems qu'il perdit en vaines et futiles cérémonies. Le peu de talens et de conduite qu'il montra dans cette expédition, sur-tout à la bataille de Culloden, qui ruina entièrement son parti et dans laquelle

(1) Voyez l'appendice, note L.

on lui reproche, peut-être à tort, d'avoir manqué de bravoure, ne fut pas propre à affermir ses adhérens. On cite comme un exemple de la fidélité des *Highlanders*, l'incroyable secret qu'ils gardèrent, lorsque forcé dans sa fuite de se confier à un grand nombre d'entre eux, pas un ne fut tenté de le trahir malgré l'appas puissant, pour des gens aussi pauvres, d'une récompense de 30,000 liv. st.

Errant de rochers en rochers, d'îles en îles, souvent sous les yeux même des soldats qui étoient à sa poursuite, et déguisé tantôt en femme, tantôt en pêcheur, il est réduit à vivre de coquillages, en manque un jour et pressé par la faim, frappe à la porte d'un de ses ennemis, et lui dit : « Je suis le fils de votre roi ; « donnez-moi du pain, ou livrez-moi. » On lui donna du pain. Une femme dont le nom mérite d'être consacré par l'histoire, et dont le gouvernement respecta les vertus, Miss Flora Macdonald, eut le courage de l'arracher aux périls qui le menaçoient. Elle le trouve dans l'île de Wist, lui donne des habits de femme, et s'embarque avec lui dans un bateau ouvert, sur lequel des soldats tirent en vain des coups de fusils pour le faire rétrograder : arrivés dans l'île de Sky, elle la lui fait traverser sous le nom de Betty Bourke, sa servante, et le re-

met aux Macleods, qui le conduisent et le cachent à Raazay. Toutes les habitations de cette île ayant été détruites par les troupes qui étoient à la poursuite des rebelles, ils y vécurent quelque tems cachés dans une hutte de berger qu'ils relevèrent; mais manquant de provisions et craignant qu'il n'y eut du danger à rester trop long-tems dans le même lieu, le malheureux fugitif repassa à Sky, portant un portemanteau derrière Malcolm Macleod, qui le conduisit chez le laird de Mackinnon, son beau-frère. Il étoit absent, sa femme les reçut et fit servir à déjeûner à Malcolm; le prince se tenoit à une distance respectueuse, il le fit asseoir à sa table; et une vieille femme étant venu lui laver les pieds, suivant un ancien usage hospitalier des *Highlands*, il l'engagea de laver ceux de l'homme qui le suivoit, ce qu'elle ne fit qu'avec répugnance, en lui disant dans une manière emphatique de parler des Hébrides : « Parce que je lave les pieds du « fils de votre père; pourquoi faut-il que je « lave ceux du fils du sien? » Le laird de Mackinnon revint alors et le fit repasser en Ecosse.

On ignoroit entièrement ce qu'il y étoit devenu, quand deux corsaires de Saint-Malo, armés par ses partisans, parurent, le 6 septembre 1746, sur cette même côte de Lochaber,

où une frégate françoise l'avoit débarqué quatorze mois auparavant. On fut dix jours sans le découvrir; enfin, le 18 il s'embarqua avec Cameron du Lochiel, Macpherson de Clunie, et deux Macdonalds, et après avoir doublé la pointe de l'Ecosse, et avoir passé, par un brouillard épais, à travers une escadre angloise, il aborda heureusement sur les côtes de France. Qu'il étoit loin de prévoir alors qu'un jour peu éloigné, cette même cour dont il avoit été l'instrument et qui se vantoit d'être l'asyle des rois, l'arracheroit de celui qu'elle avoit offerte à sa famille, et qui étoit devenu pour lui, un héritage sacré, le prix du malheur. J'ai entendu de la bouche même de ce prince infortuné, alors courbé sous le poids d'infirmités morales et jouant tristement dans son intérieur, en Italie, le rôle de roi, le récit d'une partie de ces événemens qui l'ont rendu bien plus intéressant que les courts momens de prospérité que lui avoit accordé la fortune.

Cent cinquante de ses partisans, et les lords Kilmarnock, Balmerino, Derwentwater et Lovat, le même qui, en 1715, avoit suivi le parti de la cour contre son père, perdirent la tête sur un échafaud; ce dernier, âgé de plus de quatre-vingt ans, mourut en s'écriant: *Dulce et decorum est pro patria mori.* Combien de

sang répandu pour cette maison de Stuart, qu'une suite non interrompue de malheurs a persécuté pendant plus de trois cents ans. « Que « les hommes privés qui se plaignent de leurs « petites infortunes, s'écrie Voltaire, jettent « les yeux sur ce prince et ses ancêtres. »

DE L'IRLANDE.

L'IRLANDE est une grande et superbe île, située entre le 51e. et le 56e. degré de latitude, au couchant de l'Angleterre, à cinquante-cinq milles (1) environ des pointes les plus avancées du Pays de Galles dont elle est séparée par le canal de Saint-George, et à vingt des côtes d'Ecosse. On lui donne trois cents milles de long, du sud-ouest au nord-est, sur deux cents de large, du sud-est au nord-ouest, et environ vingt-cinq millions d'acres de superficie. Des baies profondes l'échancrent fortement, surtout sur la côte de l'ouest qui se trouve exposée à toute la violence des flots de l'Océan, et des lacs et des rivières la traversent dans

(1) Je me sers ici des mesures angloises : le mille anglois est au mille irlandois comme onze est à quatorze, et l'acre anglois à l'acre irlandois ou de plantation comme cinq est à huit.

tous les sens. Son climat est doux, mais extrêmement variable, et il s'y élève continuellement de la mer, des vents violens ou des vapeurs qui presque toujours finissent par se résoudre en pluie, et qui tempèrent les fortes chaleurs et les grands froids. Les Irlandois s'accordent à dire qu'on ne trouve pas d'animaux venimeux dans leur île. Elle est partagée en quatre grandes provinces divisées en comtés subdivisés en baronies. L'Ulster, au nord, contient neuf comtés; le Munster, au midi, six; le Leinster, à l'est, douze, et le Connaught, à l'ouest, cinq. Sa population est d'environ trois millions d'ames, et susceptible d'accroissement.

HISTOIRE D'IRLANDE.

L'IRLANDE fut anciennement connue sous les noms d'*Ierne*, *Hibernia* et *Scotia*, et presque tous les anciens historiens s'accordent à dire qu'elle a donné ce dernier nom à l'Ecosse (1). C'est de celui d'*Erin*, qu'elle porte

(1) Le chevalier Temple croit, au contraire, que les Scythes ou Ecossois qui se fixèrent dans l'ouest de l'Ecosse, prirent le nom d'*Irenscots*, d'une rivière de ce nom, et le donnèrent ensuite à l'Irlande. Il se fonde sur ce que les vers latins qui en font le plus anciennement mention, appellent l'Ierne *Glacialis*, épithète qui

en irlandois, que sont venus ceux d'*Erinland*, *Ireland* et Irlande. Ses habitans se sont toujours vantés d'une antiquité très-reculée; et lorsque Henri V réclama la préséance au concile de Constance, ce fut comme souverain de l'Irlande. Rien n'est plus obscur que le commencement de son histoire; l'ignorance et la vanité y ont mêlé des fables à travers lesquelles la vérité est difficile à saisir. Quelques vieilles chroniques la font peupler par trois fils de Caïn. Le *Psalter* de Cashel, écrit à la fin du neuvième siècle par Cornac Culnian, roi de Munster et évêque de Cashel, le plus ancien des historiens d'Irlande, y fait venir Cesarea, nièce de Noé (1). A la vérité, les historiens modernes qui suivent les vieilles légendes et

ne peut convenir au climat doux de l'Irlande. Il avoue d'ailleurs qu'on ignore plus l'histoire de cette île, antérieurement à la conquête, que celle d'aucune autre contrée de l'Europe.

(1) Ce *Psalter* est, ainsi que toutes les vieilles légendes composées et conservées dans les nombreux couvens dont l'île se remplit, fondé sur d'anciennes poésies des *filchs*, ou bardes irlandois. C'est cet ouvrage qu'ont suivi, avec quelques variations peu importantes, John Fordun, Keating, O'Flaherty, O'Connor et Vallencey, ingénieur anglois, qu'un penchant naturel a porté à apprendre l'irlandois et les langues anciennes et orientales, et qui a publié beaucoup d'ouvrages savans sur les antiquités d'Irlande. La plupart de ces anciennes légendes, dit cet écrivain, ont été rassemblées par Keating et traduites, il y a quelques années, mais avec beaucoup de fautes de géographie.

traditions irlandoises, rejettent ces fables absurdes; mais ils admettent l'arrivée de Partholan, neuvième descendant de Noé, l'an du monde 1956, deux cent soixante-treize ans après le déluge; l'établissement de plusieurs autres colonies de Némédians, de Belgians ou Firbolgs, et de Dannonians venus de Grèce et d'Egypte à différentes reprises; et la conquête entière de l'île, en 2736, par les fils de Millesius, chef d'une colonie phénicienne établie en Espagne, qui fondèrent cette race de rois millésiens, dont prétendent descendre toutes les anciennes maisons irlandoises, et par lesquels elles font remonter leurs ridicules généalogies jusqu'à Noé.

Millésiens.

Le colonel Vallencey qui a cru trouver dans l'irlandois la racine des langues japonoise, chinoise, persanne, caldéene, hébraïque et punique, explique cette analogie en donnant la même origine à toutes ces nations. Selon lui, Japhet, fils de Noé, eut deux fils, Magog et Gomer; de Magog sont descendus les Scythes-Magogiens, qui, des bords de la mer Caspienne et du Pont-Euxin, se sont répandus dans le golfe Persique, dans l'Asie mineure, en Grèce, en Espagne, en Irlande et en Angleterre, d'où ils furent repoussés en Irlande et en Ecosse par les Scythes-Gomériens, Celto-Scythes,

descendus de Gomer, et venus également des bords de la mer Caspienne et du Pont-Euxin, par la Germanie et la Gaule. Il faut du courage pour le suivre à travers l'effrayante érudition dont il appuie ce récit historique tiré de manuscrits hibernois; mais une scène de Plaute, en langue punique, qu'il a traduite mot à mot par le moyen de l'irlandois, et qui montre d'une manière frappante l'extrême analogie de ces deux langues, donne beaucoup de vraisemblance à l'établissement d'une colonie phénicienne en Irlande, n'importe à quelle époque.

Quelques passages de Diodore de Sicile et de Tacite, dans sa vie d'Agricola, semblent venir à l'appui de cette opinion si anciennement et si généralement répandue en Irlande.

« L'Hibernie, dit Tacite, est située entre « l'Espagne et la Bretagne..... Ses ports sont « mieux connus, grace au commerce(1)..... « Le tein basané des Silures (habitans de la « partie méridionale du Pays de Galles), leurs « cheveux communément crépus, et la posi- « tion de leur canton en face de l'Espagne, font

(1) *Hibernia, medio inter Britanniam atque Hispaniam sita...* *Melius aditus portusque per commercia et negociatores cogniti.* Tacit., Vit. Agric. 24.

« croire que les Ibères y ont anciennement pas-
« sé et l'ont occupé (1). »

« Les habitans du Promontoire (du Cor-
« nouailles), aiment les étrangers, dit Diodore,
« *livre V;* aussi le grand nombre de marchands
« qui y abordent de toute part, rendent ces
« peuples plus policés que les autres nations de
« l'Angleterre. »

L'Irlande s'offroit aux Ibères et aux commerçans, avant le Cornouailles et le Pays de Galles.

Wareus, dans ses *Antiquités Hibernoises*, dit que tout ce qui est antérieur à l'établissement du christianisme en Irlande, dans le cinquième siècle, est regardé par les savans comme fabuleux; qu'il n'a pas trouvé d'écrivains sur l'histoire et les antiquités d'Irlande dont on put faire mention avant l'auteur du *Psalter* de Cashel; et que l'usage des lettres n'y fut introduit qu'avec l'évangile; l'*ogham*, dont on retrouve des traces sur quelques anciens monumens, n'etant, selon lui, qu'une manière d'écrire en chiffres.

Walter Harris, qui a écrit un *Essai sur la*

(1) *Silurum colorati vultus, et torti plerumque crines, et posita contrà Hispania Iberos veteres trajecisse easque sedes occupasse fidem faciunt.* Idem 11.

manière de perfectionner l'histoire ancienne d'Irlande, la divise en trois périodes : la première, qu'il regarde comme fabuleuse, antérieure à l'arrivée de Millesius ; la seconde, qu'il appelle obscure, terminée par l'arrivée de Saint-Patrick, et la troisième postérieure à l'établissement du christianisme par cet apôtre, et qui commence à être fondée sur des monumens.

C'est dans cette seconde période que se trouvent la fondation de la monarchie irlandoise, la division de l'Irlande en provinces gouvernées par des rois soumis au monarque, et la subdivision de ces provinces en *septs*, tribus ou clans commandés par des chefs : on y voit ces rois se multiplier à l'infini (1), le Munster en avoit jusqu'à dix-huit, relevant de deux autres rois, qui avoient alternativement la supériorité

Ancienne constitution.

(1) O'Regan dit, dans un fragment historique de la conquête dont il fut témoin, que *Strongbow* ayant donné des territoires à des guerriers qui l'avoient aidé à se maintenir dans les possessions de Dermot, son beau-père, ils furent sur-le-champ appelés rois, l'usage des Irlandois étant de donner ce titre à tout seigneur d'un canton, *lord of a country*, quoiqu'il n'y ait réellement que six rois en Irlande, ceux de Meath, Leinster, Desmond, Munster, Connaught et Ulster.

Il paroît que ce titre de roi équivaloit à celui de *chieftain* en Ecosse; que tous les habitans d'un *sept*, comme ceux d'un clan, portoient le même nom, qui désignoit en même tems les territoires; et que les gouvernemens de ces deux pays, où l'on parloit la même langue, avoient beaucoup de rapports entre eux.

sur eux, et un des monarques établir dans le palais de Tara ou Teamor (1), devenu leur principale résidence, une assemblée triennale de tous les rois de l'île, pour faire les loix. Ce lieu célèbre étoit le séjour des Druides et des Vestales qui conservoient le feu sacré, dont le culte étoit venu d'Asie. Cormac, qui régnoit en 254 (car toutes les époques de ces tems reculés et barbares sont fixées avec une scrupuleuse exactitude), y établit une académie militaire, une académie pour l'histoire; il avoit cent cinquante lits dans son palais, une garde de cent cinquante hommes, une table de quinze cents couverts, et cent cinquante vases d'or dont il se servoit les jours de fête. Ce métal étoit alors si commun en Irlande qu'on s'en servoit pour enchaîner les rois vaincus.

Nial le Grand, d'où sont descendus les O'-Neil, rois d'Ulster, aidé des Saxons, força les Pictes, en 380, de reconnoître l'indépendance des Ecossois qui avoient quitté l'Irlande pour s'établir dans les Hébrides et sur les côtes de l'ouest de l'Ecosse; et par reconnoissance pour

(1) Tara étoit dans le comté de Meath, que le monarque, dit Finglass, avoit pour sa table. C'est une montagne à dix-huit milles irlandois de Dublin, où l'on ne retrouve pas le moindre vestige du prétendu palais de ces monarques : ce qui a fait regarder son existence comme fabuleuse.

ces mêmes Saxons, les accompagna dans une incursion dans les Gaules, d'où il ramena prisonnier le célèbre Saint-Patrick. Cet apôtre convertit l'Irlande, sous Loagaire, élu monarque en 428; les feux sacrés furent éteints; les évêques remplacèrent les Druides à l'assemblée triennale de Tara; l'île entière se remplit de couvens, où se propagèrent rapidement les connoissances de ces siècles à demi-barbares; et les nombreux missionnaires irlandois qui se répandirent dans le nord et l'ouest de l'Europe, méritèrent à leur patrie le surnom de *sacra*.

On ne sait trop quelle étoit alors la constitution politique de l'Irlande, et jusqu'à quel point les rois provinciaux dépendoient du monarque, et les chefs des *septs* de ces rois. Les guerres cruelles qui ne cessèrent de ravager ce malheureux pays, après comme avant l'établissement du christianisme, ne prouvent que trop que la force y tenoit souvent lieu de droit. Il paroît, d'après la loi de *thanistry*, qu'à moins d'incapacité, le gouvernement tomboit à l'aîné mâle des plus proches parens, âgé de plus de vingt-cinq ans; et que le *thanaist*, successeur présomptif du roi ou du chef, étoit le commandant des forces et le juge suprême de la tribu. Ces rois, qui quelquefois étoient en même tems évêques ou abbés, prenoient aussi le nom de *se-*

nior, et le donnèrent comme marque de supériorité à Richard II, dans un acte d'hommage. Quelques passages du *brehon-law* (1), loi qui tiroit son nom de celui que portoient les juges, et dont on ne connoît que des fragmens, prouvent que ces rois ou chefs étoient, en quelque sorte, élus par le peuple, et ne jouissoient pas d'un pouvoir absolu. « A la mort d'un *flaith*, dit un « de ces passages, le peuple s'assemblera trois « jours et trois nuits dans une auberge, et élira « le plus proche parent qui aura trois palais, et « dont le père et le grand-père aura été *flaith*, « et aura gouverné sans faire injustice à ses su- « jets. — Plusieurs choses, dit un autre, prou- « vent l'inconduite des rois, une injuste oppo- « sition au sénat, le renversement des loix, une « disette, la nielle des blés, etc. »

Les rois recevoient des tributs des peuples, des chefs et des rois qui leur étoient subordonnés. Les revenus du roi de Munster, selon le livre des droits arrêtés à Tara, en 450, en présence de Saint-Patrick, étoient de six mille deux

(1) Spencer, secrétaire du lord Gray, vice-roi d'Irlande sous Elisabeth, dit que cette loi est une règle de droit non écrite et transmise par tradition de père en fils; qu'on y trouve de grands principes d'équité dans le cas où il s'agit de déterminer le droit des parties contendantes; mais qu'il s'en trouve aussi qui répugnent également à la loi divine et aux loix humaines.

cent quarante bœufs, six mille vaches, quatre mille moutons, cinq mille cochons, cinq mille habits communs, cent verts, quarante écarlates, et quatre cent vingt tonnes de fer. La ville de Limmerick (1) lui devoit cent soixante-cinq tonneaux de vin, plusieurs pièces d'étoffes, des épiceries, etc. Chaque chef ou roi inférieur tenoit un certain nombre d'hommes armés aux ordres du roi dont il dépendoit, et en recevoit des présens annuels ou subsides, en chevaux, armes, habillemens, coupes d'or et d'argent, etc., et dont on conserve encore les listes. Donner des présens ou subsides étoit une marque de supériorité. En 1260, les malheurs de l'Irlande ayant engagé les rois à s'assembler pour élire un monarque, O'Brien, roi de Thomond, se croyant sûr de la majorité des suffrages, envoya à O'-Neil, roi d'Ulster, son compétiteur, un présent de cent chevaux richement équipés; celui-ci, se feignant élu, lui en renvoya deux cents, et le congrès se rompit.

Les Irlandois excluoient les femmes du partage des terres; il étoit égal entre les mâles,

---

(1) On attribue cependant assez généralement la fondation de Limmerick aux Danois, qui n'arrivèrent en Irlande qu'à la fin du huitième siècle. Ce n'est pas la seule contradiction qu'on trouve dans les écrivains irlandois.

mais la maison et le manoir restoient à l'aîné, qui héritoit seul des parts de ceux qui mourroient sans descendans. On lui fournissoit quelques provisions en forme de tribut, et en tems de guerre on marchoit sous ses ordres. O'Halloran voit dans ces usages, dans l'hérédité de certains offices, dans les amendes pour le meurtre, *erics* (1), fixées selon les rangs, etc., l'origine du gouvernement féodal; comme il trouve dans l'irlandois l'étymologie des titres de duc, comte, baron, maréchal : il voudroit enfin que ce fût dans l'histoire d'Irlande, qu'on cherchât l'origine des mœurs et des loix du reste de l'Europe.

Incursions des Danois.

Tandis que l'Irlande se couvroit de monastères, et que ses rois, livrés à leurs passions brutales, s'entre-déchiroient par des violences et des guerres continuelles, et cherchoient à expier leurs crimes par des fondations pieuses; les Danois ravageoient les côtes et cherchoient à s'y fixer. Ce fut vers la fin du huitième siècle que commencèrent leurs incursions; ils revinrent en force sous la conduite de Turgesius,

(1) Ces *erics* se sont conservés jusque dans le dernier siècle. Quand on proposa à Mac-Guire d'envoyer un sherif dans le Fermanach, il demanda qu'auparavant on fixât l'*eric*, afin que si ses sujets venoient à le tuer, il sut l'amende qu'il auroit à prélever sur eux.

en 835, s'emparèrent de Dublin, et de là se répandirent dans toute l'île qu'ils maîtrisèrent à leur gré. On leur attribue la fondation de plusieurs villes, et les premiers édifices de briques construits en Irlande; jusque-là tous les bâtimens avoient été de terre ou de bois. Les Irlandois, souffrant avec impatience le joug de ces conquérans farouches, les harcelèrent sans cesse pendant près de deux siècles: enfin, le célèbre Brien-Boiromhe, roi de Munster, et l'idole de l'Irlande, que son mérite et son courage avoient fait élire monarque en la place de Malachie O'Neil dont la famille occupoit le trône depuis plusieurs siècles, les défit entièrement à Clontarf, en 1014, dans un combat long et opiniâtre où lui-même perdit la vie à l'âge de quatre-vingt ans. Ce grand prince étoit le vingt-troisième roi de sa race, qui continua de régner dans le Munster jusqu'en 1594, et qui subsiste encore dans la personne de mylord Inchiquin.

Ce ne fut que sous ce monarque que les grandes familles d'Irlande convinrent, dans une assemblée nationale tenue à Tara, de se distinguer par des noms propres, ce que très-peu d'entre elles avoient fait jusqu'alors. Ses descendans furent appelés O'Brien; ceux de Mahon son frère, Mac-Mahon; ceux de Nial le

Grand, O'Neil (1). Les chefs de famille en portoient le nom seul, les autres y ajoutoient leurs noms de baptême.

Après la bataille de Clontarf, les Danois furent aisément chassés de l'île, ou confinés sur les côtes, dans quelques villes, telles que Dublin, Wexford, Waterford. L'Irlande n'en devint ni plus tranquille, ni plus heureuse; des guerres intestines succédèrent à celle qu'on faisoit à ces étrangers, et finirent par y en appeler de plus puissans et plus redoutables.

Conquête. Henri II méditoit depuis long-tems la conquête de l'Irlande; et selon l'usage de ces tems d'ignorance et de superstition, il s'y étoit fait autoriser par une bulle d'Adrien IV, Anglois de naissance, et par une d'Alexandre III, son successeur, dans laquelle ce royaume est appelé, *barbare, et chrétien seulement de nom.* Une querelle entre des rois du pays lui en ouvrit l'entrée. Dermot-Mac-Murrought, roi de Leinster, ayant enlevé la femme d'Oderick, roi de Breifne, ce prince en demanda vengeance à Roderick O'Connor, roi de Connaught, qui, après avoir défait O'Neil, roi de Tyronne, venoit de se faire reconnoître pour monarque. Dermot, abandonné des siens, se vit bien-

(1) *O'* et *Mac* signifient fils ou descendans.

tôt contraint de fuir, et fut implorer l'appui de Henri, qui, se trouvant engagé dans une guerre avec la France, se contenta de permettre à ses sujets de lui prêter leur assistance. Robert Fitz-Stephens et Maurice Prindergast passent en Irlande avec trois à quatre cents hommes et s'emparent de Wexford : l'année suivante, Maurice Fitz-Gerald et Raimond le Gros leur amènent quelque renfort, et Richard Strigule, comte de Pembroke, surnommé *Strongbow*, chef de l'entreprise, les joint avec un corps de cavalerie. Waterford et Dublin sont pris d'assaut; une nombreuse armée commandée par Roderick est taillée en pièces; Dermot remonte sur son trône, donne sa fille à *Strongbow*, et bientôt après le laisse, par sa mort, en possession de ses états. Henri lui-même vient en Irlande en 1172, et y reçoit l'hommage de *Strongbow*, devenu roi de Leinster, et celui de tous les chefs du midi de l'île, que la terreur des armes des Anglois, autant que la curiosité et l'orgueil de traiter avec un prince aussi puissant, attirent de toute part sur ses pas. Il tient un concile à Lismore (1), donne

(1) Des écrivains disent que c'est à Cashel que se tint le concile, et qu'il fut présidé par l'évêque de Lismore dont il porte communément le nom.

des terres conquises ou non conquises (1), aux chefs de l'armée, nomme *Strongbow* sénéchal d'Irlande, et retourne en Angleterre après cinq mois d'absence. Ce ne fut que le traité de Windsor, conclu en 1175, qui lui assura la soumission de Roderick et du reste de l'île.

Voilà ce qu'on appelle la conquête de l'Irlande et l'origine des droits que l'Angleterre a si long-tems prétendu avoir sur ce royaume.

De grandes contestations se sont élevées à ce sujet, entre les écrivains anglois et irlandois. Les premiers, Blackstone, entre autres, regardoient l'Irlande comme dépendante de l'Angleterre, dont elle avoit reçu les loix au concile de Lismore, et à laquelle elle avoit été réunie par le fait même de la conquête.

Les Irlandois, au contraire, prétendoient que ce n'étoit que pour les Anglois qui s'établissoient en Irlande, et qui long-tems furent confinés dans le *Pale*, c'est-à-dire, dans les comtés de Dublin, Meath, Louth et Kildare, que Henri II établit les loix et la forme du gouvernement d'Angleterre; que les Irlandois retirés dans le reste de l'île ne regardoient Henri

(1) « Avant son départ, dit O'Regan, il donna tout le Meath à « Hugues de Lacy, et tout l'Ulster à Jean de Courcey s'il pouvoit « en faire la conquête. »

que comme monarque d'Irlande, et que, comme tel, loin d'avoir le droit d'en changer les loix, il étoit obligé d'en protéger l'exécution; qu'ils conservèrent leurs loix et leur constitution jusque sous Jacques Ier.; que les provinces d'Ulster, Munster et Connaught n'eurent jamais connoissance des actes du parlement tenu dans le *Pale*, et pour ses seuls habitans, et ne pouvoient pas y être sujettes, n'y étant pas représentées. Enfin, disent-ils, la reconnoissance de Henri, comme souverain d'Irlande, n'entraîna que la cessation du pouvoir monarchique dans les princes irlandois, et non du pouvoir des rois provinciaux; et les seuls Irlandois qui, ayant remis leurs terres aux rois d'Angleterre, en avoient reçu l'investiture par des chartres particulières, et étoient devenus par-là vassaux de la couronne, furent soumis aux loix angloises.

Les prétentions des Anglois, comme les allégations des écrivains irlandois paroissent manquer de justesse. Quatre cents ans de résistance aux loix angloises, ont été, de la part des Irlandois, une continuelle réclamation contre la prétendue acceptation de ces loix au concile de Lismore, et l'Angleterre n'eut évidemment sur l'Irlande que le droit de la force, qui n'en est pas un. D'un autre côté, le pouvoir de l'Angle-

terre s'étendit bien au-delà du *Pale*. Les premiers conquérans de l'Irlande, Gilbert de Clare, William de Bourke, s'emparèrent d'une partie du Connaught; sir John Courcey conquit une partie de l'Ulster; et le baron Finglass, chef de l'échiquier sous Henri VIII, nous apprend que les établissemens qu'ils y formèrent, les colonies du Munster, et différens chefs de *sept* qui, dès le règne de Henri II, s'étoient reconnus tributaires de l'Angleterre, tels que les Mac-Murroughs, descendans des rois de Leinster, les Mac-Carthies, descendans de ceux de Cork, des O'Connors, descendans des rois de Connaught, des O'Neils, descendans de ceux d'Ulster, des O'Melaghlins, descendans de ceux de Meath (1), lui restèrent soumis pendant plus d'un siècle.

Cette soumission, à la vérité, n'étoit qu'apparente. Le systême d'envahissement, de confiscation et d'oppression, établi lors de la conquête, systême qui a fait fondre pendant tant de siècles sur l'Irlande, comme sur une proie facile, tant d'aventuriers anglois, avides de

(1) Finglass avoit dit plus haut que le pays de Meath étoit laissé au monarque pour sa table. Tout est contradiction et obscurité dans l'histoire d'Irlande.

carnage et de richesses, n'étoit guère propre à assurer la fidélité des anciens habitans du pays, à l'Angleterre ; et les colonies qui se trouvoient éloignées du centre du gouvernement, n'en recevant point de protection ou n'en ayant plus besoin, s'allièrent avec leurs voisins, en adoptèrent l'habillement, la langue, les mœurs et les loix, et furent même jusqu'à prendre des surnoms irlandois, tels que Mac-Moris, Mac-Yoris, Mac-Gibbon (1): on les nomma Anglois dégénérés (*degenerated Englishs*), et la haine les confondit avec les Irlandois.

L'Angleterre, occupée de ses guerres avec la France, et déchirée bientôt après par les querelles sanglantes des maisons d'York et de Lancastre, négligea l'Irlande et la laissa en proie à l'insolence et à la rapine du peu de troupes qu'elle y entretenoit, et des aventuriers qui venoient y chercher fortune. Ses loix y étoient ouvertement méconnues, et ni les efforts du roi Jean, créé roi d'Irlande par son père, et qui y étoit passé lui-même avec d'habiles jurisconsultes, ni les injonctions sévères de Henri III et d'Edouard III ne purent les faire adop-

(1) Il y eut aussi quelques familles irlandoises qui prirent des noms anglois, telles que les Mac-Gilla-Phadruicks, descendans des rois d'Ossory, qui prirent celui de Fitz-Patrick.

ter hors du *Pale*, ni vaincre la force d'inertie qu'on leur opposa.

Lionel, duc de Clarence, second fils d'Edouard III, ayant épousé la fille unique de William Bourke, descendant de celui qui s'étoit emparé d'une partie du Connaught, et dont le fils avoit réuni à ses vastes possessions celles de John de Courcey, que le roi Jean avoit confisquées pour quelque sujet de mécontentement, se fit nommer vice-roi d'Irlande, et s'y rendit avec quelques forces en 1361; mais cette expédition n'aboutit qu'à tenir à Kilkenny un parlement qui défendit, sous peine de trahison, d'épouser des Irlandois ou des Irlandoises, de tenir leurs enfans sur les fonds de baptême, et de se servir de leurs loix; et sous peine de confiscation, de prendre un nom irlandois, d'en porter l'habit et d'en parler la langue.

Ce statut dirigé contre les Anglois dégénérés, et qui n'étoit qu'une insultante déclaration de guerre contre les Irlandois, est fort vanté par Finglass et par sir John Davis, avocat général en Irlande sous Jacques Ier.; mais de l'aveu du premier il n'eut d'autre effet que de hâter la défection du reste des colonies, qui tenoient encore au gouvernement anglois.

A peine Lionel eut-il quitté l'Irlande que des parens de sa femme, qui avoient abandonné

leur nom pour prendre celui de Mac-Williams, s'emparèrent de toutes ses terres, en vertu des loix irlandoises qui en excluoient les femmes; et que les familles les plus puissantes du Munster et du Leinster, les Fitz-Thomas, comtes de Desmond et de Kildare, les Butlers, comtes d'Ormond, les Gerraldines, s'allièrent avec les Irlandois, et refusèrent de reconnoître la juridiction du roi.

Richard II vint déployer en Irlande toute la pompe d'une cour opulente et fastueuse. Les chefs des *septs*, qui ne vouloient, ni sacrifier leurs loix, ni donner leurs terres, mais à qui un acte d'hommage ne coutoit rien, accoururent en foule à Dublin, attirés par le bon accueil que leur faisoit ce prince et la magnificence des fêtes qu'il donnoit. Ces moyens ne lui gagnèrent pas davantage l'affection des Irlandois; car en 1399 il fut obligé de repasser dans leur île pour venger la mort de son cousin, le comte de Marche, tué par eux dans une escarmouche, réprimer les nouveaux désordres qu'ils commettoient, et repousser les prétentions de Mac-Murrough, qui prenoit le titre de roi de Leinster, et qui se tint retranché dans des bois et des marais, jusqu'à ce que la révolte de Henri de Lancastre eut obligé Richard de retourner en Angleterre.

Les guerres civiles firent perdre l'Irlande de vue pendant près d'un siècle. Plusieurs factions la divisoient et s'allioient tour à tour entre elles, selon le besoin de résister à celle qui se faisoit le plus craindre. Outre les Irlandois et les Anglois dégénérés, une nouvelle division s'établit entre les Anglois nés en Irlande et ceux nés en Angleterre. Différens parlemens furent plusieurs fois convoqués en même tems, et se proscrivirent les uns les autres; et les Anglois du *Pale*, qui avoient leurs terres près des frontières, pour éviter les dévastations des *septs* qui les environnoient, se virent contraints de leur payer un tribut sous le nom de *black-rent.* Le *Pale* se rétrécissoit de jour en jour, et la seule foiblesse qu'occasionnoit la division des différens partis, le conservoit à l'Angleterre. Les rapines, les violences, les massacres, souvent commis au nom de la loi, ravageoient ces malheureuses contrées.

Henri VII, parvenu au trône en 1485, crut devoir étendre son autorité en Irlande, où la maison d'York avoit trouvé des partisans. Ils ne pouvoient guère être redoutables dans un pays déchiré par une multitude de factions incapables de former un plan suivi et n'agissant que par des intérêts privés; aussi sir Edward Poynings, nommé vice-roi de ce

royaume, les dissipa-t-il aisément. Il obtint un succès bien plus important pour l'Angleterre, en faisant rendre dans un parlement qu'il convoqua à Dublin, le célèbre statut qui porte son nom, *Poyning's-law*, et dont les Anglois ont tiré par la suite un si grand avantage. D'après ce statut, tous les actes du parlement d'Angleterre alors en vigueur avoient force de loi en Irlande, et aucun parlement n'y pouvoit être convoqué que les actes qu'on se proposoit d'y passer n'eussent été auparavant soumis au roi et à son conseil pour y essuyer les changemens jugés convenables, de manière que le parlement n'eut qu'à les approuver ou à les rejeter; d'où, dit Blackstone, il s'en est suivi que, comme les loix angloises ne lioient pas les Irlandois avant la publication de ce statut, aucune loi du parlement d'Angleterre postérieure, ne fut obligatoire pour l'Irlande, qu'autant qu'elle y étoit spécialement nommée ou qu'elle y étoit désignée par des expressions générales.

Poyning's-law.

Cet acte étranger aux Irlandois d'origine et aux Anglois dégénérés qui ne reconnoissoient pas plus l'autorité du parlement d'Angleterre que celle du parlement d'Irlande, n'étendit point le pouvoir de la couronne au-delà du *Pale* et de quelques villes murées. Henri VIII, en traitant leurs chefs avec quelques égards, bien plus qu'en

se faisant accorder par les deux parlemens le titre de roi d'Irlande, au lieu de celui de seigneur (*lord*), qu'avoient porté ses prédécesseurs et qu'ils tenoient de la cour de Rome avec laquelle il étoit en rupture ouverte, parvint à faire reconnoître sa suprématie comme chef de l'église, et reçut en hommage les terres de plusieurs Irlandois qui en obtinrent ensuite l'investiture; plusieurs rois renoncèrent même à ce titre pour prendre ceux qu'il leur offroit. O'Brien, vingt-deuxième roi de Thomond depuis Brien-Boroimhe, prit celui de comte de Thomond, baron d'Inchiquin; et O'Neil, roi d'Ulster, celui de comte de Tyronne. Les O'Briens, blessés de cette dégradation de leur chef, mirent le feu à son palais, et le fils d'O'Neil renvoya, comme injurieuse pour son sang, la patente de son père à la reine Elisabeth.

Guerre de religion.

Bientôt la religion vint se joindre à toutes les causes des désordres qui existoient en Irlande depuis la conquête, et que la conduite vacillante et impolitique de l'Angleterre n'avoit fait qu'accroître. Henri VIII s'étoit contenté de faire reconnoître sa suprématie; Edouard VI fit établir la lithurgie angloise dans le *Pale;* Marie y rétablit le culte catholique; et sous Elisabeth les autels furent de nouveau renversés, la division se mit parmi les Anglois demeurés fidè-

les à l'Angleterre, et la foiblesse du parti protestant resta si grande, qu'on fut vingt-sept ans sans oser convoquer un parlement, de peur que le parti catholique n'y eut la majorité. Le danger que couroit la religion de ses pères, la seule consolation qui lui restoit, souleva une nation plongée dans l'ignorance, habituée à tous les excès d'une vie sauvage et désordonnée, et aigrie par l'avilissement et la barbarie avec laquelle on la traitoit (1). Des insurrections se manifestèrent de toute part. Shan O'Neil prit les armes dans l'Ulster, le comte de Thomond dans le Connaught, le comte de Desmond dans le Munster; mais successivement et sans s'entendre, aussi furent-ils aisément vaincus. Le premier se soumit et fut égorgé avec sa famille dans un dîné que lui donnèrent Essex, disent les catholiques, des Ecossois auxquels il s'étoit confié, disent les protestans : le comte de Tho-

(1) Sir John Davis, apologiste des moyens de rigueur, ne peut s'empêcher cependant de se recrier quelquefois contre leur barbarie. « La distinction étoit si ridicule et si tyrannique, dit-il, que « tout homme qui n'avoit pas la lèvre supérieure rasée, n'étoit « pas regardé comme Anglois, et qu'il étoit permis, s'il se trou- « voit parmi eux, de l'arrêter et de se saisir de ses denrées, com- « me de celles d'un ennemi : si un Anglois tuoit un Irlandois, il « étoit jugé d'après leurs loix et condamné à payer une amende, « *eric;* mais si un Irlandois tuoit un Anglois, il l'étoit d'après les « loix angloises qui portoient félonie et peine de mort. »

mond s'enfuit en France ; et le comte de Desmond, dont la famille puissante étoit presque toujours en guerre avec celle du comte d'Ormond, fut pris dans une cabane et eut la tête tranchée. Leurs biens furent confisqués.

A peine ces mouvemens étoient-ils appaisés qu'O'Neil, qui venoit d'obtenir d'Elisabeth le comté de Tyronne pour avoir tué son cousin, fils de l'insurgé, prit lui-même les armes, et, aidé par l'Espagne, leva une armée nombreuse dont une première victoire enfla le courage : les Irlandois, effrayés de la grandeur des préparatifs qui se faisoient contre eux en Angleterre, et qui annonçoient l'intention de les soumettre entièrement à un joug qu'ils détestoient, semblèrent pour cette fois vouloir faire cause commune. Essex arriva à la tête de vingt-mille hommes ; mais au lieu de marcher contre Tyronne, il alla attaquer les insurgés du Munster qu'il dispersa facilement, et qui reparurent dès qu'il eut retiré son armée : la maladie, le découragement se mirent parmi ses troupes ; il s'avança alors, mais trop tard, dans l'Ulster, et s'y vit bientôt contraint de traiter avec Tyronne. Sa conduite occasionna son rappel, sa disgrace, ses complots et sa mort.

Tyronne attendit à peine son départ pour rompre son traité et se joindre aux Mac-Guires,

aux O'Donnels, aux Mac-Mahons et autres insurgés qui parcouroient le royaume. Montjoy, successeur du malheureux Essex, les poursuivit sans relâche, et tailla en pièces leur armée qui cherchoit à effectuer sa jonction avec les Espagnols nouvellement débarqués à Kinsale. Tyronne s'enfuit en Ulster, et finit par se rendre au vice-roi, qui crut utile aux intérêts d'Elisabeth, d'accepter sa soumission et de lui faire grace. Les Irlandois suivirent son exemple, et l'Irlande se trouva entièrement soumise.

La guerre n'avoit été qu'une suite d'horribles massacres; la paix, qui n'accordoit que la vie aux vaincus, ne fut qu'une suite de violences et de confiscations. Une nouvelle conspiration fut attribuée à Tyronne : il se sauva, et tout l'Ulster, où étoient ses principaux adhérens et qu'il avoit tant de fois soulevé, tomba par forfaiture à la couronne. Cette province, ainsi que toute la partie de l'Irlande qui étoit hors du *Pale*, étoit encore plongée dans un état de barbarie que la politique de l'Angleterre n'avoit fait qu'accroître, et que dépeint sir John Davis dans une lettre de 1606.

« Dans le pays de Fermanagh ou des Mac-« Guires, le dernier chef a été tué dans une re-« bellion : dans celui de Cavan ou des O'Rei-« lyes, il étoit douteux à qui restoit le titre de

« chef, et les titres de possession des tenanciers « étoient également incertains : le pays de Mo« nagham ou des Mac-Mahons, étoit le plus « barbare de tous. On a enfin abattu ces trois « têtes d'hydre, Mac-Mahon, Mac-Guire et « O'Reilye; en supprimant les chefs, on a mis « fin à leurs exactions, et on a aboli la loi de « *thanistry*, qui donnoit lieu à des violences et « à des meurtres; on y suivra les loix commu« nes angloises et chacun connoîtra ses pro« priétés. »

Confiscations et colonies.

Jacques Ier. s'occupoit fortement de la civilisation de l'Irlande : des colonies protestantes avoient été établies, sous Elisabeth, dans les immenses possessions du comte de Desmond, dans le Munster. Jacques dressa lui-même le plan des nouvelles colonies entre lesquelles il vouloit partager l'Ulster; et, pour éviter l'inquiétude qu'avoient souvent donné les grandes richesses des Bourkes, des Desmonds, des Ormonds, il divisa cette province entre des Anglois, des Ecossois, et quelque peu d'Irlandois d'origine, de manière à ce qu'aucune portion ne passât trois mille acres. On voit par un cadastre de 1619, que les premières familles de l'Angleterre et de l'Ecosse, et les personnes qui étoient à la tête du gouvernement en Irlande, s'empressèrent de se partager les propriétés des

malheureux qu'on dépouilloit. Parmi les noms des personnes qui obtinrent des concessions, se trouvent ceux du lord Aubigné, du lord Burleigh, du lord Abercorn, du comte de Castelhaven, du lord Say, du lord Chicester, vice-roi d'Irlande dont la postérité possède encore en Ulster d'immenses revenus, de sir John Davis, etc. Il est vrai que les troubles, dont l'Irlande avoit été si long-tems le théâtre, avoient rendu fort incertains les titres de la plupart de ces propriétés ; que plusieurs n'étoient fondées que sur la violence; et que d'autres venoient elles-mêmes de confiscations partagées entre les naturels du pays, que leur cupidité, la haine que se portoient réciproquement les *septs*, et l'instigation des Anglois avoient porté à s'entre-déchirer.

Jacques manquoit d'argent pour exécuter son plan; car quelque petite que fut la résistance du peu d'habitans que le fer n'avoit pas moissonnés, encore falloit-il la vaincre. Il créa pour cet effet, en 1614, l'ordre des chevaliers-baronnets, chargea chaque chevalier d'entretenir trente hommes pendant trois ans dans l'Ulster (1), et pour conserver le souvenir de

(1) On leur permit bientôt de les racheter en payant 8 *pence* par jour, ce qui faisoit 1095 liv. st. par homme, et produisit 98,550 liv. st.

leur origine, les autorisa à joindre à l'écusson de leurs armoiries, celles de cette province, une main de gueule (*a bloody hand*). Charles Ier. en vendit ensuite tout le nord 60,000 liv. sterl. à la ville de Londres qui, n'ayant pas d'argent pour les payer, le revendit aux douze grandes compagnies marchandes (1).

Ces colonies avoient un double objet; celui de repeupler un pays ravagé par les guerres les plus sanglantes, et celui d'assurer la prépondérance au parti protestant, en accordant le droit d'élection à ces nouveaux habitans, et multipliant au besoin le nombre de leurs représentans, de manière à leur donner la majorité au parlement; car tout ce qui étoit fixé dans ce royaume avant Elisabeth étoit catholique et fortement attaché à cette religion ainsi que les naturels du pays.

Par une suite de cette politique fausse et vacillante, qu'avoit toujours suivi le gouvernement dans tout ce qui regardoit l'Irlande, tandis qu'on cherchoit à s'attacher ces derniers en les admettant enfin au bénéfice et à la protec-

---

(1) Elles se le partagèrent excepté les revenus de Londondery, Coleraine et des pêcheries qu'elles ont conservé en commun. Quelques-unes ont depuis vendu leur part.

tion des loix angloises; on les alliénoit bien plus fortement en mettant en vigueur l'acte d'uniformité passé sous Elisabeth et dont on avoit cru prudent alors de différer la publication. Cet acte privoit de tout emploi les personnes qui refusoient de prêter le serment de suprématie et condamnoit à une amende de douze *pence*, celles qui manquoient d'assister au service divin, selon le rite anglican; par-là tous les emplois tombèrent entre les mains des protestans. Un fanatisme religieux et intéressé fit exercer contre les catholiques les vexations dont on accabloit autrefois les Irlandois d'origine; l'oppression resta la même, les partis ne firent que changer de nom; les confiscations s'accrurent en raison de ce que Jacques et Charles Ier. eurent plus besoin d'argent; on rechercha tous les titres des propriétés, on les déclara presque tous vicieux, sur-tout ceux des catholiques, et la moitié de l'Irlande se trouva appartenir au roi.

Ces violences rallumèrent toute la haine des Irlandois, et l'état où se trouvoit l'Angleterre la servit. Il fut aisé à leurs prêtres, à leurs chefs de les exciter à la vengeance. Elle devoit être atroce dans des cœurs sauvages et exaspérés; elle le fut. Un horrible massacre de protestans commença en 1641 dans l'Ulster, et s'étendit bientôt par toute l'Irlande : quarante

Massacre des protestans.

mille ames, disent des écrivains modérés, y furent égorgés avec la barbarie la plus recherchée; Phelim-O'Neil dirigeoit les coups, tandis que Roger Moore et Mac-Guire (1) cherchoient à surprendre le château de Dublin, qui fut sauvé par la découverte du complot. Bientôt tout fut en armes de part et d'autre, et la guerre civile la plus affreuse déploya de nouveau ses ravages, sans que les chefs du gouvernement prissent aucune mesure pour l'arrêter. L'espoir de profiter des confiscations qu'elle entraînoit sembloit la leur faire traîner en longueur : on les distribuoit par avance aux souscripteurs; mille acres dans l'Ulster, dit Hume, étoient donnés pour 200 liv. st.; dans le Connaught, pour 350 liv. st.; dans le Munster, pour 450 liv. st.; dans le Leinster, pour 600 liv. st. C'est ainsi qu'on cherchoit à se procurer des fonds pour une guerre que les violences et les menaces con-

(1) Sir Phelim O'Neil, le plus proche parent du comte de Tyronne, et de qui le grand-père avoit obtenu de la couronne des terres dont la donnation lui avoit été confirmée à lui-même; le lord Mac-Guire, dont le grand-père, en considération de ses services, avoit aussi obtenu des terres confisquées par la couronne, et une pension qui avoit été continuée à son père créé baron d'Iniskilden; et Roger Moore, descendu d'une famille qui avoit joué un grand rôle en Irlande avant la conquête, furent les chefs de la conspiration. Les deux premiers périrent sur l'échafaud, le dernier se sauva en Flandre.

tre les catholiques leur firent faire en désespérés.

L'Irlande entière étoit dévastée, et le parlement, alors maître de l'Angleterre, n'y envoyoit ni troupes ni munitions. Charles Ier., dans la cruelle position où il se trouvoit, crut pouvoir tirer quelqu'avantage d'un traité avec les catholiques irlandois : le marquis d'Ormond signa en 1643 la cessation des hostilités ; et en 1646 le lord Glamorgan conclut, au nom du roi, avec leur conseil à Kilkenny, un traité qui leur accordoit la jouissance des églises qu'ils possédoient depuis le commencement de l'insurrection, à condition qu'ils feroient passer à son service un córps de dix mille hommes. Ce traité, découvert et désavoué par le roi, fut renouvellé en son nom par le marquis d'Ormond en 1648.

Conquête de Cromwell et d'Ireton.

La paix ne dura guère ; le parlement déclara le traité nul ; les Ecossois dans l'Ulster, et le lord Inchiquin qui étoit à la tête des protestans du Munster, adhérèrent à cette décision. Le nonce de son côté poussoit les Irlandois à reprendre les armes, la guerre se ralluma; Ormond remit aux troupes du parlement Dublin, qu'il ne pouvoit défendre, et Cromwell vint en prendre le commandement. Il emporte d'assaut Drogheda et Wexford, et y fait tout passer au fil de l'épée; la frayeur s'empare des catholiques, Ormond protestant comman-

doit leur armée, la superstition les porte à attribuer à ce chef leurs mauvais succès, la désunion se met entre eux, leur association se dissout, et quarante mille hommes quittent l'Irlande et passent au service étranger. Cromwell leur en facilita les moyens et saisit avec empressement cette occasion de diminuer le nombre des ennemis.

Neuf mois suffirent à l'audace et à l'activité de cet usurpateur pour subjuguer l'Irlande, et il ne laissa à Ireton, son gendre et son successeur dans ce royaume, que quelques ennemis à combattre dans le Connaught, et Limmerick seul qui put lui offrir de la résistance. Sir Phelim O'Neil, dont la tête étoit à prix, tomba dans ses mains et trouva la punition de ses forfaits. Il avoit publié lors du massacre une prétendue lettre-patente du roi dont il nia l'authenticité sur l'échafaud. On déclara en 1653 que les rebelles étoient soumis, que la guerre étoit finie, et que tous les Irlandois d'origine seroient confinés dans le Connaught, et contraints de s'y rendre, sous peine de mort, avant le 1er. mai 1654 : leurs biens furent confisqués ou échangés contre ceux qu'on leur donna dans cette province. Environ cinq millions d'acres furent partagés entre les soldats ou souscripteurs qui avoient fait les fonds de cette guerre, et leurs descendans les

occupent encore. « A peine, dit Hume, trouve-« t-on dans l'histoire un exemple d'un change-« ment de propriété plus soudain et plus violent.» Sir Williams Petty, secrétaire d'Ireton, et qui obtint dans le Munster, pour sa part de ces confiscations, des biens immenses possédés encore aujourd'hui par ses descendans, calcule que, depuis 1641, le fer, la peste et la famine, les fléaux de tout genre enfin, qui s'accumulèrent sur l'Irlande, y firent périr un tiers des habitans. Il n'y restoit, selon cet écrivain, en 1672, que deux cents mille protestans anglois, cent mille Ecossois presque tous presbytériens, et huit cents mille catholiques.

Le règne de Charles II suspendit un instant les maux auxquels l'Irlande étoit depuis si long-tems en proie. On ne tarda pas à s'appercevoir que ce confinement des naturels du pays dans le Connaught, étoit aussi impolitique qu'impraticable et injuste; qu'il tendoit à dépeupler le reste du royaume, à en rendre les terres de nulle valeur, et qu'il confondoit l'innocent avec le coupable, le défenseur des droits de la couronne avec l'artisan des massacres. Une commission fut établie pour juger les nombreuses réclamations qui se faisoient entendre; quatre mille y furent portées, et six cents seulement y furent examinées; il parut que si toutes

étoient reçues, les souscripteurs et les soldats se trouveroient dépouillés de presque tous les biens qu'ils venoient de se partager. L'espoir de rentrer dans l'héritage de ses pères, la crainte de se voir enlever ses nouvelles propriétés, agitèrent également les esprits, et les nouveaux propriétaires se décidèrent enfin à relâcher un tiers de leurs terres qui furent partagées entre les zélés partisans de l'Angleterre et quelques Irlandois dont l'innocence fut reconnue. « Ce « fut une cruelle position, dit Hume, d'être « obligé de prouver son innocence pour rentrer « dans des biens qu'on tenoit de ses ancêtres et « dont on avoit toujours joui soi-même. » Bientôt après la crainte arrêta le cours de la justice, et l'on déclara que les réclamations qui n'avoient point encore été jugées ne pourroient plus l'être. C'est ce que les Irlandois appellent le *black-act.* Les catholiques disent qu'il assura au duc d'Ormond, alors vice-roi d'Irlande, Kilkenny et six autres villes. D'un autre côté, l'exercice de leur religion, et le droit de cité et de voter aux élections leur avoient été rendus.

Guerre de Jacques II.

L'Irlande commençoit à peine à respirer après les maux cruels qu'elle avoit soufferts, lorsque Jacques II, chassé du trône, vint y joindre, en 1689, le parti qu'il s'y étoit ména-

gé, et y rappeler toutes les horreurs de la guerre civile. Talbot lord Tyrconnel, qui gouvernoit l'Irlande, avoit rempli tous les emplois et l'armée de catholiques, et leur avoit ménagé la majorité au parlement. L'abus qu'ils firent de leur pouvoir et la haine que Jacques ne put s'empêcher de témoigner aux protestans, éloignèrent bientôt ceux que l'espoir de secouer le joug de l'Angleterre avoit réuni à son parti. Il n'en faisoit pas moins de rapides progrès dans le nord qui seul lui offroit de la résistance: Shomberg les arrêta, et Guillaume vint lui-même quelques mois après, attaquer son rival sur la Boyne; quoique blessé dans une reconnoissance, il donna le signal du combat, et la bataille étoit encore incertaine, lorsque Jacques se retira à Dublin, d'où il repassa en France. Les restes de son armée se jetèrent dans Limmerick qu'ils défendirent long-tems, et durent à leur courage, d'honorables et célèbres capitulations qui mirent fin à la guerre et réglèrent le sort des catholiques.

Capitulations de Limmerick

Elles accordoient à ceux qui prêtoient le serment d'allégeance à Guillaume et à Marie, l'exercice de leur religion, la jouissance de leurs biens et privilèges, et la permission aux nobles de porter l'épée, un fusil et des pistolets; et à ceux qui le refusoient, la liberté de

se retirer avec leurs familles et leurs effets ailleurs qu'en Angleterre et en Ecosse. Douze à quatorze mille hommes en profitèrent.

Ainsi finit, en 1691, cette seconde guerre civile, qui livra pendant deux ans, l'Irlande à tous les excès d'une soldatesque effrénée et de brigands encore plus redoutables (1); qui lui couta cent mille hommes moissonnés par le fer de l'ennemi, et trois fois ce nombre par les assassinats, la misère, les maladies, la famine et tous les maux que la guerre entraîne à sa suite, et qui la laissa dans un état de dévasta-

(1) Les *Rapparees*. Voici le portrait qu'en fait Dalrymple dans ses mémoires. « C'étoit la classe la plus basse du peuple d'Irlande. « Habitués à la plus grande indolence, indifférens sur leur habillement, leur nourriture et leur habitation, ils alloient à demi-« nus, se nourrissoient de pommes de terre qui ne leur coutoient « que peu de soin, et habitoient des huttes de terre couvertes de « quelques branches d'arbres. Ils avoient toute la férocité et tout « l'amour-propre d'une nature brute et non civilisée. Chaque parti « s'en servoit pour assouvir sa vengeance, car ils ne mettoient « point de différence entre amis et ennemis. N'espérant aucune « grace, ils n'en faisoient aucune; et méprisant la vie, ils étoient « toujours maîtres de celle des autres. Ils s'assembloient la nuit « par bandes peu nombreuses, et alloient faire leurs incursions « au loin et à l'improviste. Les cris et les flammes annonçoient « seuls leur présence. Ils inspiroient une grande horreur, muti-« loient le corps de leurs ennemis, en partie pour satisfaire leur « rage, en partie pour répandre la terreur, et déterroient les ca-« davres pour en dérober les linceuils. »

tion et de dépopulation dont après un siècle elle commence à peine à se relever.

La capitulation de Limmerick ayant mis quelques exceptions au pardon qu'accordoit Guillaume, le besoin de récompenser ses favoris, lui fit demander et obtenir du parlement la disposition du tiers des biens confisqués dans cette guerre, biens qu'un rapport fait, en 1700, aux Communes d'Angleterre portoît à un million soixante mille sept cent quatre-vingt-douze acres. Ainsi, en moins d'un demi-siècle, plus d'un tiers du sol de l'Irlande fut arraché à ses anciens habitans pour enrichir des mains étrangères.

Loix contre les catholiques

Les catholiques ne devoient pas jouir longtems de la liberté que leur garantissoit cette capitulation. A peine Guillaume, dont on loue assez généralement les principes de tolérance, eut-il fermé les yeux, qu'un systême persécuteur fut de nouveau adopté par le conseil de la reine Anne. Dès la première année de son règne, un acte du parlement d'Angleterre ordonna aux catholiques irlandois de prêter les sermens de suprématie et d'abjuration à l'âge de dix-huit ans, sous peine d'être déclarés incapables d'hériter des biens-fonds, qui dans ce cas passeroient aux plus proches parens protestans; et leur défendit d'acheter

des biens confisqués ou d'en prendre à bail, excepté des chaumières de laboureurs de moins de 30 sh. de loyer avec au plus deux acres de terre. Quelque tems après le parlement d'Irlande rendit cette fameuse loi de *discovery*, chef-d'œuvre d'intolérance religieuse, et sous laquelle, à quelques exceptions près, gémissent encore plus des deux tiers de la population de ce royaume. Par cette loi, tous les catholiques sont désarmés et déclarés inhabiles à acquérir des propriétés foncières : leurs substitutions sont abolies, et les partages égaux sont établis entre leurs enfans : si l'un d'eux abjure, il hérite seul de tous les biens dont la succession leur échoit, et, si c'est du vivant de son père, il s'empare de son bien en lui assurant une pension : il leur est défendu de louer un bien pour plus de trente-un ans, et si quelqu'un prouve que le prix du bail est au-dessous des deux tiers de sa valeur, ou de celle dont il est susceptible par des améliorations, le bail est à lui: un protestant peut s'emparer pour 5 l. st. du cheval d'un catholique quelqu'en soit la valeur : il leur est défendu de prêter avec hypothèque: tout prêtre qui dit la messe est condamné à être déporté, et pendu s'il rompt son ban : il est défendu, sous peine d'être privé de l'action des loix et de la jouissance de ses biens pendant sa vie, d'envoyer élever un en-

fant dans la religion catholique chez l'étranger, et de lui faire passer de l'argent : la même peine est encourue par l'enfant qui y a été élevé, etc. etc. (1). Voilà par quelles loix on punit, dans le dix-huitième siècle, une nation entière, du crime de ne vouloir pas abjurer le Dieu de ses pères.

Situation des Irlandois d'origine.

Ici finit l'histoire du peuple le plus constamment malheureux dont les annales du monde fassent mention : plongé comme toute l'Europe dans la barbarie pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne ; en proie, comme l'Angleterre, la France, l'Espagne et l'Italie, aux incursions de hordes étrangères, il vit leurs ravages se renouveller, les maux de l'anarchie s'accroître, et les ténèbres de l'ignorance s'épaissir, lorsque des gouvernemens stables commençoient à s'établir et les bienfaits de la civilisation à se répandre chez ses voisins. Vexé de mille manières par cette multitude de chefs qui le maîtrisoient, l'établissement du christianisme ne fit briller un moment à sa vue le peu de lumières alors répandues en Europe, que pour consacrer leur oppression

(1) Plusieurs articles de cette loi, tels que l'emprisonnement des prêtres, l'incapacité d'acquérir, etc., ont été révoqués en 1778, et l'exercice du culte catholique est publiquement toléré.

en les métamorphosant en pontifes de la religion, et joignant à leur autorité le pouvoir qu'elle donne sur l'ignorance et la superstition. Conquis par l'Angleterre, qu'il n'avoit jamais offensé, et qui n'eut de droit sur lui que la force, à moins qu'elle ne veuille faire valoir la ridicule et coupable donnation des papes, il devient la victime d'un gouvernement injuste et tyrannique, qui, dès ses premières démarches, annonce ses vues spoliatrices, et pour les remplir autorise toute espèce d'excès et de brigandage; qui veut lui arracher ses loix avant de l'avoir disposé à recevoir et à aimer les siennes, l'effarouche, rompt toute espèce de rapport avec lui, au lieu de chercher à le civiliser par de fréquentes communications et la plus puissante de toutes les leçons, celle de l'exemple et de l'expérience, et le maintient ainsi dans un état de guerre utile à ses desseins; qui veut enfin lui ravir sa religion, le seul bien qui lui reste dans l'état d'ignorance, de misère et d'avilissement où il le retient plongé, le pousse au désespoir et le porte à commettre des crimes qui font frémir, mais qui sont l'ouvrage de sa politique et dont lui seul recueille les fruits (1). Plus mal-

(1) Témoins les biens confisqués que se sont fait donner les chefs du gouvernement, et ce passage remarquable de sir William

heureux cent fois que les Sauvages de l'Amérique, qui, fuyant dans leurs forêts, purent mettre un désert entre eux et leurs farouches agresseurs, les Irlandois, circonscrits par la mer, ne purent que combattre pendant quatre cents ans pour ce qu'on aime mieux que la vie, sa religion, ses loix et ses propriétés. Plus des deux tiers de leur race ont péri dans d'horribles boucheries qu'on honora du nom de guerre, le reste gémit sous l'oppression de ses conquérans, et, ce qui est plus étrange, vient de les voir usurper son nom et ses droits pour secouer le joug de leur mère-patrie et assurer leur indépendance.

C'est à la fin du dernier siècle que commença à être fortement agitée en Irlande, l'intéressante question de son indépendance, qui ne devoit être décidée que quatre-vingt ans après, par celle de l'Amérique; non que les raisons dont les Anglo-Irlandois et les Anglo-Améri- Question de l'indépendance.

Petty: « Mais en faisant une partie aussi inégale, les Anglois ont « gagné, et ont au moins, outre leurs autres prétentions, un droit « de joueur sur les biens de leurs adversaires. Mais quant au sang « répandu dans la querelle, Dieu sait qui en a été la cause. » — *But upon the playing of this game or match upon so great odds, the English won, and have, among and besides other pretences, a gamester's right at least, to their estates. But as for the blood shed in the contest, God but know who did occasion it.*

cains appuyoient leurs prétentions, fussent les mêmes; car jamais ceux-ci dans leur querelle avec les Anglois n'ont fait valoir les droits des Sauvages dont ils occupoient le territoire; tandis que les premiers, en niant la conquête ou les droits de la conquête, se mettoient à la place des naturels d'un pays qu'ils n'occupoient que par la conquête; mais parce que les contestations politiques ne se terminent presque jamais que par la force, et que la guerre d'Amérique, en occupant au loin les forces de l'Angleterre, mit l'Irlande en état de lui dicter la loi.

Livre de Molineux.

Un livre intitulé *L'Irlande liée par les actes du parlement d'Angleterre* (1), publié, en 1698, par un ami de Locke, M. Molineux, ouvrit la carrière de cette longue lutte politique entre les deux royaumes. Il cherchoit à y démontrer que l'Irlande n'avoit pas été conquise, mais avoit reçu volontairement les loix angloises; qu'en avouant la conquête, elle étoit injuste et ne donnoit aucun droit; et qu'en admettant même qu'elle fût juste, une conquête juste ne donnoit de droit que sur la liberté et la vie de ceux qui s'y opposoient, et non sur la propriété et sur la postérité. Il alloit plus

(1) *The case of Irelaud being bound by acts of parliament of England, stated.*

loin, il avançoit que quand même l'Irlande auroit été justement conquise et réunie à l'Angleterre, elle avoit recouvré son indépendance sous Jean, créé roi ou monarque d'Irlande par Henri II, son père, et étoit redevenue, par ce seul fait, un royaume séparé quoiqu'ayant le même chef. Cet ouvrage, qui rappeloit des prétentions déja manifestées dans diverses circonstances, trouva un accueil favorable en Irlande; l'Angleterre en fut allarmée, et les Communes, en le dénonçant dans une adresse au roi, l'assurèrent de leur disposition à l'aider à maintenir la dépendance et la subordonnation de ce royaume. L'affaire en resta là pour le moment.

Querelle des juges.

Cette querelle n'étoit qu'assoupie; un évènement la fit renaître en 1719. Les pairs, se prétendant juges en dernier ressort des causes qui leur étoient soumises, firent mettre aux arrêts les barons de l'échiquier pour avoir ordonné l'exécution d'un arrêté de la chambre des pairs d'Angleterre qui cassoit un de leurs jugemens. Cette affaire fut portée au parlement d'Angleterre, qui déclara dans un bill que l'Irlande étoit subordonnée et dépendante de la couronne impériale de la Grande-Bretagne et soumise à ses loix, et que les pairs irlandois n'y avoient aucune espèce de juridiction.

Monnoie de cuivre de Wood.

L'Irlande dissimula de nouveau son mécontentement, et, n'attendant qu'une occasion pour s'y livrer, saisit avec empressement celle que lui offrit, en 1723, une patente qu'un Anglois, Guillaume Wood, venoit d'obtenir pour frapper de la petite monnoie de cuivre dont manquoit ce royaume. Un cri général s'éleva contre cette monnoie; on la prétendit de mauvais aloi; on persuada au peuple que le royaume étoit ruiné, si elle y obtenoit cours; des propriétaires défendirent à leurs fermiers de la recevoir; le parlement, piqué de n'avoir pas été consulté, mais n'osant pas attaquer la patente en elle-même, et le droit qu'avoit le roi de l'accorder, prétendit qu'elle avoit été obtenue clandestinement et que la circulation de cette monnoie, que Newton lui-même avoit déclaré d'une valeur égale à celle qui circuloit en Angleterre, et supérieure à celle de l'Irlande, occasionneroit à la nation une perte de 150 pour %; des écrits dans lesquels on traitoit avec beaucoup de liberté la question de l'indépendance se multiplièrent; un ouvrage anonyme de Swift, qui avoit pris une part très-active dans cette querelle, fut dénoncé aux grands-jurés, et, loin de le trouver coupable, ils déclarèrent leur reconnoissance pour les patriotes qui avoient découvert le vice de cette monnoie et en avoient empêché

la circulation. Il devint impossible au gouvernement de résister à une opposition aussi violente et aussi générale, et la patente fut révoquée.

Contestation pour un emploi d'argent.

Une nouvelle contestation s'engagea avec la couronne en 1751, au sujet d'une somme d'argent restant au trésor et que les Communes vouloient employer à rembourser une partie de la dette publique; la cour y consentit; le parlement d'Irlande, affectant de ne point reconnoître la nécessité de ce consentement, n'en fit pas mention dans le bill qu'il passa pour l'emploi de cette somme; le bill fut envoyé en Angleterre; on y ajouta le consentement préalable du roi, et le parlement d'Irlande finit par l'accepter ainsi. La même chose se renouvella en 1753; mais cette fois les Communes rejetèrent le bill et le roi disposa des fonds. Cette conduite de la cour mécontenta les esprits, rappela la question de l'indépendance, mais fut bientôt oubliée.

Docteur Lucas.

Toutes les tentatives de l'Irlande jusque-là avoient échoué. Le moment approchoit cependant où sa constance devoit être couronnée par le succès. Une victoire remportée par le parti populaire ranima ses espérances. Un docteur Lucas, jadis apothicaire, ayant été nommé membre du parlement par la ville de Dublin, en reconnoissance de quelques privilèges

qu'il lui avoit fait recouvrer étant membre du conseil (*common-council*), publia quelques écrits vigoureux contre le prétendu pouvoir usurpé par l'Angleterre; écrits qui le firent poursuivre par le gouvernement, et l'obligèrent de fuir : bientôt il crut pouvoir revenir en sûreté, et il fut élu de nouveau membre du parlement pour Dublin. Le parlement d'Irlande convoqué pour la première fois, cent quarante ans après la conquête, avoit la forme du parlement d'Angleterre, mais étoit ordinairement prorogé de deux en deux ans, pendant toute la durée d'un règne. Le docteur Lucas (1) proposa un bill pour le rendre septénaire comme celui d'Angleterre; ce bill fut admis au conseil du roi avec l'addition d'un an, et le parlement devint octénaire en 1768, au grand contentement du parti populaire qui voyoit ainsi diminuer l'influence de la couronne.

Parlement octénaire.

Entraves aux manufactures et au commerce.

Quatre-vingt ans de paix intérieure ayant ranimé l'agriculture et le commerce, on commençoit à sentir les entraves qu'y avoit mis l'Angleterre par quelques loix prohibitives utiles à ses manufactures, et à s'en plaindre fortement. Il étoit défendu d'exporter des laines crues ou

(1) La nouvelle Bourse de Dublin n'est décorée que de deux statues, celle du roi et celle du docteur Lucas.

manufacturées ailleurs qu'en Angleterre; l'exportation de verreries, l'importation du houblon étranger et la culture du tabac étoient également prohibées; on ne pouvoit tirer aucune denrée coloniale, au rhum près, et rien envoyer aux colonies, excepté les toiles et les salaisons, que par les ports d'Angleterre; et la navigation au-delà du Cap de Bonne-Espérance, réservée pour la compagnie des Indes, étoit interdite aux Irlandois comme elle l'est aux Anglois.

Pour compenser ces restrictions, l'Angleterre avoit donné aux vaisseaux irlandois montés par des Irlandois, les mêmes privilèges, et on payoit à ceux qui étoient destinés pour la pêche de la morue ou de la baleine les mêmes primes d'encouragement qu'aux bâtimens anglois, à condition que le retour de ces derniers se feroit dans quelque port d'Angleterre; les toiles d'Irlande, non-seulement ne payoient aucun droit, mais obtenoient, quand elles en étoient réexportées, les mêmes primes que les toiles angloises; le thé exporté d'Angleterre en Irlande étoit exempt de droits d'excise et de douane, et le sucre obtenoit la restitution d'une partie de ceux qu'il avoit payé.

Ces compensations prouvoient que l'Angleterre n'avoit pas abusé autant qu'elle auroit pu du pouvoir légitime ou usurpé qu'elle exerçoit

sur l'Irlande; mais elles n'égaloient pas la perte que ce royaume éprouvoit par le découragement de ses manufactures de laine et la privation du commerce direct de l'Amérique. Ces entraves venoient d'une législature étrangère, et en paroissoient plus odieuses; elles offroient un prétexte pour agiter les esprits et avancer vers le but qu'on s'efforçoit d'atteindre, l'indépendance absolue. La guerre avec les Etats-Unis fermoit un débouché avantageux pour les toiles et les salaisons; elle avoit fait baisser le prix de plusieurs denrées dont les magasins regorgeoient, et beaucoup d'ouvriers, faute d'ouvrage, se trouvoient dans la misère. Un cri général se fit entendre, tout d'un coup, d'un bout de l'Irlande à l'autre, non pour mettre fin à la guerre cause principale de la détresse, mais pour demander la liberté du commerce : des résolutions furent prises de ne faire aucun usage de denrées fabriquées en Angleterre, avant d'avoir obtenu la révocation des actes dont on se plaignoit, et la crainte feinte ou réelle d'une descente, fit former des associations de volontaires qui, des comtés de Corke et de Wexford où elles commencèrent, gagnèrent rapidement tout le reste du royaume; en 1778, on comptoit soixante mille volontaires, bien armés, bien disciplinés, et qui, refusant la solde que leur offroit le gou-

Associations de volontaires.

vernement, en restoient entièrement indépendans.

La fermentation étoit générale, le parlement en imitant celui d'Angleterre et révoquant quelques loix contre les catholiques, telles que celle qui les empêchoit d'hériter, d'accepter des donnations, d'acheter des biens-fonds; celle qui emprisonnoit les prêtres qui tenoient des écoles, ou qui disoient la messe, les avoient rapprochés de l'intérêt général. Les volontaires de Dublin, après une de leurs revues, défilèrent devant la statue du roi Guillaume, au piédestal de laquelle ils avoient attaché des inscriptions qui indiquoient d'une manière précise l'objet de leur rassemblement: « La glorieuse révolution. — Justice à l'Irlande. — Un « commerce (1) libre, ou! » A Belfast un vaisseau chargé d'étoffes de laine fut expédié pour l'étranger malgré les douaniers : un bâtiment pareil ayant été arrêté par les commis à sa sortie de Dublin, on procéda juridiquement contre eux. Enfin, les deux chambres du parlement dirent au roi, dans une adresse, que ce n'étoit

(1) *A free trade; else!* ce qui rappeloit une correspondance laconique et énergique de deux chefs irlandois; O'Neil à O'Donnel : *Paie-moi ton tribut, ou! O'Neil.* O'Donnel à O'Neil : *Je ne te dois rien, et si je te devois! O'Donnel.*

plus par des moyens temporaires, mais par un commerce libre seul, qu'on pouvoit sauver l'Irlande, et les ministres eux-mêmes proposèrent aú parlement d'Angleterre la révocation des actes qui restreignoient ce commerce (1).

Ce succès, tout grand qu'il étoit, loin de calmer et de contenter les esprits, ne fit qu'accroître la fermentation. La facilité avec laquelle avoit cédé l'Angleterre fit voir qu'on pouvoit oser plus. On redoubla d'efforts pour prouver l'indépendance de droit de l'Irlande et de son parlement, et on manifesta d'une manière si alarmante la volonté de l'obtenir, que M. Eden, secrétaire du comte de Carlisle, vice-roi d'Irlande, vint à l'improviste, en avril 1782, proposer lui-même à la chambre des Communes d'Angleterre, la révocation de l'acte de George Ier. qui maintenoit le droit du roi et du parle-

(1) Par un acte du parlement de cette année, toutes les denrées du cru ou des manufactures d'Irlande, excepté la laine, les draps, les étoffes de coton, les verreries, les chapeaux, le houblon, la poudre à tirer et le charbon, peuvent être exportées en Amérique et en Afrique.

En 1780, les actes qui empêchoient ou qui restraignoient l'exportation des draperies d'Irlande chez l'étranger, furent révoqués; et la permission de tirer et d'envoyer aux colonies les denrées que l'Angleterre en tire ou y envoie, fut accordée aux Irlandois, à condition que le parlement d'Irlande y mettroit les mêmes taxes qu'en Angleterre, ce qu'il fit.

ment de la Grande-Bretagne, de faire des loix obligatoires pour le royaume d'Irlande. Le lendemain un message du roi fut envoyé aux deux chambres des deux parlemens « pour les informer « qu'étant extrêmement affecté des sentimens « de mécontentement et de jalousie qui se ma« nifestoient parmi ses loyaux sujets en Irlan« de, il recommandoit instamment au parle« ment de les prendre dans la plus sérieuse « considération, afin de les faire cesser d'une « manière également satisfaisante pour les deux « royaumes. »

M. Grattan, dans l'adresse des Communes d'Irlande qu'occasionna ce message, après avoir fait valoir les droits qu'avoit l'Irlande à l'indépendance qu'elle réclamoit, indiqua comme la cause du mécontentement qui se faisoit si généralement sentir, l'acte de George Ier. qui maintient le droit de l'Angleterre de faire des loix pour l'Irlande, le pouvoir qu'avoit le conseil privé de supprimer ou changer les bills qui ne lui convenoient pas, et le *mutiny-bill* perpétuel dans ce royaume.

Actes qui lioient l'Irlande rapportés.

L'acte de George Ier. fut rapporté par le parlement d'Angleterre, et les deux autres objets n'étant pas de sa compétence, les Communes déclarèrent qu'il étoit essentiellement nécessaire pour le bonheur commun des deux

pays, que des liaisons stables et solides fussent établies entre eux. Le duc de Portland, nouveau vice-roi d'Irlande, y vint peu de tems après annoncer au parlement l'acte qu'avoit passé le parlement d'Angleterre, et l'intention du roi de donner son consentement à ceux du parlement d'Irlande qui empêcheroient que dorénavant les bills fussent altérés ou supprimés par le conseil, et qui limiteroient le *mutiny-bill* à deux ans. Le parlement vota sur-le-champ vingt mille matelots irlandois, et 50,000 liv. st. pour acheter un bien et bâtir une maison à M. Grattan, en reconnoissance des services qu'il avoit rendu à l'Irlande.

L'année suivante une ancienne affaire dont on avoit appelé en Angleterre au banc du roi se trouvant à son tour de rôle pour être jugée, un acte du parlement de ce royaume déclara que les droits réclamés par le peuple d'Irlande, de n'être lié que par les actes de son parlement, et d'y avoir ses procès décidés sans appel, étoient fermement établis, *firmly established*, et qu'aucun appel de cours de justice d'Irlande ne seroit reçu dans les tribunaux de la Grande-Bretagne.

Ainsi finit cette longue et intéressante querelle. Ce triomphe n'appaisa pas cependant tout à fait la fermentation qui depuis cinq ans étoit

dans tous les esprits et les entraînoit dans des spéculations politiques. Ce n'étoit pas assez pour les volontaires d'avoir secoué le joug de l'Angleterre et reconquis l'indépendance de leur patrie, il leur falloit de plus une réforme parlementaire, une représentation plus égale, et des élections plus fréquentes.

Des assemblées se formèrent, en 1783, dans différens comtés pour combiner les moyens d'obtenir du parlement le redressement des torts dont on se plaignoit : on fut même jusqu'à demander qu'on rendît le droit d'élection aux catholiques, et jusqu'à former à Dublin un congrès national de députés des comtés. Tous ces efforts furent vains, l'intérêt des grands propriétaires les réunit cette fois au gouvernement, et les bills de réformes parlementaires, proposés aux Communes par M. Flood, furent rejetés; une motion de M. Grattan pour prévenir l'augmentation des salaires des employés du gouvernement, motion fondée sur ce que la perception des revenus qui ne coutoit en 1758 que treize pour cent et n'alloit qu'à 81,000 liv. st., coutoit en 1783 seize pour cent et alloit à 184,000 liv. st., eut le même sort; et ce qui offensa beaucoup plus la classe inférieure du peuple, sur-tout la populace de Dublin qui se porta même à quelques excès contre le parle-

ment, fut de voir également repousser une proposition de M. Gardiner pour mettre des taxes sur les draperies étrangères.

Le gouvernement s'occupoit alors d'unir les deux royaumes par un traité de commerce, les bases en furent présentées par le ministère au parlement d'Irlande au commencement de la session de 1785. Elles y éprouvèrent quelques modifications et furent envoyées au parlement d'Angleterre, où une forte opposition et des pétitions de presque toutes les villes de commerce et de manufacture, leur firent éprouver des changemens qui mettoient l'Irlande sur le même pied que l'Angleterre relativement à son acte de navigation, à ses colonies, et à sa compagnie des Indes. Ce nouveau plan fut reçu en Irlande avec indignation et fut combattu au parlement avec beaucoup de vigueur et d'éloquence, sur-tout par M. Grattan, qui l'attaqua moins sous ses rapports commerciaux que sous des rapports constitutionels et d'indépendance. Son ajournement indéfini fut célébré à Dublin par une illumination générale, et reçu par toute l'Irlande comme un bienfait. L'Angleterre y attachoit peu d'importance. Cet objet en occupant tous les esprits fit perdre de vue les demandes de réformes parlementaires.

CONSTITUTION

ET

GOUVERNEMENT.

Constitution.

LA constitution de l'Irlande est la même que celle de l'Angleterre. La puissance législative y consiste dans le parlement composé du roi représenté par un vice-roi (*lord-lieutenant*), d'une chambre des Pairs et d'une chambre des Communes. La puissance exécutrice est entièrement dans les mains du roi.

Chambre des Pairs.

La formation des chambres du parlement et ses usages sont aussi, à peu de chose près, les mêmes que la formation et les usages du parlement d'Angleterre. La chambre des Pairs est composée dans ce moment, des deux frères du roi, comtes de Connaught et de Dublin; du duc d'York, comte d'Ulster; de quatre archevêques; d'un duc, le duc de Leinster (*Fitz-Gerald*); de soixante-deux comtes, quarante-huit vicomtes, dix-huit évêques et quarante-neuf barons. Près des deux tiers de ces Pairs sont créés depuis 1750, et beaucoup ont été pris dans des familles très-peu distinguées, mais fort riches. Un grand nombre d'entre eux sont entiè-

rement étrangers à l'Irlande, et à peine s'en trouve-t-il quatre ou cinq Irlandois d'origine, et vingt d'un nom connu dans ce royaume avant le règne de la maison de Stuart. Douze sont en même tems Pairs, et vingt-trois, membres des Communes d'Angleterre, et trois sont catholiques et par conséquent n'ont pas séance au parlement. La pairie d'Irlande est une faveur que le roi accorde aux personnes dont il veut récompenser les services ou l'affection, et aux Irlandois dont l'influence au parlement lui est nécessaire; et les richesses qui sont en Irlande concentrées dans un petit nombre de mains, et qui ont tant d'influence dans un pays pauvre, y ouvrent encore plus sûrement l'entrée à la chambre des Pairs qu'en Angleterre (1).

Chambre des Communes.

Les Communes sont composées de trois cents membres nommés par les comtés ou les bourgs, et dont on n'exige aucune propriété. Des baux à vie donnent voix aux élections, et la plupart des fermiers étant dans la dépendance des grands propriétaires qui sont peu nombreux, ceux-ci sont maîtres des choix et les dirigent à leur gré. La majorité des Communes est donc nommée par la chambre des Pairs dont ces gros propriétaires sont membres, et se trouve par

(1) Voyez l'appendice, note M.

conséquent dans sa dépendance. «Vos comtés,» disoient dans une adresse au peuple d'Irlande les membres du congrès assemblé à Dublin pour une réforme parlementaire, « vos comtés gé- « missent sous une combinaison aristocratique, « et ne nomment point d'ailleurs un cinquième « de votre représentation, tandis qu'un petit « nombre d'individus en nomment la grande « majorité; l'indépendance de vos cités est bles- « sée par une multitude d'électeurs frauduleux; « les places et les pensions sont la récompense « de l'abandon de vos droits; vos bourgs sont « devenus des propriétés individuelles qu'on né- « gocie publiquement, et les droits du peuple « sont ainsi mis à prix. »

Du roi.

La couronne, toute puissante en Angleterre par son influence, l'est bien plus encore en Irlande. Elle y a des revenus perpétuels(1), qui, tous frais faits, vont à près de 400,000 liv. st. Elle a à sa disposition des titres, des cordons, des emplois, des pensions qui n'annullent pas, comme en Angleterre, les nominations à la chambre des Communes, de ceux qui les acceptent; une mul-

(1) Ils furent accordés à Charles II par l'acte de *settlement*. «Vos « ancêtres furent des esclaves, » dit M. Grattan aux Communes dans les débats sur le traité de commerce, « et pour la garantie de « leurs biens, ils accordèrent le revenu héréditaire, et dès ce mo- « ment le parlement cessa d'exister. »

titude d'entreprises et de travaux publics, suscités et ordonnés par des intérêts privés, et d'un luxe ridicule autant que déplacé dans un pays aussi pauvre ; et elle s'assure facilement par ces moyens puissans, une condescendance presque sans bornes de la part du parlement. Ce n'est pas que les vues du ministère n'y soient quelquefois fortement contrariées, aux Communes sur-tout, par une opposition qui joint du courage à des talens, et dans laquelle se sont distingués souvent MM. Grattan et Flood à qui on doit la révolution de 1782, et le rejet du traité de commerce ; mais leur éloquence, toutes les fois que le vœu public et l'intérêt général ne se trouveront pas, comme dans ces circonstances, réunis aux intérêts particuliers, échouera toujours devant la majorité ministérielle.

Du conseil. Quoiqu'il y ait un secrétaire d'état pour la forme, c'est le secrétaire en chef du vice-roi qui fait en Irlande les fonctions de premier ministre et sur qui roule toute l'administration. Il reçoit toutes ses instructions du cabinet de Saint-James, et presque toujours étranger à l'Irlande où il arrive et qu'il quitte avec le vice-roi, il s'y forme un conseil avec lequel il combine sa conduite, et qui le dirige dans ce qui tient aux usages, aux convenances, aux loca-

lités et aux intérêts particuliers du royaume. M. Orde, homme honnête et estimé, secrétaire du duc de Ruttand, vive-roi actuel, passe pour être conduit par MM. Forster, orateur des Communes, Fitz-Gibbon, procureur-général, et Beresford, frère de mylord Tyronne et premier commissaire de la douane, tous gens de beaucoup d'habilité, connoissant parfaitement les parties d'administration qui leur sont confiées, et qui avec sir John Parnelle, chancelier de l'échiquier, et sir John Blacquière, ancien secrétaire d'état d'Irlande, sont au parlement les meilleurs appuis de la cour.

Les loix d'Irlande sont presque généralement les mêmes que les loix angloises. Les jurés y sont très-anciennement établis, et l'administration de la justice est également partagée comme en Angleterre en quatre tribunaux, la chancellerie, le banc du roi, les plaids communs et la chancellerie de l'échiquier. L'administration civile y est aussi la même. Cent trois conseillers privés forment le conseil d'état où le viceroi ne convoque que ceux qu'il lui plait. L'Irlande a son amirauté, sa banque, ses chevaliers-baronnets, ses hérauts d'armes, et un ordre de chevalerie créé en 1783, celui de Saint-Patrick, composé d'un grand-maître et de seize chevaliers au nombre desquels est le roi.

	liv. st.	sh.	d.
Ci-contre...........	403,840	12	2
Droits sur les vins (*prisages on wines*).........	3,260		
Droits sur les fanaux...	741	5	9½
Confiscations..........	514	9	4
Amendes et saisies.....	4,502	17	5¼
Casuel...............	950	1	10
Excise intérieure.......	76,527	2	9
Licence pour vendre de la bierre................	8,567	9	9¾
Licence pour vendre de l'eau-de-vie et du vin.....	27,699	13	4¼
Droits de magasin (*storage*)..................	226	16	6
Quit-rents, rentes réservées par Charles II sur les biens confisqués par la rebellion de 1641..........	64,386	2	2¼
Hearth-money, impôt de 2 sh. par foyer..........	61,309	13	11
Portion des droits sur le thé..................	7,300		
TOTAL............	659,826	5	1

Frais de perception, etc. Dépenses, etc.

	liv. st.	sh.	d.
Différens salaires.......	92,336	11	10
Charges casuelles.......	77,318	15	9
Portage-bills (1).......	2,048	11	3
Rabats sur les droits(*draw-back*)..................	3,952	13	7
Idem sur la bierre exportée	134	19	10
Récompenses pour avoir aidé à convaincre des voleurs (*convicting-burglary*)	5		
Primes d'encouragement pour le sucre raffiné exporté.	971	19	3
Idem pour les grains importés..................	6,708	5	1
Idem pour les grains et farines exportées	2,192	16	
Idem pour le transport intérieur des grains et farines			
	185,669	12	7

(1) Primes accordés par les commissaires des douanes, en vertu d'une clause de leurs patentes, aux capitaines des bâtimens marchands pour les engager à faire des déclarations justes de leurs chargemens.

	liv. st.	sh.	d.
Ci-contre	185,669	12	7
à Dublin	31,408	6	7
Primes d'encouragement pour le transport de cabotage des grains et farines à Dublin..................	10,516	3	
Idem pour les bateaux pêcheurs	16,527	17	5
Idem pour le poisson exporté..................	3,240	13	9
Idem pour le charbon irlandois porté à Dublin.....	233	3	
Idem pour la soie travaillée exportée.............	470	19	9
Idem pour la soie et les étoffes exportées.........	105	3	10
Frais de fanaux	1,520	19	1
Exemptions de droit sur le vin aux conseillers privés (*wines warrant*).........	1,362	9	
Dépense de quarantaine .	552	13	2
Récompenses pour arrêter les déserteurs	178		
Arrérages sur les excises intérieurs	2,853	6	8
	254,639	7	10

	liv. st.	sh.	d.
De l'autre part.....	254,639	7	10
Réclamations des collecteurs de l'impôt sur les foyers, etc.....................	6,180		
Casuel sur le même impôt, etc.................	1,093	10	7
TOTAL.............	261,912	18	5
Recette...............	659,826	5	1
Frais, etc.............	261,912	18	5
PRODUIT NET.....	397,913	6	8

Droits additionnels.

Sur le tabac...........	115,860	9	2
Le vin................	61,859	16	1
Les mousselines........	509	18	11
Idem.................	345	13	9
Foreign romals.........	350	13	8
Le papier étranger......	427		1
La soie étrangère.......	151	3	2
Le vinaigre............	1,674		11
Le houblon............	7,669	11	1
Les fayances et poteries..	921	10	5
	189,769	17	3

	liv. st.	sh.	d.
Ci-contre	189.769	17	3
Le sucre brut	103,971	7	7
Le sucre raffiné	11,274	6	8
Les chiffons et toiles exportés	1	11	6
Les blés étrangers importés	490	1	3
La bierre importée	4,132	10	1
Les voitures	4,917	10	
Droit de 5 pour % sur les marchandises sèches étrangères	3,998	12	10
Idem de 2 d. sur le café	311	17	10
Idem de 6 pour % sur les détailleurs	499	8	9
Droits sur le thé, outre les 7,300 liv. st. portés aux *Revenus héréditaires*	29,279		8
Licences pour vendre du cidre	88		
Idem ale et bierre	33,057	8	2
Différens articles compris dans l'acte pour l'encouragement du commerce	560	19	2
TOTAL	382,352	11	11

Rabats sur les droits additionnels dont tous les frais de perception sont prélevés sur les revenus héréditaires.

	liv. st.	sh.	d.
Sur le tabac	11,422	18	8
Le vin................	1,765	14	7
Les mousselines.........	6	8	2
Idem	6	8	2
Foreign romals.........	6	8	2
Le vinaigre	65	3	2
Le sucre brut	1,962	16	3
Le houblon	18	2	4
Le café................	142	3	11
Les blés étrangers.......	296	18	
La bierre irlandoise exportée..................	92	1	10
La bierre angloise exportée.....................	16	10	1
Les 5 pour $\frac{0}{0}$ sur les marchandises sèches étrangères.	295	7	2
Les poteries............	56	18	1
Les différens articles pour l'encouragement du commerce.....................	6	2	1
TOTAL............	16,160		8

	liv. st.	sh.	d.
Recette.............	382,352	11	11
Rabats..............	16,160		8
PRODUIT NET....	366,192	11	3

Timbre.

Produit...............	34,580	1	2
Salaires et frais.........	8,263	10	6
RESTE NET.......	26,316	10	8

Total du revenu net.

Revenu héréditaire	397,913	7	8
Droits additionnels......	366,192	11	3
Timbre................	26,316	10	8
Sou pour livre, etc......	24,138	8	6
4 shillings par livre sur les salaires ou pensions des absens....................	16,545	5	5
TOTAL...........	831,106	3	6

Dépenses.

ÉTAT GÉNÉRAL DES DÉPENSES POUR 1783.

	liv. st.	sh.	d.
Charges de la liste civile.	174,918	4	7
Armée et artillerie......	429,686	12	10
Charges d'après des actes du parlement (*exceding on concordatum*), pour des objets militaires, tels que les casernes, des primes d'encouragement aux manufactures de toiles, etc..........	493,579	4	2
TOTAL...........	1,098,184	1	7
Dépenses...........	1,098,184	1	7
Recettes...........	831,106	3	6
DÉFICIT..........	267,077	18	1

Dette.

Il existoit à la même époque une dette composée d'un

	liv. st.	sh.	d.
capital de	927,600		
De billets de la trésorerie montant à...............	604,025		
D'un capital à la banque de.....................	600,000		
TOTAL............	2,131,625		

Intérêts de la dette.

4 pour $\frac{0}{0}$ sur le premier objet.....................	43,104		
4 liv. st. 11 sh. 3 d. sur les billets de la trésorerie......	23,930		
Annuités à la banque....	18,000		
Annuités à vie	49,843		
TOTAL	134,877		

Impôts affectés au paiement de l'intérêt de la dette.

Droits sur les liqueurs spiritueuses................	183,478	3	5
	183,478	3	5

	liv. st.	sh.	d.
De l'autre part	183,478	3	5
Droits sur les cartes.....	2,506	4	
TOTAL	185,984	7	5
A déduire pour les rabats, etc.	765	15	9
RESTE NET	185,218	11	7
Il restoit de plus une dette non fondée de............	47,583	16	4

Pour tâcher d'égaler la recette à la dépense, et dans l'espoir, dit l'opposition, d'un traité de commerce avantageux avec l'Angleterre, le parlement accorda, en 1785, une augmentation de taxes de 140,000 liv. st.

	liv. st.
En 1786, les revenus furent estimés devoir aller à...............	1,010,000
Et en 1787 à.................	924,000
Il se trouvoit par conséquent une diminution de..................	86,000

	liv. st.
Les dépenses furent estimées devoir aller en 1786 à...............	938,000
Le chancellier de l'échiquier les évalua pour 1787 à...............	1,005,000
Elles se trouvoient donc accrues de............................	67,000
A y joindre la diminution de revenu.........................	86,000
Il devoit donc y avoir un déficit de............................	153,000

Le ministère annonça dans cette même session, que, d'après l'accroissement du produit des taxes votées la session précédente, le déficit n'avoit été, en 1786, que de 19,000 liv. st.; ce qui, ajouta-t-il, étoit sans doute préférable à s'endetter annuellement de 200,000 liv. st., comme cela étoit d'usage. Il annonça en même tems que la dette étoit de 3,044,167 liv. st., dans lesquelles se trouvoient compris 440,000 liv. st. d'annuités à vie à 6 pour $\frac{0}{0}$, et 300,000 liv. st. à $7\frac{1}{2}$. Dette.

Cette dette étoit loin d'exister en 1757; il se trouvoit alors dans le trésor public 249,422

liv. st.; mais les pensions dont les revenus héréditaires sont chargés n'alloient qu'à 44,740 liv. st., tandis qu'en 1786 elles passoient 95,000 liv. st., et excédoient celles d'Angleterre. De 1784 à 1786, les revenus héréditaires se sont accrus de 23,000 liv. st., la dépense de l'armée d'environ 80,000 liv. st., et le concordatum de plus de 12,000 liv. st. Il est vrai que 130,000 liv. st. de primes d'encouragement sont pris sur ces revenus. Les dépenses du gouvernement, année commune de 1751 à 1761, n'alloient qu'à 626,755 liv. st., et de 1761 à 1771 qu'à 792,660 liv. st.: elles passent à présent un million; outre l'intérêt de la dette (1).

Ces impôts (2) et cette dette, relativement à l'état de prospérité vers lequel tend l'Irlande, ne sont pas un fardeau au-dessus de la portée de ce royaume. Pendant la dernière guerre, les fonds publics ont été au-dessus du pair, et l'on dit au parlement en 1796, que les billets de banque (*debentures which the bank capital is composed of*), qui, lors de son établissement, n'étoient qu'à 77 liv. st., étoient montés à 123 liv. st. Les impôts, excepté celui de 2 sh. par

(1) Voyez l'appendice, note N.

(2) Tous les impôts, excepté ceux qui forment les revenus héréditaires, se votent tous les ans, même ceux affectés à l'intérêt de la dette.

foyer, ne portent pas sur la classe inférieure du peuple, qui à la vérité seroit hors d'état de les payer, et trouve déja celui-là très-fort, en ce qu'il se perçoit en un seul paiement. Il n'est pas progressif, et les personnes qui vivent de charités, les personnes qui habitent des maisons au-dessous de 8 sh. de loyer par an et n'afferment pas de terre pour plus de cette somme, et celles dont le bétail et le mobilier ne valent pas 4 liv. st., en sont exemptes.

Young, en évaluant, en 1778, les impôts de l'Irlande à un million monnoie d'Angleterre (et y compris l'intérêt de la dette, ils passent à présent de beaucoup cette somme), et les répartissant entre trois millions d'habitans, observoit qu'ils n'alloient qu'à 6 sh. 8 d. par tête; tandis que les impôts de l'Angleterre montoient à 1 liv. st. 9 sh.; mais l'Irlande est infiniment plus pauvre, et il y a peu de circulation.

Le parlement déclara, en 1786, qu'une armée de douze mille hommes étoit nécessaire pour la défense du royaume (et cette armée y est), et en vota une de quinze mille quatre-vingt-douze hommes. Elle est payée en monnoie d'Irlande, qui est d'un treizième plus bas que celle d'Angleterre. C'est une monnoie idéale, car il n'y a de monnoie propre à l'Irlande que des

sous de cuivre (*half-penny*) frappés à la harpe, armoiries de ce royaume. Tous les paiemens s'y font en monnoies angloises, et on y est d'une excessive difficulté sur le poids et le titre de l'or et de l'argent.

DU SOL, DE L'AGRICULTURE, ET DES DIXMES.

Sol. L'IRLANDE est un excellent pays dont le sol, presque par-tout gras et friable, est propre à toutes les productions des climats du nord, et sur-tout aux pâturages que l'humidité habituelle de l'air maintient toute l'année dans une verdure à la beauté de laquelle rien n'est comparable en Europe. Young, qui, dans son voyage, présente un tableau intéressant de l'état de l'agriculture de ce royaume en 1778, le croit, malgré quelques chaînes de montagnes incultes, dans le Kerry, le Donnegald, le Galway et le Sligo, plus généralement fertile et plus généralement cultivé que l'Angleterre. Il est nu et manque de bois, sans en être cependant aussi complettement dépouillé qu'on le croit communément; il y en a dans plusieurs cantons, sinon en grande abondance, au moins

suffisamment pour orner de délicieux paysages, variés par l'inégalité du sol et embellis par une multitude de lacs, de rivières et de ruisseaux.

Les *bogs*, espèces de marais tourbeux qui sont particuliers à l'Irlande, et dont elle est parsemée, prouvent qu'elle n'a point toujours été aussi dépourvue de bois qu'elle l'est aujourd'hui, car la quantité d'arbres de toute espèce, les uns coupés, les autres brûlés, qu'on trouve dans ces marais, et les traces de charrue qu'on apperçoit sur le sol qu'ils couvrent, font croire généralement qu'ils doivent leur formation à des forêts incendiées ou abattues. On en cite un, dans le Connaught, qui provient des dévastations commises sur les terres du comte de Clanrikald par O'Donnel et Tyronne, dans leur marche au secours du Kinsale. Il y en a d'immenses; celui d'Allen, qui est presqu'au centre du Leinster, a quatre-vingt milles de long. et contient trois cents mille acres. Loin d'être mal-sains, on leur croit une qualité anti-putride, et tout ce qu'on y trouve est parfaitement bien conservé: j'ai vu des étoffes de laine mélangée de crin qu'on venoit d'en tirer, et qui étoient aussi belles que si elles avoient été faites dix ans auparavant. Quelques-uns ont jusqu'à cinquante pieds de profondeur; ils se couvrent naturellement de bruyères et de myrthes sau-

Bogs.

vages, et paroissent avoir une sorte de végétation. On en distingue de deux espèces, les uns rouges, fort humides et peu susceptibles d'amélioration ; les autres noirs, plus compactes, dont on fait d'excellens pâturages en les desséchant, les brûlant et y mêlant du gravier et de la chaux, qui par-tout est très-abondante en Irlande. Ces *bogs* sont fort utiles dans un pays dépourvu de bois et de charbon, par l'abondance de chauffage qu'ils procurent.

Provinces. Le Munster est la plus fertile des provinces d'Irlande. Peu de pays peuvent être comparés pour la bonté à la partie du comté de Typperari, qui s'étend de Cashel vers Limmerick, et que sa richesse a fait nommer la Vallée dorée (*the golden Vale*); à celle du comté de Clarke, qui s'étend le long du Shannon, et qu'on appelle les Corcasses; aux environs de Limmerick, de Tralee, de Castle-Island, dans le comté de Kerry; aux bords du Black-Water et de la Suire. On trouve dans ces cantons des pâturages loués jusqu'à deux guinées l'acre, et des fermiers qui en afferment pour 10,000 liv. st. par an ; mais qui, contens des bénéfices que leur procure spontanément la nature, ne s'occupent nullement à seconder ses efforts, en desséchant les parties qui peuvent en avoir besoin, se procurant des foins en quantité suffisante

pour leur jeune bétail, et lui construisant des abris nécessaires pour l'hiver. On commence à cultiver beaucoup de grains dans cette province, et on y élève une immense quantité de cochons.

Le Leinster, quoique inférieur en bonté, est beaucoup plus cultivé. Les comtés de Louth, Carlow, Kildare, Kilkenny, Queen's-County, donnent des moissons abondantes en grains de toute espèce; mais d'après de mauvaises méthodes et aux dépens de beaucoup d'années de jachères. Le paysan y est plus industrieux que dans les pays de pâturages, mais il est pauvre et ses fermes sont très-petites. Les bords de la Nore, du Barrow, de la Liffey et de la Boine, sont extrêmement fertiles, couverts de belles prairies, et forment une suite de charmans paysages.

L'Ulster, moins bon que les deux autres provinces, excepté quelques parties très-fertiles vers Armagh, Hillsborough, Belfast et les bords du lac Neagh et du lac Erne, s'est tellement peuplé par l'accroissement de la manufacture de toiles qui y prospère depuis très-long-tems, et les terres y sont divisées en si petites portions, que, malgré leur médiocrité, elles sont plus généralement cultivées que dans le reste du royaume: les maisons y sont communément éparses

sans former de villages; dix acres de terres y font une ferme passable, et la plupart ne sont même que de cinq et six. Les habitans, meilleurs tisserands que cultivateurs, ne cultivent que des patates, du lin et de l'avoine, et après avoir épuisé leurs terres les laissent pendant quatre ou cinq ans se reposer et se couvrir de broussailles (1). Les propriétaires se plaignent d'un état de choses qui les contraint à subdiviser ainsi leurs proprietés entre des gens pour qui l'agriculture n'est qu'un objet secondaire, et qui, n'améliorant pas leurs terres et n'en tirant pas ce qu'elles seroient alors susceptibles de produire, n'en peuvent donner qu'un prix modique. Ce n'est cependant pas une raison pour révoquer en doute la prospérité d'une contrée, partagée entre un nombre infini de familles actives et industrieuses.

Le Connaught est la plus mauvaise province d'Irlande; il a, dans les comtés de Roscommon et de Sligo, quelques bons pâturages où l'on élève des bestiaux qu'on envoie ensuite s'engraisser dans les environs de Granard et Cavan, sur les frontières du Leinster et de l'Ulster; mais le reste est, en général, couvert de *bogs*, de lacs

(1) Un préjugé leur fait croire que le lin vient mieux après des nombreuses récoltes d'avoine qui ont dégraissé leurs terres.

et de montagnes incultes. C'est la partie la plus reculée de l'Irlande, tant pour les arts que pour la civilisation; le peuple y est plongé dans le misère et dans l'apathie; et il s'y trouve, me disoit le vice-roi, qui venoit d'en faire le tour, des gens aussi sauvages que dans les déserts de l'Amérique. Quelques manufactures de toiles se sont cependant établies vers Sligo et vers Galway, et on y file en plusieurs endroits du lin et de la laine (1).

L'agriculture s'est beaucoup accrue en Irlande depuis une trentaine d'années. Comme tous les pays déserts et incultes, elle exportoit auparavant beaucoup de bestiaux, mais elle manquoit de grains. Le gouvernement, sortant enfin de la léthargie dans laquelle il étoit resté plongé après les troubles qui avoient désolé ce malheureux pays, s'efforça d'en exciter la culture, en ouvrant des chemins dans tous les sens, et donnant des primes d'encouragement pour les grains qu'on apporteroit à Dublin, le point du royaume qui en manquoit le plus. Des moulins à farine s'établirent alors près des lieux les plus propres à produire des grains et fournirent des marchés aux cultivateurs, et l'Ir- Agriculture.

(1) Dans quelques parties de cette province, on brûle, comme dans les *Highlands*, la paille du grain au lieu de le battre.

lande devint, en peu de tems, le pays de l'Europe le mieux percé de grandes et belles routes, qui bientôt furent couvertes de voitures de farines se rendant à Dublin. Mais comme tout dégénère bientôt en abus dans un gouvernement presqu'entièrement aristocratique, au lieu de chemins utiles on en fit bientôt de luxe, ou ne servant que des intérêts particuliers, et qui devinrent à charge aux baronnies chargées de leur entretien : il s'en trouve quelquefois deux parallèles le long de la même rivière, partant et allant au même point. Mais enfin de tous les abus, de tous les luxes, c'est le plus pardonnable et celui qui a le plus d'utilité. Ils sont, en général, fort bien entretenus, et font honte à tant d'états anciennement policés qui manquent même des communications les plus essentielles.

Ces chemins se divisent en chemins de traverse entretenus par les baronnies, et en grandes routes qui, malgré les péages établis pour leur entretien ne sont pas toujours en très-bon état : j'en ai même trouvé de fort mauvaises, particulièrement dans le comté de Watterford. Ce sont les grand-jurés qui décident aux assises de l'utilité des chemins de traverse, et fixent la taxe nécessaire pour leur confection et leur entretien, tantôt par acre, tantôt par charrue.

Young dit, qu'en 1777 ils coutèrent 140,000 liv. st.; ce qui revenoit à 3 d. l'acre l'un portant l'autre, et que dans les comtés les plus chargés la taxe ne passoit pas un sh. On m'a assuré dans quelques comtés, qu'elle alloit quelquefois à deux. Il paroît que ces chemins s'accordent avec une grande facilité et que leur bonté tient, en grande partie, à ce que les charrettes dont on se sert habituellement, petites, mauvaises et fort légères, les gâtent peu.

Quant au transport, par terre, des grains de tous les coins du royaume à Dublin, quoiqu'utile dans le principe pour tirer les paysans de leur apathie, par l'appas d'une prime d'encouragement, il offre en lui-même des abus et des absurdités qu'il est étonnant qu'on tarde tant à corriger. C'étoit l'agriculture qu'on vouloit accroître et perfectionner, et pour cela on attiroit, par terre, de toutes les différentes parties de l'île, en un seul point, des grains qui de beaucoup d'endroits pouvoient s'y rendre plus aisément par mer; on empêchoit de les vendre dans les marchés ou les ports voisins du lieu où ils se récoltoient, puisqu'alors le vendeur se trouvoit privé de la prime d'encouragement; et les habitans du nord, du midi et de l'ouest étant forcés de venir chercher des farines à Dublin, y en achetoient quelquefois qui provenoient de

près de chez eux, et quelquefois aussi mangeoient des grains crus aux extrêmités opposés du royaume. On a fini par donner une partie de cette prime aux transports par eau, et l'on finira vraisemblablement dans peu par les supprimer tout à fait l'une et l'autre, comme inutiles ou dangereuses; tout commerce et toute culture qui, une fois bien établis, ne peuvent se soutenir sans encouragement, étant nécessairement forcés et nuisibles à l'état, en tenant lieu d'entreprises plus avantageuses.

L'amélioration de l'agriculture ne paroît pas avoir suivi en Irlande son accroissement rapide, et les principes de la culture alterne n'y semblent pas encore répandus. Dans les meilleurs cantons on fait succéder au blé, de l'avoine aussi long-tems que la terre peut en produire, et on la laisse ensuite se reposer; le bétail restant presque toujours dans les champs, son fumier est perdu; on n'y connoît presque d'autre engrais que la chaux dont l'effet, en général, est très-bon, et les fermiers sont pauvres et hors d'état de faire des avances. Mais le goût de l'agriculture gagnant les riches propriétaires qui habitent la campagne, il est hors de doute qu'ils n'adoptent bientôt les meilleures méthodes de culture relativement au sol et au climat, et qu'elles ne se répandent insensiblement par

l'exemple et l'expérience, les seules leçons qui aient du succès chez les paysans. Cependant l'excellence des pâturages, la paresse et l'habitude, feront long-tems, et peut-être avec raison, préférer l'éducation du bétail, qui, vu son prix excessif et la facilité de s'en défaire, donne aux Irlandois, presque sans avances, des profits plus sûrs et plus grands que la culture de leurs terres, moins propres, en général, à produire des grains que des herbages.

Middlemen et paysans.

L'agriculture a deux puissans ennemis à combattre en Irlande, la misère et les *middlemen*, fermiers intermédiaires dont elle est l'origine. Le défaut de capitaux pour établir des fermes d'une grandeur moyenne, force quelques propriétaires d'abandonner leurs terres, pour des baux extrêmement longs et quelquefois perpétuels, à de pauvres paysans souvent hors d'état d'en cultiver plus d'une excessivement petite partie à la fois; mais la crainte que la misère, l'ignorance et l'extrême abattement du paysan, donnent aux autres de n'être pas payé, s'ils lui louoient directement leurs biens, engage ceux-ci à les affermer à des *middlemen*, qui les subdivisent à l'infini, et les sous-louent souvent pour un an et sans bail, à une multitude de malheureux dont ils sont les tyrans. Ces *middlemen* obtiennent des fermes d'une gran-

deur immense pour de très-longs termes, trente, cinquante, soixante ans, passent leur vie dans la dissipation et les plaisirs les plus bruyans, vexent et ruinent leurs sous-fermiers, et souvent ne paient pas leurs maîtres, sans en être plus riches. Les propriétaires éclairés commencent à en secouer le joug, s'en trouvent bien, et les paysans encore mieux.

Le nord de l'Irlande est heureusement exempt de ce genre d'oppression; les habitans des campagnes, presque tous Ecossois d'origine et protestans, y obtiennent aisément des baux de trente ans et à vie, qui leur donnent voix aux élections. Plus industrieux que les habitans du reste du royaume, ils sont aussi beaucoup plus à l'aise, sans être opulens. Ils vivent de patates, de lait et d'avoine délayée dans de l'eau, car très-peu cultivent du blé, et quand ils le peuvent, boivent beaucoup de *wiski*: les *bogs* voisins leur fournissent du chauffage en abondance et à très-bon marché. Ils vendent un peu d'avoine et la toile qu'ils font du lin qu'eux-mêmes ont cultivé, et qu'ont filé leurs femmes et leurs enfans : leurs habitations sont passables, et ils sont fort bien habillés les jours de fête; leurs femmes ont même, ces jours-là, des vêtemens de luxe, des mantelets, des rubans, de belles et bonnes robes, ce qui ne les empêche

pas de porter leurs souliers à la main, pour ne pas les user, quand elles vont aux villes voisines ; mais la mal-propreté intérieure de leurs maisons et les haillons dont ils sont couverts le reste de la semaine, ne leur donne pas moins cette apparence de misère qui frappe les yeux par toute l'Irlande. Leur industrie a excité celle des catholiques qui vivent dans leur voisinage et qui participent au même bien-être.

Dans le reste du royaume, à quelques parties près du Leinster, les malheureux paysans, tous catholiques, louent des *middlemen* à très-haut prix, pour un an et sans bail (*tenant at will*), une petite portion de terrain (1), sur laquelle ils trouvent ou se bâtissent de misérables cabanes de terre, appelées *cabbins*, couvertes de chaume, de bruyères, de gazon, quelquefois même de paille de patates ; souvent sans aucune séparation dans l'intérieur, et n'ayant pour fenêtre et

(1) Il y a en Irlande des baux à vie ; des baux de trente ans, sur trois vies, c'est-à-dire, que la personne qui survit à ces trente ans, jouit sa vie durante ; des baux de cinquante et soixante ans également sur plusieurs vies, et des baux perpétuels. C'est la suite des guerres civiles qui rendirent les propriétés territoriales sans valeur, et la preuve du peu de cas qu'on en fait encore dans quelques cantons, et sur-tout d'une grande pénurie de capitaux. Young cite, dans le Connaught, un M. Martin qui a loué à un M. Popham quatorze mille acres de montagnes pour trois vies et pour

cheminée que la porte. Là vivent pêle-mêle le mari, sa femme, ses enfans, ses cochons, ses veaux, sa volaille. Un arpent de patates cultivé, près de cette chétive habitation, fournit avec du sel et le lait d'une ou deux vaches, à leur nourriture; heureux quand leurs besoins ne les obligent pas de convertir ce lait en beurre pour le vendre. Ces vaches, un ou deux cochons, quelques volailles, dindons, oies, poulets, qui y sont infiniment plus communs qu'en Angleterre, forment toutes leurs richesses: leurs charrettes sont en beaucoup d'endroits deux bâtons avec une traverse, sans roues; les cordes et les sangles sont de paille et de bruyère. Ils travaillent à la volonté de leur maître, pour cinq ou six *pence* par jour, et paient ainsi la rente de leur cabane, de leur champ de patates et d'une portion de pâturage suffisante pour nourrir leurs vaches; ce qu'Young évalue à 3

---

rien, pour trois vies ensuite à 150 liv. st. par an, et après pour soixante-un ans au même prix. Quant au loyer des terres, Young le fixoit, en 1777, à 5 sh. 7 d. anglois par acre anglois, l'un portant l'autre; près de la moitié de moins qu'en Angleterre. Il portoit le prix de la viande à 3 d. $\frac{1}{4}$, dans le rapport de onze à quatorze avec le prix qu'elle a dans ce royaume. D'après ses relevés celui des terres varioit, selon les lieux, du denier dix-huit au denier vingt-cinq, et on se plaignoit quand j'étois en Irlande qu'il n'avoit pas suivi la progression du commerce et du crédit public.

liv. st. 5 sh. 1 d. Leurs journées sont marquées à la taille, et jamais ils ne reçoivent d'argent de leur travail. Souvent leur cabane est dans un fossé dont les bords forment les murs. Il n'est pas rare de voir la même paille servir de lit à la famille et de litière au bétail; de les voir l'un et l'autre manger ensemble la même nourriture, ces patates dont l'abondance et la bonté sont les seuls soulagemens de leur misère. Des haillons dégoûtans couvrent à peine les grandes personnes, et les enfans, beaux et pleins d'embonpoint, sont souvent aussi nus que le bétail au milieu duquel ils se vautrent toute la journée : la mal-propreté la plus révoltante, qui tient autant à l'habitude, à l'apathie, qu'à la misère, repousse le voyageur de leurs habitations, et l'espèce d'indifférence stupide dans laquelle il voit ces malheureux plongés, lui fait prendre moins d'intérêt à leur sort.

Voilà le fruit de l'oppression et de l'avilissement dans lesquels des loix barbares autant qu'impolitiques, et le pouvoir presqu'absolu des propriétaires, s'ils sont protestans, retiennent près de trois millions d'hommes. — L'Irlandois catholique est, dit-on, sans industrie, sans énergie, presque sans facultés morales. — L'ignorance et la misère où la crainte et des haines religieuses le retenoient plongé, étoient-elles propres

à le retirer de cet état sauvage, à développer ses facultés intellectuelles? J'ai d'ailleurs souvent causé avec lui, et je l'ai trouvé raisonnant à peu près comme le fait la classe la plus inférieure de la société dans toutes les autres contrées. — Il est si paresseux, travaille si mal, qu'il ne gagne même pas le peu de salaire qu'on lui donne. — On ne lui en donne pas de salaire, on le paie à la taille; il rachete par des journées le prix de son loyer, et peu lui importe que son travail soit bien ou mal fait. Qu'on le paie bien et il s'habituera à bien travailler. Ce sont des paysans irlandois qui font la moisson dans plusieurs comtés d'Angleterre; j'en ai vu gagner une guinée par semaine, en Hertfortshire, et la bien gagner; c'est 3 sh. $\frac{1}{2}$ par jour; et pour ces mêmes travaux, Young dit, qu'ils n'ont en Irlande que 8 à 9 d.; les déchargeurs de charbon, les porteurs de Londres sont Irlandois: est-il une classe d'hommes plus laborieuse? —Le besoin pourroit seul le porter à bien travailler, mais il supplée si aisément au peu de besoins qu'il a par le moyen de ses patates (1). — Qu'on lui excite de nouveaux

(1) Le chevalier Temple, à la fin du siècle dernier, attribuoit également sa paresse à la grande facilité qu'il avoit de se procurer de quoi vivre, et au penchant qu'ont les hommes de préférer

besoins en le payant mieux, et le mettant ainsi à même d'y satisfaire ; qu'on l'habitue par l'exemple, de proche en proche, à se mieux loger, à se mieux vêtir; l'Irlandois a de la vanité, qu'on s'en serve pour le tirer de son apathie, et dans peu on le rendra actif, industrieux, on l'attachera au sol qu'il habite, il aimera cette terre dont on lui assurera une longue jouissance, et que son intérêt alors le portera à cultiver avec soin; il ne coupera plus avec indifférence, avec méchanceté peut-être, l'arbre qui devra un jour ombrager sa chaumière, embellir ses environs. Un peuple esclave ne peut être laborieux : il est esclave en Irlande (1), on l'y retient dans l'esclavage de la misère, et des loix les plus avilissantes et les plus tyranniques qui tendent à enlever au malheur ce qui seul le fait supporter, sa religion.

Emigrations.

Ce qu'il y a de plus remaquable, c'est que lors des émigrations considérables d'Irlande en Amérique, qui eurent lieu en 1772 et 1773, ce n'est pas du sud qui gémit dans la pauvreté et sous l'oppression, c'est du nord, d'une classe

---

l'oisiveté au travail, à moins que l'habitude ne l'ait rendu nécessaire à leur santé et à leurs plaisirs.

(1) « Nés dans l'esclavage, » dit M. Grattan au parlement, dans son discours sur les dixmes, « et élevés dans la captivité. »

de gens aisés et presque tous protestans, que sont sortis les émigrans. Leur départ n'a laissé aucun vide.

Oak-Boys. Mais c'est à cette misère, à cette oppression, au désespoir du paysan et non à l'or de l'étranger, comme on a feint de le croire, qu'il faut attribuer les mouvemens séditieux qui depuis trente ans désolent différentes parties du royaume. Ceux qui en 1764 éclatèrent dans le nord furent occasionnés par les corvées qu'on exigeoit pour l'entretien de chemins que des intérêts privés multiplioient à l'infini. Les habitans d'un village se refusèrent à travailler à ce qu'ils appeloient *job-roads*, des chemins d'agiotage, et bientôt après, réunis à leurs voisins, se portèrent à des violences contre les inspecteurs des routes. L'insurrection gagna rapidement la plus grande partie de l'Ulster. Les insurgens pour se reconnoître attachèrent à leurs chapeaux des branches de chêne qui leur firent donner le nom d'*Oak-Boys*, et commirent quelques désordres ; mais la force-armée parvint aisément à les dissiper, et le parlement à la session suivante supprima les corvées qu'il remplaça par une taxe sur les terres.

Steel-Boys. En 1770 les troubles se renouvellèrent ; l'accroissement prodigieux du prix des baux, et la manière dure dont étoit perçue la dixme, en fu-

rent la cause ou le prétexte. Les mécontens prirent alors le nom de *Steel-Boys*, et se portèrent par petites troupes chez les décimateurs et chez les nouveaux fermiers qui accaparoient leurs terres, en pillèrent et maltraitèrent plusieurs, et continuèrent leurs ravages pendant trois ans.

Levellers.

Mais ces désordres, bornés à quelques cantons du nord, n'étoient rien en comparaison de ceux qui depuis long-tems ravageoient le Munster, et qui partoient de la même source, l'accaparement des terres et l'augmentation excessive de leur prix. Quelques propriétaires, pour adoucir le sort de leurs fermiers, leur avoient laissé des terrains vagues pour le pacage de leurs bestiaux, et les leur avoient ensuite retiré pour les enclorre et les mettre en culture. Les paysans mécontens se portèrent en foule sur les nouvelles clôtures, les arrachèrent, comblèrent les fossés, et furent de-là appelés *Levellers*, applanisseurs. Encouragés par ces succès, ils s'en prirent à ces *middlemen* qui accaparoient leurs terres, aux collecteurs des dixmes, dont ils essuyoient des vexations révoltantes, et aux décimateurs eux-mêmes.

White-Boys.

Ils se contentèrent d'abord d'exiger des fermiers le serment d'abandonner leurs fermes, et des collecteurs celui de ne plus prélever les dixmes : bientôt après ils s'armèrent, exigèrent des

contributions pour se pourvoir des munitions; enlevèrent les filles des gens riches et forcèrent leurs parens à leur donner une dot; clouèrent la porte des églises, pillèrent, incendièrent et mutilèrent les collecteurs des dixmes et les ecclésiastiques, coupèrent le nez et les oreilles à ces derniers, et les attachèrent à la porte de leurs maisons. C'étoit la nuit qu'ils faisoient leurs incursions et commettoient leurs ravages, et pour mieux se reconnoître, ils mettoient leur chemise par-dessus leur habit, ce qui leur fit donner le nom de *White-Boys*, devenu si redoutable dans tout le midi de l'Irlande.

Le parlement promit des récompenses considérables à ceux qui découvriroient les coupables ou serviroient de témoins contre eux; mais ces brillantes promesses n'eurent aucun effet, tant on craignoit de rester exposé à leur vengeance. Des associations particulières se formèrent pour leur résister; des récompenses données en secret, en firent saisir et punir quelques-uns; le prix des terres baissa un peu, les dixmes furent prélevées avec plus de modération, et les excès s'appaisèrent. La cupidité des décimateurs les a depuis fait renaître; on a poursuivi les coupables, on en a saisi et pendu un grand nombre, et leurs ravages continuent quoiqu'avec moins de violence. On venoit d'en

pendre deux à Clonmell le jour où j'y arrivai, et la même nuit une bande nombreuse vint piller les grains d'un propriétaire voisin de cette ville.

Dixmes.

On ne peut douter d'après les débats qui eurent lieu au parlement à ce sujet en 1786, et l'excellent discours que vient d'y prononcer M. Grattan (1), que les décimateurs et les collecteurs des dixmes n'aient occasionné, par leurs exactions, les excès auxquels on s'est porté contre eux. La dixme du sang faisoit dans le Munster, qui est tout en pâturages, la plus grande partie du revenu du clergé; la chambre des Communes, influencée par de gros marchands de bestiaux, prit, il y a quelques années, une résolution portant qu'on regarderoit comme ennemi de la patrie, tout homme de loi mêlé dans une affaire concernant la dixme des vaches ou des bœufs gras. Le clergé, pour se dédommager du tort que lui faisoit éprouver cette résolution, établit illégalement la dixme sur la tourbe, qu'il porta à 2 sh. par feu, et dans quelques endroits l'étendit même sur des genêts et joncs épineux que ramasse pour se chauffer le malheureux paysan : quelquefois il fit

(1) Je l'avois rencontré dans le Munster recueillant les faits cités dans son discours.

payer jusqu'à 40 sh. pour un acre de patates. En 1786, année de disette, la dixme de plusieurs fermes égala leur loyer ; la dixme du blé, qui dans l'Ulster, le Connaught et la plus grande partie du Leinster, ne va qu'à 6 sh. par acre, et celle d'avoine qu'à 3 sh. 6 d., fut portée dans plusieurs endroits du Munster à 12, 15 et 20 sh., celle d'avoine à 6, 8 et 10 sh.; des pommes de terre de 8 à 19 sh.; des prairies de 4 à 7 sh.; et du lin de 11 à 15 sh. Les collecteurs exigeoient de plus 2 sh. par livre pour leur peine, et ne souffroient point que les dixmes fussent portées chez les décimateurs : quand les paysans ne pouvoient pas les payer, ils en exigeoient des billets.

Aucun de ces faits, cités en plein parlement, n'y ont été contestés : on a même été jusqu'à y dire que pour un membre du clergé qui souffroit des *White-Boys*, neuf pauvres paysans souffroient de la cupidité du clergé, et que, par ses exactions, il avoit chassé cent mille hommes du royaume : on y convint que la religion n'entroit pour rien dans ces mouvemens; que si les *White-Boys* étoient tous catholiques, c'étoit parce que tous les paysans du Munster l'étoient, et que leurs prêtres avoient à souffrir des mêmes excès : et pour y remédier, on déclara légale la dixme des patates que refusoit le pay-

san, et qui n'est pas générale en Irlande; on autorisa les officiers civils des cantons où l'insurrection étoit la plus forte, à s'assurer d'hommes armés pour en arrêter les progrès; on laissa subsister les cours consistoriales, en matières de dixmes, c'est-à-dire, le tribunal du clergé, qui y est juge et partie; et, de peur, disoit-on, de donner trop d'espoir au peuple des campagnes dont peut-être on ne pourroit pas remplir l'attente, on repoussa la sage motion qu'avoit fait M. Grattan, de prendre en considération l'état des dixmes, et d'en fixer le prix pour tout le royaume. C'est ainsi que, par un mélange d'ancienne habitude d'administration, de crainte, de foiblesse, et par l'envie constamment marquée de faire sentir la prépondérance du parti protestant, on autorise l'oppression du fort, on plonge le foible dans une misère aussi nuisible à l'état que funeste à lui-même; et l'on porte au crime des gens farouches, aigris par le malheur, et pour qui la perte de la vie n'est que la fin de leurs maux.

DES MANUFACTURES ET DU COMMERCE.

Manufactures

L'IRLANDE, pauvre, privée de capitaux, déchirée par des troubles intérieurs, et gênée dans ses spéculations commerciales par l'Angleterre, ne pouvoit guère songer à établir de manufactures qui exigeassent de grandes avances et le rassemblement d'un grand nombre de personnes; aussi s'est-elle long-tems bornée à celle de toiles, qui y est très-ancienne, prospère beaucoup, occupe près d'un quart de ses habitans, et fait avec les bestiaux l'objet le plus important du commerce de ce royaume. Il paroît, d'après un acte du règne de Henri VIII, qui défend aux Irlandois d'employer plus de dix verges de toile dans une chemise, qu'ils s'en servoient alors avec une profusion et une sorte de luxe ridicule. C'est particulièrement dans le nord qu'est établie cette manufacture, qui, par une suite de révolutions, a passé des mains des naturels du pays dans celles des Ecossois et des Anglois fixés dans cette partie de l'Irlande.

Toiles.

Les toiles d'Irlande qui ont le plus de débit

sont des toiles unies, qui, blanchies au vitriol, égalent au moins en blancheur les toiles étrangères; mais qui passent pour leur être inférieures en bonté. J'en ai vu d'une grande finesse, et coutant 10 sh. l'aune. On y fait aussi des nappages, en général assez communs, des linons et des batistes grossières, dont on tire le fil de Flandre et qui reviennent plus chères que celles de Cambrai, et des toiles à voiles. On file beaucoup de lin dans le Connaught. Les grands marchés de toiles sont Belfast, Newry et surtout Dublin.

L'importance de la fabrique de toile, qui est à l'Irlande ce que la manufacture de draps est à l'Angleterre, a de tout tems été senti par le gouvernement, et cette fabrique en a toujours été protégée, particulièrement lorsque, sous Guillaume, on défendit la sortie des draps irlandois. Les primes d'encouragement qui lui ont été constamment accordées et qui se sont élevées de 100 liv. st. à 16,030 liv. st. depuis 1700 jusqu'à 1774, ont couté à l'Irlande, depuis 1700 jusqu'en 1778, 1,295,000 liv. st., et montent aujourd'hui, en y joignant les primes sur l'importation du chanvre et de la graine de lin, qui regardent aussi la fabrique de toiles, à plus de 33,000 liv. st. par an. Il est évident qu'une manufacture qui occupe le quart de la popula-

tion d'un pays, et peut à peine fournir aux demandes qu'on lui fait, n'a plus besoin d'encouragement; que d'ailleurs 33,000 liv. st. de primes, divisées entre sept à huit cents mille personnes, et qui par conséquent ne vont pas à un shilling par tête, ne sont pas un attrait bien puissant; et que le seul avantage réel qu'elles aient, est celui qu'en retirent les gens qui en ont la gestion, et le gouvernement qui les nomme.

L'Irlande a exporté année commune, dans les trente ans qui précédèrent 1748, pour 417,600 liv. st. de toile; et dans les trente années suivantes pour 1,223,148 liv. st.

	liv. st.
En 1782, il en passa en Angleterre pour	1,646,138
Et s'il en exporta de plus chez l'étranger pour	18,548
TOTAL..................	1,664,686

Des personnes qui sont à la tête du gouvernement m'ont assuré que l'exportation alloit actuellement à environ deux millions sterlings par an, non compris une quantité considérable de fil. L'Angleterre en tire les neuf dixièmes, et

en consomme plus des trois quarts (1). Le reste passe aux îles, en Amérique, en Espagne, en Portugal et même en France depuis le traité de commerce. L'Angleterre prend à elle seule tout le fil de l'Irlande.

Draperies.

Ce royaume ne s'étoit cependant pas entièrement borné aux fabriques de toiles. Les démarches que la jalousie des manufacturiers anglois leur fit faire, en 1698, auprès du roi Guillaume, pour l'engager à arrêter les progrès des manufactures de draps en Irlande, prouvent qu'elles y étoient alors en assez grand nombre et prospéroient suffisamment pour faire craindre leur concurrence. L'exportation de ses draperies, ailleurs qu'en Angleterre, fut alors prohibée, et le parlement d'Irlande eut même la condescendance d'y mettre des droits de sortie. Depuis cette manufacture a cessé de faire un objet important. Il se fabrique cependant quelques étoffes de laine assez fines à Clonmell, Tipperary, Carrik-on-Suire et dans quelques autres endroits du Munster, et beaucoup de draps grossiers, qui, quoiqu'il s'en exporte un peu en Portugal, ne suffisent pas à la con-

(1) Il a été dit à la chambre des Communes d'Angleterre, lors du traité de commerce, qu'elle tiroit annuellement vingt millions de verges de toiles d'Irlande, et autant de Russie et d'Allemagne.

sommation du pays; l'Angleterre y importe des draperies, et tire en échange une grande quantité de laine filée, qui presque toute vient du Connaught s'embarquer à Cork. Norwich et Manchester en emploient beaucoup. M. Hely Hutchinson, premier secrétaire d'état d'Irlande, dans une lettre qu'il publia sur le traité de commerce, portoit cette exportation à 340,000 l. st. par an: il en passoit aussi par contrebande en France.

Cotonades. Il s'est établi depuis peu d'années quelques manufactures de coton en Irlande, et il s'en est exporté quelque peu de coton filé. Un capitaine Brooke, qui, avec 25,000 liv. st. d'avances du gouvernement, avoit établi, en 1784, une de ces manufactures, et bâti une petite ville à Prosperous près du *bog* d'Allen, se trouvoit, en 1786, dans la plus grande détresse, et demandoit de nouveaux secours: il devoit alors 45,000 liv. st. au gouvernement, et 32,000 liv. st. à des particuliers. D'après l'ouvrage du lord Sheffield sur l'Irlande, il paroît qu'il y passa d'Angleterre, année commune prise sur trois finissant en 1783, pour 184,000 liv. st. de coton écru ou manufacturé.

Soieries, etc. Il y a, dit ce même ouvrage, quinze cents manufactures de soieries à Dublin, et c'est beaucoup. On y fait des mouchoirs, des damas,

quelques étoffes légères et quelques-unes mêlées de laine, fort jolies, mais assez chères, nommées *tabinets* et *poplins;* il s'en exporte quelques pièces. En 1782, l'Irlande a envoyé près de douze mille chapeaux en Amérique. Plusieurs verreries établies depuis peu y ont fait aussi passer une assez grande quantité de bouteilles et de verres; mais ces différens articles ne montent qu'à une très-petite somme, et les toiles, le fil et la laine filée sont les seuls objets manufacturés dans ce royaume dont l'exportation soit importante.

Bestiaux et salaisons.

L'Irlande a dans le produit de ses pâturages d'autres objets d'exportation très-considérables. La terre, humectée continuellement par des pluies ou par des brouillards, y a une tendance naturelle à se couvrir d'herbages excellens, et l'éducation des bestiaux, que la grande douceur du climat permet de laisser toujours en plein air, convient parfaitement à la paresse et à l'incurie des habitans; aussi ce qu'on y tue et sale de bétail de toute espèce, et ce qu'on en exporte, est-il immense.

D'après le relevé de différens tableaux qu'a rassemblé Young, il s'est exporté :

Année commune de 1764 à 1770.

		l. st.	sh.	d.	liv. st.
200,799	barils de 200 liv. de bœuf à	1	12		—321,277
281,510	quintaux de beurre à	2	5	6	—640,434
4,284	*id.* de chandelles à	2	10		— 10,710
124,604	peaux à	1	8		—174,445
49,976	quintaux de suif à	2	4	6	—111,196
2,127	têtes de bétail vivant à	5			— 10,635
3,341	quintaux de fromage à	1			— 3,341
	TOTAL				1,272,038

Année commune de 1771 à 1777.

		l. st.	sh.	d.	liv. st.
195,605	barils de bœuf à	1	12		—312,967
267,212	quintaux de beurre à	2	5	6	—607,907
2,280	*id.* de chandelles à	2	10		— 5,016
121,963	peaux à	1	8		—170,747
919	quintaux de suif à	2	4	6	— 99,943
4,040	têtes de bétail vivant à	5			— 20,200
2,122	quintaux de fromage à	1			— 2,122
	TOTAL				1,218,902

A quoi il faut ajouter pour la première période :

	l. st.	sh.	d.		liv. st.
41,649 barils de porc à......	2	6	6	—	96,833
788 quintaux de lard à...		15		—	5,910
1,869 *id.* de saindoux à.....	1			—	1,869
7,197 *id.* (*bread*) à.......		10		—	3,598
223 cochons à...........		15		—	166
Total année commune......					108,376

Pour la seconde période :

	l. st.	sh.	d.		liv. st.
55,240 barils de porc à......	2	6	6	—	128,433
19,125 quintaux de lard à...		15		—	14,343
2,356 *id.* de saindoux à.....	1			—	2,356
10,062 *id.* (*bread*) à.......		10		—	5,031
624 cochons à...........		15		—	468
Total année commune.......					150,631

En 1782, dit le lord Sheffield, il s'est exporté en Angleterre 45,995 barils de porc salé; et, selon lui, l'année commune, prise sur cinq ans finissant en 1782, a produite d'exportation:

172,690 barils de bœuf;
21 carcasses;

345,683 quintaux de beurre ;
1,374 *idem* de fromage ;
4,524 *idem* de chandelles ;
42,476 *idem* de suif ;
11,973 peaux tannées ;
35 quintaux de plus de peaux tannées ;
63,547 peaux non tannées ;
2,993 bœufs ou vaches ;
317 quintaux de jambons ;
5,983 *idem* de saindoux ;
3,392 *idem* de lard ;
87,085 barils de porc ;
280 cochons.

Il s'est tué à Corke en 1783, dans la saison qui dure octobre, novembre et décembre, vingt-quatre mille quatre-vingt-sept bœufs, vingt-deux mille cent soixante-une vaches, et douze cent quatre-vingt-cinq jeunes taureaux ou génisses ; en tout quarante-sept mille cinq cent trente-trois têtes de gros bétail, non compris les cochons qui se tuent au printems, et dont le produit monte à une valeur à peu près égale à celle du bétail rouge (1) ; mais soit l'augmentation de l'agriculture, qui diminue nécessaire-

(1) En tems de guerre il s'y étoit tué jusqu'à soixante-dix mille têtes de bétail rouge dans une saison.

ment le produit des pâturages, soit la sortie du bétail vivant, soit que l'exportation par d'autres ports s'accroisse, soit que la cherté excessive des bestiaux fasse tirer des salaisons d'ailleurs, les demandes y sont depuis beaucoup diminuées. On n'y a tué l'année dernière, 1786, que de trente-cinq à quarante mille têtes de gros bétail, et pour une valeur à peu près égale de cochons. Le lord Sheffield dit que le *galeage* de Corke, impôt d'un *penny* par tête de bétail qui y entre, monte à 610 liv. st. par an; ce qui feroit cent quarante-quatre mille têtes de bétail gros ou petit. Il s'est tué l'année dernière à Waterford, m'ont assuré les principaux négocians de cette ville, environ quinze mille têtes de gros bétail et cinquante mille cochons. Limmerick passe pour tuer le tiers de ce que tue Corke, et Dublin le quart; Belfast fait aussi beaucoup de salaisons, mais exporte une bien plus grande quantité de bétail vivant. Il est sorti l'année dernière par le nord, de trente à trente-cinq mille têtes de bétail rouge, venant presque tous du Leinster et du Munster, et allant en Ecosse. On commence aussi à exporter des chevaux.

Il paroît évident que l'exportation du bœuf salé diminue, et j'ai ouï des négocians, à Corke, se plaindre qu'il en restoit beaucoup dans les magasins, et que la France, qui en tiroit au-

trefois une grande quantité, commençoit à en faire venir d'Archangel où il étoit à meilleur marché. Mais la sortie des bestiaux vivans et l'exportation du porc salé et du beurre ont beaucoup augmenté; j'ai ouï porter par des gens très-instruits du commerce d'Irlande, ce dernier article seul à un million sterling. L'exportation des cuirs diminue nécessairement en raison de celle du bœuf salé, et presque tous s'exportent crus ou salés, faute de tan; ce qui a occasionné, en 1786, beaucoup de pétitions de tanneurs au parlement.

Les salaisons sont tirées en grande partie par l'Angleterre, les îles angloises et sur-tout par Terre-Neuve; il en passe aussi en France, en Espagne, en Portugal, et quelque peu en Hollande et dans le nord. Le beurre s'exporte en Angleterre, aux îles, en France et beaucoup en Portugal. Les cuirs salés ou crus passent en Angleterre, dans les Pays-Bas et en Espagne.

Grains. Les efforts du gouvernement, depuis 1764, pour attirer des grains de l'intérieur du royaume à Dublin, qui alors en tiroit d'Angleterre, ont fait faire quelques progrès à l'agriculture en Irlande, sans que cependant elle y soit encore dans un état très-brillant, et on exporte dans ce moment autant de grains, qu'on en im-

portoit auparavant. Young, d'après des états qu'il s'est procuré, cherchoit à prouver, en 1777, que c'étoit aux dépens des produits des pâturages que le commerce des grains s'étoit accru ; que l'importation n'étoit que diminuée; et que les primes d'encouragement, qui excédoient la valeur réelle du transport, et qui, année commune, alloient à 47,059 liv. st., et avoient monté quelquefois jusqu'à 61,786 liv. st., ont tourné au désavantage de l'Irlande : selon lui, l'importation de toute espèce de grains, année commune sur les sept années antérieures à 1764, fut à 84,369 liv. st.; l'exportation à 14,894 liv. st., et la balance contre l'Irlande à 69,475 liv. st. Dans les sept années suivantes, l'importation fut à 101,604 liv. st.; l'exportation à 36,296 liv. st., et la balance contre à 65,305 liv. st.; et dans les sept autres jusqu'en 1777, l'importation à 83,270 liv. st.; l'exportation à 64,871 liv. st., et la balance contre à 18,398 liv. st. : et joignant à ces calculs ceux de l'accroissement et de la diminution du produit des pâturages, il faisoit le compte suivant, dont l'exactitude dépend de celle des états dont il a fait usage.

	liv. st.
Primes.	47,059
	47,059

	liv. st.
De l'autre part	47,059
Diminution d'exportation de bœufs, beurre, etc.	53,136
Diminution d'exportation de laine crue ou filée	106,049
	206,244

Diminution d'importation de grains.	16,907
Accroissement d'exportat. de grains.	3,570
Accroissement d'exportation de cochon.	42,255
	62,732
Balance contre	143,510
	206,242

Mylord Sheffield donne l'état suivant du commerce des grains, année commune, sur trois ans finissant en 1773.

IMPORTATIONS.

Orge et drêche ....28,320 quarts.

Fêves et poix	1,204 quarts.
Avoine	742
Blé	22,824
Fleur de farine	61,127 quintaux.
Farine..................	2,457 barils.
Farine d'avoine..........	9,906

EXPORTATIONS.

Orge et drêche..........	3,222 quarts.
Fêves et pois	194
Avoine	11,478
Blé....................	1,011
Fleur de farine..........	151 quintaux.
Farine d'avoine	15,787 barils.
Gruau d'avoine.........	14

Et celui-ci d'une année commune sur trois finissant en 1783.

IMPORTATIONS.

Orge et drêche	38,550 quarts.
Pois et fêves	411
Avoine.................	490
Blé....................	649
Farine.	22,208 quintaux.
Farine d'avoine..........	3,466 barils.

Exportations.

Orge et drêche	9,848 quarts.
Pois et fêves	1,645
Avoine..................	53,283
Blé	30,123
Fleur de farine..........	85,284 quintaux.
Farine de blé.	66 barils.
Farine d'avoine..........	11,577

On voit, par ces états, que la balance du commerce du blé, qui, dans les trois années 1771, 1772 et 1773, avoit été, année commune, à vingt-un mille huit cent treize quartiers contre l'Irlande, se trouvoit dans les trois années 1781, 1782 et 1783, de vingt-neuf mille quatre cent soixante-dix-sept quartiers, année commune en sa faveur; et que celle du commerce des farines qui étoit de soixante mille neuf cent soixante-seize quintaux contre elle dans la première de ces périodes, étoit de soixante-trois mille soixante-seize quintaux en sa faveur dans la seconde: ce qui pourroit faire douter de l'exactitude des états d'Young, qui lui-même avouoit que son opinion étoit extrêmement contraire à celle répandue alors en Irlande; à moins que cet accroissement n'ait eu lieu depuis 1777 jusqu'en 1783.

Quoiqu'il en soit, on ne peut révoquer en doute les progrès de l'agriculture de ce royaume: par-tout, à Dublin, à Belfast, à Limmerick, à Corke, à Waterford, j'ai ouï parler de l'augmentation de la sortie des grains, et j'ai ouï assurer à un des personnages les plus marquans du parlement, qui a beaucoup de relation avec le gouvernement, et qui passe pour connoître supérieurement tout ce qui a rapport à son pays, que ce royaume, qui importoit autrefois pour environ 200,000 liv. st. de grains par an, en exportoit à présent pour une somme pareille. Il est vrai qu'il en coute plus du quart au gouvernement, en primes pour le transport des grains dans l'intérieur, et pour l'exportation, primes qui montèrent en 1784 à 59,905 liv. st. Jamais sacrifices plus grands et plus absurdes, sur-tout relativement au premier objet, n'ont été faits chez aucune nation.

Le blé et la farine s'exportent en Portugal et aux îles, l'avoine en Ecosse, et il commence à passer beaucoup de colsa de Limmerick en Hollande. Si les grands propriétaires établis en Irlande conservent le goût qu'ils ont presque tous pris pour l'agriculture, le commerce des grains y deviendra fort considérable, peut-être aux dépens des troupeaux des comtés de Carlow, Kilkenny, Tipperary et Roscomon, qui, dit-on,

diminuent beaucoup ; mais qu'importe, il vaut mieux multiplier les hommes que les moutons, le blé que la laine ; et la meilleure de toutes les manufactures pour un état, quand il ne la force pas, est celle des grains.

Pêcheries. Les côtes d'Irlande, sur-tout celles du nord-ouest abondent en poisson de toute espèce, et particulièrement en harengs; et les pêcheries, ces pépinières de matelots, sont trop essentiellement utiles à une puissance maritime, pour que le gouvernement n'ait pas excité le parlement à les encourager par des primes, dès qu'il l'a vu disposé à tendre tous les ressorts de la prospérité nationale. Les loix qui les concernent datent aussi de 1784. Des sommes considérables ont depuis été constamment données à des sociétés ou à des particuliers qui, presque toujours, s'engageoient à les doubler, pour les employer à former les établissemens et faire les avances nécessaires aux pêcheurs. C'est sur les côtes de Donegald, à Inverbay, à Killebegs, aux Rosses et au Loch-Swilly, que se sont établi les principales pêcheries. M. Burton Conynghain, qui a de grandes propriétés dans ce comté, a obtenu à lui seul, en deux sessions, 30,000 liv. st. du parlement, et 10,000 liv. st. viennent de nouveau d'être accordés, en 1786, à l'orateur des Communes, au chan-

cellier de l'échiquier et à quelques autres associés.

Outre ces sommes, on donna des primes d'encouragement très-considérables : 3 liv. st. par tonneau pour chaque bâtiment de vingt à cent tonneaux construit sur la côte de Donegald pour la pêche du hareng ; 1 liv. st. par tonneau aux bâtimens sortant pour aller à cette pêche ; 2 sh. par baril de harengs curés, salés moitié avec du sel d'Espagne ou de Portugal, et exportés ailleurs que dans l'île de Man ou la Grande-Bretagne ; 2 sh. par baril de macreaux exportés ; 5 sh. pour cent vingt morues péchées sur les côtes et exportées; 3 liv. st. par tonne d'huile de baleine ou de poisson fabriquée en Irlande, et 4 liv. st. par quintal de côtes de baleine. En 1784, ces primes furent à 19,767 liv. st., dont 16,527 liv. st. pour la construction des bateaux pêcheurs : et en 1785 le parlement porta de 4 sh. à 10 sh. par baril le droit sur les harengs étrangers importés.

Des moyens aussi puissans ne pouvoient manquer d'avoir leur effet ; et M. Burton Conningham assura au parlement, en 1786, que cinq cents bateaux étoient employés à la pêche sur la côte de Donegald, et que l'Irlande qui, en 1777, avoit importé vingt mille barils de harengs, en avoit exporté trente-cinq mille en 1785.

Mais ce succès répond-il aux efforts du gouvernement, et ces efforts ont-ils toujours été dirigés vers le bien-être de l'Irlande ? C'est ce dont il est permis de douter. Les seules primes d'encouragement coutent plus du tiers du prix de ces trente-cinq mille barils de harengs estimés un liv. st. par baril, et c'est beaucoup. L'exportation des harengs suédois, de Corke et de Waterford aux îles, étoit considérable et a diminué de moitié depuis l'augmentation du droit d'entrée. D'ailleurs, beaucoup de ces harengs se consomment en Irlande, et le secrétaire d'état lui-même, en appuyant la pétition des négocians de Corke, pour obtenir une diminution sur ce droit, fit voir que c'étoit un impôt sur la classe la plus nécessiteuse du peuple, dont, par préjugé religieux, les harengs faisoient la nourriture pendant une partie de l'année. Si les pêcheries d'Irlande pouvoient suffire à la consommation de ce royaume, elles ne craindroient pas tant la concurrence des harengs étrangers ; et si elles la craignent lorsqu'elles jouissent d'une prime de 30 à 35 pour $\frac{0}{0}$, c'est qu'il existe un vice radical dans leur établissement, ou, ce qui est plus probable et très-commun en Irlande, de grands abus dans la distribution de ces primes, qui peut-être leur sont plus nuisibles que profitables.

L'encouragement donné à la pêche du banc de Terre-Neuve, et à celle de la baleine dans le nord de l'Amérique, n'est pas susceptible des mêmes abus. Il consiste, pour la pêche de la morue, dans 40 liv. st. donnés aux premiers vingt vaisseaux qui en retournent, 20 aux quarante seconds, et 10 aux quarante troisièmes; et pour la pêche de la baleine, en 500 liv. st. pour le bâtiment qui a fait la plus grande quantité d'huile, 400 liv. st. pour celui qui le suit, etc., jusqu'à 100 liv. st. pour le cinquième. Waterford envoie de quatre-vingt à cent vaisseaux à Terre-Neuve.

La pêche du saumon dans l'embouchure des grandes rivières, ne laisse pas d'être encore un objet assez considérable. Celle du ban qui du lac Neagh va se jeter dans la mer du Nord à Coleraine, est louée 6,000 liv. st. La quantité de saumons qu'on y pêche est immense: on cite un coup de filet qui en a pris quatorze cent cinquante-deux; il s'en sale et s'en exporte beaucoup.

Ces différens objets, produits des mers, du sol ou des manufactures d'Irlande, poissons, grains, beurre, fromage, bestiaux, salaisons, toiles, fil et laine filée, peuvent aller annuellement à environ quatre millions sterlings, et surpassent de beaucoup les denrées qu'elle tire de l'é- Commerce.

tranger. C'est sur-tout avec l'Angleterre que la balance de son commerce se trouve extrêmement favorable. Dans les fameux débats pour le traité de commerce, le chancellier de l'échiquier dit que l'Irlande y exportoit pour deux millions et demi de ses produits, et n'en tiroit que pour un de ceux de la Grande-Bretagne. On peut juger de l'accroissement prodigieux de ce commerce en le comparant avec ce qu'il étoit en 1750, lorsque l'Irlande commença ses efforts pour sortir de la stupide langueur où elle étoit auparavant, et que ses exportations en Angleterre ne passoient pas, dit le lord Sheffield, 1,069,364 liv. st., et ses importations 926,340 liv. st.

L'état suivant, tiré de l'ouvrage du même auteur, peut donner une idée du commerce de ce royaume.

Ses principaux articles d'exportation en Angleterre, dans l'année finissant en mars 1782, furent :

	liv. st.
Salaisons	102,736
Beurre	217,743
Cuirs et peaux	66,938
Toiles (1)	948,180

(1) Voyez page 322 un autre état du montant des toiles expor-

	lix. st.
Suif	62,081
Fil	204,016
Laine filée	99,627

Elle en importa :

Tan	30,946
Bierre	51,505
Charbon	165,213
Draperies	311,563
Sucre	259,287
Houblon	56,767
Fer	49,554
Toiles, coton et soieries de manufacture angloise	118,941
Soies écrues	146,607
Thé	318,059
Tuiles, etc.	82,017

tées en Angleterre cette même année, tiré également du lord Sheffield, et qui est près du double de celui-ci. Cette contradiction peut venir de ce que le dernier état aura été pris sur le relevé des douanes d'Angleterre où les toiles d'Irlande sont évaluées beaucoup plus bas que dans les douanes d'Irlande. Le lord Sheffield cite lui-même cet exemple : en 1771, vingt-un millions cent quatre-vingt-un mille soixante-cinq verges de toiles, évaluées en Irlande 1,387,584 liv. st., entre 15 et 16 d. la verge, furent exportées en Angletetre, et évaluées dans les douanes angloises 706,035 liv. st., à 8 d. la verge.

Les exportations d'Irlande en Angleterre, dans l'année finissant en mars 1783, furent à 2,320,455 liv. st., et ses importations d'Angleterre à 1,989,290 liv. st., dont prés de la moitié venoit de l'Inde, des colonies ou de l'étranger; ce qui réduisoit le produit de son sol et de ses manufactures à environ un million, disoient en 1785, au parlement d'Irlande, les membres du ministère eux-mêmes.

ECOSSE.

Il y a cinquante ans, l'Irlande n'exportoit en Ecosse que pour 11,900 liv. st. de denrées, dont la moitié étoit de la farine d'avoine, et n'en tiroit que pour 31,700 liv. st., dont un tiers en charbon, 7,800 liv. st. en tabac, et 3,500 liv. st. en toiles. Depuis la perte de l'Amérique, la balance de ce commerce en faveur de l'Ecosse a diminué, l'Irlande ayant cessé d'en tirer des tabacs. Année commune, sur dix ans antérieurs à 1778, l'importation des denrées d'Ecosse fut à 307,115 liv. st., l'exportation de celles d'Irlande à 148,235 liv. st., et la balance en faveur de l'Ecosse à 158,880 liv. st. En 1782, l'importation ne fut que de 171,670 liv. st., l'exportation de 123,897 liv. st., et la balance se trouva réduite à 47,773 liv. st. Les princi-

paux objets exportés en Ecosse furent des toiles pour 66,017 liv. st., du fil pour 10,793 liv. st., des bœufs pour 14,425 liv. st., du beurre pour 10,315 liv. st.; et ceux importés furent des toiles dites *kenting* pour 40,235 liv. st., des linons pour 11,175 liv. st., du tabac pour 28,812 liv. st.

COLONIES.

CE commerce ne fait que commencer. En 1782, l'Irlande a tiré des îles trente-trois mille huit cent cinquante-huit quintaux de sucre, deux cent quatre-vingt-dix-sept mille trente-huit gallons de rhum, et trois cent un mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit livres de tabac. Le tabac importé d'Angleterre, d'Ecosse, d'Amérique et de Hollande, fut, en 1782, à trois millions quatre cent cinquante-neuf mille huit cent soixante-une livres pesant, dont il n'y a eu que huit cent quarante-quatre livres d'exportées (1).

PORTUGAL.

LES exportations de l'Irlande en Portugal,

(1) Voyez l'appendice, note N.

en 1782, furent à 174,493 liv. st., dont 92,111 liv. st. de beurre, qui paya plus que ce qu'elle en tira, et 37,594 liv. st. de draperies. Ses principaux articles d'importation furent des vins pour 46,907 liv. st., et du sel pour 21,744 liv. st.; en tout 92,000 liv. st., qui laissèrent une balance en faveur de l'Irlande de 82,493 liv. st.

ESPAGNE.

ELLE n'y exporta en 1782 que pour 2,210 liv. st. en toiles et en salaisons, et en importa pour 83,412 liv. st. de denrées, dont pour 77,967 liv. st. de potasse.

FRANCE.

LA guerre ayant gêné ce commerce qui consiste principalement en vins, eaux-de-vie et bœuf salé, il faut remonter en 1776, époque à laquelle l'Irlande y exporta soixante-neuf mille trois cent soixante-dix-sept barils de bœuf salé, seize mille neuf cent quarante quintaux de beurre, trois mille six cent soixante cuirs crus, trois mille cent quatre-vingt-dix-sept quintaux de suif, etc.; et en importa trois cent quatre-vingt-six mille cent quatre-vingt-quatorze gallons d'eau-de-vie, dix mille neuf cent quatre-vingt-sept

rames de papier à imprimer, trois mille huit cent quatre-vingt-six boisseaux de sel, deux mille six cent quatre-vingt-neuf tonneaux de vin, etc. Ce commerce décroissoit.

FLANDRE ET HOLLANDE.

IL faut aussi remonter en 1776 à cause de la guerre. Les exportations de l'Irlande dans ces contrées furent cette année de huit mille huit cent trente barils de bœuf salé, quinze mille trois cent trente quintaux de beurre, et treize cent quatre-vingt-un cuirs crus, etc. Ses importations étoient très-variées et très-variables: elle en tira alors quarante-deux mille huit cent vingt-deux gallons d'huiles, cinq mille deux cent cinquante-six barils de semences de lin, cent cinquante-trois mille quatre cent trente gallons de genièvre, etc. Ce commerce étoit très-irrégulier et décroissoit.

NORD ET BALTIQUE.

LA guerre force aussi de remonter en 1776. Les exportations de l'Irlande furent alors de huit mille huit cent trente barils de salaisons, quinze mille trois cent trente quintaux de beurre, etc. Ses importations de cent neuf mille

deux cent six quintaux de fer, vingt-trois mille neuf cent quatre-vingt-onze quintaux de potasse, quinze cent cinquante barils de tan, vingt-quatre mille trois cent trente-neuf barils de harengs, mille treize barils de goudron, quatorze cent soixante-onze barils de merrain, neuf mille trente-cinq barils de douves de sapin (*deal-boards*), sept mille neuf cent douze pièces de bois, etc. Ce commerce diminuoit aussi.

Le rapport fait au conseil du roi le 1er. mars 1785, portoit les exportations de l'Irlande dans la Grande-Bretagne, en l'année finissant au 1er. mars 1783 :

	liv. st.	sh.	d.
En denrées irlandoises.	2,699,823	13	8
En denrées étrangères..	9,941	1	6
	2,709,764	15	2

Ses exportations aux colonies.

En denrées irlandoises.	344,278	17	1
En denrées étrangères..	4,271	3	6
	348,550		7

Ses exportations dans d'autres contrées.

	liv. st.	sh.	d.
En denrées irlandoises.	331,587	14	6
En denrées étrangères..	10,693	17	4
	342,281	11	10
Ce qui fait pour la totalité des denrées irlandoises	3,375,690	5	3
Et des denrées étrangères....................	24,906	12	4
Et pour la totalité de ses exportations............	3,400,596	17	7
Ce même rapport portoit les exportations de la Grande-Bretagne en Irlande dans la même année à....	2,357,946	10	8
Celles des colonies à...	67,130	9	1
Celles des autres contrées à................	569,188	17	10
	2,994,265	17	7

Et par conséquent la ba-

	liv. st.	sh.	d.
lance du commerce de l'Irlande contre la Grande-Bretagne à............	351,820	7	6
Et celle de son commerce contre les colonies à.....	281,419	11	6
	633,239	19	
A déduire la balance défavorable du commerce qu'elle fait ailleurs qu'en Angleterre et aux colonies: Imp. 569,188 l. 17 s. 10 d. Exp. 342,281 11	226,907	6	10
IL RESTOIT (1)...	406,332	12	2

On voit par ces détails que l'Irlande tire du nord beaucoup de bois de construction dont elle manque absolument, beaucoup de douves nécessaire pour les barils de ses salaisons et de

(1) Il faut observer que des denrées coloniales et de l'Inde, qui ne sont pas des produits de l'Angleterre, sont comprises dans ses exportations, et qu'ainsi la balance des produits seuls de l'Angleterre contre ceux d'Irlande, est beaucoup plus forte qu'elle n'est portée ici.

ses harengs, beaucoup de potasse pour blanchir ses toiles, beaucoup de fer et de goudron, et que ces différens objets font tourner à son désavantage la balance de son commerce avec cette partie de l'Europe; que la même chose lui arrive aussi avec la France à cause de la grande quantité de vins et d'eaux-de-vie qu'elle en tire; que les vins et le sel qu'elle importe du Portugal sont compensés par le beurre qu'elle y envoie; qu'elle tire d'Amérique beaucoup de rhum qu'elle consomme, et beaucoup de sucre et de tabac dont elle réexporte quelque peu; que, malgré la grande quantité de draperies, de sucre, de thé, de charbon, de soieries, quincailleries, fer, tan, houblon, étain, poteries, bierre, etc., qu'elle importe d'Angleterre, ses salaisons, son beurre, ses bestiaux, ses toiles, ses laines filées, ses cuirs, etc., lui rendent la balance favorable de son commerce avec ce royaume, infiniment supérieure à celle de tout le reste du commerce qu'elle fait et qui n'en est guère que la cinquième partie.

Le commerce de l'Irlande a constamment continué de s'accroître depuis cette époque, et quelques personnes portoient, en 1787, à un million cette balance à son avantage, qui n'étoit portée, en 1785, au conseil d'état qu'à 406,332 Accroissement du commerce.

liv. st.; mais il faut un peu se défier de l'exagération des Irlandois, et de l'extrême vanité qu'ils tirent de la prospérité de leur pays depuis l'indépendance. On est d'ailleurs extrême par-tout sur cet objet, et par conséquent par-tout loin du vrai qui se trouve presque toujours dans le moyen terme. Il n'est pas étonnant que l'Irlande, si long-tems misérable et dépendante, ne s'enivre de sa liberté, et de l'aisance dont elle commence à jouir et qui lui fut si long-tems inconnue. D'ailleurs, tous ces calculs sur les balances de commerce portent sur des bases très-fautives, les relevés des douanes, dans lesquelles la cupidité fait enfler ou diminuer les déclarations, soit pour se soustraire à une partie des droits, soit pour gagner des rabais ou des primes d'encouragement. La contrebande n'entre pour rien dans ces états; or, elle doit être considérable en Irlande, par rapport à l'étendue des côtes et à la difficulté de les garder, et elle doit tourner au désavantage de sa balance de commerce, en ce que ses denrées d'exportation toutes très-volumineuses et peu chères en elles-mêmes, ne peuvent que difficilement s'exporter en fraude, et que beaucoup de celles qu'elle tire de l'étranger, se trouvant des objets de luxe et d'un petit volume relativement à leur prix, peuvent très-facilement s'introduire clandestinement.

Il faut d'ailleurs déduire encore de cette balance, quelle qu'elle soit, les sommes énormes que paie le gouvernement pour l'encouragement des manufactures et du commerce, sommes qui, en 1787, pour les toiles, les grains et le poisson, approchoient de 120,000 liv. st.; celles que coutent la construction des canaux, ce grand canal, entre autres, qui traverse le *bog* d'Allen et doit joindre Dublin au Shannon, dont trente milles seulement sont faits, qui en 1767, dit Young, avoit déja couté plus de 73,000 liv. st., et dont l'utilité est encore contestée; et les primes d'encouragement distribuées par la société d'agriculture de Dublin, et qui lui proviennent en partie du gouvernement et en partie de souscriptions.

L'Irlande, par sa position, la bonté de son sol, le nombre infini de ses lacs, de ses rivières, de ses baies sûres et profondes, et de ses ports, semble inviter ses habitans à la navigation; et, depuis son indépendance, ses droits à un commerce libre et général avec toutes les parties du monde, sont devenus incontestables; « Aussi clairs que le soleil, » dit M. Grattan au parlement, « aussi éten« dus que l'univers. » *Clear as the sun and wide as the universe.* C'est sans doute plus pour les constater que pour en faire usage, qu'on

proposa, dans l'avant dernière session du parlement, d'encourager le commerce de la Chine, car les gros capitaux qu'il exige, et dont manque l'Irlande, répandus dans son sein, lui procureroient des bénéfices bien plus certains et bien plus considérables. Depuis la révolution et ce mot *free trade*, commerce libre, qui a retenti dans tous les esprits, toutes les idées se sont portées vers des spéculations commerciales, et il ne seroit pas étonnant qu'il y en ait de hasardées. La sagesse est le fruit de l'expérience, et bientôt elle montrera aux Irlandois la route qui doit les conduire à la prospérité et au bonheur, si toutefois le gouvernement ne vient pas les en détourner par des loix réglémentaires et des encouragemens imprudens.

Les progrès de l'Irlande dans tout ce qui tient au commerce, ne peuvent être révoqués en doute. « Le crédit public s'accroît graduelle« ment, » dit l'orateur des Communes, le 17 mars 1787, dans un discours au vice-roi, « l'a« griculture nous fournit de nouvelles riches« ses, et les commerçans et les manufacturiers « s'encouragent mutuellement à de nouveaux « efforts. » Ce n'est point de la bouche d'un ministre que sortoit ce discours, c'est au nom du peuple et de la partie commerçante de la nation qu'il étoit prononcé. Mais ce qui prouve encore

mieux que tous les raisonnemens et tous les calculs de douanes, l'augmentation sensible du commerce, c'est l'accroissement prodigieux de ses principales villes maritimes.

Accroissement de ses villes.

De Dublin, sa capitale, la place d'Irlande qui fait le plus de commerce d'importation, grande et belle ville de cent soixante-dix à cent quatre-vingt mille ames, située sur une belle rivière, la Liffey, au fond d'une superbe baie, en face du Pays de Galles. Elle s'accroît et s'embellit tous les jours à un point étonnant, et par la quantité de grands et beaux édifices modernes qu'elle renferme, elle ne seroit pas déplacée en Italie (1).

De Cork, ville de quatre-vingt à quatre-vingt-dix mille ames, le port du royaume qui fait le plus de commerce d'exportation et qui

(1) Dublin a neuf à dix milles de circonférence. La Liffey y est bordée de très-beaux quais et s'y traverse sur cinq ponts, dont deux sont modernes et très-beaux. Depuis 1720 on y a bâti le palais du vice-roi; le parlement, dont le portique en colonnes ioniques, et la chambre des Communes (voyez l'appendice, note O.) sont d'une beauté remarquable; une très-belle Bourse; le *Trinity-College*, très-vaste et beau bâtiment; de superbes prisons, deux très-grands et très-beaux hôpitaux, un grand nombre de belles maisons, l'hôtel du duc de Leinster, entre autres, que n'égalent aucune des maisons de Londres. On y construit dans ce momens une immense douane d'un très-bon style d'architecture pour un palais, par conséquent d'un luxe ridicule pour un magasin, et qui coutera, dit-on, 300,000 liv. st..

par l'augmentation de celui des grains a au moins regagné ce qu'il a perdu, à la paix, de celui des salaisons. La Lee qui traverse cette ville et s'y divise en plusieurs bras, forme à cinq milles de là une grande et superbe rade.

De Limmerick, ville de trente à quarante mille ames, dont une grande partie, appelée *New-Town-Perry*, du nom du propriétaire nouvellement créé lord Perry, n'a pas trente ans. Quoiqu'à soixante milles de la mer, des vaisseaux de cinq cents tonneaux y remontent par le Shannon, grande et superbe rivière qui la traverse et dont les bords sont, dans cette partie, d'une extrême fertilité. Elle exporte, comme Cork, beaucoup de salaisons et de grains.

De Waterford, ville d'une vingtaine de mille ames, sur la Suire, qui, réuni à six milles de là au Barrow, forme un grand bassin où s'arrêtent les bâtimens qui ne peuvent pas remonter plus haut : elle fait un grand commerce avec Terre-Neuve.

De Belfast, ville toute nouvelle qui appartient en entier à mylord Donegald (1), et où il

(1) Elle fait partie d'une possession de vingt milles de long sur dix de large, qui lui vient de confiscation, et lui vaut de 30 à 40,000 liv. st. de rente.

a été bâti deux cents maisons dans le courant de l'année dernière. Elle est au fond d'une grande baie, en face de l'Ecosse, et l'on y compte, à présent, de douze à quinze mille ames : son commerce, qui s'accroît tous les jours, rivalise aujourd'hui celui de Cork.

Ces villes, pour être les plus importantes, ne sont pas les seules places commerçantes d'Irlande. Londonderry, dans le nord, situé sur une rivière d'une largeur immense, et dans une des plus belles positions qui existe; Newry, Drogheda, Dundalk, sur la côte de l'est; Kinsale, dans le sud, au fond d'une superbe rade; Sligo (1), Galway, dans le Connaught; Armagh, Kilkenny, Clonmell, Carrick-on-Suir, dans l'intérieur, ont tous quelque commerce plus ou moins étendu.

RELIGION, POPULATION.

LA population de l'Irlande paroît suivre la progression de son commerce et s'accroître d'une manière sensible. L'impôt sur les foyers (*hearth-money*) fut dans les dernières années, dit le lord Sheffield, qui écrivoit en 1784, à 60,500 liv. Population.

(1) « Il s'en exporta en 1776, dit Young, pour 80,000 liv. st. « de fil. »

st., dont 36,000 liv. st. payées par les maisons à un foyer, ce qui fait trente-six mille maisons, et à six personnes par maison, deux millions cent soixante mille personnes. Il compte, pour le surplus de cette somme, huit cent quarante mille ames, et porte la totalité de la population à trois millions. L'opinion de gens qui sont à la tête de l'administration est qu'elle passe ce nombre à présent, et cette opinion paroît fondée, lorsqu'on considère l'immense quantité d'habitations qui couvrent le nord de l'Irlande, et le nombre inimaginable d'enfans dont sont remplies les cabanes des paysans du midi.

Sir Williams Petty ne la portoit en 1657 qu'à huit cent cinquante mille ames; elle a donc presque quadruplé depuis cette époque, ce qui prouve que la pauvreté n'est pas un obstacle à son accroissement. Le pauvre ne calcule pas si ses enfans lui seront à charge; il ne peut, au contraire, espérer que d'eux seuls quelques secours dans sa vieillesse; il cède à la voix de la nature, et se console de ses maux par les douces jouissances qu'elle lui offre : c'est l'homme au-dessus de la médiocreté, qui, résistant à l'impulsion de son cœur et de ses sens, combine avant de s'y livrer ce que lui couteront ses enfans, la portion qui leur reviendra de sa fortune, l'état qu'il pourra leur procurer; son or-

gueilleuse raison lui fait trahir la nature, il cherche des jouissances infructueuses et coupables, et bientôt en est puni par le délaissement, l'ennui et le dégoût.

D'ailleurs, les paysans irlandois se procurant à peu de frais une nourriture saine et abondante, et se bâtissant à moins de frais encore des demeures bien chétives, à la vérité, mais pareilles à celles dans lesquelles ils sont nés, à celles qu'ils destinent à leurs enfans, se marient jeunes, et beaucoup d'Irlandoises sont mères à seize ans. Tout porte donc à croire que la population de l'Irlande, qui par ses progrès dans l'agriculture et le commerce gagne les moyens de nourrir et d'occuper un plus grand nombre d'habitans, n'est pas encore parvenue au période où elle doit s'arrêter.

De cette population les quatre cinquièmes sont catholiques, la moitié de l'autre cinquième est presbytérienne, et le reste est de la religion dominante, la religion anglicane. Quatre archevêques, tous quatre primats, dix-huit évêques, et un clergé proportionné à cet épiscopat, veillent sur ce petit troupeau. Leurs revenus sont plus proportionnés à leur zèle qu'au nombre de leurs ouailles : l'archevêque d'Armagh, primat de toute l'Irlande, a plus de 8,000 liv. st. de rente, et le moindre des évê- Religion.

chés vaut plus de 2000 liv. st. : quant au reste du clergé, l'évêque de Cloyne vient de se plaindre, dans un écrit au sujet des dixmes, de ce que, l'un portant l'autre, il n'a que 133 liv. st. par tête, de revenu net. A la vérité, sa besogne est grande, sur-tout dans le sud, où les anglicans, en excessivement petit nombre, sont dispersés dans une grande étendue de pays. Il ignore, de l'aveu de l'évêque de Cloyne, l'irlandois, la seule langue que parlent les paysans catholiques (1), ce qui rend très-pénibles les efforts qu'il peut faire pour les ramener à sa croyance; aussi y réussit-il difficilement, et si quelque religion gagne en Irlande, ce n'est pas la dominante.

Religion considérée relativement à la propriété.

Mais cette religion est protégée par la législation et le gouvernement, en raison même du petit nombre de ceux qui la professent et du peu de prosélytes qu'elle fait. Le succès de la motion de M. Grattan sur les dixmes, prouve à quel point on craint de toucher à cet arche sacré, non de peur d'ébranler la foi des fidèles; la philosophie a remplacé, chez le clergé pro-

---

(1) C'est le langage qu'ils parlent habituellement; mais presque tous aujourd'hui parlent ou entendent passablement l'anglois. Je n'ai pas, dans tout le tour de l'Irlande, trouvé dix personnes qui ne puissent me répondre.

testant, le fanatisme qu'il a laissé en entier à ses rivaux; mais parce que le plus grand des intérêts politiques, l'intérêt de la propriété, est lié en Irlande à la religion. « Je n'ai pas besoin « de dire aux propriétaires protestans, » dit encore l'évêque de Cloyne, « que la validité de « leurs titres tient beaucoup, sinon tout à fait, « à l'ascendant du parti protestant. »

Voilà l'affreuse vérité qui depuis le règne d'Elisabeth a fait le malheur de l'Irlande, et tenu, dans l'oppression, une nation entière; nation qui, privée de ses biens, tourmentée dans sa croyance, méprisée pour sa pauvreté, suspectée dans sa fidélité, s'est vu constamment traitée comme une caste impure dont le contact porte une sorte de souillure; tant il est vrai que des biens acquis par des moyens violens, entraînent avec eux de tourmentantes inquiétudes, qui se léguent de générations en générations, et portent à supposer de nouveaux crimes, pour légitimer des droits qu'on croit douteux.

Les quatre cinquièmes de la population sont catholiques, et les dix-neuf vingtièmes des propriétés territoriales sont entre les mains des protestans, et y sont par confiscation et droit de conquête. Des descendans d'officiers de l'armée de Cromwell ont aujourd'hui des biens de

plusieurs mille livres sterlings de rente ; et des descendans de familles souveraines, qui possédoient autrefois des provinces entières, cultivent aujourd'hui les propriétés de leurs ancêtres, pour les fils de ceux qui les ont égorgés. Des contrastes aussi frappans, un état de choses si peu naturel, sont faits pour alarmer le parti vainqueur, et soutenir en même tems l'espoir du parti vaincu et dépouillé, qu'unit un triple intérêt, de fortune, de vengeance et de religion.

Aussi, ces malheureux, que l'espérance et l'orgueil consolent seuls dans leur misère, transmettent-ils soigneusement par testament à leurs enfans, leurs droits et leurs titres aux propriétés de leurs pères. C'est particulièrement dans le Connaught que sont ces familles, et il en est même d'assez insensées pour oser quelquefois manifester leurs prétentions. En 1785, la conduite d'un M. O'Connor, prétendu descendant des rois de Connaught, mérita l'attention du parlement. Il s'étoit mis dans la tête de se resaisir des biens de ses ancêtres, et par le moyen d'un canon, rassembloit quelquefois mille hommes armés dans le lieu impénétrable qu'il habitoit, et faisoit des incursions chez ses voisins pour les forcer de lui abandonner leurs propriétés. Dans ce moment un M. Macdermot, autre des-

cendant d'un autre roi d'Irlande, se fait nommer prince de Coolavin, lieu de sa demeure près de Sligo; exige qu'on le traite en souverain, et ne permet à personne, pas même à ses enfans, de s'asseoir en sa présence : le peuple a pour lui beaucoup de respect et lui envoie des présens.

C'est une chose assez remarquable, de voir les descendans des deux maisons les plus illustres de l'Irlande, les O'Briens et les O'Neils (1), défendre au parlement, les loix, la religion, le gouvernement qui a dépouillé leurs ancêtres; tandis qu'un grand nombre d'Anglois d'origine, constans dans la foi de leurs pères, et privés par-là de leurs droits politiques, mais attachés à des biens qui leur viennent de confiscations, font, en fait de religion, cause commune avec les Irlandois d'origine, et soutiennent le parti protestant dans tout ce qui tient à la propriété; tant se sont croisés et compliqués les intérêts, au milieu des malheurs qui ont bouleversé ces infortunées contrées.

(1) Ce sont aussi les deux seules familles anciennes qui aient conservé un peu de fortune. On donne de 20 à 25,000 liv. st. de rente à mylord Inchiquin, et la moitié à M. O'Neil de Shane-Castle, reste d'une propriété qui comprenoit la majeure partie de l'Ulster.

Peut-être un gouvernement sage et éclairé eût-il pu habilement profiter de cette complication d'intérêts pour engager les familles des anciens chefs à renoncer à leurs prétentions, en leur montrant le danger de les faire valoir, et l'extrême difficulté du succès; en se les attachant par des dédommagemens, des bienfaits, de la considération, et l'exemple des O'Briens et des O'Neils prouve que cela n'étoit pas impossible; en les isolant enfin momentanement d'un peuple qui, par de fréquentes communications avec l'Angleterre, auroit bientôt perdu ses anciennes idées, ses mœurs et sa langue, et n'eût pas tardé à oublier sa première et misérable existence.

Mais la peur, qui conseille toujours mal, joint au zèle fougueux des apôtres d'une religion nouvelle, a fait prendre le parti, sinon le plus dangereux pour les nouveaux propriétaires, au moins le plus funeste à l'état, en proscrivant les quatre cinquièmes de la population du royaume, sous prétexte de religion, et les comdamnant à l'oisivité, à la misère, et à tous les vices et tous les maux qui en sont la suite.

Rappel des loix contre les catholiques.

On a fini par sentir enfin la nécessité de rendre au travail des millions de bras inutiles, et de chercher à éteindre ces haines qu'on avoit si long-tems fomentées. Depuis 1777 les catho-

liques peuvent acheter des biens-fonds, et prendre des baux à longs termes : ils n'ont plus à craindre de se voir enlever le fruit de leur industrie par un voisin avide, et leurs propriétés par un enfant qui abjure leur Dieu : ce contraste entre la loi qui condamnoit à la déportation et à la mort les prêtres qui disoient la messe, et l'exercice public et tranquille de leur culte a disparu : on tolère l'érection d'un vaste séminaire à Carlow, où les ministres du culte catholique pourront être élevés avec plus de soin et dans des principes plus uniformes que dans les nombreuses universités et les couvents de France, d'Espagne, d'Italie et d'Allemagne, d'où souvent ils revenoient avec une ignorante présomption, un zèle peu éclairé, et des préjugés puisés dans les pays qu'ils habitoient : on permet d'être armé aux gens d'un état honnête qui prêtent un serment, lequel, sans gêner leur conscience, assure leur fidélité au gouvernement, et les empêche de fournir des secours aux restes de cette malheureuse maison de Stuart. Le gouvernement va plus soin, et propose d'établir des écoles où seront indifféremment élevés les enfans de toutes les sectes, et dans lesquelles on ne parlera pas de religion, moyen sûr de faire bientôt disparoître l'éloignement qui peut encore subsister entre elles, et de

les rapprocher d'un centre commun, une administration bienfaisante et protectrice (1).

Mais ces catholiques si nombreux dont le gouvernement ne paroît nullement avoir à se plaindre ; qui professent en paix leur culte sans nuire à celui de leurs voisins (2) ; qui, en s'enrôlant dans les volontaires, ont aidé de leurs cris et de leurs bras le reste de la nation à secouer le joug de l'Angleterre, sont, et seront encore longtems, privés d'un avantage précieux dans un pays libre, l'exercice de leurs droits politiques, celui de voter aux élections, qui, à mérite même inférieur, fera toujours rechercher et employer de préférence les protestans. L'adoucissement des loix sous lesquelles ils gémissent, qui, en excitant leur industrie, n'a peut-être pas peu contribué à l'accroissement du commerce de l'Irlande, n'a fait que leur ôter des fers. *Connivance*, dit M. Burke au parlement

(1) Les *Dissenters* étoient privés de tout emploi, comme ils le sont en Angleterre, par leur refus de prendre les sacremens selon le rite anglican ; l'acte du *Test* qui exigeoit cette formalité a été révoqué en 1779. Voyez l'appendice, note P.

(2) L'année dernière l'archevêque de Cashel ayant attiré dans son église, par le son inattendu des cloches et d'un bel orgue, les habitans qui tous sont catholiques, voulut alors les prêcher au sujet des ravages des *White-Boys* : ils tirèrent tranquillement leurs chapelets de leurs poches, s'agenouillèrent, et se mirent à prier Dieu à leur manière.

d'Angleterre, *is the relaxation of slavery, not the definition of liberty*. Les propriétaires les craignent encore : « ils peuvent devenir dange- « reux, » écrivoit en 1784 le lord Sheffield, propriétaire irlandois lui-même, « car ils sont hom- « mes et ne peuvent oublier le traitement fait à « leurs ancêtres ; ils sont quatre contre un, et « doivent désirer un changement qu'il est de « l'intérêt des protestans de prévenir. » C'est donc la peur qui opprime en Irlande, et la haine des deux partis y a moins pour objet la religion que des intérêts politiques et privés (1).

---

(1) Le docteur Smith croyoit qu'une union seule de l'Irlande avec l'Angleterre pouvoit faire cesser les maux des catholiques, « et délivrer, disoit-il, la plus grande partie de la nation de la « plus oppressive des aristocraties, fondée sur la plus odieuse des « distinctions, des préjugés religieux et politiques : distinction « qui, plus que toutes les autres, excite l'insolence des oppres- « seurs, la haine et l'indignation des opprimés, et rend les habi- « tans d'un même pays plus acharnés les uns contre les autres, « que ne le furent jamais ceux de contrées diverses. Sans une « union avec la Grande-Bretagne, les habitans de l'Irlande ne « s'envisageront de plusieurs siècles comme une même nation. » L'indépendance paroît avoir rendu bien difficile cette union désirée par beaucoup d'écrivains.

CARACTÈRE, MŒURS, USAGES.

Caractère. Les mœurs d'un pays se modifient selon les différentes classes de la société, et selon les religions qui s'y professent : nulle part les gens riches et instruits n'ont les mœurs du peuple, ni les quakers celles des catholiques, quoiqu'on apperçoive à travers ces nuances une teinte générale qui tient au caractère national. C'est ainsi qu'on trouve par-tout en Irlande, beaucoup d'hospitalité, beaucoup de vanité et de forfanterie, un grand penchant pour le jeu, la danse, et toute espèce de dissipation, et une extrême mal-propreté même dans les maisons les plus opulentes.

Mœurs. A cela près, le caractère et les mœurs des protestans du nord, actifs, industrieux et graves, ne ressemblent en rien à celles des catholiques, qui forment le reste de la population du royaume, et qui, paresseux à l'excès, sans besoins comme sans industrie, croupissent dans l'ignorance et dans la misère, et ne sortent de leur apathie que pour mettre une extrême activité dans leurs jeux et leurs plaisirs. Des pommes de terre, du sel, quelques mauvais harengs font leur nourriture, et comme elle est abondante, ils la partagent avec le premier mal-

heureux qui entre dans leurs cabanes. « Les « neuf dixièmes de la nation, fut-il dit au par-« lement en 1786, ne mangent jamais de vian-« de, et les quatre cinquièmes jamais de pain « de froment. » L'indifférence la plus grande semble les guider dans leurs actions, et l'oppression sous laquelle ils gémissent, l'abrutissement qui en est la suite, sont tels, dans certains cantons, que des personnes de considération ont assuré à Young, que plusieurs de leurs paysans se croiroient honorés si elles envoyoient chercher leurs femmes ou leurs filles pour leur couche. Esclaves des propriétaires, qui, s'ils sont protestans, peuvent presque impunément se porter contre eux à toutes sortes d'excès, et communément les traitent avec le plus insultant mépris, la dureté la plus grande; ils ont les vices des esclaves, et, comme eux, sont fourbes, menteurs, voleurs et ivrognes : j'en ai vu voler la nuit la moisson de leurs voisins. Grands parleurs, fort affables, ils recherchent les étrangers, et saisissent avec empressemement toutes les occasions qu'ils peuvent trouver de boire du *wiski*, que le gouvernement laisse à bas prix, et qui les enivre et les rend alors querelleurs et dangereux. Le grand jury de Dublin, dont la populace est misérable et insolente à l'excès, présenta, en 1786,

des pétitions au parlement pour le prévenir du grand nombre de crimes que faisoit commettre l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses. Implacables dans leurs vengeances, la fidélité à leurs complices en fait des ennemis très-redoutables : pas un des *White-Boys*, malgré la sévérité des menaces et l'appât des récompenses, n'a encore trahi leur cause. Dirigés par des prêtres ignorans et superstitieux, ils restent par habitude attachés à une religion dont ils ne connoissent guère que quelques pratiques extérieures, mais qui fut celle de leurs pères, et dans laquelle on trouve mêlé des usages qui, tels que les cris funèbres aux enterremens, semblent venir du paganisme.

Qu'on ne reproche point à ces malheureux leurs vices et leur misère, ils les doivent au gouvernement et aux loix : peut-être le systême de tolérance et d'encouragement qu'on vient d'adopter à leur égard, va-t-il améliorer leur sort et corriger leurs mœurs ; mais il faudra du tems, les mœurs de toute une nation ne changent pas en un jour.

Quant aux gens au-dessus du commun, on les accable en Angleterre de ridicules et de reproches ; on les peint dans tous les écrits, on les représente au théatre, comme bas, flatteurs, aventuriers et querelleurs à l'excès,com-

me des gens, enfin, excessivement dangereux dans la société : ce caractère leur est donné si universelement, les *absentees*, Irlandois riches établis en Angleterre, ont tant de dédain pour leur patrie, répugnent tant à y retourner, qu'on hésite à faire le voyàge d'Irlande, et qu'on partage assez généralement le mépris des Anglois pour les habitans de ce royaume. Une partie de la classe mitoyenne de la société a long-tems mérité quelques-uns de ces reproches. Aussi pauvres, mais moins instruits que les Ecossois, ayant par conséquent moins de moyens de parvenir, les Irlandois emploient plus généralement la flatterie et la finesse. Beaucoup de pauvres *gentlemen* (et sortis de leur île tous sont *gentlemen*) se répandent à Bath, à Londres, cherchent à séduire et enlever de jeunes héritières, y réussissent quelquefois, et augmentent encore par-là l'éloignement qu'on a pour leur nation. Les rapts sont très-fréquens en Irlande ; les *White-Boys* eux-mêmes enlevoient les filles des riches fermiers et les forçoient de leur donner une dot, et ce crime y restant toujours impuni, des gens riches se sont vu contraints de former des associations pour résister aux ravisseurs. On y buvoit autrefois beaucoup, l'ivrognerie entraîne communément des querelles, les Irlandois sont braves

et se battoient fréquemment : leur société devient à cet égard de jour en jour moins dangereuse, l'ivrognerie et les querelles diminuent sensiblement, les étrangers jouissent à table de la plus grande liberté, et éprouvent par-tout beaucoup d'honnêteté sans contrainte. Les personnes distinguées par leur fortune ou leur naissance vivent fort bien, aiment la société, la table et la chasse. On trouve chez eux un luxe de gens et de chevaux plus grand peut-être que dans aucune autre contrée de l'Europe. Ils commencent à se bâtir à la campagne de belles habitations, et y accueillent très-bien les étrangers, quoiqu'avec un air moins ouvert, moins noble et plus affecté que les Ecossois (1).

Beauté.

Je ne sais si l'humidité du climat ou le grand usage des pommes de terre et de laitage contribuent à la beauté, mais je ne connois pas de peuple plus généralement beau que l'Irlandois. On trouve à la campagne, sur-tout parmi les femmes, et sous les haillons les plus dégoûtans, des figures frappantes par la noblesse, la régularité et les grâces : on y rencontre, se vautrant

---

(1) Ce qui distingue les Ecossois des Irlandois, c'est que les premiers sont pauvres, l'avouent et vivent en conséquence ; et que les seconds le sont, mais ne l'avouent pas, et se ruinent par ostentation et vanité.

au milieu du fumier et des cochons, qui quelquefois leur mangent le nez, des enfans d'une beauté qu'on admireroit en Grèce et en Italie; et dans le cours de très-longs voyages, je n'ai pas vu de plus belles femmes que les miss Grays de Cork, miss Cobb de Dublin, et M[de]. Brown, belle-fille du lord Kenmare. J'aime à rendre ici un hommage mérité à leur beauté.

Inégalité des fortunes.

Il est peu de pays où les fortunes soient plus inégalement réparties, et où cette inégalité cause de plus grands maux qu'en Irlande. Déja sous Richard II, les grands propriétaires vivoient en Angleterre, et un statut les obligea de retourner dans leur patrie sous peine de deux tiers de leurs revenus d'amende. Aujourd'hui Londres et la cour les attirent encore en foule. On publia, il y a une dixaine d'années, une liste d'environ deux cents *absentees* dont les revenus montoient à 732,200 liv. st. (1); et y compris les pensions, les traitemens de divers emplois, et l'intérêt des fonds publics, on portoit, à cette époque, à plus d'un million sterling l'argent qui sortoit annuellement d'Irlande. Le

(1) Dans cette liste se trouvoient compris le lord Donnegald pour 31,000 liv. st. de rente, le lord Courtnay pour 30,000 liv. st., le lord Shelburne, aujourd'hui marquis de Lansdown, qui dans ce moment a réuni plus de 25,000 liv. st.

tort qui en résulte pour ce royaume est incalculable. Il se trouve par-là épuisé de capitaux qui, circulant sur les lieux, s'accroîtroient, augmenteroient les reproductions, exciteroient l'industrie et soulageroient le pauvre. Il est question depuis long-tems d'assujettir ces *absentees* à une taxe assez forte pour les obliger à résider, ou dont le produit tourneroit au moins au profit de l'état, et le dédommageroit d'autant plus justement de la protection qu'il donne à leurs biens, que les propriétés territoriales ne paient aucun impôt en Irlande; mais il est si difficile de fixer le moment où une pareille taxe pourroit être prélevée, quelle espèce d'absence l'encourroit, quel genre d'affaires en exempteroit, qu'il est douteux qu'elle puisse jamais avoir lieu. Le gouvernement est d'ailleurs presqu'en entier dans les mains des *absentees*, à qui leurs fortunes donnent un grand pouvoir et une immense influence.

Quelques riches propriétaires sont cependant fixés en Irlande: M. Conoly, membre du parlement, passe pour jouir de 20 à 25,000 liv. st. de rente; le duc de Leinster en a 18 ou 20,000 dans un territoire de soixante mille acres qui se touchent, près de Dublin: il y a quelques autres fortunes de 10, 8, 6 et 4,000 liv. st. de rente; mais plusieurs sont fort hypothèquées,

car les Irlandois aiment à mener pendant quelque tems un train beaucoup au-dessus de leurs moyens, au risque de se déranger, et d'être forcés d'aller ensuite vivre avec économie pendant plusieurs années dans le continent.

INSTRUCTION, LITTÉRATURE, ANTIQUITÉS, ETC.

L'IRLANDE, prise en général, est un des pays de l'Europe où il y a le moins d'instruction : les quatre cinquièmes de la population, privés des moyens d'en acquérir, en sont entièment dépourvus, et les protestans n'ont qu'une seule université, richement fondée par Elisabeth, et dont les professeurs, sûrs d'obtenir, avec le tems, des places de 7 à 800 liv. st. de rente, ne font pas infiniment d'efforts pour soutenir ou plutôt relever la réputation de leur maison. On se plaint qu'il n'en sort aucune production (1).

(1) La reconstruction de la face extérieure de cette université,

Personnes distinguées dans les sciences et les lettres.

Dans les sixième et septième siècles, des Irlandois savans dans la théologie scholastique, se répandirent par toute l'Europe, et donnèrent une grande célébrité à leur patrie. Les guerres qui la ravagèrent depuis, en chassèrent les sciences qui ne commencèrent à y renaître que dans le dix-septième siècle. Alors parut Usserius, archevêque d'Armagh et primat d'Irlande, connu par une *Chronologie* qu'on consulte encore aujourd'hui; Boyle, qui perfectionna la machine pneumatique, se fit peu après un nom célèbre dans les sciences physiques; Steele fut au commencement de ce siècle le collaborateur d'Addison, dans le meilleur des ouvrages périodiques qui ait paru, *le Spectateur;* Farquhar, Congreve, Southern, composoient dans le même tems pour le théatre des pièces qui y sont restées, et Swift déployoit un esprit fin, piquant et satyrique, dans une foule d'ouvrages de littérature et de politique écrits avec une correction et une précision de style

---

le collège de la Trinité de Dublin, a donné lieu à cette épigramme un peu sévère :

Our alma mater, *like a whore,*
Worn out with age and sin,
Paints and adorns herself the more,
The more she rots within.

inconnus avant lui, et qui, en le plaçant parmi les meilleurs écrivains de ce siècle, l'en ont fait nommer par Voltaire, « le Rabelais perfection« né, Rabelais dans son bon sens et vivant en « bonne compagnie. » Sloane, mort en 1752, dans un âge très-avancé, médecin habile et célèbre botaniste, laissa un jardin de botanique aux apothicaires de Londres; il s'étoit formé une bibliothèque très-nombreuse, et une collection immense d'objets d'histoire naturelle que le parlement acheta à sa mort et fit placer au Muséum Britannique. Berkley, évêque de Cloyne, mort l'année suivante, s'est fait une réputation par des écrits sur la métaphysique et sur les sciences exactes.

Dans des tems plus rapprochés de nous, l'Irlande a produit Sterne, auteur original du *Voyage sentimental* et de *Tristam Shandy;* Goldsmith, connu par plusieurs poëmes et romans estimés et quelques ouvrages sur l'histoire naturelle; et Parnell, poëte aimable et facile. M. Grattan, au parlement d'Irlande, MM. Burke, Sheridan, Flood, le colonel Barré, au parlement d'Angleterre, déploient encore tous les jours des talens dont l'Irlande, leur patrie, s'honore.

L'Irlande dispute Ossian à l'Ecosse. Cambrensis dit que dans le douzième siècle le peu- Ossian.

ple irlandois étoit plein d'histoires de Fion-Mac-Cumhal, ou Fingal, d'Oscar et d'Ossian, et on assure que les poésies qu'a publié Macpherson étoient connues dans ce royaume depuis long-tems; ce qui prouveroit seulement qu'elles l'étoient dans les deux pays et qu'on y parle la même langue; et c'est au moins en avouer l'authenticité qu'on leur conteste en Angleterre (1).

Antiquités. On retrouve à chaque pas en Irlande une foule de monumens dont l'origine et l'usage sont également ignorés : de ces pierres plates posées debout en forme circulaire, et qu'on appelle en Angleterre et en Ecosse temples de Druides; d'autres pierres immenses, isolées, et élevées sur un de leurs côtés, qu'on dit être des tombeaux. On donne le nom de montagnes danoises à des hauteurs factices qui sont évidemment, d'après leur construction, ou des tombeaux ou des forteresses; et celui de tours danoises à des tours rondes et fort élevées, qui sont toujours près de ruines d'églises. Leur structure est très-singulière et leur donne quelque ressemblance avec les minarets des Turcs; elles sont fort hautes relativement à leur diamètre, qui

---

(1) Voyez page 163.

rarement passe dix à douze pieds, car il y en a de cent vingt d'élévation : la porte est à douze ou quinze pieds de terre, sans qu'on apperçoive de restes d'escaliers extérieurs pour y monter; l'intérieur est vide ; de distance en distance on apperçoit quelques fenêtres, mais aucune naissance de voûtes, ni la moindre trace d'escaliers : elles sont toutes isolées et d'une belle forme, se rétrécissant un peu par le haut. On n'en devine pas l'usage : les uns prétendent qu'elles étoient destinées au culte du feu ; d'autres à des lieux de retraite et de mortification pour des solitaires ; d'autres, ce qui paroît plus probable, les regardent comme des beffrois. Il existe, dit-on, des tours à peu près pareilles en Palestine, près de plusieurs couvens, et qui servent de lieu de retraite à des cénobites et de signal d'allarme contre les Arabes du désert. Deux tours absolument semblables se trouvent sur la côte de l'Ecosse, dans un lieu où les Danois ont fait des incursions, et portent aussi le nom de ce peuple. Ce qui pourroit cependant faire croire que c'est à tort qu'on lui attribue ces monumens, c'est qu'on ne trouve dans le nord aucune trace d'édifices qui leur ressemblent. On compte vingt-six de ces tours en Irlande ; elles sont d'un peuple qui avoit quelques connoissances des arts, et prouvent, ainsi que

les grandes et nombreuses ruines d'églises, les différens ustensiles d'or qu'on retrouve journellement dans les *bogs*, et les traces de sillons qu'on apperçoit au fond de ces marais et sur quelques hautes montagnes du Connaught, que ce royaume a été autrefois dans un état plus florissant qu'il n'est aujourd'hui.

Chaussée des Géans.

L'Irlande offre dans le nord de la côte du comté d'Antrim, à la pointe nord-ouest de l'Ulster, un phénomène d'histoire naturelle bien plus remarquable que toutes ces antiquités. L'immense quantité de prismes basaltiques dont cette côte est couverte, et dont est composée cette célèbre Chaussée des Géans qui prend naissance au pied d'un de ses caps, et s'avance à une grande distance dans la mer, forment sans contredit la plus grande et la plus imposante de toutes les productions volcaniques connues. Cette chaussée, dont le nom vient de la crédulité des peuples qui l'observèrent les premiers, et la crurent l'ouvrage de la main des hommes, est proprement un môle qui part de la base d'un promontoire assez rapide, et se projette à plusieurs centaines de pieds dans la mer. D'abord assez irrégulièrement élevée au-dessus des eaux, elle offre à l'est un grand mur fortement rongé par la violence des flots, et s'incline sensiblement vers l'ouest, où la mer vient la recouvrir:



Caps voisins.



le sommet des colonnes forme ensuite un pavé régulier d'une centaine de pieds de largeur, qui a quelque ressemblance avec une ruche à miel, et qui va se perdre en pente douce dans l'Océan. Ces prismes, quoique de grosseurs et de formes très-variées, carrés, pentagones, hexagones, octogones même, mais cependant la plupart hexagones, sont tellement combinés entre eux que tous leurs côtés se touchent avec la plus grande exactitude et sans laisser le moindre intervalle. Les plus gros sont à l'est et ont de dix-huit à vingt pouces de diamètre. Tous sont divisés dans leur hauteur par des articulations arrondies, convexes et concaves, qui s'emboîtent les unes dans les autres à huit et dix pouces de distance et quelquefois plus. L'effort continuel des vagues en détache souvent des parties qui restent pêle-mêle sur la chaussée avec des masses informes de lave tombées des rochers voisins. Ces prismes sont poreux, percés d'une infinité de petits trous, et leur couleur noirâtre, par-tout où ils sont baignés par les eaux, devient blanchâtre dans les endroits qui restent toujours exposés à l'action de l'air et du soleil.

Toute grande et belle qu'est cette immense réunion de colonnes qu'on porte à plus de trente mille, elle est loin d'offrir un aspect aussi frappant et aussi pittoresque que les promontoires qui

l'avoisinent, dans un espace de douze à quinze milles. Un rang de belles colonnes coupe le milieu de la pointe dont elle se détache, et qui peut avoir de cinq à six cents pieds d'élévation ; à peu de distance un autre cap est orné dans sa hauteur par deux superbes colonnades ; l'une, de quarante à cinquante pieds de haut, repose sur une énorme base d'une pierre rougeâtre qui la fait ressortir avec avantage, et porte, pour entablement, une masse de rocher d'une soixantaine de pieds d'épaisseur ; l'autre, de même hauteur, est couronné par un lit de lave d'une douzaine de pieds, recouvert par des gazons et des broussailles. Une même suite de prismes également divisés en deux parties et plus ou moins régulièrement placés ou interrompus, décorent cette côte pendant plusieurs milles, et viennent se terminer à Fair-Head, pointe énorme, arrondie, dont la base est formée d'un immense amas de laves et de prismes brisés par les vagues, et porte des colonnes informes de cent à cent cinquante pieds d'élévation (1). D'autres basaltes, variés dans leurs formes et leurs com-

(1) Une des petites baies qu'ornent ces colonnes, se nomme *Port-Spagna*, nom qui lui vient, dit-on, de ce qu'un vaisseau de l'invincible *Armada*, jeté sur cette côte par la tempête, prit ces prismes pour une batterie et fit feu sur eux.

binaisons, s'élèvent du milieu de la mer, autour de la petite île de Rhagery, et terminent cette scène majestueuse, qui, par son étendue, la richesse et la variété de ses tableaux, l'emporte sur Staffa; mais qui n'a rien de comparable à l'étonnante régularité de la grotte de Fingal.

Des pointes de colonnes percent le sol des environs à des distances assez considérables du rivage, et annoncent d'autres masses de basalte cachées, que l'Océan orageux viendra sans doute un jour découvrir à leur tour; mais nulles traces de foyers de volcans ne s'apperçoivent sur cette côte, non plus que dans les Hébrides: sans doute les cratères qui ont vomis ces laves énormes ont été engloutis dans les abymes de la mer, et les vides qu'ils auront laissés dans les entrailles de la terre, auront peut-être contribué au prompt ravage des flots qui ont déchiré ces parages et formé le grand archipel du nord de l'Irlande.

Le sud de ce royaume a aussi sa merveille, Lac de Killarney. mais dans un autre genre, qui fait contraste avec les beautés gigantesques de la côte du nord; c'est le lac de Killarney. Il rappelle tout ce que les contrées du midi de l'Europe présentent d'aimable aux voyageurs; le lac Neagh, dans l'Ulster, par sa grande masse d'eau et ses bords plats qui échappent à la vue, semble une mer

sans rivage ; le lac Erne, près du Leinster, est un méandre délicieux, parsemé d'une multitude d'îles charmantes, couvertes des plus beaux bois et des plus riches pâturages. Celui de Killarney tient des deux. De longues péninsules le divisent dans le haut, et en varient les formes et l'aspect. Vu de ses bords, il n'offre rien de bien majestueux ni de très-pittoresque, et l'on n'apperçoit que de jolies masses d'eau, bordées de côteaux agréables et de quelques montagnes de formes sévères, qui ne semblent point devoir dédommager du long détour qu'on a fait pour venir le visiter ; mais en le parcourant on trouve à chaque pas des détails charmans et variés à l'infini ; des collines richement et diversement cultivées ; des montagnes ou nues ou parsemées d'arbres antiques, dont l'ombrage recouvre de superbes et bruyantes cascades ; des îles couvertes de belles prairies entourées de bouquets de bois dans lesquels se font remarquer une foule d'arbres toujours verds, des arbousiers, des houx, dont les feuilles sont arrondies et sans piquans, et des ifs d'une grosseur prodigieuse. Un long canal, fort resserré, serpente entre des rochers et conduit au lac supérieur, qu'entourent de toute part des masses énormes de montagnes, dont l'une est entièrement couverte d'une bruyère pourpre

et en tire son nom. Ces montagnes, les plus élevées du royaume, rendent ce lieu sauvage et mélancolique, et en font un contraste frappant avec les riantes beautés de celui qu'on vient de quitter et qu'on sent bientôt le besoin d'aller revoir. Il faut se promener dans ces lacs pour en connoître tout le mérite, et un jour suffit à peine pour en parcourir tous les détails agréables. On n'y trouve ni le grandiose des beaux lacs du Milanais, ni la majesté et les formes pittoresques de quelques lacs de Suisse, mais une aimable variété qui plait et qui attache (1).

---

(1) Ces lacs ont eu aussi leurs rois: la dernière famille qui prit ce titre est celle d'O'Donaghue; elle existe encore à Killarney, et l'on voit dans une des îles les ruines du château qu'elle habitoit. Mais les Mac-Carthys étoient beaucoup plus puissans dans cette partie du Munster; un descendant de cette maison est capitaine au service de France. Killarney et la majeure partie de ces lacs appartiennent aujourd'hui à mylord Kenmare, à qui l'on donne de 2,000 à 3,000 liv. st. de rente; c'est le plus riche des catholiques d'Irlande, dont sa fortune et ses qualités morales le font regarder comme le chef. Il jouit de beaucoup de considération auprès des deux partis et du gouvernement. Il aime et embellit beaucoup Killarney, et cherche à y attirer les voyageurs en leur procurant les moyens d'en parcourir agréablement les lacs.

SITUATION POLITIQUE.

Peu de pays dans le monde ont marché plus rapidement vers un état de prospérité que l'Irlande ne l'a fait depuis le milieu de ce siècle. Des routes superbes se sont ouvertes de toutes parts, ses villes se sont prodigieusement agrandies, les demeures de la classe aisée de ses habitans se sont presqu'entièrement rebâties, son revenu territorial et son commerce se sont plus que doublés, le produit de sa fabrique de toiles s'est accru de plus des deux tiers, et sa population s'est augmentée en raison de l'accroissement de son commerce et de ses manufactures. Malgré cela, l'Irlande est encore un pays pauvre. La balance de son commerce passât-elle un million, cette somme étant promptement retirée de la circulation par les propriétaires et pensionnaires absens, et par l'intérêt de l'argent emprunté en Angleterre, elle reste toujours dans la même pénurie de capitaux, ne peut tenter avec succès aucune grande entreprise, et n'ayant point de marine, laisse faire son commerce en entier par des bâtimens étrangers, qui absorbent une grande partie de ses bénéfices. Il est vrai que si elle est sage et met des bornes à sa

vanité, elle tardera long-tems à s'en créer une, les capitaux que le tems peut la mettre à même d'accumuler trouvant un emploi bien plus avantageux pour elle, dans son sol et ses manufactures; mais aussi restera-t-elle long-tems dans la dépendance de l'Angleterre pour la protection de son commerce et de ses côtes, si toutefois cette dépendance ne tient pas naturellement à sa situation physique et politique.

Aussi long-tems que les intérêts des partis protestans et catholiques seront aussi divisés qu'ils le sont encore aujourd'hui, la prospérité de l'Irlande se trouvera gênée dans sa marche, ce que prouve la seule inspection du nord et du midi de ce royaume, et la différence de population et d'industrie de ces deux contrées; et le parti dominant, foible en nombre, recherchera l'appui de l'Angleterre pour conserver sa prépondérance et son autorité. « Les seuls liens permanens, dit-on, qui unis« sent les deux royaumes sont la même reli« gion et les mêmes loix. » Mais quelle que soit cette uniformité de religion et de loix, la nécessité bien plus forte encore les tiendra constamment réunis: les richesses qu'acquerra l'Irlande s'écouleront toujours naturellement en Angleterre, et la puissance de l'Angleterre jetera toujours sur l'Irlande un éclat

dont elle retirera des avantages et de la considération.

Elle paie, à la vérité, cette considération et cet éclat, ce qu'il plait à la couronne de les lui vendre. Son influence dans ce royaume est extrême; la corruption qu'elle répand ouvertement dans le parlement, le tient entièrement dans sa dépendance; les pensions et les faveurs dont elle comble ceux de ses membres dont elle a besoin, savent y vaincre toute résistance, et l'on peignoit avec beaucoup d'énergie cette vénalité aux Communes en 1786, en y récitant ces vers d'Hudibras :

What makes all doctrines plain and clear,
About three hundred pounds a year;
And these, which were full plain before,
Obscure again, — three hundred more (1)*!*

« L'Irlande, » disoit M. Flood dans les fameux débats de 1785, « donne à la Grande-Bre-
« tagne la nomination de son roi et par consé-
« quent celle de tous les membres de son admi-
« nistration; un tiers-état dans sa législature, la
« création de la pairie; et l'influence sur les mem-

(1) « Ce qui rend clair et simple toute doctrine, c'est une pen-
« sion de 300 liv. st.; et ce qui rend obscur de nouveau, ce qui
« auparavant étoit très-clair, c'est 300 liv. st. de pension de plus. »

« bres en place et les pensionnaires de la cham-
« bre des Communes: elle lui donne une puissante
« armée, l'emploi de près d'un million et demi
« de revenu public, de cinq millions de denrées
« importées et exportées, d'un million de reve-
« nus aux absens qui porte plus de 200,000 liv.
« st. en imposition dans le trésor britannique, de
« trois millions de bras en paix comme en guer-
« re, et de dix-sept millions d'acres anglois d'un
« excellent sol : par la nomination de son roi,
« elle lui donne le pouvoir de traiter pour elle
« dans le monde entier, et de déclarer pour
« elle la guerre ou la paix avec tout le genre hu-
« main; d'où il résulte qu'elle ne peut avoir
« d'ennemis que ceux que lui fait l'Angleterre,
« et que l'Angleterre est obligée par tous les prin-
« cipes de l'honneur, comme par son propre in-
« térêt, de la défendre contre les ennemis qu'elle
« lui a créés. »

DE GIBRALTAR.

DEPUIS la perte de Minorque, par le traité de paix de 1783, il ne reste à l'Angleterre, dans la Méditerranée, que le rocher fameux de Gibraltar qui forme du côté de l'Espagne la pointe orientale du détroit de ce nom.

Détroit de Gibraltar.

Le détroit a de ce côté, depuis le cap Trefalgnar à l'ouest, jusqu'à la pointe d'Europe à l'est, environ douze lieues de long, et dix sur la côte d'Afrique, depuis le cap Spartel aussi à l'ouest, jusqu'à la pointe de Ceuta à l'est. Sa largeur est d'environ huit lieues du côté de l'Océan, du cap Trefalgnar au cap Spartel, de trois dans le milieu, et de cinq à son entrée dans la Méditerranée, entre la pointe d'Europe et la pointe de Ceuta. Les côtes qui le bordent de part et d'autre sont très-montueuses, et n'ont d'habité que Tarif, en Espagne, vers le milieu du dé-

troit; Tanger qui est presqu'en face, dans le royaume de Maroc; Gibraltar et Ceuta.

Les courans y sont très-rapides et très-irréguliers le long des côtes; cependant, dans des tems calmes, le flux et le reflux y suivent régulièrement les phases de la lune. Ils diminuent à mesure qu'on s'éloigne de l'Océan, et deviennent peu sensibles à Malaga. Dans le milieu du détroit, le courant va constamment au levant, c'est-à-dire, dans la Méditerranée, ce qui rend un bon vent d'est nécessaire pour sortir de cette mer.

On varie sur la cause et l'effet de ce courant qui sembleroit devoir faire bientôt déborder la Méditerranée. Quelques personnes croient qu'il remplace ce qu'elle perd par l'évaporation, à laquelle ne fournissent pas en quantité suffisante les rivières qui s'y jettent : d'autres, que ce que l'Océan porte par ce courant lui est rendu par deux autres courans très-foibles qui vont en sens contraire : et d'autres, enfin, qu'il y a au-dessous un courant d'égale force qui va de la Méditerranée dans l'Océan, et qui balance l'effet du courant supérieur ; ce que porteroient à croire, les erreurs qu'ont toujours faites les marins qui ont voulu sonder le détroit, et un vaisseau hollandois coulé bas par un corsaire françois, et qui fut trouvé à qua-

tre lieues de l'endroit où on l'avoit vu couler.

Situation. Gibraltar est un roc d'environ trois milles de long, un de large dans sa plus grande largeur, et sept de circonférence. Il est entièrement isolé et ne tient à l'Andalousie, la province la plus méridionale d'Espagne, que par une langue de sable d'environ quatre cent cinquante toises de large et un mille de long. Le point le plus élevé de ce roc a douze cents pieds de haut, et le point le plus méridional, la pointe d'Europe, qui forme en même tems le promontoire le plus méridional de cette partie du monde, est au 36e. degré 2 minutes de latitude nord.

C'est cette célèbre montagne connue des anciens sous le nom de *Mons Calpe*, et celle de Ceuta, sous celui de *Mons Abyla*, qu'ils nommèrent les colonnes d'Hercule.

Histoire. Il ne paroît pas que Gibraltar ait été habité avant que Tarif, général maure, qui l'année précédente avoit pris Algeziras, y bâtit en 712, sur le revers du rocher, une forteresse dont les restes subsistent encore. Il lui donna son nom, *Gibel-Tarif*, montagne de Tarif, d'où, par corruption, est venu Gibraltar. Ferdinand, roi de Castille, la prit au commencement du quatorzième siècle. Les Maures la reprirent en 1333, après six mois de siège. Alon-

zo l'assiéga en 1350; mais sa mort obligea son armée de se retirer. Les Espagnols voulurent la surprendre en 1435, et la manquèrent; mais ils y réussirent en 1462. Un des capitaines du fameux corsaire Barberousse la surprit et la pilla en 1540. Charles V, sentant toute l'importance de cette forteresse, fit refaire à la moderne, par Daniel Speckel, ingénieur de grande réputation, ses anciennes fortifications, et y en fit ajouter de nouvelles, qui la firent regarder depuis comme imprenable. Les Anglois s'en emparèrent par surprise, en 1704, dans la guerre de la succession: sir Grégoire Rooke, qui commandoit une flotte dans la Méditerranée, l'ayant fait attaquer à l'improviste par dix-huit cents hommes sous les ordres du prince de Hesse-Darmstad, le marquis de Salines, qui n'en avoit que cent cinquante, se vit bientôt forcé de se rendre; et depuis elle est restée dans leurs mains, malgré les efforts réitérés de l'Espagne pour la reprendre.

Dès la même année, ses forces combinées avec celles de France l'assiégèrent en vain: cinq cents volontaires furent cependant bien près de la surprendre; ils escaladèrent le roc, conduits par un berger, et passèrent un jour entier cachés dans la caverne de Saint-Michel; la nuit suivante ils grimpèrent par dessus le mur construit

par Charles V, et aidoient, par des cordes, d'autres troupes à gravir l'autre côté du rocher, lorsqu'on les découvrrit; presque tous furent taillés en pièces. Après quelques autres efforts également infructueux pour escalader la place vers le nord, le maréchal de Tessé, qui avoit la direction du siège, le changea en blocus. La paix assura Gibraltar à l'Angleterre, qui en fit un port franc. L'Espagne, en 1720, tenta de nouveau de le surprendre par un armement fait à Ceuta, et qui manqua son objet. En 1726, elle en renouvella le siège, que la paix lui fit lever l'année suivante; et vers 1740 elle éleva les lignes de Saint-Roc, qui coupent toute communication avec la terre: on découvrit, dans la guerre de 1760, une conspiration parmi la garnison pour lui livrer la place.

Siège. Mais c'est le dernier siège de Gibraltar, dans lequel tout ce qui tient à l'art de la guerre a été mis en œuvre avec une profusion et une constance sans égales, qui a rendu ce rocher un des lieux les plus célèbres du monde. Il paroît d'après les efforts et l'obstination de l'Espagne, que l'espoir de le reprendre avoit été son principal motif pour intervenir dans la guerre que la France faisoit à l'Angleterre. Lors des premières hostilités, la place se trouvoit défendue par une garnison de cinq mille trois cent

quatre-vingt-deux hommes, sous les ordres du général Elliot, officier très-actif qui y commandoit depuis 1777, et par une nombreuse artillerie, disposée avec intelligence, et servie par d'excellens canonniers. Ce fut le 21 juin 1779 que la communication entre Gibraltar et l'Espagne fut interrompue, et le 16 juillet que le port en fut bloqué par deux vaisseaux de soixante-quatorze, deux frégates, des chébecs, et quelques autres petits bâtimens; mais les hostilités ne commencèrent de la part de la place que le 12 septembre, par un grand feu pour déloger les gardes avancées hors de la ligne, et interrompre les ouvriers. L'armée espagnole grossissoit insensiblement, et montoit, au commencement d'octobre, à environ quatorze mille hommes. Malgré le feu continuel des Anglois, les assiégeans ouvrirent dans ce mois trente-cinq embrasures dans leurs lignes, et commencèrent leurs approches en novembre, en tirant sur la ville quelques coups de canon, qui répandirent l'alarme parmi les habitans. La plupart s'empressèrent d'aller s'établir au sud du rocher et d'y porter leurs effets les plus précieux.

Quoiqu'il arriva de tems en tems, des côtes de Barbarie, quelques bâtimens chargés de provisions, les vivres n'en devenoient pas moins très-rares et très-chers; la viande coutoit 2 sh. 6 d.

la livre, un chou 9 d., etc. Mais l'amiral Rodney, après avoir battu don Juan Langara à la hauteur du cap Saint-Vincent, l'avoir fait prisonnier, et s'être emparé d'une grande partie de la flotte marchande qu'il convoyoit, vint heureusement ravitailler la place, en janvier 1780, et facilita des transports de Tetuan.

Les Espagnols se contentoient de continuer leurs approches, et de faire attaquer la nuit, sans grands succès, par des chaloupes canonnières et des brûlots, une petite flotte angloise composée d'un vaisseau de soixante, une frégate et deux bateaux armés, qui étoient dans la rade. Les croiseurs se multiplièrent et parvinrent à bloquer de nouveau le port; les vivres redevinrent fort rares, et le scorbut se manifesta violemment, mais l'usage du citron suffit pour le guérir, et le besoin ayant rendu les habitans industrieux, tous les coins du rocher susceptibles d'être cultivés le furent avec un succès tel que, dans les mois où la chaleur ne brûloit pas les légumes, ils en produisoient suffisamment pour la consommation de la garnison et des habitans. Quelques bâtimens se glissoient encore de tems en tems dans la place; mais au commencement de 1781, elle se vit entièrement privé de l'espoir de recevoir des provisions de la côte de Barbarie : d'après un traité

fait entre l'Espagne et l'empereur de Maroc, cet ancien allié des Anglois, venoit de les chasser de ses états et avoit laissé les Espagnols maîtres du port de Tanger. Les assiégés tournèrent alors leurs yeux vers Minorque, et en tirèrent pendant quelque tems une quantité suffisante de vivres : leur rareté commençoit à se faire de nouveau vivement sentir lorsque, le 12 avril, l'amiral Derby vint de nouveau ravitailler la place.

Ce fut le même jour que les Espagnols voyant qu'ils ne pouvoient parvenir à la bloquer entièrement, commencèrent à la bombarder, et on calcule qu'ils y tirèrent, depuis ce moment jusqu'à la fin de mai, cinquante-six mille sept cent soixante boulets, et y jetèrent vingt mille cent trente-quatre bombes. La ville, que tous les habitans achevèrent d'abandonner, n'offrit bientôt plus qu'un monceau de ruines, et les soldats s'y livrèrent à beaucoup d'excès, pillant tout ce qu'ils trouvoient, entrant dans les magasins et dans les caves, et s'y enivrant au point que plusieurs tomboient ivre-morts en se rendant à leurs postes, et que d'autres expirèrent sur la place. On fit publier que tout homme trouvé ivre à son poste seroit pendu; cependant, malgré la représentation des habitans qu'on accuse d'avoir mis un prix excessif à

leurs denrées, aucun soldat ne fut puni pour en avoir pillé; les magasins passoient pour avoir été ouverts par les bombes, et les marchandises qu'ils renfermoient pour être devenues le prix des fatigues de la garnison : mais tout soldat qui prenoit la moindre chose appartenante au roi, étoit pendu sur-le-champ. Ce manque étonnant de discipline auroit eu les plus funestes conséquences, si la garnison n'avoit été composée en partie d'Hanovriens, qui, se livrant à moins d'excès, inspirèrent aux troupes angloises quelque émulation pour la régularité du service. Les habitans de Gibraltar s'en sont grièvement plaint après la paix, et furent sur le point d'intenter, à ce sujet, un procès au général Elliot.

L'ennemi continuoit son feu qui ne se ralentissoit que vers midi, tems où les Espagnols font la *siesta* qu'ils n'interrompirent jamais pendant toute la durée du siège; mais ce feu, dirigé au hasard et sans aucun objet particulier en vue, occasionna peu de dommages qu'on ne pût facilement réparer à tems. La place modera le sien pour ménager ses munitions. Les chaloupes canonnières montées chacune d'un canon, venoient aussi journellement canonner la ville; leur feu se ralentit en juin, et les Anglois, coupant quelques petits bâtimens, en

firent aussi des chaloupes canonnières qu'ils opposèrent avec succès à celles de l'ennemi.

Son feu augmenta en octobre ; il protégeoit ses ouvriers qui poussoient vivement leurs approches et finissoient une batterie très-avancée. Le général Elliot ayant appris par un déserteur l'extrême négligence des gardes de nuit, résolut de faire une sortie pour détruire cet ouvrage. L'entreprise étoit hasardeuse et ne pouvoit être justifiée que par la certitude du succès. Il l'effectua la nuit du 26 au 27 novembre avec deux mille hommes, surprit les ennemis, renversa leur batterie, et emmena un grand nombre de prisonniers. On trouva, dans le corps-de-garde d'un de leurs officiers, son rapport fait pour le lendemain, portant « qu'il « n'y avoit rien de nouveau. » Si l'ennemi avoit été sur ses gardes, il eût pu couper ces deux mille hommes qui formoient le tiers de la garnison, ou entrer avec eux, pêle-mêle, dans la place et s'en rendre maître ; et c'est peut-être le seul moment où il en ait eu la possibilité pendant tout le cours du siège. Il laissa brûler les batteries pendant plusieurs jours, et ne songea à les relever qu'au commencement de décembre, mais il fut alors fort incommodé par le canon de la place.

Le duc de Crillon, à qui Minorque venoit de

se rendre, prit, au commencement d'avril, le commandement du siège qu'on parut décidé à pousser avec encore plus de vigueur. On commença en mai, à Algeziras, les batteries flottantes dont M. Darçon, ingénieur au service de France, avoit donné le projet; et l'on répandit des grils dans la place, le long des batteries, pour les recevoir avec des boulets rouges. Chaque jour voyoit arriver au camp de Saint-Roch, des bâtimens chargés de troupes et de munitions : le comte de Falkenheim y amena quatre régimens françois; le comte d'Artois et le duc de Bourbon y vinrent servir comme volontaires; et l'arrivée du premier qui, en passant à Madrid, s'étoit chargé de plusieurs lettres pour la garnison, donna lieu à une correspondance de complimens entre le duc de Crillon et le général Elliot.

Les Espagnols finissoient alors leur grande parallèle de deux cent trente toises de long, dans laquelle ils employèrent un million six cents mille sacs de sable. Une pluie de boulets rouges mit en feu, le 8 septembre, une partie de la grande batterie qu'ils y avoient établie; le duc de Crillon la fit ouvrir le lendemain dans l'état où elle se trouvoit, et salua la place d'une décharge de cent soixante-dix pièces de grosse artillerie, tandis que les chaloupes canonnières

la longeoient en la canonnant d'un autre côté, sans que l'immense quantité de bombes et de boulets, dont le rocher fut long-tems couvert, put assez endommager cette redoutable forteresse pour altérer un moment la sécurité de la garnison.

Ils continuoient leur feu pendant que la flotte combinée entroit, le 12, dans la baie; jamais tant de forces ne s'étoient trouvées réunies contre une seule place : du côté de la mer, quarante-sept vaisseaux de ligne, dix batteries flottantes portant depuis six jusqu'à vingt-un canons, en tout cent quarante-deux pièces de gros calibre; une immense quantité de frégates, chébecs, bombardes, cutters, etc.; du côté de terre, deux cents pièces de grosse artillerie, et une armée de près de quarante mille hommes. Gibraltar étoit défendu par à peine sept mille hommes effectifs.

Enfin, le 13, vers sept heures du matin, les batteries flottantes qu'on s'étoit à peine donné le tems de finir, et qu'on n'avoit pas voulu éprouver, se mirent en marche de derrière le cap Mala, près le camp Saint-Roch, et vinrent mouiller, vers neuf heures, le long de la ville, l'amiral, commandé par le vice-amiral Moreno, à quatre cent cinquante toises environ du bastion du roi, les autres à ses côtés. En moins

de dix minutes toutes furent à l'ancre, et elles répondirent alors par un feu formidable aux boulets rouges avec lesquels on les avoit reçues. Une pluie de bombes et de boulets inondoit la place, et le général Elliot donnoit ses ordres du bastion du Roi qu'il ne quitta point. Vers midi les bombardes et chaloupes canonnières tentèrent de venir seconder l'attaque des batteries flottantes; mais le vent qui avoit changé ne le leur permit pas. La place résistoit au feu terrible des ennemis et les batteries aux boulets rouges dont on les couvroit; mais dans l'après-midi plusieurs commencèrent à s'embraser et parurent dans le plus grand désordre, leur feu diminua le soir et ne tarda pas à cesser tout à fait; des cris lamentables se firent entendre de toute part, ils demandoient du secours qui n'étant pas à portée ne put arriver que tard; vers minuit presque toutes étoient enflammées; au point du jour les bateaux de la place furent ramasser les malheureux qu'on y avoit délaissés, et elles brûlèrent ou sautèrent successivement dans la journée. La garnison sauva trois cent cinquante-sept hommes. On a porté à environ deux mille la perte des Espagnols. Celle de la place est presqu'incroyable, vu l'immense quantité de bombes et de boulets qu'on y avoit jetés; il n'y eut qu'un officier et quinze hommes

de tués, et cinq officiers et soixante-trois hommes de blessés.

Plus de trois cents pièces de canons battirent la place dans cette attaque; elle y répondit par quatre-vingt pièces de canons sept mortiers et huit obusiers qui tirèrent plus de huit mille trois cents coups. Les merlons des batteries, et un des bastions exposés au feu des lignes, furent fort endommagés, mais non au point où on devoit le craindre. La batterie flottante que montoit le prince de Nassau fut, m'a-t-on assuré à Gibraltar, une de celles qui se battit le mieux; tous les canons qu'on en tira étoient presque fondus à force d'avoir servi, et il eut soin, avant de la quitter, de mouiller ses poudres, ce que peu d'autres firent (1). Le duc de Crillon dit, peu de jours après, à M. R... qui étoit passé au camp pour proposer l'échange des prisonniers, et qui me l'a redit lui-même à Gibraltar, que ce projet n'étoit pas de lui, mais qu'il restoit devant cette forteresse, parce que le roi son maître vouloit l'avoir. On convient assez généralement que le plan de M. Darçon n'a été exécuté qu'à demi, et qu'on a manqué d'accord, sinon de bonne volonté.

(1) La mer porta à Gibraltar beaucoup de débris de ces batteries, quelques-uns étoient de bois de cèdre, et le général Elliot en a fait faire des tables sur lesquelles j'ai dîné plusieurs fois.

On continuoit de se canonner assez inutilement de part et d'autre, lorsque le 10 octobre une forte tempête dont souffrit beaucoup la flotte combinée, jeta le Saint-Michel, vaisseau espagnol de soixante-douze, commandé par don Juan Moreno, sous les murs de le place où il échoua et fut pris par la garnison; plusieurs vaisseaux faillirent éprouver le même sort. La flotte de l'amiral Howe, qui consistoit en trente-quatre vaisseaux de ligne, et qui venoit ravitailler Gibraltar, y fut signalée le même jour; elle fila devant la pointe d'Europe pour aller se mettre en panne devant Stepona et Marvella, et les transports se jetèrent dans la place, tandis que la flotte combinée, commandée par don Louis de Cordova, s'empressoit de réparer les dommages qu'elle avoit reçu : elle appareilla enfin le 13 pour chercher la flotte angloise, et gagnoit vers le sud, lorsque celle-ci, en longeant la côte du nord, rentra dans le détroit. Elle y fut poursuivie par l'avant-garde que commandoit M. Delamothe-Piquet, et qui l'attaqua le 20, à son entrée dans l'Océan, mais qui, se trouvant trop éloigné du reste de l'armée, eut ordre de la rejoindre.

Vers la fin d'octobre, une grande partie du camp de Saint-Roch se leva, et les troupes françoises furent prendre leurs quartiers d'hiver à

Cadix, où la flotte combinée étoit rentrée. Ce qui parut ensuite occuper le plus les Espagnols fut de couler bas le Saint-Michel; mais leurs tentatives furent sans succès, ils cherchoient en même tems à creuser une mine dans une caverne à la pointe septentrionale du rocher, projet insensé que la signature des articles préliminaires de paix ne leur laissa pas le tems d'exécuter. Le duc de Crillon apprit à la garnison, le 6 février, que le port étoit ouvert, et que Gibraltar restoit à l'Angleterre. Les deux généraux se visitèrent ensuite, et se donnèrent réciproquement beaucoup d'éloges; mais après le départ du duc, la communication par terre se trouva fermée de nouveau et continue de l'être encore dans ce moment.

Ainsi finit ce siège célèbre qui dura trois ans sept mois et douze jours, et qui mérita à la garnison les remercîmens du roi et du parlement, et au général Elliot l'ordre du Bain que le général Boyd, lieutenant-gouverneur, fut autorisé à lui donner, et qu'il reçut avec le plus grand appareil sur le bastion du Roi, principal théâtre de ses exploits. Il avoit montré, pendant tout le cours du siège, une infatigable activité et la sobriété la plus grande, ne se nourrissant que de légumes qu'il faisoit acheter au marché comme le dernier des soldats. Il par-

couroit la montagne sur un âne, un porte-voix à la main, et ne quitta pas son logement habituel, où il avoit fait faire trois petites cases de gros madriers, à l'épreuve de la bombe, une pour lui, une pour son aide-de-camp, et la troisième pour l'ingénieur de jour. Ce siège lui a fait une grande réputation, quoique Gibraltar fut peu difficile à défendre, et l'a conduit à la pairie sous le nom de lord Heathfield; mais son extrême sévérité, son amour pour tout ce qui tient à la pompe militaire, la parade, les exercices, et son indifférence pour les propriétés des habitans, lui ont entièrement aliéné l'esprit de tous ceux qui ont été sous ses ordres. Il m'a paru même que le jour de son retour à Gibraltar, qu'il aime beaucoup, y seroit un jour de deuil; il m'y avoit donné rendez-vous avant mon départ de Londres, mais une attaque d'apoplexie qu'il a eu depuis paroît devoir le retenir pour toujours en Angleterre.

Ce siège n'a couté aux Anglois que trois cent trente-trois hommes tués ou morts de leurs blessures, cent trente-huit mis hors d'état de servir, cinq cent trente-six morts de maladies, cent quatre-vingt-un congédiés pour maladies incurables et quarante-trois de désertés, en tout douze cent trente-un hommes. On y tira de la place deux cent cinq mille trois cent vingt-huit boulets, bombes ou carcasses. Les denrées s'y

vendirent quelquefois un prix exorbitant, 4 sh. 10 d. la livre de viande, 1 liv. st. 1 sh. 11 d. une couple de poulets ou de canards, 2 liv. st. 8 sh. 9 d. un dindon, 9 liv. st. 14 sh. 9 d. un cochon vivant, etc. L'argent que le parlement accorda à la garnison pour avoir détruit les batteries flottantes, et celui qui provint de la vente du Saint-Michel, montant en tout à 30,000 liv. st., valut au gouverneur 1875 liv. st., aux colonels 156 liv. st., aux capitaines 43 liv. st., aux lieutenans 25 liv. st., et aux soldats 1 liv. st. 9 sh. 1 d. Ils ont eu de plus à partager dans la même proportion 24,000 liv. st. du produit de ce qu'ils ont retiré des batteries flottantes.

Ce siège a démontré l'extrême difficulté de bloquer Gibraltar par mer, et la difficulté encore plus grande de le prendre de vive force. Les Espagnols y procédèrent d'une manière extrêmement lente et incertaine, n'ayant aucun plan d'arrêté, aucun point particulier sur lequel diriger leur feu, et couvrant tout le rocher de bombes et de boulets sans autre but apparent que de lasser la garnison et les habitans. La poudre dont ils se servirent étoit excellente: plusieurs de leurs bombes, passant par-dessus toute la longueur de la montagne, furent tomber dans la partie du sud, où l'on s'en croyoit

entièrement à l'abri, et des balles sifflèrent aux oreilles de canonniers qui servoient un canon placé sur le sommet du roc, à près de douze cents toises d'élévation. J'ai ouï dire à Gibraltar qu'il y avoit eu dans ce genre des effets de poudre incroyables, et que les Espagnols l'eussent pris, s'ils l'avoient bien attaqué et avoient voulu y sacrifier beaucoup de monde. Les travaux immenses qu'on vient de faire pour escarper le rocher qui est près de la porte de terre, paroissent indiquer la possibilité qu'il y avoit eu de l'escalader en cet endroit, ce qu'ils ont rendu absolument impossible aujourd'hui, et les soins qu'on prend pour augmenter la force de la place se portant presque tous de ce côté, prouvent qu'il avoit pu donner quelqu'inquiétude.

Description. Gibraltar est un rocher long et étroit, de pierre calcaire grisâtre et fort dure dont on trouve, vers le sud-ouest, quelques parties brisées et réunies en *poudings*. La crête de ce rocher est séparée, par deux creux ou espèces de vallons, en trois parties à peu près d'égale hauteur, mais de longueur inégale. Il s'abaisse vers le sud, au deux tiers environ de sa longueur, par une pente peu rapide au pied de laquelle est une plate-forme escarpée de toute part, le *Wind-Mill-Hill*, qui a dans le milieu une pe-

tite élévation pyramidale. Cette plate-forme, dont la hauteur est d'environ le tiers de la plus grande élévation de la montagne, est elle-même entourée d'une autre plate-forme également escarpée et moins élevée, qui forme la pointe d'Europe. Des sables accumulés par la mer et les vents, rendent accessible, en quelques endroits, jusque vers le milieu de sa hauteur, la partie de l'est du rocher, qui n'offre au-dessus qu'un mur presque perpendiculaire, impossible à gravir : on peut aussi avec quelque difficulté parcourir sur ces sables environ la moitié de la longueur de la montagne, mais l'on s'y trouve arrêté par des pointes de roc nu qui avancent dans la Méditerranée. Le nord-est ne présente qu'une pyramide de roc également nu et impossible à gravir, mais à l'ouest, une inclinaison assez douce quoique souvent inégale, au pied de laquelle est la ville, rend abordable, en plusieurs endroits, les points les plus élevés de cette masse imposante et majestueuse de rocher qui s'élève du milieu des eaux, et semble de loin entièrement détachée de la terre, la langue de sable basse et unie qui l'y joint, disparoissant pour-lors à la vue.

La ville s'étend le long de la baie, sur une plage étroite, et sous la partie la plus élevée du rocher. Le dernier siège en avoit fait un

monceau de ruines; elle se rébâtit peu à peu. C'est une longue rue, avec une grande place dans le milieu, et quelques autres rues de traverse qui se prolongent un peu sur le penchant de la montagne. Un grand magasin de vivres et d'armes, composé de deux corps de bâti- et situé près de la porte du sud, est le seul édifice un peu remarquable qui ait résisté au bombardement. Il a dû, dit-on, sa conservation à la présence d'esprit d'un soldat d'artillerie qui y faisoit des artifices, et qui voyant tomber une bombe à côté de lui, la poussa dans un endroit où elle ne pouvoit causer aucun dommage, et où elle éclata un instant après.

On n'entre à Gibraltar, du côté de terre, que par une seule porte défendue par une inondation qui occupe presque tout l'espace entre le rocher et la mer; et l'on n'arrive à cette porte qu'en tournant cette inondation au pied du rocher, ou en suivant une chaussée étroite qui lui sert de digue contre la mer, dont les sables sans cela la combleroient bientôt. Cette partie de la place étant la seule qui ait pu paroître offrir à l'ennemi quelque possibilité d'y pénétrer, a été fortifiée avec un soin extrême. Les Maures y avoient bâti sur le penchant de la montagne un vaste château qui subsiste encore presqu'entier, domine toute la ville, et

la couvre en partie du feu des lignes. De nombreuses batteries destinées à défendre cette entrée se sont depuis élevées successivement en amphithéâtre jusqu'au sommet du rocher, et lui donnent l'aspect le plus formidable.

Au-dessus d'un mur de roc nu qui vient d'être nouvellement taillé à pic, quelquefois à une hauteur de plus de cinquante pieds, et qui va de la porte de terre à la grande masse pyramidale du nord-ouest, se déploient deux longues batteries (*the King's and queen's batteries*) que surmonte *the Prince's ligne*, autre batterie très-étendue. Plus haut, à une grande élévation, sont plusieurs autres batteries (*Willis batteries*), placées presque toutes sur la même ligne, mais dans des directions différentes. Une nouvelle tranchée qu'on creuse dans la masse de rocher sur lequel elles reposent, est destinée à en recevoir de nouvelles à diverses hauteurs, et une d'elles battera la pointe nord-ouest de la montagne. Une autre, creusée dans l'intérieur de ce même rocher, ne laisse voir au dehors que les trous qui lui servent d'embrasures. Une petite batterie, nommée Faringhton, s'élève beaucoup au-dessus des batteries de Willis; elle est peu éloignée de l'entrée d'une superbe galerie commencée pendant le siège, et poussée depuis jusqu'à un roc qui

saille en forme de cône au milieu de la grande pyramide du nord-ouest, et dans lequel on a taillé une salle (*Saint-Georg's Hall*) de trente pieds de diamètre sur trente de hauteur, avec cinq embrasures pour des pièces du plus gros calibre. Toute cette galerie est bordée d'un grand nombre d'embrasures, qui, vues du bas du rocher, ne paroissent que de petits points noirs à peine perceptibles, et à côté desquelles sont des emplacemens fort larges pour le service des pièces, et d'autres derrière pour servir de magasins. A une assez grande élévation au-dessus de cette galerie, sont deux autres petites batteries (*Green's-Lodge* et *Terrace batterie*); plus haut est la batterie Royale, et tout au sommet de cette partie de la montagne sont un canon et un mortier (*the rock gun, and the rock mortar*) qui y ont été placés dans le tems du siège.

Toutes ces batteries ont été taillées dans le roc avec des travaux infinis : leurs communications se faisant en plein air, beaucoup de monde, en s'y rendant, fut blessé moins par l'artillerie de l'ennemi, que par les nombreux éclats de rocher qu'elle faisoit rouler le long de la montagne; pour obvier à ce grave inconvénient, on vient d'ouvrir dans toute cette partie d'immenses communications souterraines

par lesquelles la garnison pourra se rendre à ses différens postes, le fusil sur l'épaule et à couvert du feu des lignes : elles serviront en même tems de casemates, augmenteront la force de la place par les nouvelles batteries qu'on y établit, et, facilitant le service, épargneront beaucoup de tems, de monde et de fatigue.

La porte de terre, dont toutes ces batteries défendent les approches, a de plus une longue courtine avec deux demi-bastions garnis de vingt-six pièces de canon, qu'on nomme la Grande Batterie, et qui est fort basse et presque rasante; et le bout du vieux môle qui se prolonge dans la mer et forme le port marchand, où, à marée basse, il n'y a que six pieds d'eau, offre une autre grande batterie dont le feu rasant bat les lignes; elle est à fleur d'eau, très-difficile à atteindre, et a causé tant de mal à l'ennemi qu'il l'a surnommée la Langue du Diable, et que le duc de Crillon dit, en la voyant, que si son avis avoit été suivi, tout le feu des lignes auroit été dirigé contre elle. On a de plus élevé dans le tems du siège, sur les bastions qui sont auprès du môle, deux petits cavaliers formés de côtés de vieux vaisseaux coupés à cet effet, et qui portent aussi sur les approches.

Le côté de la mer n'est défendu que par une

simple ligne magistrale, au milieu de laquelle est un bastion à orillons (*the King's bastion*), fort grand et très-régulier, qui commande toute la partie de la baie voisine de Gibraltar, et qui a une batterie de douze pièces de canons de trente-deux et de dix obusiers, et des casemates pour huit cents hommes. Toute cette ligne est couverte de grosse artillerie, et se termine par un long bastion qui bat les hauteurs du sud de la ville. Une longue courtine part de ce bastion, s'étend sur le penchant du rocher jusqu'à ce qu'il devienne inaccessible, et y joint un retranchement qu'on nomme Citadelle. Le duc de Richmont fait construire derrière le môle une espèce de petit ouvrage à corne, à fleur d'eau, qui sera de peu d'utilité, et souffrira beaucoup des éclats de la courtine qui est derrière. Ces batteries ne sont pas couvertes, des bas-fonds qui empêchent les approches de gros bâtimens rendant cette précaution inutile : le peu de monde qu'on y perdit le jour de l'attaque des batteries flottantes en est la preuve.

Au-dessus du précipice où s'arrête le mur de la ville, est un vieux mur bâti par les Maures, qui s'étend jusqu'au sommet du rocher; et un peu plus loin est un redan bâti sous Charles V, qui, avec ce mur, coupe toute communication entre le nord et le sud de la place. C'est entre

ces deux murs, sur un des points les plus élevés du rocher, que se trouve la tour des signaux, près de laquelle est un poste qui voit presque tout le revers de la montagne.

Une autre ligne de fortifications à peu près de la même longueur que celle qui couvre la ville, règne le long de la baie jusqu'au nouveau môle; derrière est une allée d'arbres qui mène à ce qu'on appelle le Sud, et au-dessus de laquelle est un grand terrain qui sert d'esplanade et où défile la parade. Le nouveau môle, qui se prolonge obliquement dans la baie, est défendu par un petit fort triangulaire, et forme le port de la marine royale, où les plus gros vaisseaux de ligne peuvent aborder. Il y a un petit arsenal de marine dont tous les bâtimens sont en bois et isolés, mais qui est parfaitement entretenu. Il tire des arsenaux d'Angleterre tout ce dont peut avoir besoin la flotte qui est ordinairement en station à Gibraltar, et qui consiste en un vaisseau de cinquante et cinq à six frégates.

Derrière cet arsenal, sur une petite élévation, est une assez longue rangée de maisons qu'on nomme le Sud, et sur une petite plateforme qui la domine, une grande caserne, bâtie en brique, et qui peut loger douze cents hommes. Un peu plus loin, sur une autre grande

plate-forme, se trouve un très-bel hôpital qui peut contenir mille malades. Les Espagnols sachant qu'on y avoit placé des munitions de guerre, ne l'épargnèrent pas, et plusieurs bombes y tombèrent, mais l'endommagèrent peu. Ce sont les deux plus beaux bâtimens de Gibraltar, et ceux qui de la mer offrent la plus belle apparence. La garnison campa dans leur voisinage tout le tems du siège, et les habitans s'y retirèrent dans des baraques de bois, et y formèrent beaucoup de petits jardins.

Passé le nouveau môle les bords de la mer deviennent très-escarpés jusqu'à la pointe d'Europe; il n'en règne pas moins un parapet presque tout le long, et toutes les hauteurs qui s'y rencontrent sont garnies de batteries; celle qu'on nomme *Buena Vista*, de la belle vue qu'on y a de la baie et du détroit, domine une grande étendue de mer. La pointe d'Europe, espèce de plateau fort raboteux, est commandé et défendue par le *Wind-Mill-Hill*, qu'entoure un mur qui lui donne l'air d'une forteresse, et qui n'est accessible que par le haut de la montagne, ou par un chemin étroit derrière ce qu'on appelle le Sud. Le général Elliot exerçoit quelquefois ses troupes dans le tems du siège sur cette hauteur, dont la baie et la Méditerranée sont à la portée du mousquet. A

l'est de la pointe d'Europe sont quelques batteries qui donnent sur la Méditerranée, et l'on y en taille une nouvelle dans le roc, qui battra le revers inaccessible de la montagne.

Ces différens ouvrages sont garnis de sept cents pièces environ de grosse artillerie, canons, obusiers, mortiers, dont un creusé dans le roc, vers le milieu de la montagne, est plus remarquable par sa singularité que par son utilité. Un nombre presqu'incroyable de superbes chemins, où peut passer la plus grosse artillerie, rendent extrêmement facile la communication de tous les postes et de tous les points importans de la montagne. Le général O'Hara vient encore d'en faire faire un d'un mille de long, taillé par-tout dans le roc, vers le milieu de son élévation, souvent sur d'affreux précipices, et qui peut disputer de beauté aux plus belles routes d'Angleterre. Il a été fait par des soldats condamnés à des punitions, et n'a rien couté au gouvernement. Les travaux extraordinaires de Gibraltar occupent dans ce moment environ mille hommes pris parmi la garnison, et qui gagnent par jour deux reaux de Gibraltar, dont douze font un piastre. Cette dépense monte à 30,000 liv. st. par an, non compris une immense quantité de poudre.

La garnison de cette place importante con-

siste actuellement en neuf régimens d'infanterie, six compagnies d'artillerie et une d'artificiers, en tout environ cinq mille hommes. Tous les points principaux de la montagne étant soigneusement et également gardés en tems de paix comme en tems de guerre, plus de douze cents hommes y sont journellement de service, le rocher est sans cesse couvert de toute part de sentinelles qui la nuit ont une parole roulante, et pour éviter les complots, les postes y sont formés de soldats de différens régimens.

Avec un commandant actif et intelligent, une bonne garnison et des munitions, Gibraltar est imprenable. Pour tenter de le prendre de vive force, il faudroit que des milliers d'hommes consentissent à s'y sacrifier avec la presque certitude de manquer leur entreprise. On ne pourroit le forcer que par la porte de terre défendue par le feu le plus formidable que rien ne pourroit faire taire, et à travers lequel il y auroit impossibilité de se faire jour; ou du côté de la baie par les murs de la ville, dans lesquels ces fameuses batteries flottantes n'ont pu, pendant une canonnade soutenue de neuf à dix heures, commencer une brêche praticable. Y monter à l'assaut si cette brêche existoit seroit encore chose bien difficile; et si l'on se rendoit enfin maître de la ville, comment s'emparer de

la montagne, se garantir des blocs de rocher qu'on en précipiteroit, et chasser la garnison des batteries dont elle est hérissée, et d'où elle foudroyeroit les assaillans.

Gibraltar ne peut être pris que par trahison ou par surprise. Un traité pourroit le faire repasser dans les mains des Espagnols, mais il est douteux que cela convint à la France, parce qu'aussi long-tems que les Anglois en seront maîtres, l'alliance de l'Espagne lui est assurée, et parce qu'il seroit dangereux pour le commerce de la Méditerrané, que cette puissance possédât, à l'entrée de cette mer, deux places aussi fortes que Gibraltar et Ceuta, qui pourroient la mettre à même d'imposer la loi à tout ce qui passeroit le détroit.

Gibraltar a comme place de guerre, un grand avantage, celui d'avoir d'excellentes eaux: elles y filtrent à travers le rocher et sont conduites par un aqueduc à diverses fontaines. La montagne n'offre, en général, qu'un roc nu, à travers les fentes duquel croissent quelque peu de plantes dont se nourrissent l'hiver des bœufs, des chèvres ou des moutons qu'on y laisse paître en petite quantité; mais le besoin y a cependant fait découvrir quelques petits coins de terre dont, à force de soins, on a fait des jardins qui produisent de bons légumes. Les chaleurs

excessives de l'été, et l'ardeur d'un soleil brûlant que réfléchit le rocher, y dessèchent tout dans cette saison ; les habitans ont alors quelque peine à respirer, et les cousins les dévorent. Les soldats en gilets et en pantalons de toile qui les garantissent un peu des piqûres de ces insectes, n'en continuent pas moins les mêmes travaux qu'ils faisoient l'hiver ; tandis que les Espagnols, leurs voisins, habitués à ce climat dès leur enfance, s'abandonnent à leur paresse naturelle. Ce rocher forme le contraste le plus frappant avec les belles plaines incultes d'Andalousie qu'il domine.

Quoique brûlant, le climat de Gibraltar est sain, et les chaleurs de l'été y sont tempérées, tous les soirs, par une brise de mer : l'hiver y est très-doux, rarement il y neige, mais il y pleut alors habituellement, il y fait des vents affreux, et il y tonne beaucoup. La pluie qui roule le long de la montagne forme des torrens si rapides et si violens, qu'on a été obligé de leur faire des lits à travers les fortifications. Il y a beaucoup de singes qui habitent une caverne inabordable à l'est de la montagne, où on les apperçoit quelquefois en grand nombre; on y trouve aussi quelques sangliers, et on y voit quelquefois des aigles et des vautours; mais comme il est défendu de tirer, on n'en

tue jamais. La mer y est poissonneuse et abonde en turbots, saumons, dorades, maqueraux, etc.; il y vient de Tanger et des côtes de Barbarie, un grand nombre de bœufs, de moutons et beaucoup de volaille et de fruits.

La population de Gibraltar, sans la garnison, n'est guère que de deux mille ames: elle est composée de Juifs, de Gênois, d'Espagnols, de Portugais et d'Anglois; ces derniers en forment la plus petite partie. Il y a quelques commerçans, et plusieurs d'entre eux ont le titre de consul de puissances étrangères. Outre le commerce qu'occasionne la consommation de la place, il s'en fait un interlope avec l'Espagne où passent des mousselines, des draperies, de la quincaillerie, et d'où l'on tire beaucoup de piastres. Il s'en faisoit avant la dernière guerre un plus considérable avec la Barbarie, mais il est beaucoup diminué: en tout, le commerce de cette ville est peu de chose.

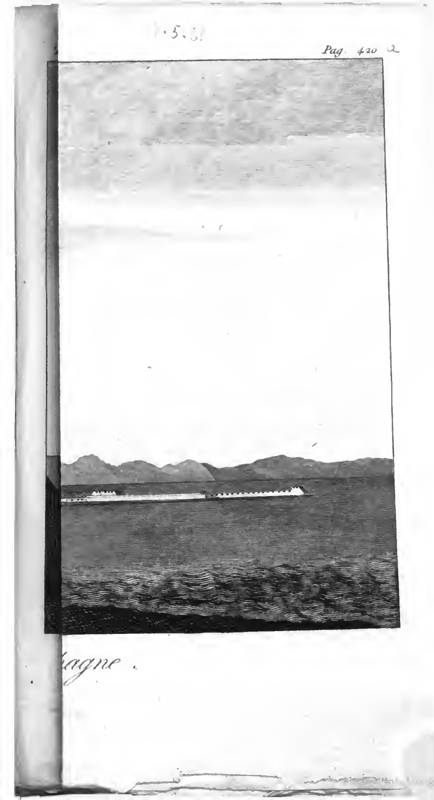
Utilité de Gibraltar pour l'Angleterre.

L'utilité de Gibraltar pour l'Angleterre, surtout depuis que cette puissance a perdu le commerce de la Méditerranée, est bien contestée: il lui fait un ennemi certain de l'Espagne, et a, dit-on, couté à la nation angloise 500,000 liv. st. par an, pendant la dernière guerre, et vingt millions sterl. depuis qu'il est en sa possession: aussi a-t-il souvent été question de s'en dé-

faire; mais le ministère a toujours été retenu par l'importance que le peuple y attache (1).

---

(1) J'avois abordé à Gibraltar à la nage et sans le moindre vêtement, pour éviter une quarantaine ; et je devois retourner à la côte d'Afrique pour pouvoir regagner l'Espagne. Le général O'Hara, homme aussi aimable que bon militaire, commandant de cette célèbre forteresse, après m'en avoir rendu le séjour agréable, mit, avec une grâce charmante, le comble à ses honnêtetés, en m'obtenant, à mon insçu, la permission de traverser les lignes espagnoles, et m'épargnant ainsi, au moyen d'une quarantaine très-courte à Algeziras, de fatigantes courses de mer. Je me félicite d'avoir ici l'occasion de lui renouveller les témoignages de ma reconnoissance.



agne .

APPENDICE.

S

DES IMPORT NS

DU PORT

L'accroissement de Londres suit celui de son com éducation et la dernière édition de son ouvrage sur la police de ante maisons ville huit milles de long, trois de large et vingt-six s, y compris rues, ruelles, cours, soixante-cinq *squares*, cent sensés, seize million d'habitans; deux cent quarante-deux églis isance, outre dominante, cent cinquante de dissidens, trentre p i distribuent gogues, en tout quatre cent vingt-huit places serv opager la re- *court and chancery* pour les écoliers en droit, cinq

Tome 1, page 425.

APPENDICE.

Nota. Des renseignemens parvenus postérieurement à l'impression de ce volume, ont obligé d'insérer dans cette appendice quelques notes qui ne sont pas indiquées dans le corps de l'ouvrage ; le numéro de la page où devroient se trouver les renvois, et l'indication marginale corrigent un peu ce léger inconvénient.

Note A, page 4.

Canal de jonction de la Tamise à la Severn.

Le canal de jonction de la Severn à la Tamise a été achevé en 1789. Il remonte de la première de ces rivières à trois cent quarante-trois pieds d'élévation, par le moyen de quarante écluses, et en redescend par vingt-deux.

Note B, page 16.

Commerce de Bristol, Hull et Liverpool.

Il fut dit au parlement, en 1796, que depuis

1751, le commerce de Bristol s'étoit accru d'un à six, celui de Hull d'un à sept, et celui de Liverpool d'un à douze.

Page 20.

Stone Henge. Une partie de *Stone-Henge* est tombée le 3 janvier 1797.

Note C, page 51.

Albion Mill. Ce moulin a été consumé par un incendie en 1791.

Page 53.

Bestiaux vendus à Smithfield. Bestiaux vendus à Smithfield, année commune prise sur quatre années antérieures à 1799 :

105,530 têtes de bétail rouge ;
313,239 moutons ou agneaux.

Note D, page 54.

Milice de Londres. Cette milice qui n'avoit aucune espèce de discipline militaire, a été abolie en 1794, et remplacée par deux régimens, chacun de six cents hommes, soldés par la cité.

Note E, page 56.

Il fut dit au parlement, en 1796, que depuis 1751, le commerce de Londres s'étoit accru d'un à quatre; que cette ville faisoit les trois quarts de la totalité de celui du royaume; que treize cents bâtimens lui appartenoient; qu'en 1704, ses importations n'alloient qu'à 4,314,793 liv. st., et ses exportations qu'à 4,812,000 liv. st.; et qu'en 1793, ses importations avoient été à 13,000,000 liv. st., et ses exportations à 14,000,000 liv. st. Commerce de Londres.

Note F, page 132.

M. Dundas vient de dire à la chambre des Communes (en février 1799), que la population de l'Ecosse s'étoit élevée depuis 1755 jusqu'à 1795, de douze cent soixante-cinq mille ames, à quinze cent trente-quatre mille; et que Glasgow, qui, en 1710, n'avoit que quatorze mille sept cent quatre-vingt-dix habitans, en avoit aujourd'hui soixante-dix-sept mille quarante-deux. Population de l'Ecosse et de Glasgow.

Note G, page 132.

Ce canal, terminé en 1790, a trente-trois milles, et passe pendant seize milles sur des monta- Canal du Forth au Clyde.

gnes élevées de cent cinquante-six pieds au-dessus du niveau de la mer : il y monte à l'est par vingt écluses de vingt pieds de large, et à l'ouest par dix-neuf : un aqueduc de quatre cents pieds de long lui fait traverser une vallée de soixante-dix pieds de profondeur.

Page 182.

Pêche du hareng.

NOMBRE de bâtimens, de tonneaux et d'hommes sortis des ports d'Ecosse pour la pêche du hareng; quantité de barils pris, et montant de la prisme d'encouragement (1).

	BATIM.	TONN.	HOMM.	BARILS.	TOTAL.
Année commune sur neuf finissant en janvier 1771, prisme de 50 sh. par tonneau .	139	6,396	1,486	1,644	liv. st. sh. 15,991 15
Idem sur seize finissant en janvier 1787, prisme réduite à 30 sh. et 4 sh. par tonneau de harengs curés	190	9,084	2,100	29,089	13,639 . 7
Idem sur dix ans finissant en janv. 1797, réduite à 20 sh.	294	14,439	3,366	53,609	20,601

(1) Voyez tome IV, page 70.

Nombre de barils de harengs pris en Ecosse, année commune sur dix finissant en janvier 1797, par des bateaux n'ayant pas droit à la prisme par tonneau, mais ayant touché celle d'un sheling par baril d'après le bill de 1786, et celle d'un autre sheling d'après un bill de 1795 :

40,887 barils ; — 2,934 liv. st. de prisme. Ce qui fait 1 sh. 5 den. par baril.

NOMBRE

De barils de harengs exportés d'Ecosse avec le montant de la prisme d'encouragement.

	BARILS.	PRISME.	
		liv. st.	sh.
Année commune sur neuf finissant en janvier 1771..........	23,849	3,179	18
Idem sur seize finissant en janvier 1787..................	28,027	3,715	13
Idem sur dix finissant en janvier 1797.....................	40,284	5,33[illegible]	18

Note H, page 188.

Accroissement de consommation et de luxe à Edinbourg.

« En 1763, il y avoit cinq cents écoliers au « collège d'Edinbourg; en 1790, il y en avoit « douze cent cinquante-cinq.

« En 1763, il y avoit à Edinbourg trois cent « quatre-vingt-seize voitures enrégistrées; en « 1790, il y en avoit quatorze cent vingt-sept.

« En 1763, il s'y fabriquoit trente-sept mil« liers d'amidon; en 1790, il s'y en fabriquoit « sept cent cinquante milliers.

« En 1763, il n'y avoit qu'une verrerie à « Leith; en 1790, il y en avoit six.

« En 1763, il y avoit aux environs d'Edin« bourg trois moulins à papier qui en fabri« quoient six mille quatre cent rames; en 1790, « il y en avoit douze qui en fabriquoient cent « mille.

« En 1763, il y avoit à Edinbourg six impri« meries; en 1790, il y en avoit seize.

« En 1763, on y fabriquoit cent cinquante « mille aunes d'indiennes; en 1790, on en fa« briquoit quatre millions quatre cents mille « aunes.

« En 1763, la maison de correction des fem« mes couta 27 liv. st. 16 sh.; en 1790, elle « couta 277 liv. st., et ne put contenir la moi-

« tié de celles qu'il y avoit à y renfermer. »

Ces observations ont été communiquées par M. Creech, magistrat d'Edinbourg, à M. Thomas Newte, auteur d'un voyage en Ecosse.

Note I, page 198.

Il n'y avoit pas de milice en Ecosse, on en a créé un corps de six mille hommes en 1794. Milice en Ecosse.

Page 207.

M. Dundas vient de dire aux Communes (février 1799), qu'en 1692, la navigation marchande de l'Ecosse n'étoit que de huit mille six cent dix-huit tonneaux, et la valeur des objets qu'elle avoit transportés de 25,854 liv. st.: qu'en 1792, cette navigation étoit de cent soixante-deux mille deux cent soixante-quatorze tonneaux, et la valeur des objets transportés de 1,298,192 liv. st.: qu'en 1700 les produits de la manufacture de toile furent d'un million de verges, et en 1796 de vingt-trois millions cent deux mille quatre cent quatre verges. Accroissement de la navigation et du commerce d'Ecosse.

Note K, page 209.

Une seule partie de l'accise, les liqueurs spi- Accroissement des revenus de l'Ecosse.

ritueuses (1), est montée en 1797, à 512,000 liv. st.

M. Dundas vient de dire au parlement, que l'accise qui, lors de l'union, ne rapportoit que 33,500 liv. st., avoit produit, en 1798, 851,775 liv. st.: et que les douanes qui, à cette première époque, n'alloient qu'à 34,000 liv. st., avoient rapporté dans la seconde, 284,577 liv. st. Les revenus de l'Ecosse montèrent en 1797, à 1,734,472 liv. st.

Note L, page 218.

Catholiques d'Ecosse.

Une loi de Guillaume obligeoit les catholiques d'Ecosse, à un serment que leur religion ne leur permettoit pas de prêter, et dont le refus faisoit passer leurs biens à leurs plus proches héritiers; elle n'étoit presque jamais exécutée, et a été révoquée en 1793.

Note M, page 280.

Corruption parlementaire.

« La pairie, » vient de dire M. Grattan aux Communes, sans que personne ait osé l'y contredire, « se vend publiquement, et le produit « de cette vente forme un fonds avec lequel on « achète la représentation nationale: c'est ainsi, « ajouta cet orateur, que la moitié des mem-

(1) Voyez *Accise* et l'appendice de cet article.

« bres des Communes sont les créatures de la couronne. »

Les discussions du parlement d'Angleterre au sujet de l'union des deux royaumes, viennent de donner lieu (en février et avril 1799) à une observation importante relativement à la dépendance où continue de demeurer le parlement d'Irlande, de celui d'Angleterre, par rapport à la responsabilité des ministres. Dépendance du parlement.

« Le systême adopté en 1782, dit M. Pitt, « laissa les deux contrées avec des législatures « séparées et indépendantes, uni par ce seul « lien, que le troisième état est le même dans « les deux contrées; que le gouvernement exé- « cutif est le même; et que la couronne exerce « le pouvoir de consentir aux actes du parle- « ment d'Irlande, sous le grand sceau de la « Grande-Bretagne, et par l'avis de ministres « anglois. »

« Un des privilèges les plus précieux dont « jouisse la Grande-Bretagne, ajouta M. Dundas, « est le droit qu'elle prétend avoir de surveiller « et contrôler la conduite du gouvernement exé- « cutif, même dans l'exercice des pouvoirs qui « sont justement considérés comme les préroga- « tives de la couronne, les plus clairs et les « plus incontestables. Il n'y a pas une de ces « prérogatives dans l'exercice de laquelle les

« serviteurs du roi ne soient responsables, et à « laquelle, sous ce point de vue, ne s'étende le « pouvoir du parlement; et ce pouvoir n'est « borné que par sa propre sagesse et sa discré- « tion. Le parlement d'Irlande, dans son état « séparé, est privé de ce privilège important « qu'il obtiendroit en s'incorporant dans le par- « lement de la Grande-Bretagne. Cette observa- « tion devient plus frappante, quand on consi- « dère que le pouvoir du parlement d'Angleterre « s'étend de la manière que je l'ai indiqué, jusqu'à « contrôler le troisième état du parlement d'Ir- « lande, même dans sa capacité législative, et « cela à l'exclusion des deux autres branches de « la législature irlandoise. »

Note N, page 296.

Dépenses. Le lord Castelread, secrétaire d'état, portoit, le 18 février dernier, les dépenses de l'Irlande pour 1799 à 7,000,000 liv. st., dont 4,815,367 liv. st. destinés à l'entretien de

Armée.

32,281	hommes de troupes réglées;
26,634	de milices irlandoises;
52,274	d'*yeomanry* (volontaires);
23,201	de troupes angloises;
3,200	d'artillerie.
137,590	hommes.

On assuroit vers la même époque au parlement d'Angleterre que le revenu net de l'Irlande n'alloit qu'à 1,826,937 liv. st.

D'après les discussions qui viennent d'avoir lieu dans les premiers jours de ce mois (février 1800) au parlement d'Irlande, il paroît que la dette de ce royaume, qui n'étoit en 1791, que de 2,442,890 liv. st. de capital, et 142,716 liv. st. d'intérêt et frais de régie, s'est accrue pendant les troubles, au point d'être aujourd'hui de 25,662,640 liv. st. de capital et 1,395,735 liv. st. d'intérêt et frais de régie : que le revenu net de l'Irlande, en l'année finissant au 25 mars 1799, fut à 1,860,000 liv. st., et qu'on calcule d'après l'augmentation du produit des douanes, effet du grand accroissement des importations longtems arrêtées par les troubles, qu'il pourra monter cette année, à 2,700,000 liv. st.

Note N (bis), page 343.

Exportations de l'Irlande aux îles à sucre.

Commerce de l'Irlande avec les îles à sucre.

En 1791. = Bœuf salé 53,341 liv. st. Beurre 57,375 liv. st. Toiles 116,930 liv. st. Porc salé 27,115 liv. st., etc. — En tout 306,220 liv. st.

En 1792. = Bœuf salé 68,302 liv. st. Beurre

64,772 liv. st. Toiles 108,852 liv. st. Porc salé 24,166 liv. st., etc. — En tout 326,794 liv. st.

Importations des îles à sucre en Irlande.

En 1791. = Sucre 125,563 liv. st. Rhum 43,938 liv. st. Coton 18,882 liv. st., etc. — En tout 218,589 liv. st.

En 1792. = Sucre 149,679 liv. st. Rhum 38,103 liv. st. Coton 5,880 liv. st., etc. — En tout 225,774 liv. st.

Page 348.

Commerce de l'Irlande avec la Grande-Bretagne.

D'après ce qui vient d'être dit au parlement d'Angleterre au sujet de l'union, et les états présentés par plusieurs orateurs, il paroît qu'il est passé d'Irlande dans la Grande-Bretagne, année commune prise sur trois finissant au 5 janvier 1799 :

	liv. st.
En denrées irlandoises	5,510,825
En denrées étrangères.......	101,874
	5,612,699 (1)

(1) C'est l'évaluation de la valeur réelle des denrées, et non de

liv. st.

Ci-contre..................5,612,699

Et de la Grande-Bretagne en Irlande :

En denrées angloises ..	2,087,672	3,555,846
En denrées coloniales..	970,000	
En denrées étrangères .	498,174	

Balance contre le commerce de la Grande-Bretagne.................2,056,853

En denrées produits du sol de l'Irlande ou de ses manufactures......5,510,825

En denrées produits du sol de la Grande-Bretagne ou de ses manufactures............................2,087,672

Balance contre les produits de la Grande-Bretagne.................3,423,153

Que dans les 5,510,825 liv. st. de denrées ir-

leur valeur d'après les déclarations faites aux douanes, et c'est ce qui fait la différence de ce tableau à celui du commerce général de l'Irlande qu'on verra ci-après.

landoises exportées dans la Grande-Bretagne, environ 2,600,000 liv. st. de toiles, évaluées 1 sh. 5 den. par verge et beaucoup au-dessous de leur valeur réelle; 243,000 liv. st. de fil; environ 2,000,000 liv. st. de bestiaux, cuirs, salaisons, beurre, etc.; 200,000 liv. st. davoine, etc.; en tout 5,410,825 liv. st. de denrées y sont entrées exemptes de droits : — que parmi les denrées de la Grande-Bretagne exportées en Irlande, les draperies qui montoient à 686,000 liv. st. payoient à leur entrée environ $5\frac{1}{2}$ pour 100 de leur valeur; les étoffes de coton, qui alloient à 70,000 liv. st., 9 liv. st. 18 sh. 5 den. pour 100; et les cuirs tannés ou manufacturés, venus pour la plupart crus d'Irlande et qui montoient à 152,000 liv. st., 10 pour 100 : — qu'il y passoit de plus trois cent mille chaldrons de charbon qui ne paie à sa sortie de la Grande-Bretagne que 1 sh. 2 den. par chaldron, tandis que celui qui s'exporte d'un port à l'autre en Angleterre paie 5 sh. 9 den., et 9 sh. 3 den. s'il vient à Londres.

Que les denrées coloniales ou étrangères exportées de la Grande-Bretagne en Irlande, année commune prise sur trois ans finissant au 25 mars 1798, y ont payé, le sucre 157,144 liv. st., le tabac 144,199 liv. st., le thé 65,885

liv. st.

liv. st., etc.; en tout.............. 345,318

Que les produits du sol ou des manufactures de la Grande-Bretagne exportés en Irlande y ont payé, le charbon 23,389 liv. st., les draperies 32,894 liv. st., le houblon 27,435 liv. st., le sel 32,839 l. st., le sucre en pain 52,255 liv. st., etc.; en tout.............. 194,219

Que les denrées venues directement des colonies angloises en Irlande y ont payé, le sucre 23,773 liv. st., le rhum 4,363 liv. st., etc.; en tout.......... 48,461

Que les denrées irlandoises exportées dans la Grande-Bretagne ont payé à leur sortie d'Irlande, le beurre 18,472 liv. st., le porc salé 10,713 liv. st., etc.; en tout.......................... 34,068

Et que la totalité des droits perçus en en Irlande sur le commerce de la Grande-Bretagne et des colonies angloises a été à.......................... 622,066

tandis que les denrées irlandoises n'ont payé dans la Grande-Bretagne que 47,542 liv. st., et que les prismes qu'elle a payé pour encourager l'exportation des toiles irlandoises ont été, an-

née commune prise sur les quatre dernières, à 34,700 liv. st.

Qu'enfin, si la Grande-Bretagne, au lieu de payer ces prismes, avoit mis sur les toiles irlandoises les droits de 25 pour 100 environ que paient l'une dans l'autre les toiles étrangères, elle en auroit tiré 650,000 liv. st.

D'où il résulte que la Grande-Bretagne et ses colonies prennent environ les huit neuvièmes des denrées exportées d'Irlande; que presque tous ces objets sont reçus dans les ports de la Grande-Bretagne sans payer de droits; que les denrées qu'elle exporte en Irlande y paient de forts droits d'entrée, et que loin d'abuser de sa puissance pour nuire au commerce de l'Irlande, comme les clameurs des Irlandois sembleroient le faire croire, elle l'a au contraire beaucoup favorisé et n'a pas peu contribué à son accroissement.

COMMERCE GÉNÉRAL DE L'IRLANDE, *page 349.*

EXPORTATION des principaux articles des produits du sol ou des manufactures de l'Irlande, année commune prise sur les quatre ans antérieurs au 25 mars 1798.

	DANS LA GR. BRETAGNE.	AUX COLONIES ANGLOISES.	AUX ÉTATS-UNIS.	AILLEURS.	TOTAL.
Toiles, *verges*	33,695,659	1,285,998	4,012,589	891,530	39,885,776
Fil, *quintaux*	16,876	....	3	....	16,879
Blé, avoine, *quartiers*	500,273	1,234	....	120	501,627
Vaches, bœufs	18,110	....	....	....	18,110
Peaux crues	47,888	477	....	320	48,685
Bœuf salé, *barils*	88,544	23,853	849	2,992	116,238
Beurre, *quintaux*	240,050	23,828	874	43,241	307,993
Porc salé, *barils*	113,417	19,529	638	8,493	142,077
Lard, *flèches*	83,396	53	....	29	83,478

ETAT général du commerce de l'Irlande année commune sur les trois années antérieures au 25 mars 1798, d'après le relevé des douanes d'Irlande.

IMPORTATIONS.

	DENRÉES BRITANNIQ.	DENRÉES ÉTRANGÈRES
	liv. st.	liv. st.
De la Grande-Bretagne........	2,217,425	1,205,952
Des îles à sucre angloises......	....	116,405
Des colonies angloises continentales..........................	....	6,080
Des Etats-Unis d'Amérique.....	....	190,339
D'ailleurs......................	....	560,711
	2,217,425	2,080,387 2,217,425
TOTAL des importations............		4,297,812

EXPORTATIONS.

	DENRÉES IRLANDOISES	DENRÉES ÉTRANGÈRES
	liv. st.	liv. st.
Dans la Grande-Bretagne......	3,861,193	37.812
Aux îles à sucre angloises.. ...	231,640	5,514
Aux colonies angloises continentales..................	38.597	410
Aux Etats-Unis d'Amérique....	329,107	3,295
Ailleurs....................	182,242	1,824
	4,642,779 48,855	48,855
TOTAL des exportations.....	4,691,634	
TOTAL des importations....	4,297,812	
BALANCE en faveur de l'Irlande (1).............	393,822	

(1) Ce calcul est fait en monnoie d'Irlande, qui est d'un treizième plus basse que celle d'Angleterre.

	liv. st.
Droits perçus sur le commerce de la Grande-Bretagne et de ses colonies (1).	622,066
Idem sur celui des Etats-Unis, dont le tabac seul a produit 38,930 liv. st..	39,329
Idem sur le reste du commerce étranger, vin de Porto 34,082 liv. st., d'Espagne 4,504, sel 9,313 liv. st., etc.; en tout.	169,588
TOTAL du produit des droits (2)..	830,983

On voit par ces différens états que le commerce de l'Irlande s'est accru de près d'un quart depuis le rapport fait au conseil du roi en 1785 (3); que la balance en faveur de ce royaume a un peu baissé; que l'exportation des toiles s'est accrue de plus d'un tiers (4); que celle des grains a plus que doublé (5); que celle des bestiaux s'est plus que quadruplée; que celle du bœuf salé est, malgré la guerre,

(1) Voyez page 437.

(2) Ce calcul est en monnoie angloise; mais les articles de détail formant ce produit, sont en monnoie irlandoise.

(3) Voyez page 347.

(4) Voyez page 323.

(5) Voyez page 334.

diminué de plus d'un tiers, celle des cuirs et peaux de plus d'un quart; que celle du beurre s'est à peu près soutenue, et que celle du porc salé et du lard s'est augmentée de plus d'une moitié (1).

Note O, page 353.

Incendie de la chambre des Communes.

La chambre des Communes a été brûlée en 1792.

Page 356.

Population d'Irlande.

M. Bushe, commissaire aux revenus d'Irlande, a fait en 1792, un travail sur la population de ce royaume, qu'il porte, en comptant sept cent un mille cent deux maisons et 5 ½ personnes par maison, à trois millions huit cent cinquante-six mille soixante-un ames, calcul modéré qui paroît devoir mériter de la confiance : le rapport d'un comité secret, fait à la chambre des Pairs en 1798, la fait monter à cinq millions : si elle a suivi depuis 1792, son accroissement ordinaire, elle doit certainement être à présent d'entre quatre et cinq millions d'ames.

(1) Voyez page 327.

Note P, page 364.

Catholiques. Toutes les loix contre les catholiques furent révoquées en 1793, à la recommandation de la couronne, et ils sont aujourd'hui admis à l'exercice de tous les droits dont jouissent les protestans, excepté de siéger au parlement, d'être vice-roi d'Irlande, chef ou membres des cours de justice et de l'amirauté, secrétaires ou conseillers d'état, commandant en chef, shérif ou sous-shérif, etc. Cet acte ne les satisfit que momentanément, et bientôt après ils manisfestèrent d'une manière inquiétante pour le gouvernement, vu leur nombre, le désir d'exercer ceux des droits dont ils étoient encore privés et dont jouissoient le petit nombre de protestans qui se trouvoient parmi eux. On parut vouloir céder enfin à leurs justes réclamations, et le lord Fitz-William, nommé vice-roi en 1793, n'accepta qu'à cette condition. M. Grattan, d'accord avec lui, venoit de demander au parlement la révocation des loix dont se plaignoient les catholiques; la tranquillité et la confiance renaissoient, lorsqu'un changement de systême, fondé sur la crainte très-naturelle, qu'ils n'abusassent d'une manière funeste pour les protestans, de l'immense supério-

rité qu'ils alloient acquérir, fit rappeler le lord Fitz-William, peu de mois après son arrivée à Dublin. Son rappel causa beaucoup de mécontentement, et les chefs des Irlandois-Unis conçurent alors le projet de s'en servir pour séparer entièrement l'Irlande de l'Angleterre.

Irlandois-Unis

Cette association formée depuis 1791, d'après un plan dressé par M. Theobald Wolf-Ton, paroît n'avoir eu pour but dans le principe, que de réunir dans une communauté d'affection les Irlandois de toute croyance, et d'obtenir une réforme parlémentaire sur des bases de liberté religieuse, civile et politique. Chaque baronie avoit son comité qui nommoit un membre à celui du comté, et cinq membres connus seulement du secrétaire de ces derniers comités, formoient le comité dirigeant. Il ne s'étoit guère occupé jusqu'à cette époque, qu'à étendre ses affiliations, il les engagea alors à s'armer et leur donna une forme militaire; un parti opposé, qui prit le nom d'Orange, du roi Guillaume regardé comme le libérateur des protestans, se forma de son côté, et montra du mécontentement des concessions accordées aux catholiques; des voies de fait, des violences, des dévastations, des massacres même ne tardèrent pas à se commettre, et bientôt on fut en armes de part et d'autre dans toute l'Irlande. Des émissaires du

comité dirigeant assuroient, lors des négociations de Lille, que cent cinquante mille hommes étoient armés pour leur cause dans l'Ulster. Les secours qu'ils attendoient de l'extérieur n'arrivèrent pas, leur comité dirigeant fut enlevé, leurs attaques furent repoussées, des moyens de rigueur peut-être excessifs, employés à tems, en continrent un grand nombre, le reste fut ou taillé en pièces, ou contraint, par de nombreuses troupes de ligne de se disperser. La rebellion étoit déja appaisée et une amnistie qui n'exceptoit que Napper-Tandy et trente autres chefs presque tous fugitifs, avoit été proclamée, lorsque les ennemis vinrent en petit nombre débarquer en Irlande. Bientôt ils furent contraint de se rendre; un vaisseau de ligne et six frégates qui cherchoient à verser des troupes et des munitions sur la côte de l'ouest, furent prises peu après; Wolf-Ton qui s'y trouvoit, ayant été jugé et condamné, se coupa la gorge, et la rebellion dont il avoit été l'auteur et le principal agent cessa. Trente mille hommes, la plupart sauvages, fanatiques, portés à se livrer aux plus grands excès, et n'ayant pris les armes que pour leur religion et pour conquérir l'usage de leurs droits politiques, périrent dans cette sanglante querelle, victimes de l'ambi-

tion de leurs chefs, qui, mus peut-être dans le principe par des intentions pures, ont pu se voir conduits par les circonstances, à en avoir de criminelles.

Page 365.

Union.

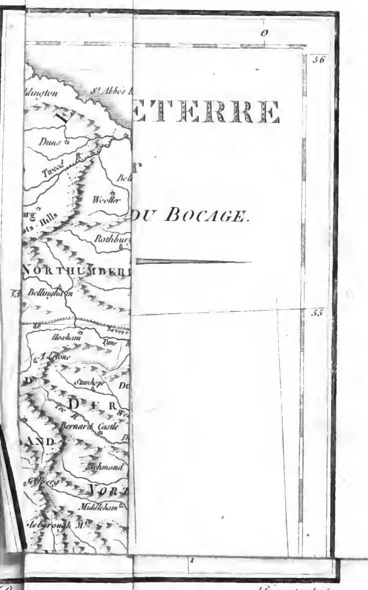
Les dangers qu'a couru l'Irlande par la dernière insurrection, en fixant l'attention du ministère sur ce royaume, lui ont enfin fait former le projet d'effectuer l'union désirée à plusieurs époques par le parlement d'Irlande lui-même, et appelée par les vœux d'un grand nombre d'écrivains estimables, comme le seul moyen de faire disparoître et l'oppression et la crainte des deux partis qui divisent cette malheureuse contrée. Proposée en même tems par le roi au parlement d'Angleterre et au parlement d'Irlande (en janvier 1799), elle a été rejetée par les Communes de ce royaume, dominées par le parti Orange, qui craint de perdre sa désastreuse influence; mais le ministère anglois, fort de la pureté et de la libéralité de ses intentions, tout en reconnoissant l'indépendance du parlement d'Irlande, n'en a pas moins suivi la marche qu'il s'étoit tracée, en faisant adopter par le parlement d'Angleterre les résolutions propres à conduire à l'union. On la regarde comme certaine, et il paroît, d'après les

résolutions proposées, par le secrétaire d'état, à la chambre des Communes d'Irlande, que la représentation de ce royaume au parlement britannique, sera de quatre pairs ecclésiastiques se remplaçant successivement à chaque session; de vingt-huit pairs temporels élus à vie par la chambre des Pairs du parlement britannique, et de cent membres des Communes, ayant les propriétés exigées de ceux du parlement d'Angleterre, deux par comté, deux pour Dublin, deux pour Cork et un pour chacune des autres trente-deux villes les plus considérables d'Irlande : que les pairs irlandois membres des Communes du parlement britannique, ne pourront être élus membres de la chambre des Pairs, et seront justiciables du jury commun : que le roi pourra continuer de créer des pairs irlandois, pourvu que le nombre n'excède pas celui des pairs existant au 1er. janvier 1801: que le clergé anglican et le clergé irlandois seront réunis : que les prismes d'encouragement pour les produits du sol ou des manufactures seront les mêmes dans les deux royaumes, et que ces produits y seront réciproquement sujets à un droit d'importation proportionné à ceux mis sur la consommation des mêmes objets, dans celui des deux royaumes d'où ils seront exportés : que les fonds d'amortissement des dettes des deux

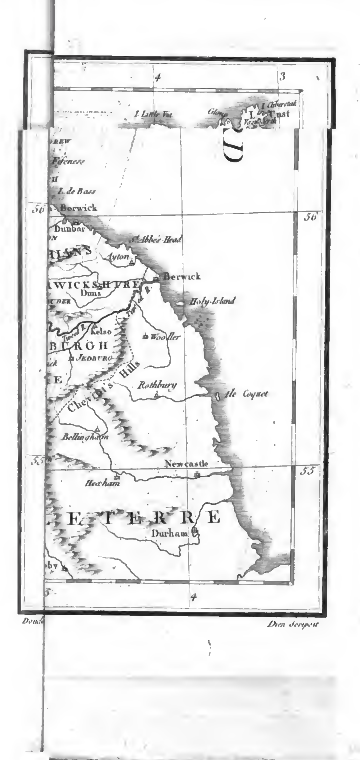
royaumes resteront séparés : que leur proportion aux contributions sera pendant vingt ans de quinze pour la Grande-Bretagne et de deux pour l'Irlande ; et que les loix en force dans les deux royaumes continueront d'y rester. Cette union, si elle a lieu, sera incontestablement l'événement le plus heureux qui soit jamais arrivé à l'Irlande.

FIN DU PREMIER VOLUME.

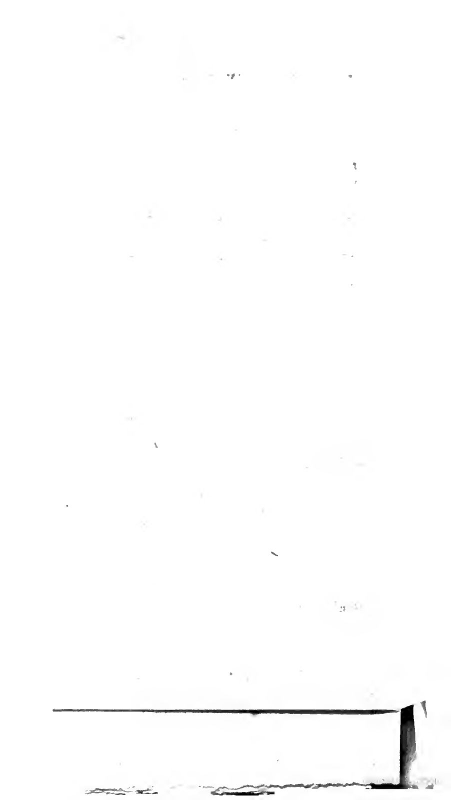
7.5.64 451.

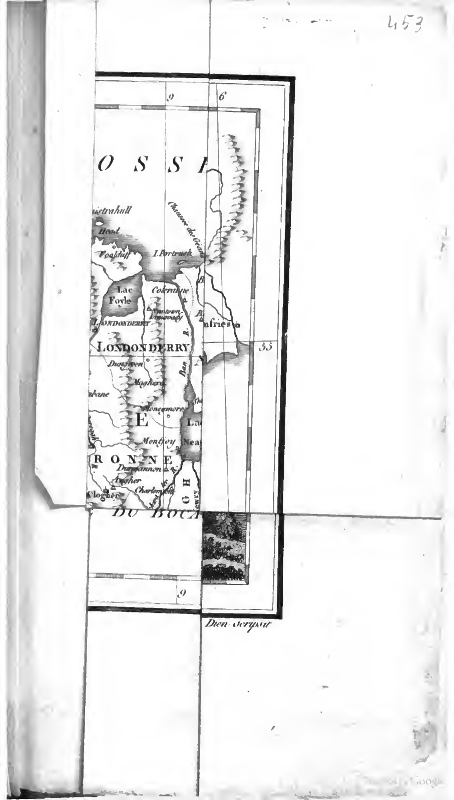


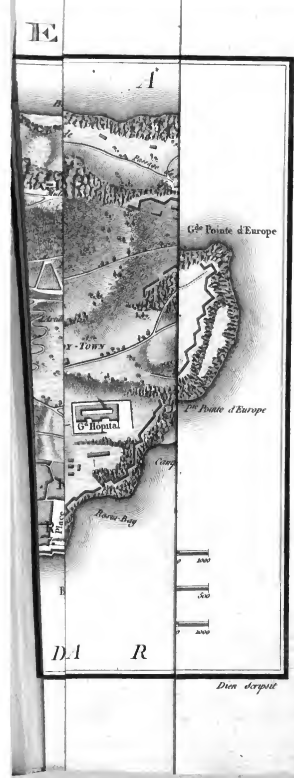
Dien sculpsit



Dien Sculpsit




O S S
Chaussée des Géans
Head
I. Portrush
Lac
Foyle
Coleraine
Newtown Limavady
Londonderry
LONDONDERRY
Magherafelt
Moneymore
Lac
Neag
E
Montjoy
R O N N E
Dungannon
Augher
Clogher
Charlemont
Dien scripsit


E
A
Passage
Gde Pointe d'Europe
-Town
Pte Pointe d'Europe
Gd Hopital
Rosia-Bay
Place
1000
500
2000
DA
R
Dien Scripsit

TABLE

DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

DE L'IRLANDE.

FIN DE LA TABLE DES ARTICLES.

ERRATA.

Page 3	*ligne* 23	des côtes, *lisez :* de côtes.
9	23	les droits, *lisez :* des droits.
28	3	rendoit, *lisez :* rendoient.
68	19	Oxfort, *lisez :* Oxford.
121	22	regards, *lisez :* regarde.
168	15	parus, *lisez :* paru.
	21	par, *lisez :* pas.
173	10	Loch-Finn, *lisez :* Loch-Linnhe.
175	7	rosettes, *lisez :* rosaces.
188	27	Harriot, *lisez :* Herriot.
228	25	*plenumque*, lisez : *plerumque*.
241	11	*degenerated Englishs*, lisez: *degenerate English*.
322	6	shilling, *lisez :* shelling.
327	20	produite, *lisez :* produit.
366	13	les opulentes, *lisez :* les plus opulentes.
393	25	arriva, *lisez :* arrivât.
394	27	privé, *lisez :* privée.
431	12	uni, *lisez :* unies.
436	6	davoine, *lisez :* d'avoine.

SUPPLÉMENT.

Nota. Les retards qu'ont éprouvé les cartes et les gravures de cet ouvrage, imprimé depuis six mois, ont donné lieu à ce supplément et à ceux des autres volumes.

Page 2.

J'AI donné, d'après l'opinion de plusieurs écrivains, et celle d'Young, entr'autres, qui a profondément discuté cet objet, de quarante-six à quarante-sept millions d'acres à l'Angleterre, et M. Pitt, d'après un rapport du comité d'agriculture (1), lui en a depuis donné quarante millions de cultivés: M. Beecles vient, dans un ouvrage sur l'impôt du dixième, de Etendue de l'Angleterre.

(1) Voyez tome III, page 489.

chercher à démontrer que toutes ces données sont exagérées, et qu'elle ne contient que trente-huit millions cinq cent mille acres, dont trente-trois millions seulement en culture. Ces différences d'opinion sur une chose aussi palpable que l'étendue d'un territoire, prouvent combien sont incertaines et arbitraires les bases sur lesquelles sont fondés tous les calculs de productions territoriales et de consommation, combien peu d'importance on doit mettre au plus ou au moins d'exactitude des faits qui y ont rapport, et combien sont oiseuses presque toutes les discussions qu'entraînent ces sortes de questions.

Page 52.

Prix des fiacres.

Le prix des fiacres, calculé à 1 sh. par mille et un quart, vient d'être porté en mai dernier (1800) à 1 sh. par mille, et le loyer par jour, de 14 sh. 6 den. à 18 sh.

Page 159.

Immensité de propriétés particulières en Ecosse.

Les papiers publics annoncent dans ce moment (octobre 1800) près d'un million d'acres de terre à louer, appartenans au lord Reay, qui se touchent, s'étendent dans une longueur

de soixante-dix milles le long de la côte de Sutherland et renferment trois paroisses.

Page 449.

L'union a été adopté le 2 juillet 1800 par le parlement de la Grande-Bretagne. Voici le sommaire des articles de cet acte important : Union de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.

ARTICLE PREMIER.

Union perpétuelle au 1er. janvier 1801 des deux royaumes, sous le nom de royaumes unis de la Grande-Bretagne et d'Irlande.

ART. II.

Continuation de la succession à la couronne.

ART. III.

Représentation des royaumes unis en un seul parlement.

ART. IV.

Composition de ce parlement.

Réunion de quatre pairs ecclésiastiques irlandois, remplacés par les quatre suivans à chaque nouvelle session, et de vingt-huit pairs temporels élus à vie par les pairs irlandois, aux

membres actuels de la chambre des Pairs de la Grande-Bretagne.

Réunion à la chambre actuelle des Communes de la Grande-Bretagne, de cent membres irlandois ayant les mêmes propriétés territoriales que ceux d'Angleterre, deux pour chaque comté, deux pour Dublin, deux pour Cork, un pour l'université et un pour chacune des trente-deux villes les plus considérables, élus d'après un mode arrêté par le parlement d'Irlande avant l'union.

Admission à la chambre des Communes des pairs irlandois élus pour cette chambre et non membres de celle des Pairs, et qui aussi long-tems qu'ils seront membres de la chambre des Communes, ne pourront ni être élus à la chambre des Pairs, ni participer à l'élection d'un pair, et seront alors justiciables du *common jury*.

Faculté au roi de créer une pairie irlandoise sur trois vacantes, jusqu'à ce que le nombre en soit réduit à cent, nombre qui pourra être maintenu.

ART. V.

Réunion des églises anglicane et irlandoise.

ART. VI.

Mêmes encouragemens pour les manufactures, l'agriculture, le commerce et la naviga-

tion, aux Anglois et aux Irlandois. — Les productions du sol et des manufactures de l'un des deux royaumes, non-spécifiées ci-après comme sujettes à un droit particulier, seront importées dans l'autre francs de droits, excepté un droit d'exportation sur les denrées comprises dans les états n°. I, A et B, égal au droit de consommation de ces mêmes objets dans le royaume d'où ils seront exportés (*counterwailing duty*). —Les objets compris dans l'état n°. II, paieront pendant vingt ans le droit qui y est spécifié : — Les draperies, le sel, le houblon et le charbon pendant vingt ans à leur entrée dans l'un ou l'autre des deux royaumes, les droits que ces objets paient dans ce moment à leur importation en Irlande : — Les calicos et mousselines de même jusqu'en 1808, et éprouveront ensuite une diminution annuelle de manière à ce que ce droit ne soit plus que de 10½ pour 100 en 1816, il cessera en 1821. — Un rabais égal au droit équivalent sera accordé aux objets exportés qui l'auront payé. — Les productions quelconques d'un des deux royaumes, exportées à l'étranger par les ports de l'autre, paieront les mêmes droits que si elles étoient exportées des ports du premier. — Les droits sur les denrées coloniales ou étrangères, importées dans l'un des deux royaumes, seront rabattus

à leur exportation dans l'autre, ou, s'il en reste, ils seront placés sur le crédit de celui d'où elles seront exportées; aussi long-tems que les dépenses des deux contrées seront payées par des contributions proportionnelles. — Ce qui concerne les grains, les farines, le biscuit et la drêche, pourra être réglé par le parlement uni.

ART. VII.

Les dettes publiques, leurs intérêts et leurs fonds d'amortissement restent séparés. — Les contributions se paieront dans la proportion de deux pour l'Irlande et de quinze pour la Grande-Bretagne, pendant vingt ans. — Une nouvelle proportion sera établie à cette époque, d'après la valeur des importations et exportations, et la consommation de la bierre, des liqueurs spiritueuses, du sucre, du vin, du thé, du tabac et de la drêche, ou d'après le montant de la taxe sur le revenu, si elle est établie. Une autre nouvelle proportion sera fixée ensuite à des périodes d'au moins sept et au plus vingt ans, à moins que les contributions ne soient levées par des taxes égales sur les mêmes objets dans les deux royaumes. — Des fonds consolidés seront établis en Irlande pour l'intérêt de la dette, et l'excédant, s'il y en a, sera appliqué aux dépenses publiques dans la pro-

portion établie. — Dans l'établissement des taxes, aucun droit additionnel ne sera mis en Irlande sur des objets qui, par ce moyen, payeroient plus que les mêmes objets ne paient dans la Grande-Bretagne. — Si les revenus excèdent les charges, des taxes égales à l'excédant seront supprimées, ou il sera employé au profit de l'Irlande ou accumulé jusqu'à ce qu'il forme cinq millions. — Les emprunts pour le service des royaumes unis, seront supportés par eux en raison de leurs contributions respectives, excepté le cas où les emprunts ou les fonds d'amortissement seroient dans une plus grande proportion dans un royaume que dans un autre, l'excédant resteroit alors séparé. — Si les dettes viennent à être liquidées où tombent dans une proportion qui n'en excède pas la centième partie, elles pourront alors, ainsi que les dépenses, être payées par une taxe égale sur les mêmes objets. — Une somme égale à celle accordée, année commune prise sur six antérieures à 1800, pour des prismes d'encouragemens d'agriculture ou de manufactures, et pour des établissemens de charité ou de dévotion, sera appliquée pendant vingt ans, en Irlande, aux objets indiqués par le parlement uni. — Les revenus provenans de dépendances territoriales des royaumes unis, seront em-

ployés aux dépenses générales des deux royaumes dans la proportion de leurs contributions.

ART. VIII.

Les loix en vigueur et les tribunaux civils et ecclésiastiques sont maintenus, mais susceptibles d'être changés par le parlement uni, pourvu qu'il y ait en Irlande une cour d'amirauté dont les appels aillent aux délégués du roi dans la cour de chancellerie d'Irlande.

N°. I.

A.

Denrées sujettes à un droit équivalent (counterwailing) *lors de leur importation de la Grande-Bretagne en Irlande.*

Bierre 4 sh. 6 den. par baril. — Bouteilles d'un quart environ, un quart den. — Cuir 1 sh. par livre pesant. — Peaux de cheval, etc. 1 sh. — Peaux de veau 5 sh. la douzaine, etc. — Papier à écrire 2 den. et demi par livre pesant, etc. — Carton 10 sh. par quintal. — Cartes 1 sh. 5 den. par paquet, et 2 den. et demi par livre pesant. — Argenterie 6 den. par once. — Etoffes et rubans de soie 2 sh. 1 den. par livre pesant. — Bas de soie 1 sh. 3 den., etc. — Liqueurs spiritueuses 3 sh. 7 den. par gallon. — Sucre

raffiné de 19 sh. 8 den. à 2 liv. st. 2 sh. 4 den. les cent douze livres pesans suivant la qualité. — Tabac 5 den. par livre pesant ; manufacturé de 9 den. trois quarts à 1 sh. 4 den. selon la qualité.

B.

Denrées sujettes à un droit équivalent lors de leur exportation d'Irlande dans la Grande-Bretagne.

Bierre 8 sh. par baril. — Briques et tuiles de 4 sh. 10 den. à 12 sh. 10 den. selon la qualité. — Chandelles 1 den. la livre pesant. — Chocolat 2 sh. la livre pesant. — Cordages de 4 liv. st. 4 sh. 4 den. à 4 liv. st. 10 sh. 3 den. le quintal selon la qualité. — Cidre 19 sh. 2 den. le *hogshead*. — Verreries de 4 sh. à 2 liv. st. 3 sh. 6 den. le quintal suivant la qualité. — Bouteilles 9 den. la douzaine. — Houblon 1 den. et demi le quintal. — Cuir 1 den. et demi la livre pesant. — Peaux de cheval, etc., 1 sh. 6 den. — Peaux de veau 3 den. la douzaine, eto. — Cuirs ouvrés 1 den. et demi la livre pes. — Souliers, bottes et gants 1 den. la livre pes. — Papier à écrire 2 den. et demi la livre pes., etc. — Toiles peintes étrangères 7 den. la verge ; irlandoises 3 den. et demi, etc. — Sel gemme 10 sh. le boisseau. — Etoffes et rubans de soie 5 den. par livre pesant de seize onces. — Bas de soie, etc. 3 den. par livre pesant. — Liqueurs spiritueuses 5 sh. 1 den. un quart par gallon. — Savon dur 2 den. et demi la livre pesant ; doux 1 den. trois quarts. — Poudre ou amidon 3 den. un quart la livre pesant.

— Sucre rafiné de 18 sh. 2 den. à 1 liv. st. 19 sh. 1 den. le quintal selon la qualité. — Tabac irlandois en feuilles 1 sh. 1 den. la livre pesant outre les droits de douanes, rappé de 1 sh. 4 den. et demi à 1 sh. 10 den. et demi selon la qualité. — Vinaigre irlandois 12 sh. 8 den. un quart le baril de trente-quatre gallons. — Fil de métal de 9 den. un quart à 7 sh. 8 den. la livre pesant.

No. II.

Objets sujets à un droit de 10 pour 100.

Habillemens (*apparels*). — Bronze ouvré. — Marqueterie. — Voitures. — Cuivre ouvré. — Cotons autres que les calicos et mousselines. — Verreries. — Bonneteries. — Chapeaux. — Plats ou assiettes d'étain. — Fer ouvré. — Quincaillerie. — Dentelles d'or ou d'argent. Fil d'or ou d'argent. — Lingots pour dentelles ou galons. — Perles et paillettes. — Modes. — Papier peint. — Poteries. — Sellerie et cuirs ouvrés. — Soieries. — Bas.

Le parlement des royaumes unis est convoqué pour le 22 janvier prochain (1801); et sa chambre des Communes sera composée de celle du parlement actuel de la Grande-Bretagne, des membres actuels du parlement d'Irlande élus pour les comtés de ce royaume et pour les villes de Dublin et Cork, et de trente-trois membres

du même parlement tiré au sort pour représenter les autres villes et l'université.

Voilà par quels moyens le ministère est parvenu à concilier des intérêts si divers, si compliqués, et à faire réussir une des opérations les plus difficiles, les plus utiles et les plus glorieuses de l'administration actuelle : opération qui doit, en peu d'années, changer la face actuelle de l'Irlande, assurer le bonheur de trois à quatre millions de ses habitans, et accroître d'une manière incalculable les moyens de prospérité des royaumes unis. Cela vaut mieux que des conquêtes.



